This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

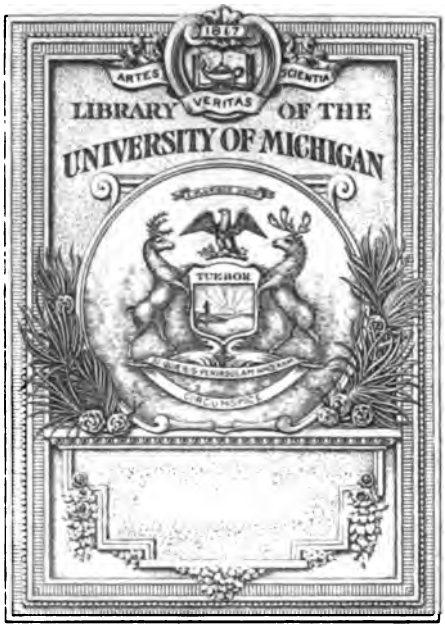
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR

AS
161
.N93

# NOUVELLES ARCHIVES

DES

# MISSIONS SCIENTIFIQUES

## ET LITTÉRAIRES

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS ET DES CULTES

TOME III

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

# NOUVELLES ARCHIVES

DES

# MISSIONS SCIENTIFIQUES

ET LITTÉRAIRES

ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie. 4, RUE GARNIER.

# NOUVELLES ARCHIVES

DES

# MISSIONS SCIENTIFIQUES

## ET LITTÉRAIRES

CHOIX DE RAPPORTS ET INSTRUCTIONS

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES BEAUX-ARTS
ET DES CULTES

---

TOME III

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1892

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

pl. ists
Tig 4
3-2-33
-6 198

NOUVELLES ARCHIVES

DES

MISSIONS SCIENTIFIQUES

# RAPPORT

SUR UNE

# MISSION SCIENTIFIQUE EN ARMÉNIE RUSSE

PAR M. ERNEST CHANTRE

Monsieur le Ministre,

Par un arrêté en date du 20 novembre 1889, vous nous avez fait l'honneur, à Mme Chantre et à moi, de nous charger d'une mission en Arménie russe, dans le but de poursuivre les études ethnographiques et anthropologiques que j'ai entreprises depuis plusieurs années, sous vos bienveillants auspices.

Après avoir étudié les peuples du Caucase proprement dit, je tournais mes regards vers ceux de la Transcaucasie et de l'Arménie, cette terre aux races variées, sur laquelle il a été tant dit et que l'on a pourtant très peu explorée. Les Tats, les Tatars de l'Aderbeïdjan, les Aïssores ou Chaldéens, les Arméniens, les Kurdes, tels étaient les groupes ethniques que j'allais rencontrer et pouvoir étudier.

Je n'insisterai pas sur les difficultés inhérentes à ces sortes de voyages, je me contenterai de rappeler seulement que les monts d'Arménie sont sillonnés de misérables sentiers, que la plaine de l'Araxe est célèbre pour son insalubrité et sa chaleur torride en été; qu'enfin les flancs de l'Ararat sont aussi arides que difficiles à parcourir.

Partis le 22 mars 1890, nous arrivons à Batoum le 4 avril et le 5 à Tiflis, que nous quittons une semaine plus tard, munis de recommandations qui devaient avoir pour nous le plus heureux effet, chez les Arméniens que nous allions visiter. Le train nous dépose à Elisabethpol où je relève une belle série de mesures anthropométriques et de photographies sur des Lesghiens de diverses tribus, ainsi que sur des Tatars.

Après une courte excursion à Bakou, nous allons à Salyan et à Bojie-Promicèle, où commencent à apparaître des peuples tantôt sédentaires ou demi nomades, comme les Tats; tantôt, en quelque sorte de passage, comme les Hadjémis et les Kalmouks qui n'habitent le pays que durant la saison des grandes pêches de la Koura.

La visite des pêcheries du cours inférieur de cette rivière n'a pas été l'un des moindres attraits de la première partie de notre voyage. Grâce à l'extrême obligeance des directeurs de l'un de ces grands établissements, nous avons pu remonter la Koura sur un petit bateau à vapeur jusqu'à Djevat, c'est-à-dire jusqu'à son confluent avec l'Araxe, et faire une belle collection de poissons.

Quittant ensuite cette contrée basse et humide dont notre santé n'a pas tardé à subir les effets, nous avons pris la route du Karabagh par Terter, laissant à gauche les steppes du Moughan. C'est à Choucha que je devais organiser une caravane avant de m'enfoncer dans les régions montagneuses du Karabagh et du Zanguezour. Nos préparatifs ayant nécessité un séjour d'une semaine dans cette ville, nous l'employâmes à mesurer et à photographier nombre de Tatars et d'Arméniens, qui se disputent la suprématie dans ce pays comme dans un grand nombre d'autres localités de l'Arménie.

Après Choucha, nous cheminons par monts et par vaux, allant d'un village tatar à un village arménien, rencontrant partout des ruines de monastères et d'églises, traces des dévastations mongoles et persanes.

Arrivés sur les crêtes admirablement boisées du Zanguezour aux riches mines de cuivre, nous commençons à descendre, et gagnons peu à peu l'Araxe, au prix de peines infinies et de dangers continuels, tant sont escarpés les sentiers qui y conduisent. Désormais, nous longerons la rive gauche de cette rivière indomptée dont nous ne nous éloignerons que pour de trop courtes haltes, hélas, dans les beaux villages arméniens d'Astatzor et de Migri, où la visite d'Européens était un événement absolument nouveau et extraordinaire.

A Ordoubat, coquette ville tatare, grâce aux sympathies des musulmans, nous avons pu nous livrer à loisir à nos études favorites. A

Akoulis, non loin d'Ordoubat, le même accueil gracieux nous fut fait, mais cette fois par une population arménienne riche, instruite et des plus civilisées.

Après avoir visité l'intéressante nécropole du vieux Djoulfa, nous gagnons promptement Nakhitchevan, puis Erivan à 150 kilomètres plus loin. A Erivan où j'avais déjà passé quelques jours en 1881, je réorganise une nouvelle caravane en vue d'une excursion dans le massif de l'Ararat. Nous avons aussi la bonne fortune d'y rencontrer un Arménien, M. Hambartsoum Kévorkiantz, qui veut bien s'adjoindre à nous comme compagnon de voyage et interprète.

Pourvus d'une nouvelle caravane composée de Tatars, et munis d'une escorte de Cosaques, nous quittons Erivan le 1er juillet, et nous nous acheminons vers la masse importante du *Massis*, que nous atteignons, en passant par les villages de Kamarlou et d'Aralych.

Aralych est situé au pied même de l'Ararat, à 832 mètres d'altitude. C'est un poste militaire qui garde la frontière sur ce point.

L'ascension de l'Ararat commence sitôt après avoir quitté Aralych. Notre première halte a lieu à Sardar-boulak à 2,425 mètres d'altitude, campement d'été des Cosaques d'Aralych. Sardar-boulak (fontaine du Sardar) est situé dans le col qui sépare le Grand du Petit Ararat. La salubrité de l'air, la beauté de la source et de ses pâturages en font un lieu de campement des plus recherchés. Une belle flore s'y développe, et nous avons pu y enrichir considérablement notre herbier.

De nombreux campements de Kurdes Djélali sont établis dans les alentours de ce col, et offrent le plus grand intérêt. Nous avons pu, grâce à la bonne volonté des nomades, y relever de belles séries de mensurations sur des individus des deux sexes. Une excursion particulièrement attrayante fut celle que nous fîmes, du campement de Sardar-boulak, à celui de Petchara, chez des Kurdes indépendants établis sur le territoire persan.

Après une riche récolte de documents de tous genres, nous quittons à regret le séjour de Sardar-boulak pour nous rendre à Arkhouri, village célèbre par un tremblement de terre qui s'y produisit en 1840. La population d'Arkhouri, en majorité tatare, est assez peu hospitalière.

D'Arkhouri, situé à 1,800 mètres nous fîmes plusieurs excursions intéressantes : l'une au ravin de Saint-Jacob (alt. 2,250 mètres), dans lequel descend le principal glacier de l'Ararat; l'autre au lac Kip-göl, situé à 3,300 mètres d'altitude sur le Grand Ararat. Cette dernière excursion ne fut point aisée; néanmoins les résultats nous payèrent

surabondamment de la peine. Un peu au-dessous de ce lac se trouvent des campements de Kurdes que nous avons pu visiter en passant.

Après Arkhouri, notre première étape est Khorgane où s'élevait jadis une ville arménienne dont il ne reste plus que quelques débris informes. De ce point encore élevé (2,200 mètres) va commencer la descente sur la triste et insalubre plaine de l'Araxe que nous rejoignons à Igdir.

J'ai pu mesurer à Idgir une des plus belles séries de Kurdes qu'il soit possible de rencontrer. Toutes les tribus y sont représentées. De là une courte étape nous conduit à Karakalah, ville ruinée située sur un plateau volcanique au bord de l'Araxe, et que l'on a prise à tort pour Tigranocerte (alt. 1,440 mètres).

A Koulpe l'étape suivante, nous avons pu visiter en détail les exploitations de sa mine de sel, vieille comme le monde, et où l'homme de l'âge de la pierre a laissé ses outils de travail. De nombreuses caravanes de Kurdes de la frontière perse et turque ainsi que de l'Alagöz, viennent en été y faire leur provision de sel, aussi ai-je pu, comme à Igdir, y relever une série de mensurations extraordinairement intéressante, grâce à la variété des tribus que j'avais sous la main.

Avant de quitter Koulpe, nous allâmes visiter les vestiges des fameuses villes d'Erovantachad et d'Erovantagherd, antiques capitales de l'Arménie, situées au confluent de l'Araxe et de l'Arpa-tchaï. Sur la route de Koulpe à Erivan, nous saluâmes aussi les débris cyclopéens de la forteresse d'Armavir, ville fameuse dans les fastes de l'Arménie païenne, et où s'élevait un temple en l'honneur du Soleil. Enfin, après avoir traversé la petite ville d'Etchmiadzine, la Rome arménienne, nous atteignîmes Erivan, fort las, mais enchantés de notre excursion au massif de l'Ararat.

Un arrêt de vingt-quatre heures dans cette ville nous permet de nous approvisionner à nouveau, de changer nos chevaux et notre escorte.

Cette fois, nous nous dirigeons vers les hauts plateaux qui dominent le lac Gok-tchaï. Sur notre chemin se présentent tout d'abord les ruines de l'antique capitale arménienne de Karni ou Garni dont la fondation remonte à 2,000 ans avant J.-C.

De là, par des sentiers difficiles, la caravane se dirige vers le monastère de Kéghart, en suivant la sauvage vallée volcanique de la Garni-tchaï.

La visite de ce monastère célèbre en Arménie était d'autant plus intéressante qu'il était en ce moment l'objet d'un grand pèlerinage annuel. Il nous a été donné, en effet, durant les deux jours que nous

y avons séjourné, d'assister à un certain nombre de cérémonies religieuses et de réjouissances populaires des plus intéressantes.

De Kéghart nous gagnons les hauts campements, et atteignons rapidement 2,000 mètres. A partir de ce point jusqu'à 3,000 et 3,500 mètres, nous allons au milieu d'une température froide, et sur un sol abandonné depuis peu par la neige, dont il reste encore çà et là de grandes flaques. Pourtant ces lieux élevés sont déjà occupés par les Kurdes venus de la plaine avec leurs troupeaux pour y passer l'été. Ces campements, dont quelques-uns fort riches, sont des plus intéressants, et grâce au bon accueil qui nous y est partout fait, nos opérations anthropométriques et photographiques sont des plus fructueuses. Une hospitalité grandiose nous est même offerte par ces indépendants montagnards. Il n'est pas jusqu'au plus pauvre qui n'offre le lait de ses brebis, et une flambée de son bois, si rare pourtant, aux Français venus de loin pour les visiter.

De la tente d'Allah-Chafr-Agha, l'un des plus grands cheikhs reconnus des Kurdes de Turquie et de Russie, nous nous dirigeons vers un pauvre campement où nous passons la nuit. Il est situé à 3,140 mètres et à l'humidité du sol, se joint l'ennui des rats qui abondent sur ces plateaux.

Une autre étape est celle d'Aïridja où se trouve un campement que nous atteignons après avoir contourné une partie du massif de l'Akhdagh aux bancs d'obsidienne (alt. 2,800 mètres).

Enfin, après avoir passé le campement de Tchitchanlou (alt. 2,430 mètres), nous commençons à apercevoir, à nos pieds, dans un déchirement de l'épais brouillard qui nous enveloppe, les eaux bleues du Gok-tchaï dans le voisinage duquel nous campons, au village arménien de Göl (alt. 2,000 mètres). De ce point, nous nous rendons à Novo-Bayazid, où s'achève le voyage en caravane, et où nous disons adieu à la vie nomade et à nos fidèles serviteurs. C'est en voiture que s'accomplira la suite et la fin du voyage, les routes ayant fait leur réapparition.

De Novo-Bayazid on descend en phaéton sur Delijan, en longeant l'admirable vallée de l'Akstapha-tchaï, et nous gagnons la station d'Akstapha pour prendre le train de Tiflis.

Après un repos d'une semaine à Tiflis, nous entreprenons une dernière excursion dans la Géorgie occidentale qui devra nous amener à temps pour le départ du bateau à Batoum.

De la belle station estivale de Borjom, on se rend à Akhaltzikh dont la population composée de Juifs et d'Arméniens était pour moi un attrayant sujet d'étude. D'Akhaltzikh nous nous dirigeons vers Abbas-Touman, charmante station thermale, située dans un des plus ravissant

sites. Enfin c'est par une route inachevée, et non encore livrée à la poste que s'effectue notre retour sur Rion. Cette route dite de Zekar est une des plus pittoresques qu'on puisse rêver. Le col de Zekar est situé à 2,660 mètres d'altitude au-dessus de la mer, et l'œil embrasse de ce point la masse imposante des monts d'Adjarie. Une végétation, justement célèbre d'ailleurs, et pour ainsi dire sans rivale, couvre tout le pays. A partir du col on descend par des lacets fantasques et d'une inclinaison vertigineuse.

Toute cette région est riche en sources minérales et thermales. Le paysage est d'une beauté inouïe. Nous atteignons enfin le village de Baghdad, puis la station de Rion où nous prenons le train pour Batoum.

Le lendemain 7 août, nous étions installés à bord du *Tigre* et nous débarquions treize jours plus tard à Marseille, munis d'un gros butin scientifique.

Sans perdre de vue un seul instant le but capital de notre mission, nous n'avons pas négligé de récolter des observations scientifiques sur la nature géologique des pays que nous avons parcourus, sur leur faune et leur flore dont nous avons rapporté de fort nombreux spécimens.

Ayant à décrire les populations si diverses qui habitent cette terre antique de l'Arménie, nous avons dû en étudier l'histoire détaillée depuis les temps les plus reculés, et nous avons eu occasion de recueillir quelques documents archéologiques du plus grand intérêt. Enfin, durant nos explorations sur les hauts plateaux arméniens, nous n'avons pas négligé les observations météorologiques et hypsométriques, encore fort peu nombreuses. Un itinéraire détaillé de notre voyage montre, au surplus, l'intérêt que comportaient de semblables observations dans ces pays si rarement visités par des Européens. Je résumerai ici en six parties distinctes, les résultats de notre mission :

1° Anthropologie.
2° Archéologie.
3° Géologie et Minéralogie.
4° Botanique.
5° Zoologie.
6° Itinéraire.

# I

## ANTHROPOLOGIE

J'avais eu l'honneur en 1881 d'inaugurer en Arménie, comme au Caucase, les recherches anthropologiques. Depuis lors quelques rares voyageurs sont venu compléter mes investigations dans la grande chaîne, mais en Arménie, aucune étude anthropologique nouvelle n'a été entreprise, aussi n'ai-je eu qu'à reprendre mon travail où je l'avais laissé il y a neuf ans. Les peuples de l'Arménie ont été classés pourtant avec soin, et à plusieurs reprises, par l'administration d'après des statistiques, mais ces classements reposent sur les caractères linguistiques et les religions, et l'on sait actuellement que ces bases sont absolument insuffisantes, et même dangereuses, pour guider des recherches anthropologiques.

Sans faire abstraction complète de ces éléments d'information, j'y ai substitué ou ajouté simplement, dans certains cas, de nombreuses observations morphologiques et ethnographiques, et des mensurations, dont la pratique m'a permis de faire un choix judicieux. J'ai remplacé, par l'emploi méthodique de la photographie, une partie de ces mesures préconisées par des savants qui ont rarement l'occasion de pratiquer en dehors de leur laboratoire. Ces mesures se compliquent d'opérations toujours trop longues pour des peuples difficilement abordables. Les observations, étant par suite inexactes, deviennent plus nuisibles qu'utiles à la science. Si j'ai cru devoir réduire de beaucoup le nombre des mesures à prendre sur chaque individu, j'ai pensé qu'on ne pourrait se faire une idée juste de chacun des groupes de peuples que j'aurais à étudier, qu'en opérant sur des séries un peu nombreuses formées par des groupes isolés, appartenant aux diverses régions habitées par la même race. Il m'a paru nécessaire enfin de ne plus négliger dans nos études la partie féminine d'une population. J'ai pu, grâce à la présence de M^me^ Chantre, et surtout à son aide, recueillir des observations sur une centaine de femmes de haute caste parmi les Tatars, les Arméniens et les Kurdes.

J'ai pris des mensurations sur plus de 900 hommes, et photographié une centaine de types. Nos observations ont porté en Arménie

sur huit peuples différents : les Kalmouks du Bas-Volga, les Persans Hadjémis, les Tats ou Tadjiks qui habitent en petit nombre les bords de la Koura inférieure ; les Tatars de l'Aderbeïdjan, et les Arméniens qui forment le fond de la population actuelle de l'Arménie russe, enfin les Kurdes de la vallée moyenne et supérieure de l'Araxe, ainsi que des familles isolées de Juifs et d'Aïssores ou Chaldéens.

### KALMOUKS D'ASTRAKAN

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Les Kalmouks dont je n'ai pas à retracer l'historique sont toujours assez prospères dans le nord du Caucase, et surtout dans les environs d'Astrakan où ils exercent le métier de pêcheurs. C'est comme tels qu'on les retrouve sur plusieurs points de la mer Caspienne et même jusqu'au confluent de l'Araxe et de la Koura. A Norachaine, près de Bojie-Promicèle, j'ai eu l'occasion d'étudier une série de neuf individus de cette race, tous adultes de vingt-cinq à quarante ans.

*Anthropométrie.* — Ils ont les cheveux lisses, brun foncé, excepté deux qui les ont moyens. Les yeux très bridés chez sept individus donnent un indice bi-palpébral externe moyen de $108^{mm}$, et qui va quelquefois jusqu'à 115. Le diamètre interne est de $35^{mm}$.

Leur face est aussi large que possible ; l'indice facial moyen est de 104,96.

Le nez est droit et concave ; l'indice moyen est de 78. Les oreilles ont une longueur moyenne de $61^{mm}$ et la bouche une largeur moyenne de 47. La taille moyenne est de $1^{m}$,66 et la grande envergure de $1^{m}$,69.

L'indice céphalométrique moyen de ces neuf sujets est de 84,23.

### LES TATS DE LA VALLÉE INFÉRIEURE DE LA KOURA

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Cette famille, appelée *Tadjik* en Perse et en Asie centrale, passe pour représenter les descendants des émigrés perses qui vers le v^e^ siècle étaient devenus les maîtres de la partie sud-orientale du Caucase, c'est-à-dire de l'extrémité du Daghestan.

Les Tats forment le fond de la population des côtes de la mer Caspienne entre Derbent et les bouches de la Koura. Ils remontent à l'ouest jusqu'à Djevat, et couvrent une partie des steppes du Moughan et du Karabagh; puis au nord jusqu'au pied du Caucase, notamment dans la région de Kouba, mais ils ne vont pas jusqu'à Kouba.

Tantôt sédentaires, tantôt nomades, les Tats, qui ne sont encore que des demi-sauvages, rappellent par leurs usages les Persans Hadjémis. La plupart d'entre eux sont musulmans chiites; un certain nombre sont sunnites. Leur langue est un dialecte ou un patois persan qui tend à être supplanté par le tatar aderbeïdjani.

*Anthropométrie.* — Nos observations ont porté sur 33 individus dont 4 femmes, et voici en résumé leurs caractères anthropométriques :

Dans leur ensemble, les Tats sont brun foncé, et présentent une figure belle et expressive. Les cheveux droits, quelquefois ondulés, les sourcils et la barbe, sont foncés dans la proportion de 55 pour 100; les yeux, vifs et brillants, jamais bridés, sont foncés dans la proportion de 92 pour 100. L'indice bi-palpébral varie entre 25 et 30.

L'indice moyen de l'oreille, régulière mais toujours rejetée en avant par le *papakh* (bonnet d'astrakan), est de 59. Celui de la bouche varie entre 48 et 52. Leur dentition est remarquablement belle.

La taille est élevée; j'ai trouvé une moyenne de $1^{m},75$ à Djevat, et à Salyan une moyenne de $1^{m},73$. Quant à la grande envergure, elle est souvent égale à la taille.

Le nez est droit avec une racine large, et il est souvent abaissé. L'indice moyen est fort variable. Chez les Tats de Salyan, il est de 71,15; chez ceux de Norachaine, de 69,23, et chez ceux de Djevat, de 60. Chez les femmes de Norachaine, il est de 70,20.

La face est plutôt longue que large; l'indice facial moyen, dans l'ensemble, est de 97,18, mais il monte au-dessus de 100 chez les Tats de Salyan.

Un fait à remarquer, c'est que le diamètre bi-zygomatique dépasse rarement $140^{mm}$, surtout chez les sujets de Djevat et de Norachaine. Il est variable dans les autres groupes, à Salyan surtout où il va de 135 à $145^{mm}$.

L'indice céphalométrique montre une dolichocéphalie bien nette chez ce petit peuple. L'ensemble présente l'indice moyen de 78,72. Les femmes sont beaucoup moins dolichocéphales, car elles donnent un indice moyen de 82,12.

## PERSANS HADJÉMIS

*Ethnogénie et Anthropométrie.* — Étant donné qu'au point de vue linguistique et historique les Tats passent pour être originaires de la Perse, il est intéressant de les comparer aux Hadjémis. J'ai eu l'occasion de mesurer trois séries de trois hommes de cette dernière famille, et voici leurs caractères principaux :

Comme les Tats, ils sont tous brun foncé : yeux, barbe et cheveux. Les yeux, vifs et brillants, présentent un indice bi-palpébral variant de 28 à 30.

Le nez, droit et abaissé, comme chez les Tats, donne un indice moyen de 67,30.

La face est aussi étroite que chez les Tats, c'est-à-dire qu'elle dépasse rarement l'indice de 95, car le diamètre bi-zygomatique n'atteint guère plus de $140^{mm}$.

L'indice céphalométrique des Hadjémis est des plus intéressants à comparer avec celui des Tats : il varie entre 77 et 78; l'indice moyen est de 77,83.

La taille et la grande envergure sont sensiblement pareils chez les deux familles. Pourtant il faut reconnaître que la taille des Hadjémis est inférieure à celle des Tats, car elle ne dépasse guère $1^{m},70$, et la grande envergure va jusqu'à $1^{m},78$.

## AÏSSORES

*Ethnogénie et Ethnographie.* — On désigne au Caucase sons le nom d'Aïssores un petit peuple originaire des régions du lac d'Ourmiah en Perse et du Zab en Turquie, où ils vivent depuis des siècles. Ils sont connus dans leur pays sous le nom de Chaldéens, de Nestoriens ou de Nazaréens. Ils se disent eux-mêmes *Chaldéens* ou *Assyriens*. De là leur nom d'Aïssores ou d'Assori.

C'est à la suite de la guerre russo-perse, en 1827, que cent familles demandèrent la permission d'émigrer en Russie, à cause des vexations sans nombre qu'ils avaient à subir de la part des Persans. Tout d'abord les Aïssores se fixèrent à Nakhitchevan, puis de là ils allèrent

dans le district de Choucha. A la suite d'une épidémie de diphtérie, ils émigrèrent de nouveau, et se dirigèrent dans le district d'Erivan. Actuellement, en dehors du village de Koïlassar, où ils sont au nombre de deux mille, et de la région de Kamarlou, où l'on en compte quelques centaines, c'est à Tiflis que l'on rencontre le plus grand nombre d'Aïssores. Les hommes y sont portefaix et les femmes blanchisseuses et lingères. Au dehors ils font d'excellents serviteurs, et chez eux ils mènent une vie patriarcale très digne. Leur costume et leurs coutumes primitives se sont à peu près perdus au contact des Arméniens et des Persans.

La langue des Aïssores est un dialecte de l'ancien syriaque, modernisé par la perte de quelques formes grammaticales, et par l'admission d'une quantité de mots persans, turcs, arabes et kurdes. Ce dialecte n'est compréhensible que pour les Juifs parlant encore l'hébreu, et à cause de cela ils emploient couramment le tatar ou turc de l'Aderbeïdjan dans leurs rapports avec leurs voisins. Au point de vue de leurs origines, les Aïssores sont sémitiques par leur langue mère. Par leur religion primitive et un certain nombre d'usages, ils sont iraniens ou du moins voisins des Arméniens et des Kurdes. D'après leurs traditions, ils se disent eux-mêmes descendants de Nemrod et d'Assur.

Des mensurations anthropométriques, pratiquées sur 22 hommes et 5 femmes, nous permettront peut-être d'apporter un élément nouveau à la discussion.

*Anthropométrie.* — Les Aïssores sont incontestablement bruns. Sur 27 individus, un seul avait les cheveux clairs. Toutes les femmes les ont brun foncé. Sur ce même nombre, 7 individus seulement avaient les cheveux ondulés; chez tous les autres ils étaient droits. Les yeux, sauf un cas, sont tous brun foncé, largement fendus, point bridés, et remarquablement brillants.

La moyenne bi-palpébrale interne, chez les hommes, se trouve autour de 26$^{mm}$; tandis que la moyenne externe est de 98$^{mm}$.

Chez les femmes, la moyenne bi-palpébrale interne est de 24$^{mm}$, et l'externe de 96$^{mm}$. L'indice bi-palpébral moyen de l'ensemble des Aïssores est de 26,53. Le nez est presque toujours aquilin fortement abaissé chez tous, et souvent saillant. Ils sont pour la plupart leptorhiniens. Leur indice nasal moyen général est de 67,30. Chez les femmes, la moyenne est inférieure, et n'atteint que 66.

La bouche des Aïssores est assez normale. Les lèvres généralement fines laissent une ouverture moyenne de 49$^{mm}$. La dentition est fort belle.

La face est moyennement large quoique les pommettes soient peu saillantes. L'indice général moyen est de 101,48 chez les hommes, et de 98,46 chez les femmes. Ils peuvent être encore classés parmi les leptoprosopes.

Les oreilles sont assez régulières. On trouve chez les hommes (ils ne portent jamais de turban) une largeur moyenne de 36$^{mm}$, et une hauteur moyenne de 59. Chez les femmes, la hauteur moyenne est de 58, et la largeur de 29$^{mm}$. L'indice moyen calculé sur la totalité est de 59,32.

Les Aïssores sont plutôt d'une taille au-dessus de la moyenne que petits; la moyenne des hommes et des femmes réunis est de 1$^{m}$,65.

Chez les hommes, la grande envergure est aussi fréquemment supérieure qu'inférieure à la taille. Chez les femmes, elle est presque toujours inférieure. Dans l'ensemble, la moyenne calculée de la grande envergure égale celle de la taille, c'est-à-dire 1$^{m}$,65.

L'indice céphalométrique montre une population brachycéphale; il est de 89,59 pour la totalité des sujets étudiés, tandis que 23 pour 100 atteignent 90.

Chez les femmes, l'indice moyen est de 88,69. En résumé, les Aïssores n'ont rien de mongoloïde. Ils sont bruns, leptorhiniens et ultrabrachycéphales.

## JUIFS

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Les Juifs sont répandus un peu partout en Arménie comme au Caucase. Sur quelques points encore ils constituent une population à part; mais le plus souvent ils sont complètement assimilés aux autres races. On en trouve des preuves manifestes chez plus d'un peuple, chez les Arméniens et les Kurdes, comme chez les Géorgiens, les Lesghiens et les Ossèthes.

Un grand nombre de familles juives sont établies en Arménie et au Caucase depuis l'époque de leur dispersion. La déportation de Juifs en Arménie par les Assyriens, est un des faits historiques les mieux établis. Mais les groupes restés purs ou du moins réputés comme tels sont assez rares. Il en existe pourtant, notamment dans la ville d'Akhaltzikh, où j'ai pu mesurer 34 individus de cette race, dont 12 femmes.

*Anthropométrie.* — La plupart des Juifs d'Akhaltzikh sont châtain

foncé mais non bruns. On trouve même parmi eux des blonds. La plupart des femmes sont blondes ou rousses. Chez les hommes, 12 sur 18 avaient les cheveux ondulés, et 2 femmes seulement sur 11.

Les yeux sont moyens chez 12 hommes; bruns chez 3, et clairs chez 3 aussi. Les femmes les ont presque tous verdâtres. Elles sont donc d'une façon générale plus blondes que les hommes.

Le diamètre bi-palpébral externe est de 97$^{mm}$ chez les hommes et l'interne de 28. Ils sont de 98$^{mm}$ pour le premier et de 28 pour le second chez les sujets féminins.

Le nez est tantôt droit abaissé tantôt convexe. L'indice nasal moyen est de 60,87 chez les 22 hommes et de 59,64 chez les 12 femmes. Pour la totalité il est de 60,37.

La bouche généralement fine présente un diamètre moyen de 46$^{mm}$ pour les hommes, et de 43$^{mm}$ pour les femmes. La dentition est d'une beauté remarquable chez les Juifs d'Akhaltzikh, surtout chez les femmes.

Chez les hommes l'indice moyen de l'oreille est de 63,49. Celle-ci est extrêmement petite chez les Juives; son indice moyen n'est que de 50,87.

La face est plutôt étroite que large. L'indice facial total des 22 hommes est de 98,61. Le diamètre bi-zygomatique est de 143$^{mm}$, et descend parfois jusqu'à 135. Chez les femmes la face est plus courte; l'indice facial moyen n'est que de 103,903. La largeur bi-zygomatique dépasse fréquemment 135.

Les Juifs d'Akhaltzikh ont une taille au-dessus de la moyenne, 1$^{m}$,69). La moyenne de la grande envergure est de 1$^{m}$,70. Quant aux femmes, elles sont de très petite taille en général, car la plupart atteignent à peine 1$^{m}$,60.

La brachycéphalie doit être considérée comme un des caractères les plus marqués des Juifs d'Akhaltzikh. L'indice céphalométrique moyen des hommes s'élève à 85,79. Chez les femmes, il n'est que de 84,77. Aucun sujet ne présente moins de 81 et un seul dépasse 87.

## ARMÉNIENS

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Cette famille importante, dont le nom primitif est *Haïk* ou *Haïkane*, est des plus intéressantes, et mérite au plus haut point d'attirer l'attention des anthropologistes.

ARMÉNIENNE DE TATHÈVE

ARMÉNIENNES DE MIGRI

Classés jusqu'à ces derniers temps parmi les peuples iraniens par leurs caractères linguistiques, les Arméniens, qui n'ont jamais encore été étudiés sérieusement au point de vue anthropologique, passent pour avoir la même origine que les Persans.

Le type arménien est assurément difficile à établir, car cette race a subi de nombreux mélanges et les éléments de ces mélanges étant fort différents, suivant les régions, il importe de ne le préciser qu'en prenant la moyenne fournie par les divers groupes soumis à l'étude. Nous ne suivrons donc pas la méthode de Kanikoff[1], pour qui seuls les Arméniens d'Astrakan présentent quelque chance d'avoir gardé leur type national sinon primitif, du moins celui qu'ils avaient au moment des premières invasions mongoles. Je suis convaincu, au contraire, que le type arménien tel que le décrit Kanikoff n'est pas celui de la majorité des descendants d'Haïk.

Comme il serait trop long d'entrer ici dans des détails circonstanciés relatifs à l'ethnogénie et à l'ethnographie de ce peuple, j'aborderai tout de suite le chapitre de l'anthropométrie.

*Anthropométrie.* — Durant mes précédentes campagnes au Caucase et en Transcaucasie, j'avais mesuré déjà une série de 25 Arméniens, soit à Tiflis, soit à Erivan. Pendant mon dernier voyage j'ai dirigé mes investigations sur quatorze autres localités de la Transcaucasie, représentant à peu près les régions les plus anciennement habitées par la race arménienne.

Le nombre total des Arméniens que j'ai étudiés en 1890 s'élève à 249, dont 39 femmes mesurées par M^me^ Chantre. J'ai réuni dans onze tableaux les principales observations auxquelles ont donné lieu ces 249 sujets.

Les Arméniens sont bruns dans toute la force du terme. Sur 249 sujets des deux sexes, 136 ont les cheveux noirs; 90 les ont châtains ou moyens, et 25 les ont blonds ou clairs. Quoique les Arméniens aient en général les cheveux droits, un certain nombre d'entre eux les ont ondulés ou frisés.

Les yeux comme les cheveux sont brun foncé dans la majorité. Les plus clairs qui appartiennent aux blonds se rencontrent dans les groupes de Ghiroussi et de Göl.

En général les yeux des Arméniens, loin d'être bridés, sont largement fendus et doués d'un remarquable éclat. D'épais sourcils et de longs cils les ombragent.

1. *Ethnographie de la Perse*, p. 112.

La distance interorbitaire externe est en moyenne chez les hommes comme chez les femmes de 96$^{mm}$. La distance bi-palpébrale interne est beaucoup plus homogène que cette dernière; elle est en moyenne de 28$^{mm}$.

Le nez des Arméniens est généralement droit et abaissé, mais il est souvent aussi convexe et abaissé (42 pour 100).

L'indice nasal moyen de toutes les séries des hommes réunies s'élève à 63,64. Chez les femmes l'indice nasal est de 65,30; la longueur est moindre que chez les hommes où elle est en moyenne de 55$^{mm}$. La largeur moyenne est de 35$^{mm}$ chez les hommes et de 32 chez les femmes. L'indice moyen général est de 64,81.

La bouche est plutôt petite que grande; les hommes présentent une moyenne de 48$^{mm}$ et les femmes une moyenne de 45. La moyenne générale est de 47. Les lèvres sont assez fines.

Les oreilles, en général normales, sont plutôt grandes que petites. L'indice moyen général est de 59,32; celui des hommes de 59,01 et celui des femmes de 60. Le lourd bonnet de fourrure, appelé *papakh*, des Arméniens, et la manière de le porter déforme assez souvent le lobe supérieur des oreilles, et l'abaisse au point de le raccourcir quelquefois d'un tiers,

La face est plutôt moyennement étroite que large, car l'indice facial total des 239 Arméniens, hommes et femmes réunis, est de 101,43. Les hommes seuls présentent l'indice moyen de 101,42, et les femmes celui de 103,10. La moyenne de la largeur bi-zygomatique n'est pourtant que de 133$^{mm}$ (chez ces dernières) mais la longueur moyenne ophrio-mentionnière est de 129$^{mm}$.

C'est à Digh qu'elles sont le plus dolichofaciales (95,74), et à Migri qu'elles sont le plus brachyfaciales avec un indice moyen de 108.94.

Cette brachyprosopie est plus apparente que réelle chez les femmes. Elle n'est pas due à la largeur bi-zygomatique, mais bien à un raccourcissement de la face provenant du peu de développement que présente le menton chez un grand nombre de sujets. Cet état qui va jusqu'à l'atrophie est le résultat sans doute de cet usage qu'ont les Arméniennes de se couvrir le bas du visage avec un épais bandeau.

Il n'en est pas de même pour les hommes chez qui l'indice moyen de 101,42 montre des ensembles peu variables. La brachyprosopie que l'on constate exceptionnellement est due à la brièveté du menton plus qu'à la largeur bi-zygomatique qui, bien qu'assez forte, dépasse peu la moyenne.

Les Arméniens sont d'une taille au-dessus de la moyenne; la moyenne des hommes et des femmes réunis est de 1$^{m}$,67. Toutefois

si l'on extrait de cet ensemble les 39 femmes, la moyenne s'élève à 1m,68. Ces dernières ne donnent que le chiffre de 1m,53, ce qui les place parmi les petites tailles. Les hommes dépassent rarement 1m,70, et beaucoup ont de la peine à arriver à ce chiffre.

La grande envergure est presque toujours supérieure à la taille chez les Arméniens.

Les Arméniens ont la tête ronde et non pas longue, comme on le dit communément. L'indice céphalométrique moyen des 249 sujets, hommes et femmes réunis, est de 85,55. Les femmes sont moins brachycéphales, quelques-unes même sont plutôt mésocéphales, puisqu'elles atteignent à peine l'indice moyen de 78. Pourtant les femmes de Migri (84,48) et celles d'Akhaltzikh (82,48) sont sous-brachycéphales.

Quant aux hommes, ils sont pour la plupart franchement brachycéphales ; nos 210 sujets réunis fournissent l'indice moyen de 85,63. Cet indice général serait beaucoup plus élevé si l'on faisait abstraction des deux séries de Migri et de Göl qui donnent, la première un indice moyen de 85.31, et la seconde celui de 83,37, car certains groupes sont sus-brachycéphales, tel par exemple celui de Ghiroussi dont l'indice moyen est de 87,29; celui de Tathève, 86,95, etc. C'est à Erivan, à Igdir et à Tiflis que se rencontrent les indices les plus rapprochés de la moyenne générale, c'est-à-dire de 85,65. Mais comme on peut supposer à bon droit que dans ces grands centres la race est plus mêlée, il est permis de penser que c'est dans les groupes des montagnes de Digh, de Tathève, de Ghiroussi, et de quelques autres localités, que doit se trouver le type le plus pur, et dès lors ce seraient les indices fournis par ces groupes qui devraient être considérés comme caractéristiques.

Mais ces considérations seraient incomplètes si l'on ne tenait compte de ce fait ethnographique considérable de la déformation artificielle de la tête. Sans entrer ici dans des détails sur l'origine de cet usage et le mode opératoire employé, je dirai tout de suite que des variations nombreuses sont apportées aux diamètres de la tête par les compressions qu'on lui fait subir. Celles-ci sont exercées tantôt d'avant en arrière et de bas en haut (déformation inio-frontale) de façon à rejeter la tête en arrière, ou simplement d'arrière en avant, en la rejetant en haut et par côté (déformation occipito ou lambdo-frontale, ou seulement occipitale). Cette dernière disposition est encore favorisée et accentuée même par le mode de couchage des enfants dans des berceaux où ils restent trop longtemps immobiles dans une position absolument horizontale. L'occipital s'aplatit plus ou moins rapidement, tantôt uni-

formément, tantôt à gauche ou à droite. Chez les Arméniens, cet usage des compressions céphaliques a pour résultat d'exagérer la brachycéphalie propre à cette race.

En effet, dès l'enfance, une forte compression étant exercée d'avant en arrière, de façon à comprimer toute la partie postérieure ou occipitale, celle-ci est rejetée en haut et par côté, aux dépens des pariétaux qui s'élargissent tandis que le lambda est élevé ainsi que le bregma ; on arrive à avoir non plus ces ovoïdes plus ou moins relevés, mais quelquefois des sphères dont l'indice peut atteindre 90 et au delà.

L'usage de la déformation est moins répandu chez les femmes que chez les hommes, mais il se rencontre pourtant quelquefois. C'est ainsi qu'à Akoulis 5 femmes sur 9, et 14 sur 18 à Akhaltzikh portent des traces d'aplatissement occipito-lambdoïdal, et dépassent le diamètre moyen de 85.

En résumé on trouve chez les Arméniens, 37 pour 100 d'individus déformés qui se décomposent ainsi : 22 pour 100 présentent la déformation antéro-postérieure plus ou moins couchée, et que j'appelle inio-fronto-bregmatique, et, 15 pour 100 présentent la déformation simplement postérieure ou occipito-lambdoïdale. Les mises en séries ci-jointes montrent la répartition de ces déformations et l'effet qu'elles ont pu produire sur l'indice céphalique de cette race.

## TATARS ADERBEÏDJANIS

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Ces émigrés du nord de l'Iran tranchent d'une façon complète au milieu des populations qu'ils ont envahies, et avec lesquelles ils se sont peu mêlés, car leur type est assez homogène.

Nous avons étudié les Tatars aderbeïdjanis dans onze localités différentes, et nos observations ont porté sur 130 sujets dont 18 femmes, tous adultes de vingt à quarante ans.

Durant mes précédents voyages il ne m'avait été donné d'étudier que dix sujets de cette race.

*Anthropométrie.* — De même que les Arméniens, les Tatars aderbeïdjanis ont les cheveux et les yeux bruns. Sur 112 hommes, 68 ont des cheveux noir foncé et 32 les ont moyens ou châtain foncé; trois ou quatre à peine les ont de teinte plus claire.

TATARE D'ORDOUBAT

TATAR D'ORDOUBAT

Les cheveux ne sont portés que sur les pariétaux et l'occipital tout le reste est rasé; ils sont presque toujours droits, jamais frisés et très rarement ondulés.

Il y a 62 pour 100 d'yeux réellement foncés. Les plus clairs sont verts ou gris d'acier.

Les femmes présentent la même proportion de brun foncé et de châtain que les hommes. Des cils longs et épais ombragent leurs yeux bien fendus, brillants, et sans aucun caractère mongoloïde.

La distance inter-orbitaire externe ou bi-palpébrale est de 96$^{mm}$ en moyenne chez les hommes, et pour les femmes de 97$^{mm}$, tandis que la distance bi-palpébrale interne est en moyenne de 28$^{mm}$ chez les premiers et de 29 chez les secondes.

Le nez des Aderbeïdjanis est généralement droit, plus ou moins abaissé, mais quelquefois aussi convexe et abaissé. La longueur et la largeur en sont assez ordinaires. L'indice nasal moyen est de 64,15 dans l'ensemble des sujets. Pour les hommes seuls, il est de 64,81. Celui des femmes est un peu plus bas; il n'atteint que 61,70. Cette leptorhinie est à peu près égale à celle des Arméniens.

Les Tatars ont la bouche plutôt petite que grande. Son ouverture moyenne n'est que de 46$^{mm}$ (47 chez les hommes et 42 chez les femmes). Les lèvres sont moyennes et découvrent une dentition fort belle et d'une admirable régularité. La carie est rare et la dent de sagesse assez précoce. Leurs oreilles ne sont pas trop déformées bien qu'ils portent tous le *papakh* dès l'enfance. L'indice moyen général est de 59,32, mais ce qui prouve bien que la hauteur de l'oreille est modifiée par la coiffure, c'est que les hommes seuls ont un indice moyen de 60, tandis que celui des femmes est de 53,70.

La face est plutôt longue que courte chez les Tatars. Le diamètre bi-zygomatique est en général moins considérable que chez les Arméniens; il atteint rarement 140$^{mm}$ et descend assez souvent à 137$^{mm}$.

La hauteur ophrio-mentonnière dépasse au contraire fréquemment 140$^{mm}$ chez les hommes du moins, mais chez les femmes ces rapports sont également exagérés.

L'indice facial moyen de l'ensemble des 130 Tatars, hommes et femmes réunis, est de 97,16. Celui des hommes est de 97,88 et celui des femmes de 94,69. En somme, on peut dire que les Tatars ont la face allongée, car sur 112 hommes 76 présentent des indices inférieurs à 100, et 36 seulement sont mésoprosope avec des indices dépassant quelque peu 100.

Les Tatars aderbeïdjanis ne sont donc pas plus mongoloïdes par la face que par les yeux.

Les Tatars sont généralement de taille élevée; la moyenne des 112 hommes observés est de $1^{m},70$. Quant à la grande envergure, elle est en moyenne de $1^{m},72$.

La tête des Tatars est plutôt longue que ronde. L'indice céphalométrique moyen de l'ensemble des individus observés est de 78,07. Les femmes, un peu plus dolichocéphales que les hommes, ont un indice moyen de 76,96. Les hommes pris en masse ont 78,19 comme moyenne générale. Ils sont en somme sous-dolichocéphales. La dolichocéphalie serait même la caractéristique des Tatars de l'Aderbeïdjan sans la présence parmi eux d'un certain nombre de mésocéphales et même de sous brachycéphales. Bien que la présence de ces derniers puisse s'expliquer par le fait de mélanges probables avec des individus de quelqu'une des races brachycéphales de la région, on ne doit pas perdre de vue l'influence parfois considérable des déformations que l'on pratique chez ce peuple comme chez tous ceux de la Transcaucasie.

On remarque, en effet, que les Tatars les plus brachycéphales, sont généralement porteurs d'un aplatissement marqué de toute la partie occipitale de la tête, de même que les plus dolichocéphales présentent des traces parfois très accentuées de compressions inio-frontales et bregmatiques.

## KURDES

*Ethnogénie et Ethnographie.* — Ne pouvant entrer ici dans des détails relatifs à l'ethnogénie et à l'ethnographie de la nation kurde, je me contenterai de dire que quoiqu'on ait beaucoup écrit sur son origine, les avis sont encore très partagés. Les historiens arméniens les regardent comme les descendants des Mèdes. Une autre opinion plus accréditée en Europe est celle qui considère les Kurdes comme les descendants des anciens Chaldéens de l'Iran qui auraient fait irruption à une époque très ancienne dans le bassin du Tigre. Une autre théorie enfin leur assigne une origine commune avec les Chaldéens primitifs ou Kasdims, et les fait originaires du Pont, du pays des Chalybes.

*Anthropométrie.* — Aucune observation anthropométrique n'avait été entreprise sur les Kurdes avant moi. Je les ai inaugurées en 1881 en Turquie. Pendant mon dernier voyage j'ai pu encore mesurer 139 Kurdes dont 35 femmes, appartenant à huit grandes tribus, et

ayant pour habitat quatre régions principales : la vallée de l'Araxe, le massif de l'Ararat et la Perse, enfin le massif de l'Alagöz.

Je rappellerai que la physionomie des Kurdes respire la sauvagerie. Ils ont les traits durs; leurs yeux d'un éclat farouche sont petits et enfoncés sous l'orbite. Ils sont presque toujours grands, secs, et d'une résistance peu commune. Ils ne portent guère que la moustache et se ceignent la tête d'un turban. Leur démarche est assurée, leur port de tête fier, et leur regard d'une suprême arrogance. Ajoutons à cela qu'ils rient et parlent peu.

On peut dire que les Kurdes sont bruns; 66 pour 100 de la totalité ont les cheveux brun foncé et les autres les ont châtain foncé. La proportion est à peu près la même pour les femmes. Les cheveux, rasés chez les hommes, sauf une mèche au milieu du lambda, sont presque toujours droits et très exceptionnellement ondulés ou frisés. Les femmes les portent en une série de petites tresses.

Les yeux, ni bridés ni obliques, sont plutôt d'un brun plus ou moins foncé que noirs, comme chez les Tatars et les Arméniens. La proportion des yeux foncés est encore plus considérable chez les femmes que chez les hommes. Les Kurdes coquettes ont en outre l'habitude de les agrandir à l'aide de l'antimoine, et ils ont souvent un éclat insoutenable.

Le diamètre bi-palpébral externe est en moyenne de $95^{mm}$ chez les hommes et les femmes réunis de toutes les tribus. Aucune série ne présente chez les hommes un diamètre supérieur à $97^{mm}$ et aucune ne descend au-dessous de $91^{mm}$. Chez les femmes il atteint exceptionnellement $103^{mm}$ et la moyenne est de 98. Le diamètre bi-palpébral interne est en moyenne de $29^{mm}$ chez les hommes et les femmes réunis; les premiers seuls présentent $28^{mm}$; les secondes $30^{mm}$.

Le nez des Kurdes, d'une ligne ferme et hardie, contribue en grande partie au caractère de leur physionomie. Loin d'être absolument aquilin ou même crochu, comme on le dit généralement, il est souvent droit (37 pour 100); quelquefois droit et abaissé, mais surtout convexe abaissé (40,90 pour 100). Il est très rarement concave.

Les nez droits sont en proportion plus considérables chez les femmes que chez les hommes, car on en trouve 66 pour 100. La longueur du nez est en moyenne de $53^{mm}$ (54 chez les hommes seuls, et 47 chez les femmes). La largeur moyenne générale est de $36^{mm}$.

L'indice nasal calculé sur l'ensemble des 169 Kurdes des deux sexes est de 66,03. Ils sont donc leptorhiniens.

Les Kurdes ont la bouche moyenne et des lèvres assez minces, mais bien modelées. La largeur moyenne est de $48^{mm}$. La mâchoire fort

régulière est massive, quelquefois même grossière. Quant à la dentition, elle est magnifique, et la carie ne se montre guère avant quarante ans.

L'indice moyen de l'oreille est de 62,50 (64,78 pour les hommes et 58,18 pour les femmes). Les hommes ont les oreilles déformées par le turban.

La face est étroite; l'indice facial des 169 sujets réunis est de 99,27. La hauteur verticale est en moyenne de 137$^{mm}$ et la largeur moyenne de 136$^{mm}$.

A part quelques cas isolés de brachyprosopie, dus à des mélanges avec des Arméniens, la masse des Kurdes présente, au contraire, des faces plus ou moins allongées avec des indices descendant à 96 et même à 90. Cette dolichoprosopie est due en partie au peu de développement du diamètre bi-zygomatique qui, dans ces cas, descend à 135$^{mm}$ et plus encore. Les femmes ne font pas exception; leur indice moyen est de 98,45, et leur diamètre bi-zygomatique descend quelquefois à 122$^{mm}$ avec des hauteurs de 130$^{mm}$. Il faut ajouter que chez les Kurdes comme chez les Arméniennes l'indice facial doit être plus élevé par suite du peu de développement du menton.

Les Kurdes sont de haute stature, minces et élancés. La moyenne générale des hommes est de 1$^{m}$,68; mais cette moyenne serait beaucoup plus élevée si l'on faisait abstractionde quelques cas particuliers.

La grande envergure est fréquemment supérieure à la taille de 0$^{m}$,01 ou de 0$^{m}$,02 au moins. La taille ne dépasse la grande envergure que dans la proportion de 40 pour 100 sur la totalité.

Les Kurdes ont la tête plutôt longue que large, l'indice céphalométrique de mes 169 sujets est de 77,66, mais ce chiffre n'est pas, en quelque sorte, l'expression de la réalité, comme le montrera la mise en séries. On verra, en effet, que cet indice, qui fait des Kurdes des mésocéphales, est dénaturé par la présence d'un groupe brachycéphale (83,87), celui des Bilikani, des environs d'Érivan, lesquels doivent sans doute leur brachycéphalie à l'aplatissement de leur occipital. Si l'on fait abstraction de ce groupe, on verra que les Kurdes de Transcaucasie sont en réalité sous-mésocéphales avec un indice moyen de 76,38. Les femmes seules ont donné l'indice moyen de 76,05.

Les déformations sont presque nulles chez les femmes, tandis qu'elles sont très fréquentes chez les hommes, mais elles ne sont pas de même dans toutes les tribus. Chez les unes, on voit des compressions inio-fronto-bregmatiques dont le résultat a été d'accentuer quelquefois l'allongement général de la tête; chez les autres qui se rapprochent de la brachycéphalie, on constate des traces manifestes de

KURDES DE PETCHARA (PERSE)

KURDES DJELALI DE SARDAR-BOULAK

compressions occipito ou même lambdoïdo-frontales. Il résulte de cela que, si l'on fait des séries à part des quelques sujets non déformés, on obtiendra un indice céphalométrique moyen de 80mm, car il n'y a presque pas un sujet kurde en Transcaucasie qui ne présente des traces de déformation.

## CONCLUSIONS

Les mises en séries que j'ai ordonnées des moyennes des principaux indices des peuples que j'ai étudiés en Transcaucasie, durant ma dernière campagne, montreront leurs caractères anthropométriques essentiels.

*Moyenne générale de l'indice céphalométrique.*

| | | |
|---|---|---|
| 169 | Kurdes (134 hommes : 78,14 ; 35 femmes : 76,05) . . | 77,66 |
| 9 | Persans hadjémis. . . . . | 77,83 |
| 130 | Aderbeïdjanis (18 femmes : 76,96; 112 hommes : 78,19). | 78,07 |
| 32 | Tâts ou Tadjiks (3 femmes : 79,03 ; 29 hommes : 78,83). | 78,72 |
| 9 | Kalmouks . . . . . | 84,23 |
| 249 | Arméniens (39 femmes : 84,65 ; 210 hommes : 85,63). | 85,55 |
| 34 | Juifs (12 femmes : 84,57 ; 22 hommes : 85,79). . . . . | 85,55 |
| 27 | Aïssores (22 hommes : 89,5 ; 95 femmes : 88,69) . . . | 89,59 |

*Moyenne générale de l'indice facial, ophrio-mentonnier.*

| | | |
|---|---|---|
| 130 | Aderbeïdjanis (18 femmes : 94,69; 112 hommes : 97,88). | 97,16 |
| 32 | Tâts ou Tadjiks (3 femmes : 97,01 ; 29 hommes : 97,20). | 97,18 |
| 9 | Persans hadjémis . . . . . | 97,85 |
| 169 | Kurdes (134 hommes : 99,28 ; 35 femmes : 98,45) . . | 99,27 |
| 34 | Juifs (22 hommes : 98,61 ; 12 femmes : 103,93). . . . | 109,00 |
| 27 | Aissores (22 hommes : 101,48 ; 5 femmes : 98,46). . . | 100,74 |
| 249 | Arméniens (39 hommes : 103,10 ; 210 hommes : 101,42). | 101,43 |
| 9 | Kalmouks . . . . . | 104,96 |

*Moyenne générale de l'indice nasal.*

| | | |
|---|---|---|
| 34 | Juifs (12 femmes : 60,87 ; 22 hommes : 59,64). . . . . | 60.37 |
| 130 | Aderbeïdjanis (18 femmes : 61,70 ; 112 hommes : 64,81). | 64,15 |

| | | |
|---|---|---|
| 249 | Arméniens (39 femmes : 65,30 ; 210 hommes : 63,64). | 64,81 |
| 169 | Kurdes (hommes : 66,66 ; femmes : 65,15). . . . . | 66,03 |
| 9 | Persans hadjémis . . . . . | 67,30 |
| 27 | Aïssores (22 hommes : 67,30 ; 5 femmes : 66) . . . . . | 67,30 |
| 32 | Tâts ou Tadjiks (hommes : 66,03 ; femmes : 70,21) . | 67,31 |
| 9 | Kalmouks . . . . . , . . . . . | 78,00 |

*Moyenne générale de la taille debout.*

| | | |
|---|---|---|
| 27 | Aïssores (22 hommes : 166; 5 femmes : 159). . . . . | 165,00 |
| 9 | Persans hadjémis . . . . . , . . . . . | 165,00 |
| 9 | Kalmouks (hommes seulement) . . . . . | 166,00 |
| 249 | Arméniens (39 femmes : 153 ; 210 hommes : 168) . . | 167,00 |
| 169 | Kurdes (hommes : 168 ; femmes : 158). . . . . | 168,00 |
| 34 | Juifs (hommes seulement) . . . . . | 169,00 |
| 130 | Tatars aderbeïdjanis (hommes seulement). . . . . | 170,00 |
| 32 | Tâts ou Tadjiks . . . . . , . . . . . | 174,00 |

*Moyenne générale de la grande envergure.*

| | | |
|---|---|---|
| 27 | Aïssores (22 hommes : 168 ; 5 femmes : 152 . . . . . | 165,00 |
| 249 | Arméniens (39 femmes : 154; 210 hommes : 170) . . | 168,00 |
| 9 | Persans hadjémis . . . . . | 169,00 |
| 169 | Kurdes (hommes : 170 ; femmes : 163). . . . . | 169,00 |
| 34 | Juifs (hommes seulement). . . . . | 170,00 |
| 9 | Kalmouks. . . . . | 170,00 |
| 130 | Tatars aderbeïdjanis (hommes seulement). . . . . | 172.00 |
| 32 | Tâts ou Tadjiks.. . . . . | 176,00 |

Il résulte de tous ces documents que ces peuples peuvent être caractérisés de la manière suivante :

1° Les Arméniens sont presque tous brun foncé, brachycéphales, mésoprosopes, leptorhiniens et de taille au-dessus de la moyenne.

2° Les Aderbeïdjanis sont brun foncé. Leurs autres traits principaux sont des yeux jamais bridés, la dolichocéphalie, la dolichoprosopie, la leptorhinie et une taille au-dessus de la moyenne.

3° Les Kurdes, brun foncé en général, sont caractérisés par une face allongée, par des yeux jamais bridés, la dolichocéphalie, la leptorhinie et une taille au-dessus de la moyenne.

4° Les Aïssores, également brun foncé, sont ultra-brachycéphales.

On remarque aussi chez eux la mésoprosopie, la leptorhinie et une taille au-dessous de la moyenne.

5° Les Tadjiks, tous brun foncé, se font remarquer par leur mésoprosopie, leur leptorhinie, leur dolichocéphalie et une taille au-dessus de la moyenne.

6° Les Persans Hadjémis sont tous très bruns, et leptorhiniens. Leurs autres caractères sont la dolichocéphalie, la dolichoprosopie et une taille moyenne.

7° Les Juifs sont de couleur moyenne (châtain) et ultra-brachycéphales. Ils se distinguent encore par leur mésoprosopie, leur leptorhinie et une taille moyenne.

8° Les Kalmouks sont bruns, mésorhiniens ; ils ont les yeux bridés, la face large. Ils sont brachycéphales et de taille au-dessus de la moyenne.

La morphologie de ces divers peuples semble montrer des affinités évidentes entre les Arméniens, les Juifs et les Aïssores. Ceci tendrait à établir entre ces peuples une parenté et sans doute une communauté d'origine qu'il faut rechercher chez les proto-Sémites. Il en est de même entre les Hadjémis et les Tadjiks qui sont de souche iranienne mais fortement mêlés de sang turko-mongol. Quant aux Kurdes et aux Aderbeïdjanis qui sont encore plus hétérogènes que leurs voisins, ils semblent avoir des origines multiples : certaines tribus paraissent présenter des affinités avec les Hadjémis, tandis que d'autres présentent des caractères qui les rapprochent des Arméniens et des Aïssores; d'autres enfin semblent apparentées aux Turks de l'Aderbeïdjan. Les Kalmouks doivent être franchement rangés, d'après leurs caractères bien tranchés, dans les Mongols dont ils doivent rester le type pour nous. Telles sont les conclusions provisoires auxquelles me conduisent ces premiers aperçus, et que je me réserve de modifier, à mesure qu'il me sera possible de poursuivre mes recherches.

## II

## ARCHÉOLOGIE

Au point de vue archéologique, l'Arménie russe a été beaucoup plus étudiée que le Caucase. Les monuments antiques ainsi que les vestiges

des périodes préhistoriques ont donné lieu à de savantes recherches et à de nombreux ouvrages ; toutefois le champ est si vaste que j'estime que le sol arménien recèle encore de précieux documents, destinés à éclaircir l'histoire primitive de l'Asie occidentale. Ces documents sont renfermés soit dans ces nombreux couvents en ruines perdus au fond de sauvages et inaccessibles vallées, soit dans ces innombrables tertres que nous avons partout rencontrés sillonnant les sentiers du Karabagh et du Zanguezour, soit enfin dans de nombreuses grottes et dans les beaux lacs arméniens. N'y trouvera-t-on pas, un jour, comme en Occident, des vestiges de populations préhistoriques des âges de la pierre et du bronze ?

A mon grand regret, ces recherches n'étant pas dans mon programme, je n'ai pu que noter, à la hâte, quelques points où des fouilles pourraient être opérées : les moyens dont je disposais ne me permettant pas de les entreprendre sur-le-champ.

Toutefois, je n'ai jamais négligé aucune occasion de réunir des objets archéologiques. C'est ainsi qu'aux mines de sel de Koulpe, j'ai réussi à me procurer des marteaux en grès qui étaient employés pour l'extraction du sel, durant l'âge de la pierre. Aux mines de cuivre de Katar, dans les montagnes presque inconnues du Zanguezour, le directeur de l'exploitation m'a remis une petite collection d'objets en bronze provenant de sépultures faites avec des dalles brutes.

Ces antiquités qui rappellent celles de Redkine-Lager près de Délijan, se composent d'une épée à poignée pleine, richement travaillée à jour, d'anneaux de bras, de pendants d'oreilles, d'une ceinture métallique et de poteries grossières.

Dans une région plus méridionale à Migri, presque au bord de l'Araxe, nous avons trouvé chez un Arménien, les restes d'une vaste nécropole également protohistorique. Quelques fouilles superficielles nous ont donné une série d'objets en bronze : anneaux de bras et de jambes, des ornements et des pendeloques qui rappellent ceux en usage actuellement sur les vêtements des Arméniennes ; des débris de poignards, enfin de nombreuses coquilles.

J'ai recueilli chez un propriétaire, non loin de Khodjora, à quelques verstes au nord de Tiflis, de nombreux débris d'obsidienne et de poteries. Ces dernières rappellent celles de nos palafittes occidentales de l'âge du bronze.

. . . . . .

Comme monuments remontant à une haute antiquité historique, nous avons rapporté une collection de monnaies et de pierres gravées dont quelques-unes présentent un grand intérêt, ainsi que quelques

objets curieux appartenant aux civilisations perse et arabe, et remontant au XIIIe siècle.

Parmi ces pièces se trouve une lampe en bronze ornée de représentations animales, carnassiers et oiseaux, et portant une inscription. Je signalerai encore un certain nombre de vases en cuivre gravé et quelques armes en fer niellé d'argent, sans doute du XVIe siècle, et assez rares dans nos musées. A cela il faut joindre une importante série de photographies de ruines, que nous avons relevées, celles entre autres, des fameuses capitales de l'Arménie païenne ; de quelques monastères célèbres tels que ceux de Kéghart et de Tathève ; enfin des vues de la nécropole de Djoulfa.

Pour terminer, je signalerai l'importance croissante des collections du Musée caucasien, dont l'aimable directeur M. Radde a mis gracieusement à ma disposition les documents qui pouvaient m'être utiles, comme déjà lors de mes précédents voyages.

J'ai revu avec soin les deux bas-reliefs intéressants que possède ce musée, et dont j'ai signalé l'existence autrefois. Ils ont été à tort regardés comme égypto-phéniciens. Ces monuments, dont le style fait songer à l'art de ce peuple encore si peu connu des Hétéens, ont une origine malheureusement fort incertaine. On les dit trouvés en Cilicie, mais rien n'est plus discutable.

## III

## GÉOLOGIE ET MINÉRALOGIE

Une étude géologique de l'Arménie russe, même abrégée, ne pouvait entrer dans notre programme. Je n'ai pu que jeter un coup d'œil rapide sur les formations si diverses et si peu connues qui constituent le sol des hauts plateaux arméniens, ainsi que celui de l'Ararat, et rapporter un certain nombre d'échantillons de roches, de minéraux ou de fossiles (trois cents environ).

De Choucha proviennent quelques fossiles titoniques, extraits d'un calcaire blanc dont est bâtie la ville, et qui est enclavé dans des roches gnées (mélaphyres et basaltes).

Nous avons rapporté des mines de cuivre de Katar, des échantillons de minerais pyriteux que l'on arrache péniblement, par des procédés

primitifs, d'une roche chloryteuse, sans doute crétacée, à en juger par un fragment d'ammonite que nous avons vu, encore dans sa gangue métallifère.

On trouve, dans ces mêmes montagnes où les roches anciennes dominent partout, de superbes diorites, et plus loin dans le célèbre défilé de Migri, nous avons recueilli des échantillons de roches serpentineuses dialagiques et riches en épidote.

Quant au massif de l'Ararat, il devait plus particulièrement attirer notre attention, aussi y avons-nous fait une ample provision de roches que nous avons soumises à l'examen d'un minéralogiste pétrographe, M. Offret, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, qui a bien voulu en faire l'étude microscopique détaillée. Nos échantillons, au nombre d'une centaine, ont été recueillis sur les pentes du Petit Ararat, c'est-à-dire entre Sardar-boulak et les frontières est et nord de la Turquie et de la Perse ; puis sur tout le pourtour du Grand Ararat, entre Sardar-boulak et Igdir, jusqu'à une altitude de 3,350 mètres, notamment dans la grande crevasse d'Ar-khouri, sur les bords du Kip-göl et à Khorgane.

L'observation micrographique de ces roches a montré que le Petit Ararat comme le Grand sont uniformément constitués par des roches andésitiques d'émission sans doute différentes, et ne variant que dans leur structure. Ici ce sont des andésites à amphibole de texture compacte ; là ces mêmes roches sont accompagnées de tufs, d'obsidienne et d'andésite.

Je terminerai en mentionnant les bancs d'obsidienne de l'Akhdagh. Cette obsidienne est d'une texture assez différente de celle de l'Allagöz. Elle passe du noir foncé au blanc. J'en ai rapporté de beaux échantillons.

## IV

## BOTANIQUE

La flore des pays que nous avons parcourus est à peu près connue, grâce aux recherches des botanistes russes Smirnow et Radde, et d'autres encore. Il était intéressant toutefois de rapporter dans nos

collections, où elles sont rares, des plantes des hauts plateaux du Karabagh et des pentes de l'Ararat.

L'herbier formé par Mme Chantre se compose de près de six cents échantillons se rapportant à cent cinquante espèces environ. Il est venu compléter les collections déjà importantes que j'avais recueillies durant mes voyages précédents.

Parmi les plantes du Karabagh je citerai l'*Anemone narcissiflora*, le *Geranium silvaticum*, l'*Adonis æstivalis*, etc.

Notre attention a été appelée particulièrement sur la flore du massif de l'Ararat qui présente un intérêt spécial par sa répartition verticale. On sait, en effet, que par suite de la sécheresse extraordinaire de l'atmosphère de cette montagne, indépendamment de la question de latitude, la limite des glaces ou des neiges persistantes y est de beaucoup supérieure à celles des Alpes, car elles ne descendent pas au-dessous de 4,300 mètres à l'Ararat.

M. Radde et quelques autres botanistes ayant fait en 1871 une excursion du côté nord-ouest jusqu'à cette limite des glaces, ils constatèrent la présence des Graminées qui forment le gazon alpestre jusqu'à 3,790 mètres. A 4,338 mètres ils trouvèrent encore une plante du genre *Draba*.

Durant notre séjour sur l'Ararat qui dura du 1er au 16 juillet 1890, nous n'avons pu atteindre dans nos excursions que l'attitude de 3,350 mètres, limite de la neige à cette époque; par conséquent, il ne nous a pas été possible d'aller jusqu'aux glaces persistantes.

Le Petit Ararat était encore couvert de neige, et le Kip-göl (3,350 mètres), petit lac formé par un ancien cratère sur le versant nord du Grand Ararat, a été le point extrême de notre principale ascension. Le 8 juillet, ses bords étaient recouverts de toutes parts, excepté du côté du sud, d'une couche de neige de plusieurs mètres d'épaisseur.

Nous y avons recueilli en abondance le *Draba aizoides*, plante qui tapisse de ses jolies fleurs jaunes le sol rocheux, à mesure que fond la neige, et qu'on peut trouver un mois plus tard, à 1000 mètres plus haut. A ses fleurs se mêlaient, non moins abondamment des Gentianes naines (*Gentiana verna*). Je citerai encore parmi les plantes trouvées dans le voisinage de ce lac : *Antirrhinum Orontium*; un gazon composé principalement de l'*Androsace villosa*; *Cerastium Araraticum*; *Campanula saxifraga*; *Saxifraga muscoides*; un *Helichrysum*; un *Coronilla*; *Poa Araratica*; *Myosotis silvatica*, etc., etc.

Comme complément à cette flore intéressante, nous avons recueillis de nombreux échantillons de Lichens dont le sol exclusivement

andésitique est couvert. Sur les huit espèces qu'un savant spécialiste, M. le Dr Müller, de Genève, a reconnues parmi ces échantillons, deux sont nouvelles, ce sont le *Lecidea Araratica* et le *Lecidea Chantriana*. Les autres espèces sont : *Candelaria vitellina* (Müller); *Placodium disperso-areolatum* (Koch); *Placodium chrysoleucum* (Koch); *Lecidea atro-brunneà Dimelæna oreina Anphiloma elegans*.

Du col du Zekar, dans les monts d'Adjarie, et l'un des coins du monde dotés de la plus belle flore, je citerai parmi les échantillons que nous y avons recueillis : un *Echinops*, *Stellaria nemorum*, *Alchimilla vulgaris*, *Doronicum caucasicum*, *Stachys germanica*, *Astrantia helleborifolia*, *Aconitum variegatum*, etc., etc.; enfin des Campanules, des Centaurées, des Véroniques et des Ombellifères de taille géante.

## V

## ZOOLOGIE

Bien que nos études anthropométriques ne nous aient laissé que peu de temps pour faire des récoltes zoologiques, nous avons tenu pourtant à rapporter des spécimens de la faune du pays transcaucasien encore rares dans nos musées, et nous avons réussi à réunir plus de cinq cents pièces zoologiques se rapportant aux sept groupes suivants :

| | |
|---|---|
| Mammifères (peaux et squelettes) | 27 indiv. |
| Oiseaux | 75 |
| Reptiles et Batraciens | 56 |
| Poissons | 34 |
| Crustacés et Arachnides | 40 |
| Coléoptères | 230 |
| Mollusques | 60 |
| | 522 indiv. |

Parmi les Mammifères on remarque les dépouilles d'un grand

Cerf élaphe du Zangezour, ainsi que celles d'un Cheval de petite taille et de la Chèvre sauvage.

Puis les Rongeurs *Arvicola sexalinus* du massif de l'Ararat-dagh qui domine au sud-ouest le lac Gok-tchaï, et où cette espèce pullule d'une façon extraordinaire, dans les pâturages des hauts plateaux, à la limite des neiges (3.000 mètres).

Parmi les Oiseaux on distingue les belles Poules d'eau *Gallinula* de la vallée de l'Araxe, ainsi que les Bécassines *Scolopax major*. Citons aussi une Outarde *Otis tarda* et le *Larus Michahellis*.

Les Reptiles et les Batraciens sont peu variés : on remarque surtout le *Phrynocephalus helioscopus* ou *Rubbe* que l'on voit à chaque pas dans les steppes brûlantes d'Aralych, au pied de l'Ararat. Viennent ensuite le *Stellio caucasicus* commun dans tout le massif de l'Ararat ; enfin le *Pseudopus Scheideri* ; le *Pseudopus apus* ; le *Zamenis caspius*, ce dernier très fréquent dans la vallée de l'Araxe, et particulièrement à Mazri.

Les Poissons provenant de la Koura (Sojle-Prumbèle et Djevat) et du lac Gok-tchaï sont venus compléter les séries considérables que j'avais rapportées en 188[illegible] de ces localités, et qui ont donné lieu à d'importants mémoires. Ces Poissons sont :

*Lucioperca Volgensis*, *Cyprinus carpio*, *Abramis sapa*, *Pelecus cultratus*, *Acipenser Guldenstadtii*, *Capoeta Gracilis*, etc., etc.

Enfin nous avons récolté dans la vallée de l'Araxe, et jusque sur les pentes de l'Ararat (Arkaour) de nombreux spécimens de ces hôtes désagréables qui portent le nom de Phalanges (*Galeodes*), puis une quantité de Scorpions, de Crustacés, d'Insectes et de Mollusques.

---

## ITINÉRAIRE

Cette partie de nos documents n'est pas la moins intéressante parmi les nombreux matériaux que nous avons recueillis en Arménie. Dans cet itinéraire qui ne comprend, à peu près, que la région parcourue à cheval dans la vallée de l'Araxe, le Karabagh et le massif del'Ararat, sont relatés tous les détails de nos marches, jour par jour, et souvent heure par heure. Pendant quatre-vingt-trois jours qu'a duré cette partie de notre voyage à travers des pays généralement dépourvus de route, et peu explorés, nous avons traversé ou séjourné dans 162 localités. Nous avons pris un millier d'observations météorologiques, et relevé 133 cotes hypsométriques dont les deux tiers ne sont encore portées sur aucune carte. Nos instruments, vérifiés au retour comme au départ, nous permettent de présenter nos observations avec quelque confiance. Nous n'avons omis, enfin, aucun renseignement pouvant aider des voyageurs futurs.

Nous serions enchantés si ces documents, joints au récit[1] que nous avons donné d'autre part de notre voyage, avaient le mérite d'entraîner quelques compatriotes à parcourir ces mêmes régions dont nous gardons un si agréable souvenir.

1. *A travers l'Arménie russe*, par Mme Chantre, *Le Tour du Monde*, 1891-92.

# ITINÉRAIRE EN ARMÉNIE RUSSE

DU 6 MAI AU 28 JUILLET 1890

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 6 mai | 1h soir | Evlakh | Stat. du ch. de fer départ en voiture | 28 | | beau. |
| | 7h — | Terterskaïa | Arrivée à la station de poste | 22 | | |
| — 7 | 8h matin | | Départ pour Choucha | 22 | | |
| | 10h — | Galaya | Village tatar | 30 | | |
| | 11h30 — | Shah-boulak | Station de poste. — Ruines | 30 | | |
| | 3h soir | Khodjalé | Station de poste. — Haras | 22 | | |
| | 5h — | Khan-Baré | Caravansérail | 22 | | |
| | 9h — | Choucha | | 16 | 1176 | orage. |
| 16 — | | | Séjour | | | pluies. |
| 17 — | 6h matin | | Départ pour Lissagorsk en caravane | 14 | | couvert. |
| | 3h soir | Lissagorsk | Fontaine acidule | | 1820 | beau. |
| | 9h — | | | 13 | | |
| 18 — | 6h matin | | | 12 | | |
| | 11h — | | Départ pour Zavoutkh | 20 | | |
| | 12h30 — | | | 28 | 1400 | |
| | 2h20 soir | Abdallah | Station de poste. village tatar | 25 | 1200 | |
| | 5h15 — | Akerlou-tchaï | Rivière ; passage à gué | 21 | 1014 | |
| | 6h30 — | Zavoukh | Village tatar. — Station de poste | 21 | 1111 | |
| 19 — | 8h matin | | Départ pour Digh | 25 | | |
| | 9h — | Plateau couvert de tumulus | | 21 | 1200 | |
| | 10h25 — | Digh | Village arménien ; campement dans le cimetière | 23 | 1411 | orage. |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 20 mai | | | Séjour | | | |
| 21 — | 11h matin | | Départ pour Ghiroussi | 19 | | |
| | 12h45 | Ak-sou | Rivière | 18 | 1650 | orageux. |
| | 1h15 soir | Col de Kardach | Gros bloc erratique | 14 | 1711 | brouillard. |
| 22 — | 2h — | Ghiroussi — Ancien village au S.-O. | Bourg arménien | 29 | 1365 1520 | beau. |
| 25 — | | | Séjour | | | orages, pluies. |
| 26 — | 7h matin | | Départ pour Ouroute | 19 | | |
| | 8h — | Plateau dominant Ghiroussi au nord | | 17 | 1700 | |
| | 9h20 — | Col de Our-tepe (3 collines) | Anciens cratères | 17 | 1900 | vent. |
| | 10h15 — | Colline dominant le lac de Our-tepe | | 14 | 2550 | |
| | 1h30 soir | Ouroute | Village tatar | 12 | 1411 | beau. |
| | 2h — | — . monastère ruiné | | 22 | 1500 | |
| | 5h20 — | Aroudi | Village tatar | 24 | 1620 | |
| | 6h — | Kara-Kilissa | Village arménien | 24 | 1600 | pluie. |
| 27 — | | | Séjour | | | |
| 28 — | 10h matin | | Départ pour Ouroute | 20 | | beau. |
| | 11h20 — | Aroudi | Ruines arméniennes | | | |
| | 1h soir | Ouroute | Halte au pont Melik-Kendi | 22 | 1425 | vent. |
| | 3h — | | Départ pour Lisine | | | |
| | 5h15 — | Lisine | Village arménien | 18 | 1560 | beau. |
| 29 — | 10h matin | | Départ pour Tathève | | | |
| | 11h45 — | Col de Mechedti | | 17 | 2050 | |
| | 12h | Plateau de Barka-Guerk | Fontaine de 8° | 14 | 2130 | |
| | 2h soir | | Départ pour Tathève | | | |
| | 3h15 — | T[illegible] | [illegible] | | | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 30 mai | 7h matin | Tathève | Pont du Diable (exc.) Fontaine thermo-minérale de 25° de température | 19 | 1000 | pluie. |
| | | | Monastère d'Anapat (exc.) | | 1000 | orage. |
| 1er juin | 7h — | | Séjour; visite du monastère | | 1500 | |
| 2 — | 7h — | | Départ pour Katar | | | |
| | 8h30 — | Col de Maldach | | 16 | | |
| | 9h15 — | Bergerie du monastère | | 17<br>17 | 1900<br>2100 | beau. |
| | 11h30 — | Fontaine de Gouli-Bek (8°) | | 18 | 1800 | beau. |
| | 1h soir | Forêt de Tchanakhtchi | | 17 | 1150 | |
| | 4h15 — | Pont de Tchibantou | | 17 | 1150 | |
| | 5h — | Adjizour | Village arménien | | | |
| 3 — | 7h15 matin | | Départ pour Kavart | 15 | 1880 | |
| | 8h30 — | Bachkend | Colonie grecque. Fontaine de cuivre. — Fontaine (12°) | 22 | 1700 | |
| | 10h — | Kavart | Village tatar | | | |
| | 10h30 — | Katar | Mines et fonderie de cuivre | 29 | 820 | |
| 4 — | | | Séjour. Exc. à Alitzori-Bert (forteresse) | 32 | | |
| 5 — | 11h35 — | | Départ pour Chikhaouz | | | |
| | 3h30 soir | Chakhadine | Village arménien dans la forêt du même nom | 24 | 1100 | beau. |
| | 5h — | Chikhaouz | Village arménien | | | |
| 6 — | 7h30 matin | | Départ pour Astatzour | 26<br>25 | 1050 | beau. |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 6 juin | 8h15 matin | Gorges du Tchekatchaï | | 25 | 1350 | beau. |
| | 9h30 — | Col de Jernas-salé | | 18 | 1660 | |
| | 10h — | Sommet du col | | | 1700 | |
| | 11h15 — | Fontaine de Kheryokochi-Karmoutch (10°) | | 18 | 1680 | |
| | 1h soir | Descente sur Gumen | | 21 | 1520 | |
| | 1h20 — | Gumen | Passage difficile dans les rochers dits de Kaptcharaï | | | |
| | 3h10 — | Katous-sou (ruisseau) | | 22 | 1620 | |
| | 4h15 — | Sortie de la passe | | | 1600 | |
| | 5h — | Campement dans une clairière de la forêt de Guiméran | | 16 | 2000 | |
| | 9h — | | | 12 | | |
| 7 — | 2h matin | | | 8 | | |
| | 8h20 — | Col de Guiméran | Vue sur la vallée de l'Araxe | 19 | 2500 | |
| | 10h — | Fontaine des bergeries d'Astatzour (12°) | | 20 | 1950 | |
| | 11h — | Fontaine (12°) | Halte de 1 heure 1/2 | 20 | 1600 | |
| | 1h30 soir | Descente sur Astatzour | | 26 | | |
| | 2h10 — | Ruisseau de Renolinto (13°) | | 29 | 1320 | |
| | 4h — | Astatzour | Village arménien | 30 | 690 | |
| 8 — | | | Séjour | 30 | | |
| 9 — | 1h30 — | | Départ pour Migri | 32 | | averse. |
| | 1h45 — | Tourout | Village tatar. Fontaine de Hussein-bek-Kheris (12°) | 32 | 680 | |
| | 2h15 — | Confluent de l'Astatzour-tchaï et de l'Araxe | | 34 | 650 | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 9 juin | 3h soir | Aldara | Poste de Cosaques | 34 | 500 | |
| | 6h15 — | Migri | Bourg arménien (partie haute) | 29 | 750 | beau. |
| 10 — | 1h matin | | Séjour | 32 | | orage. |
| | 11h — | | | 36 | | |
| 11 — | 5h40 — | | Départ pour Ordoubat | 24 | | beau. |
| | 6h30 — | Poste de Cosaques au-dessus de l'Araxe | | 28 | 620 | |
| | 9h — | Karchivari | Poste de Cosaques | 28 | 640 | |
| | 11h20 — | Fontaine de Kilit-Akhpuir (16°) dans un abri sous roche | Halte de 3h | 32 | 715 | |
| | | | Départ | 36 | | |
| | 3h10 soir | Poste de Cosaques | Fontaine salée (17°) | 34 | | |
| | 4h45 — | Ordoubat | Ville tatare | 32 | 1150 | |
| 13 — | 7h matin | | Séjour | 34 | | |
| | 11h — | | | 38 | | |
| 14 — | 9h — | | Départ pour Akoulis | 27 | | |
| | 10h30 — | Akoulis | Ville arménienne | 28 | 1270 | |
| 17 — | | | Séjour | | | |
| 18 — | 6h30 — | | Depart pour Djoulfa, | 22 | | |
| | 7h15 — | Col de Kor-Iglo | | 20 | 1300 | |
| | 8h — | Pon de Kan-Our | | 23 | 1250 | |
| | 9h — | Stat. de Karabaghillan | Poste de Cosaques | 25 | 900 | |
| | 9h30 — | Ville ruinée | Halte de 2h | 29 | 960 | |
| | 12h | Aza | Village arménien (Halte de 2h) | 29 | 825 | |
| | 4h15 soir | Yadi | Village tatar | 27 | 820 | |
| | 5h30 — | Poste de Cosaques sur l'Araxe | | 24 | 800 | |
| | 6h — | Djoulfa | Station de douane | 23 | 785 | vent. |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degré | mètres | |
| 19 juin | 12h matin | Djoulfa | Séjour. Exc. à Djoulfa-le-Vieux sur l'Araxe | 32 | 800 | |
| 20 — | 7h matin | | Départ pour Nakhitchevan en voiture | 30 | | beau. |
| | 9h15 — | Allindja | | 30 | 950 | |
| | 10h20 — | Gusnuh | | | | |
| | 11h30 — | Eïdan-Keurpi | Pont d'Eïdan | 32 | 900 | |
| | 12h30 — | Nakhitchevan | Ville tatare | 34 | | orageux. |
| 23 — | | | Séjour. Exc. au Karmir-Vank | | | |
| 24 — | 6h soir | | Départ pour Erivan en voiture | 34 | | |
| 25 — | 2h matin | Bach-Norachaine | Station de poste (halte) | 19 | | |
| | 6h — | Sadarak | Station de poste (halte) | | | beau. |
| | 7h — | Davalou | Station de poste (village arménien) | 40 | | |
| | 2h15 soir | Kamarlou | Station de poste (village tatar) | | | |
| | 4h30 — | Erivan | | 28 | | |
| 30 — | | | Séjour | | | |
| 1er juillet | 2h matin | | Départ pour l'Ararat (en caravane) | 14 | | beau. |
| | 6h — | Koïlassar | Village aïssore | 16 | 800 | |
| | 8h — | Kamarlou | (2h soir) | 38 | 800 | |
| | 6h30 — | | Départ pour Aralych | 20 | | orageux. |
| | 8h20 — | Aralych | Quartier général des Cosaques | 19 | 832 | |
| 2 — | 2h soir | | Séjour. Exc. au village tatar d'Aralych | 38 | | |
| 3 — | 5h matin | | Départ pour Sardar-boulak | 20 | | beau. |
| | 8h — | Extrémité de la steppe | | | 1200 | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 3 juillet | 12h matin | Sardar-boulak | Campement cosaque | 12 | 2425 | |
| 5 — | 8h matin | | Séjour. Visite aux campements kurdes | 9 | | pluie. |
| 6 — | 8h30 — | | Excursion à Pètchara (Perse) | 7 | | |
| | 9h — | Col entre le Grand et le Petit Ararat | | 8 | 2790 | |
| | 9h45 — | Limite des trois frontières | | 10 | 2770 | beau. |
| | 10h15 — | Campement de Petchara | (3h de halte) | 14 | 2790 | |
| 7 — | 10h — | | Départ pour Arkhouri | 19 | | orageux. |
| | 11h30 — | Village kurde | | 18 | 2050 | |
| | 12h45 | | | 26 | 1900 | |
| | 2h soir | Arkhouri | Village tatar | 27 | 1800 | orage. |
| | 4h — | Fontaine Saint-Jacob | (Excursion) eau (8°) | 18 | 2250 | beau. |
| | 8h — | Campement | | 12 | | |
| 8 — | | | Séjour | | | |
| 9 — | 6h — | Excursion au Kipgöl | (Départ) | 18 | | |
| | 9h35 — | Campement kurde | | 11 | 2930 | |
| | 10h40 — | Col du Kip-göl | | 8 | 3550 | |
| | 11h15 — | Kip-göl (3h de halte) | Lac de cratère (10°) | 5 | 3300 | |
| | 8h soir | Retour au campement | | 14 | | |
| 10 — | 11h matin | | Départ pour Khorgane | 19 | | |
| | 4h15 soir | Khorgane | Village kurde | 25 | 2130 | |
| | 5h — | Khorgane (village ruiné) | Halte pour la nuit (Fontaine 2°) | 25 | 2100 | |
| 11 — | 6h matin | Forteresse de Khorgane | | 22 | 2200 | — |
| | 9h — | | Départ pour Igdir | 24 | | |
| | 12h — | Descente à travers d'anciens cratères | | 34 | 1250 | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| | 3h30 soir | Igdir | Bourg arménien | 39 | 856 | beau. |
| 12 juillet | | | Séjour | | | |
| 13 — | 6h matin | | Départ pour Koulpe | 21 | | |
| | 10h20 — | Kity | Sur l'Araxe. Village tatar | 34 | 1000 | |
| | 2h soir | Karakalah | Station de tchapars | 26 | 1060 | |
| | 5h — | | Ruines (Fontaine salée 15°) | 20 | 1040 | |
| 14 — | 5h30 matin | | Départ pour Koulpe | 20 | | |
| | 7h — | Plateau de Sourmaline | | 18 | 1110 | |
| | 8h30 — | Koulpe | Village arménien, mines de sel. Chapelle Saint-Georges | | 1100<br>1220 | |
| 15 — | 7h — | Koulpe | Départ pour Erovantachad | -- | | |
| | 9h — | Ruines sur la rive droite de l'Araxe | | 23 | 1150 | beau. |
| | 11h20 — | Passage de l'Araxe | | | | |
| | 12h — | Erovantachad, rive gauche | Vieux cimetière arménien (halte) | 33 | 1039 | |
| | 2h soir | Traversée de l'Arpa-tchaï | | | | |
| | 2h15 — | Hadji-Beiramlou | Village tatar. Fontaine (12°) | 27 | 1080 | |
| | 2h45 — | | Départ | 29 | | |
| | 5h20 — | Koulpe | | 23 | | |
| 16 — | 9h35 matin | | Départ | 24 | | |
| | 11h — | Passage de l'Araxe | | 26 | 1025 | |
| | 12h35 — | Plateau en face Sourmaline | Poste de tchapars | 29 | 1110 | |
| | 1h30 soir | Kalah-göl | Village arménien | 27 | 1060 | |
| | 5h30 — | Chagrlar | Village; arménien campement. Fontaine (12°) | 23 | 980 | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 17 juillet | 8h matin | | Départ | 24 | | |
| | 9h30 — | Armavir | Ruines arménien. | 27 | | |
| | 11h25 — | Yetcherli | Village arménien | 24 | 990 | |
| | 12h — | Karatinski | Village tatar, halte. Fontaine (1°) | 28 | 1000 | |
| | 4h soir | Etchmiadzine | Ville arménienne (2h de halte) | 22 | 1000 | |
| | 7h20 — | Erivan | | 22 | | pluie. |
| 18 — | | | Séjour | | | beau. |
| 19 — | 8h matin | | Départ pour Khégart | 20 | | |
| | 9h — | Nork | Village arménien | 20 | 1180 | |
| | 9h30 — | Tchervez | Village arménien | 22 | 1490 | |
| | 11h30 — | Okahaï | Village tatar | 22 | 1720 | |
| | 12h30 — | Karpitchalou | Village tatar | 24 | 1700 | |
| | 2h soir | Bach-garni | Village arménien (halte 2h). Fontaine (7°) | 24 | 1600 | beau. |
| | 4h — | | Départ | 20 | | |
| | 7h — | Arrivée au monastère de Khégart | | 16 | 1850 | averses. |
| 20 — | 6h matin | | Séjour. — Temp. sous la tente | 12 | | |
| | 3h soir | | | 14 | | |
| 21 — | | | Fontaine du monastère 11° | | | pluie. |
| | 12h matin | | Départ pour l'Ak-dagh | 16 | | |
| | 12h20 — | Kork | Village tatar | 14 | 1900 | beau. |
| | 12h40 — | Plateau dominant à l'est Bach-garni | | 12 | 2000 | neige. |
| | 1h45 soir | Campement kurde | | 11 | 2250 | vent. |
| | 3h15 — | Kazakend | Campement | 10 | 2240 | |
| 22 — | 2h matin | | | 6 | | |
| | 8h — | | Départ | 12 | | beau |
| | 9h15 — | Col de Utch-palar | Campement de Kurdes Radki | 10 | 2550 | |
| | 11h — | Premier plateau de l'Ak-dagh | Campement kurde (5 heures de halte) | 12 | 2625 | |

| DATES | HEURES | LOCALITÉS | REMARQUES | THERM. | BAROM. | TEMPS |
|---|---|---|---|---|---|---|
| | | | | degrés | mètres | |
| 22 juillet | 4h30 soir | Arpa-göl (lac d'Arpa) | | 10 | 2830 | beau. |
| | 5h15 — | Col de l'Arpa-göl au nord de l'Akdagh | | 6 | 3150 | |
| | 7h — | Campement kurde. | Campement | 8 | 3140 | neige. |
| 23 — | 8h30 matin | | Départ, contre-forts orientaux de l'Ak-dagh | 10 | 3010 | beau. |
| | 9h45 — | | | 9 | 3300 | |
| | 10h15 — | Aïker-göl | Lac au pied sud de l'Ak-dagh | 10 | 3250 | pluie. |
| | 11h25 — | Plateau d'Alridja | Campement kurde | 10 | 2800 | beau. |
| | 8h soir | | | 7 | | |
| 24 — | 2h matin | | Séjour | 4 | | |
| | 6h — | | | 12 | | |
| | 8h30 — | | Départ | 19 | | |
| | 10h — | Tchitchanlou | Village de Kurdes Bourouki sédentaires (halte). | 20 | 2430 | beau. |
| | 3h15 soir | Göl, au bord du lac Gok-tchaï | Village-arménien. Notre campement, partie haute. | 20 | 2150<br>2300 | |
| 25 — | 1h soir | | Départ | 20 | | couvert. |
| | | Moukhana (bord Gok-tchaï) | Village arménien | 20 | 2000 | |
| | 6h — | Novo-Bayazid | | | 2050 | pluie. |
| 26 — | | | Séjour | | | |
| 27 — | 4h matin | | Départ en voiture pour Akstapha | 13 | 2100 | beau. |
| | 10h20 — | Ordaklou | | | | |
| | 1h soir | Elenovka | | | | |
| | 4h — | Col d'Echeik-Meidan | | 19 | 2168 | |
| | 5h10 — | Delijan | 2h de halte | 20 | 1800 | |
| 28 — | 2h matin | Akstapha | | 12 | | |
| | 7h — | Tiflis | | 22 | | |

Tels sont, Monsieur le Ministre, les résultats principaux que nous avons obtenus, et que j'ai cru devoir soumettre tout d'abord à votre haute approbation avant de leur donner plus d'extension dans un ouvrage spécial et de longue haleine. J'ose espérer que ces documents vous paraîtront dignes d'attirer votre attention, et qu'ils vous donneront un aperçu de l'intérêt considérable que présentent, au point de vue scientifique, les contrées que je me suis efforcé d'étudier, depuis plusieurs années, sous vos bienveillants auspices.

Veuillez agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma plus haute considération.

E. CHANTRE.

E. Chaume photog.

Hauge & Camp Lemercier

ARMÉNIENNE D'AKHALTZIKH

E. Chantre photog.

Hehog & Imp. Lemercier

ARMÉNIENNE D'AKHALTZIKH

UNIV. OF MICH.

TATAR ADERBEIDANI D'ERIVAN

F Chantre photog

Heliog & Imp Lemercier

TATAR ADERBEIJDANI D'ERIVAN

UNIV. OF MICH.

F. Chantre photo.

Bel. & Blanc Lemercier

KURDE BOUROUKI DE L'AK-DAGH

E. Chaume photog.

Heliog. & Imp. Lemercier

KURDE BOUROUKI DE L'AK-DAGH

UNIV.

VISSOIRE DE SALMAST

Heliog & Imp Lemercier

Aïssore de Salmast

UNIV. OF MICH.

# RAPPORT

SUR LES

# MONUMENTS MÉGALITHIQUES

## DE LA CORSE

PAR M. ADRIEN DE MORTILLET

---

La Corse possède un certain nombre de monuments mégalithiques. Le capitaine d'artillerie Mathieu est, à notre connaissance, le premier qui ait constaté la présence de ces monuments dans l'île. Il leur a consacré un article qui a paru en 1810, dans le tome VI des *Mémoires de l'Académie celtique*. En 1835, dans ses *Recherches historiques et statistiques sur la Corse*, Robiquet a donné de plus amples détails sur quelques-uns d'entre eux. Mais, le travail le plus important qui ait été publié sur ce sujet est dû à Prosper Mérimée. Dans ses *Notes d'un voyage en Corse*, imprimées en 1840, le savant archéologue a décrit et figuré une bonne partie des dolmens et des menhirs de l'arrondissement de Sartène.

L'étude de ce groupe de mégalithes, qui présente tant par lui même que par sa position géographique un très réel intérêt, a été depuis lors fort négligée. C'est à peine s'ils ont été l'objet de quelques articles insérés dans divers journaux ou revues[1] et de quelques mentions faites dans des ouvrages géographiques[2].

1. Alexandre Grassi, *Menhirs de la Corse* (dans la *Science pour tous* du 21 décembre 1865). — A. Mattei, *Les monuments celtiques en Corse* (dans l'*Avenir de la Corse* du 20 février 1867). — A. Mattei, *Études sur les premiers habitants de la Corse* (dans les *Bulletins de la Société d'anthropologie de Paris*, 1876). — L. Pigorini, *Notizie paletnologiche della Corsica* (dans le *Bullettino di paletnologia italiana*, 1877).

2. Léonard de Saint-Germain, *Itinéraire descriptif et historique de la Corse*, 1869. — Corbetta, *Sardegna e Corsica*. — Marmocchi, *Abrégé de géographie*

Chargé par M. le Ministre de l'Instruction publique, sur la demande de la Sous-Commission des Monuments mégalithiques, d'une mission en Corse, nous avons pu visiter, relever et photographier les mégalithes déjà connus et ajouter à cette liste quelques monuments qui n'avaient pas encore été signalés.

Les monuments mégalithiques ont dû être anciennement beaucoup plus nombreux en Corse. Il est très probable qu'il en a été détruit un grand nombre pour employer les matériaux à la construction des maisons et des innombrables murs en pierres sèches que l'on rencontre sur divers points de l'île. De plus, certaines parties de la Corse n'ont été explorées que d'une manière très incomplète au point de vue archéologique. On découvrira sans doute de nouveaux monuments, en parcourant avec attention les régions peu cultivées, encore en partie recouvertes de maquis, et parsemées de blocs de granite, véritables carrières de matériaux éminemment propres à la confection des dolmens et des menhirs.

*de l'île de Corse.* — Guérard, *Géographie synoptique de la France et de ses colonies.* — Pietrasanta, *Le climat du midi de la France. La Corse et la stat. d'Ajaccio*, 2e rapport, chapitre : *Archéologie.* — Etc.

## I. — Alignement de Caouria.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

Cet alignement est situé au pied de la *Pointe de Caouria*, Cauria ou Gavuria, entre le ruisseau le *Loreto* et la rivière l'*Ortolo*, pas très loin de la mer. Il est distant d'environ 300 mètres du dolmen de Fontanaccia et d'environ 300 mètres, également, de l'alignement de Rinaïou.

Probablement beaucoup plus considérable anciennement, car on a dû détruire bon nombre des blocs qui le composaient lors de la construction des murs en pierres sèches qui se trouvent dans le voisinage, l'alignement de Caouria ne comprend plus, aujourd'hui, que trente-deux menhirs dont six sont renversés et plusieurs autres plus ou moins inclinés. Une partie de l'alignement, englobée dans un épais maquis qu'il est difficile de pénétrer, semble former deux lignes, à peu près parallèles, de pierres plates plantées en terre. Le reste est assez irrégulièrement disséminé.

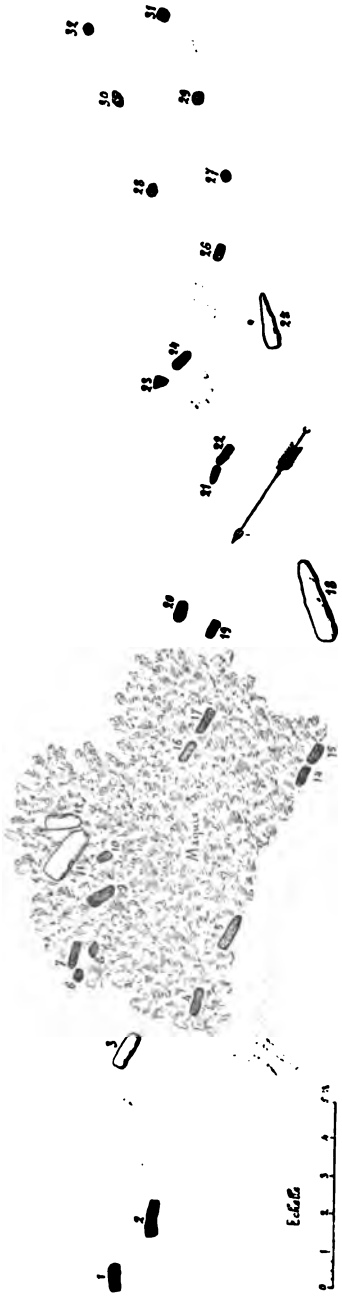
### *Dimensions des menhirs de l'alignement de Caouria.*

Numéros.

1. Hauteur, $1^m$.
2. Hauteur, [illegible]$^m$.
   Largeur, $1^m$.
3. Hauteur, $1^m$ (couché).
4. Hauteur, environ $1^m$.
5. Hauteur, $2^m,20$.
   Largeur, $1^m$.
   Épaisseur, $0^m,35$.
6. (Petit).
7. Haut., $1^m,30$ (épais et incliné).
8. (Petit).
9. Hauteur, $1^m,30$.
10. (Petit).
11. Haut., $1^m,50$ (renversé et cassé).
12. (Moyen), (renversé).
13. (Moyen), (renversé et cassé).
14. (Moyen), (plat).

Numéros.

15. (Moyen), (plat).
16. Hauteur, plus de $1^m$ (plat).
17. Hauteur, plus de $1^m$ (plat).
18. Hauteur, $2^m,30$ (renversé et enterré).
19. Hauteur, $1^m,38$ (incliné).
    Largeur, $0^m,42$.
    Épaisseur maxima, $0^m,30$.
20. Haut., $1^m,80$ (pointu et incliné).
    Largeur, de $0^m,50$ à $0^m,36$.
    Épaisseur, de $0^m,38$ à $0^m,17$.
21. A peu près mêmes dimensions que le n° 22 (incliné).
22. Hauteur, $0^m,65$.
    Largeur, $0^m,50$.
    Épaisseur, $0^m,15$.



Échelle 1/200.

Fig. 1. — Plan de l'alignement de Caouria.

23. Haut., $0^m,75$ (coupe triangulaire avec côtés de $0^m,25$ à $0^m,30$).
24. Hauteur, $1^m,53$.
    Largeur de $0^m,40$ à $0^m,50$.
    Épaisseur de $0^m,10$ à $0^m,20$.
25. Hauteur, $1^m,45$.
    Larg. de $0^m,35$ à $0^m,15$ (menhir en pointe, cassé et renversé).
26. Hauteur, $0^m,55$.
    Largeur, $0^m,30$.

De 27 à 32. Haut., $0^m,30$ à $0^m,40$.

Échelle 1/70.

Fig. 2. — Menhir n° 20 du plan.

Échelle 1/70.

Fig. 3. — Menhir n° 24 du plan.

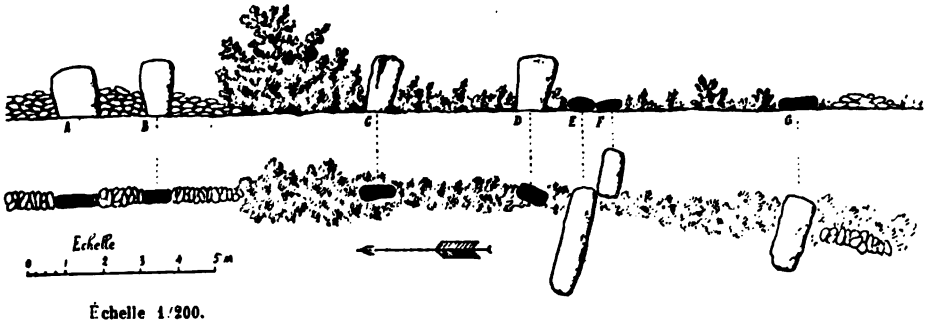
## II. — Alignement de Rinaïou.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

Cet alignement est situé au lieu dit *Rinaïou*, dans la plaine qui s'étend au Nord de la *Pointe de Caouria*, à 300 mètres environ de l'alignement de Caouria et à près de 400 mètres du dolmen de Fontanaccia.

Il se compose de sept menhirs, mesurant de 1m,80 à 3 mètres de hauteur, rangés en ligne droite. Sur les quatre qui sont encore debout, deux font aujourd'hui partie d'un mur de pierres sèches. Les trois autres sont couchés. Il y a bien encore dans le voisinage plusieurs autres pierres, qui ont dû appartenir à ce groupe, mais elles sont trop cassées et déplacées pour ajouter quelque intérêt au monument.

Prosper Mérimée, qui a visité cet alignement vers 1840, y a compté alors neuf menhirs, dont cinq debout et quatre renversés, et il pense que leur nombre a dû être autrefois plus considérable.




Échelle 1/200.

Fig. 4 et 5. — Profil et plan de l'alignement de Rinaïou.

*Dimensions des menhirs de l'alignement de Rinaïou.*

| | | |
|---|---|---|
| A. Hauteur, 1m,40 | D. Hauteur, 1m,50 | G. Hauteur, 1m,95 |
| Largeur, 0m,95 | Largeur, 0m,60 à 0m,70 | Largeur, 0m,75 |
| Épaisseur, 0m,20 | Épaisseur, 0m,23 | Épaisseur, 0m,20 |
| B. Hauteur, 1m,50 | E. Hauteur, 3m | Dist. entre A et B. 1m,20 |
| Largeur, 0m,50 à 0m,85 | Largeur, 0m.50 | — B et C. 5m,30 |
| Épaisseur, 0m,20 | Épaisseur, 0m,35 | — C et D. 3m,50 |
| C. Hauteur, 1m,50 | F. Hauteur, 1m,30 | — D et E. 0m,70 |
| Largeur, 0m,60 | Largeur, 0m,43 | — E et F. 0m |
| Épaisseur, 0m,30 | Épaisseur, 0m.25 | — F et G. 4m,40 |

## III. — Dolmen de Fontanaccia.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

*PLANCHE XI, N° 1*

Ce monument, le plus beau et le mieux conservé des dolmens de la Corse, est placé au lieu dit *Fontanaccia*, sur une petite éminence qui domine la plaine de Caouria et forme comme un contrefort de la *Pointe de Caouria*. Il est voisin, comme nous l'avons déjà dit, des alignements de Caouria et de Rinaïou. On l'appelle dans le pays : *Stazzona del Diavolo*, Forge du Diable.

Il est composé de huit dalles de granite de faible épaisseur : sept supports formant une chambre rectangulaire et une table recouvrant le tout. Les supports sont légèrement inclinés à l'intérieur. Celui qui sert de fond (D) est en retrait, de sorte que les dalles des côtés (C et E) débordent extérieurement de près de $0^m,40$. L'aire de la chambre est à environ $0^m,40$ au-dessous du sol environnant. Cette chambre devait être fermée, car la dalle (A) qui sert aujourd'hui de seuil semble avoir été cassée postérieurement à la construction du monument.

La table (H) ou dalle de recouvrement est une grande pierre plate de forme assez régulière (fig. 7), fendue obliquement dans toute sa largeur (*a*, *b*). Sa plus grande longueur est de $3^m,40$ et sa plus grande largeur de $2^m,90$. A la surface extérieure se trouvent trois dépressions, espèces de cuvettes (A, B, C), qui paraissent naturelles, mais qui sont reliées aux bords de la table par trois rigoles (1, 2, 3) évidemment faites par la main de l'homme. Le fond anguleux de ces canaux et la fraîcheur de leurs bords doivent les faire considérer comme modernes. Ils paraissent destinés à l'écoulement de l'eau, qui, des cuvettes, pourrait s'introduire dans la chambre par la cassure de la table, et sont, sans doute, l'œuvre des bergers et des paysans qui viennent chercher un refuge dans le dolmen, lorsqu'il fait mauvais temps. C'est à ces derniers qu'il faut également attribuer, comme l'a fait déjà remarquer Prosper Mérimée dans ses *Notes d'un voyage en Corse* en décrivant le monument de Fontanaccia, les deux marches en grosses pierres brutes qui facilitent la descente dans l'intérieur du dolmen (M, M).

(Le dolmen de Fontanaccia se trouve sur la propriété de M. Noël Roccaserra, numéro parcellaire 551 de la section C (Murtala) des plans de la commune de Sartène.)

## Dolmen de Fontanaccia.

Échelle 1/70.

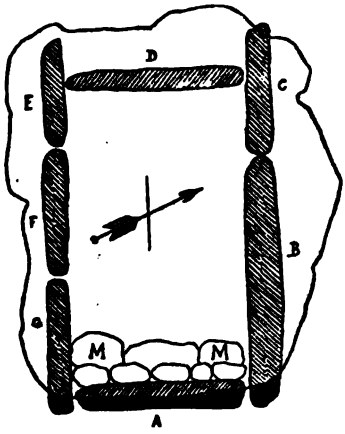



Fig. 6. — Plan.

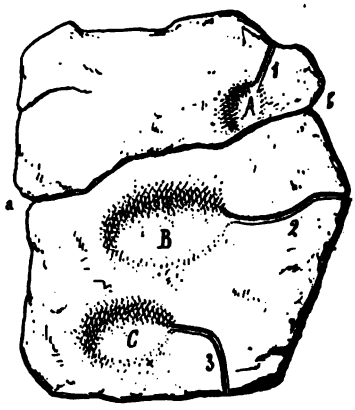



Fig. 7. — Table (H).

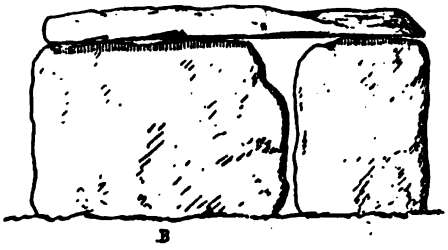



Fig. 8. — Côté N.-N.-E.

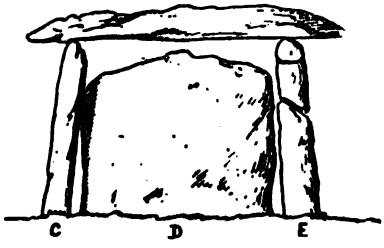



Fig. 9. — Côté O.-N.-O.

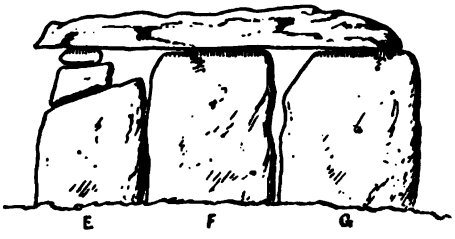



Fig. 10. — Côté S.-S.-O.

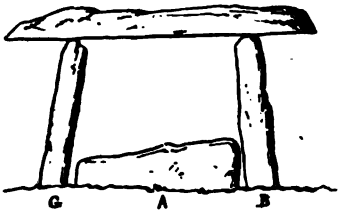



Fig. 11. — Côté E.-S.-E.

*Dimensions des dalles du dolmen de Fontanaccià* (extérieurement).

| | | |
|---|---|---|
| | m | m |
| A. Hauteur, | 0,25 à 0,45. | |
| Largeur, | 1,60. | |
| B. Hauteur, | 1,57. | |
| Largeur, | 2,30. | |
| Épaisseur, | 0,20 à 0,30. | |
| C. Hauteur, | 1,58. | |
| Largeur, | 1,10. | |
| Épaisseur, | 0,20. | |
| D. Hauteur, | 1,40. | |
| Largeur, | 1,70. | |
| | | m |
| E. Hauteur, | | 1,30 (cassée). |
| Largeur, | | 1,00. |
| Épaisseur, | | 0,28. |
| F. Hauteur, | | 1,40. |
| Largeur, | | 1,15. |
| G. Hauteur, | | 1,40. |
| Largeur, | | 1,20. |
| Épaisseur, | | 0,20. |
| H. Longueur, | | 3,40. (Table.) |
| Largeur, | | 2,90. |

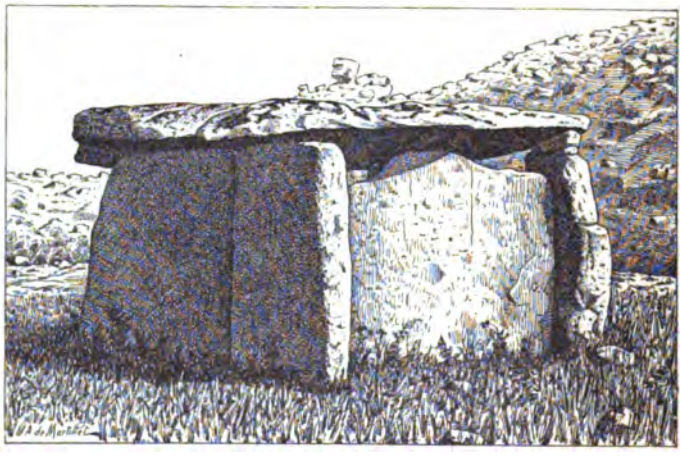


Fig. 12. — Dolmen de Fontanaccia, vu du N.-N.-O.

*Dimensions de la chambre* (intérieur).

| | |
|---|---|
| Hauteur, 1m,80. | Largeur en bas, 1m,60. |
| Longueur, 2m,60. | — en haut, 1m,40. |

### IV. — Menhirs de Caouria.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

Il existe encore dans le voisinage des trois monuments mégalithiques que nous venons de décrire, plusieurs petits menhirs isolés, mesurant moins de 1 mètre de hauteur.

### V. — Menhir de Manza.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

Ce menhir se voit près de la *Bergerie de Manza*, au Nord de la plaine de Caouria, pas très loin de la *Pointe de Patania*.

Il est actuellement un peu ébréché et couché au pied d'un arbuste, qui en l'ombrageant en a fait un lieu de repos où viennent s'asseoir les bergers.

*Dimensions du menhir de Manza.*

Longueur, $2^m,40$; largeur, $0^m,55$; épaisseur, $0^m,25$.

Fig. 13. - Plan.

Menhir de Manza.

Échelle 1/60.

Fig. 14. — Coupe.

### VI. — Menhirs de la Pila.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

*PLANCHE XIV, N° 2.*

Ces menhirs sont situés à peu de distance au Sud-Est de la Bergerie de Manza, au lieu dit *la Pila*, dans le col appelé *Bocca della Pila*.

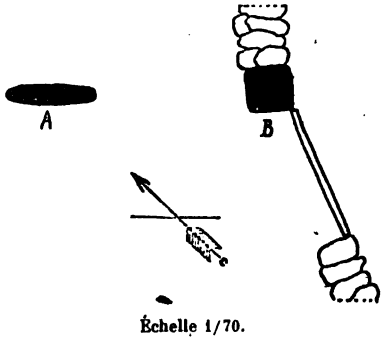
sur les monts qui s'étendent le long de la rive droite de la rivière l'Ortolo.

Ils sont au nombre de deux, légèrement inclinés l'un et l'autre; le premier (A) est une dalle plate et le second (B) une sorte de pilier carré. Ce dernier sert depuis longtemps de pied-droit à une légère porte en bois qui ferme le champ enclos d'un mur en pierres sèches dans lequel se trouve l'autre menhir. C'est à ces pierres que l'endroit a emprunté son nom.

*Dimensions des menhirs de la Pila.*

| | |
|---|---|
| A. Hauteur, $2^m,10$. | B. Hauteur, $1^m,65$. |
| Largeur, $0^m,72$. | Largeur, $0^m,40$. |
| Épaisseur, $0^m,20$. | Épaisseur, $0^m,40$. |

Distance entre A et B = $1^m,40$.




Échelle 1/70.

Fig. 15. — Plan des menhirs de la Pila.

## VII. — Dolmen de Vaccil-Vecchio.

Commune de Grossa, arrondissement de Sartène.

*PLANCHE XI, N° 2.*

Le dolmen de Vaccil-Vecchio se trouve au-dessous de *Grossa*, à quelques minutes de ce village, en allant du côté de *Vaccil-Vecchio*,

au lieu dit *Alzopara*. On l'appelle *Tola di Bizzico Roso*, Table du Bec rongé.

Dolmen de Vaccil-Vecchio.

Échelle 1/70.

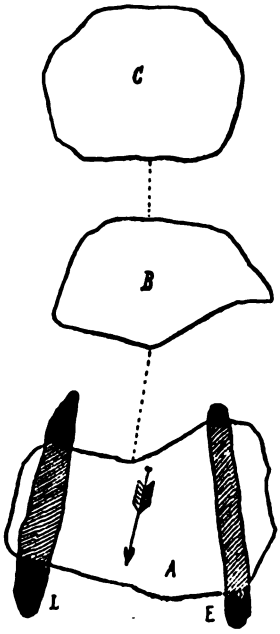



Fig. 16. — Plan.

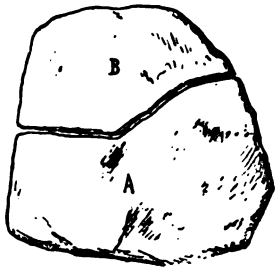



Fig. 18. — Table.

Fig. 19. — Support D.
(Intérieur de la chambre.)

Fig. 17. — Vue prise du Nord.

Fig. 20. — Support E.
(Intérieur de la chambre.)

Il est actuellement en assez mauvais état et ne se compose plus que de trois dalles plus ou moins ébréchées : deux supports sensiblement

inclinés l'un vers l'autre et une épaisse table (A) dont une partie cassée (B) gît à terre à 1 mètre environ du monument. Une quatrième dalle (C), couchée à $0^m,50$ du fragment (B) de la table de recouvrement et enfoncée dans les broussailles, a dû appartenir au dolmen. C'était probablement une seconde table.

(Le dolmen de Vaccil-Vecchio est situé sur la propriété de MM. le chanoine Pietri (de Sartène) et Pierre Quintus Pietri, parcelle n° 127 de la section B des plans de la commune de Grossa.)

*Dimensions du dolmen de Vaccil-Vecchio.*

| A (table) | C (dalle gisant à terre) | E (support) |
|---|---|---|
| Longueur max., $1^m,50$ | | Hauteur, $1^m,20$ |
| Largeur max., $2^m,40$ | Longueur, $1^m,40$ | Largeur, $2^m$ |
| Épaisseur max. ,$0^m,48$ | Largeur, $1^m,85$ | Épaisseur, $0^m,15$ à $0^m,20$ |
| B (fragment de la table) | | |
| Longueur, $1^m,15$ | D (support) | La chambre : |
| Largeur, $2^m,10$ | | |
| La table entière devait avoir : | Hauteur, $1^m,40$ | Largeur (coté sud), $1^m,20$ |
| | Largeur, $2^m,10$ | — (coté nord), $1^m,68$ |
| Longueur, $2^m,25$ | Épaisseur, $0^m,30$ | Hauteur, $1^m,50$ |
| Largeur, $2^m,40$ | | |

## VIII. — Menhirs de Vaccil-Vecchio.

Commune de Grossa, arrondissement de Sartène.

*PLANCHE XIV, N° 1*

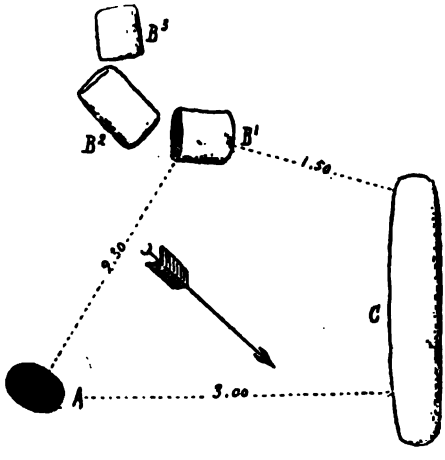
Ce groupe est situé au lieu dit *Stantaro*, dans le *Piano di Vaccil-Vecchio* (plaine de la Vieille Vacherie), à près d'une centaine de mètres du dolmen de Vaccil-Vecchio, dont il est séparé par le petit *ravin de Stantare.*

Il comprend trois menhirs ayant la forme de colonnes ovales terminées un peu en pointe au sommet. Un seul est encore debout (A), mais le propriétaire de l'enclos où se trouvent ces blocs de granite, se rappelle en avoir vu deux plantés perpendiculairement l'un à côté de l'autre. Le second aurait été cassé par la foudre. Sa base ($B^1$) est encore enterrée, mais fortement inclinée, et auprès d'elle gisent plusieurs fragments ($B^2$, $B^3$), parmi lesquels ne se voit pas le sommet. Le troi-

sième menhir (C), renversé depuis longtemps, est couché et en partie enterré. Il est pourtant intact.

Comme on peut s'en rendre compte sur le plan, ces trois colonnes paraissent avoir formé autrefois un triangle. Elles devaient avoir, à peu de choses près, les mêmes dimensions.

(Les menhirs de Vaccil-Vecchio se trouvent sur un terrain en friche appartenant à M. Paul-Sauveur Tomasi (de Grossa), parcelle n° 135 de la section B, des plans de la commune de Grossa.)




Echelle 1/70.

Fig. 21. — Plan des menhirs de Vaccil-Vecchio.

*Dimensions des menhirs de Vaccil-Vecchio.*

A (debout).
Hauteur, 3m,20.
Circonférence en bas, 1m,50.
B (cassé en plusieurs morceaux).
B¹ (base encore plantée en terre).
B² et B³ (fragments).

La longueur totale des trois morceaux B¹, B² et B³ est de moins de 2m, mais il manque des fragments.

C (couché et enterré).
La longueur de la partie visible (découverte) est de 2m,35.

D'après des renseignements qui nous ont été communiqués par M. Paul Tomasi, il y avait jadis, au devant des trois grands menhirs, cinq autres menhirs, hauts d'environ 1 mètre, formant un pentagone. Ces cinq petits menhirs ont été détruits par un de ses oncles, Jean-Baptiste Tomasi, pour cultiver l'espace qu'ils occupaient.

## IX. — Menhir de Capo-di-Luogo.

**Commune de Belvedere-Campo-Moro, arrondissement de Sartène.**

*PLANCHE XV, N° 1*

Ce menhir est situé au lieu dit *la Stantara*, au sud du golfe de Valinco, entre Campo-Moro et Belvedere, sur les hauteurs dites *Capo-di-Luogo*, non loin du dolmen de *la Tola*.

Il est formé d'un gros bloc plat de granite, plus large en haut qu'en bas, solidement planté en terre.

*Dimensions du menhir de Capo-di-Luogo.*

| | |
|---|---|
| Hauteur, $2^m,50$. | Largeur en haut, $0^m,75$. |
| Largeur en bas, $0^m,60$. | Épaisseur, 0,32. |

Fig. 22. — Élévation.

Menhir de Capo-di-Luogo.

Échelle 1/70.

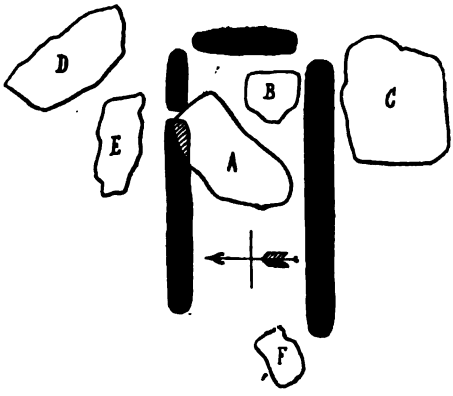
Fig. 23. — Coupe.

## X. — Dolmen de Capo-di-Luogo.

**Commune de Belvedere-Campo-Moro, arrondissement de Sartène.**

Le dolmen de Capo-di-Luogo est situé au lieu dit *la Tola*, à quelques centaines de mètres au Nord du menhir de Capo-di-Luogo, sur une hauteur qui se trouve en face de la pente où est le menhir et qui domine de l'autre côté le golfe de Valinco.

Ce dolmen, placé au milieu d'une quantité de blocs épars de dimensions fort diverses, est en assez mauvais état. Bien qu'il soit connu dans l'endroit sous le nom significatif de *la Tola*, la Table, il est pourtant dépourvu aujourd'hui de sa dalle de recouvrement. Les supports seuls sont en place. Ils sont au nombre de quatre et forment une chambre rectangulaire ouverte du côté de la baie de Campo-Moro. Autour du dolmen et dans la chambre se trouvent des morceaux de dalles (A, B, C, D, E, F) qui doivent être des fragments de la table.




Échille 1/70.

Fig. 24. — Plan du dolmen de Capo-di-Luogo.

*Dimensions du dolmen de Capo-di-Luogo.*

*Supports :*

I (cassé). Hauteur, $0^m,82$
Largeur, $1^m,80$
Épaiss., $0^m,16$

II (cassé). Hauteur, $0^m,35$
Largeur, $0^m,48$
Épaiss., $0^m,15$

III Hauteur, $0^m,78$
Largeur, $0^m,85$
Épaiss., $0^m,20$

IV (un peu cassé). Hauteur, $0^m,75$
Largeur, $2^m,40$
Épaiss., $0^m,20$

*Fragments de dalles :*

A. Longueur, $1^m,15$
Largeur, $0^m,64$

B. Longueur, $0^m,30$

C. Longueur, $1^m,10$
Largeur, $0^m,95$

D. Longueur, $1^m,20$
Largeur, $0^m,60$

E. Longueur. $0^m,85$
Largeur, $0^m,40$

F. Longueur, $0^m,30$

*Dimensions de la chambre :*

Longueur, $2^m,60$
Largeur, $1^m$
Hauteur, $0^m,82$

## XI. — Menhir de Portigliolo.

Commune de Belvedere-Campo-Moro, arrondissement de Sartene.

Ce menhir est planté dans un champ, à 5 mètres à gauche de la route qui conduit de Belvedere à la plaine de Tavaria, avant d'arriver à *Portigliolo*, au Sud de la *Punta alli Cardicciani*.

C'est un petit bloc irrégulier de granite, terminé en pointe.

Hauteur du menhir de Portigliolo : $0^{m},90$.

Échelle 1/70.

Fig. 25. — Menhir de Portigliolo.

## XII. — Menhirs du Rizzanese.

Commune de Sartène, chef-lieu d'arrondissement.

*PLANCHE XV, N° 2*

Ces menhirs sont situés au lieu dit *Stanteri*, dans la vallée du Rizzanese entre la rivière le *Rizzanese* et la route nationale n° 196, à peu près à mi-chemin de Propriano à Sartène. En allant à Sartène, on les aperçoit non loin de la route, sur la gauche.

Ce sont deux blocs de granite de dimensions différentes, inclinés l'un vers l'autre. Ils sont distants de $0^{m},90$ à leur base, tandis qu'il n'y a plus que $0^{m},56$ du sommet du petit au grand. Ce dernier a été cassé à son extrémité supérieure et le morceau détaché est resté au pied.

Ces deux menhirs sont connus dans le pays sous plusieurs noms différents : *le Stantare*; *le Due Stantare*; *il Frate e la Suora*, le Frère et la Sœur, que l'on traduit aussi par le Moine et la Religieuse ; *le Monaci*, les Moines, etc. Il circule sur leur compte diverses légendes. On raconte à Sartène qu'une fois un moine enleva une religieuse dont il était épris et que pendant qu'ils s'enfuyaient tous deux dans la di-

rection de Propriano, afin de gagner la mer, le bon Dieu pour les punir les changea en pierres. Le plus gros menhir serait le moine et le plus petit la religieuse.

(Les deux menhirs des bords du Rizzanese se trouvent sur la parcelle n° 1 de la section F des plans de la commune de Sartène.)

Fig. 26. — Élévation.

Menhirs du Rizzanese.

Échelle 1/70.

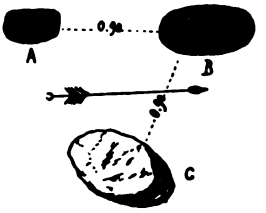



Fig. 27. — Plan.

*Dimensions des menhirs du Rizzanese.*

A. Hauteur, $1^m,25$.
Largeur, $0^m,50$.
Circonférence en bas, $1^m,40$.
B (cassé). Hauteur, $2^m,60$.
Largeur, $0^m,86$.
Circonférence en haut, $2^m,35$.
Ciconférence en bas, $2^m$.
C (fragment détaché du somme du menhir B).

Le menhir B devait avoir à peu près $3^m$ de hauteur lorsqu'il était entier.

Il y avait autrefois dans la vallée du Rizzanese un plus grand nombre de menhirs. Vers 1810, Mathieu a rencontré sur les bords de cette rivière, entre Sartène et la mer, précisément à l'endroit occupé par les deux *Stantare* que nous venons de décrire, quatre pierres de fortes dimensions, plantées verticalement. Ces pierres, qui avaient de 3 mètres à $4^m,50$ de hauteur sur $0^m,75$ à $0^m,95$ d'épaisseur, étaient disséminées dans un espace d'environ 400 mètres de long et distantes l'une de l'autre d'à peu près 120 mètres.

## XIII. — Dolmen de Condutto.

Commune de Viggianello, arrondissement de Sartène.

*PLANCHE XII, Nos 1 ET 2*

Ce dolmen se trouve au lieu dit *Condutto*, à une centaine de mètres au-dessous et à gauche de la route qui va de Propriano à Viggianello, et à 2 kilomètres à peu près de Propriano. La petite colline sur laquelle il s'élève est un contrefort des hauteurs qui séparent le bassin du Baracci de celui du Rizzanese.

Le dolmen de Condutto est composé de cinq dalles assez épaisses : quatre supports formant une chambre rectangulaire ouverte au Sud-Est et une table passablement ébréchée, qui en glissant a fait pencher

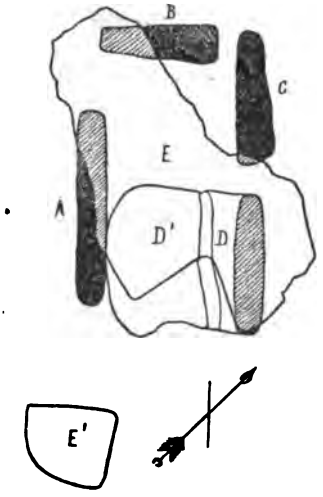



Fig. 28. — Plan.

Dolmen de Condutto.

Échelle 1/70.

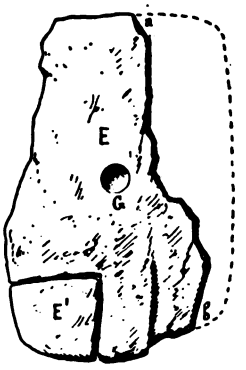



Fig. 29. — Table.
*a* à *b*, partie cassée.

un des supports en dehors et a cassé le support voisin, dont les deux morceaux sont actuellement couchés dans l'intérieur du monument.

On remarque sur la face supérieure de la table une sorte de cupule conique (G) faite, ou tout au moins retouchée, par l'homme.

*Dimensions du dolmen de Conduttо.*

A (support).
Hauteur, de $1^m,25$ à $1^m,75$.
Largeur, $1^m,70$.
Épaisseur, $0^m,23$.
B (support).
Hauteur, $1^m,15$.
Largeur, $1^m,05$.
Épaisseur, de $0^m,22$ à $0^m,36$.
C (support incliné en dehors).
Hauteur, $1^m$.
Largeur, $1^m,10$.
Épaisseur, de $0^m,25$ à $0^m,40$.
D (support cassé en deux, D et D').
Hauteur, $1^m,35$.
Largeur, $1^m,25$.
Épaisseur, $0^m,30$.
E (table).
Longueur, $3^m,06$.
Largeur, $1^m,82$.
Épaisseur max., $0^m,35$.
E' (morceau de la dalle E gisant à $1^m,50$ du dolmen).

Dimensions de la chambre (intérieurement).
Longueur, $2^m,30$.
Largeur, $1^m,20$.
Hauteur, $1^m,75$.

## XIV. — Dolmen du Taravo.

Commune de Sollacaro, arrondissement de Sartène.

Ce dolmen est situé au Nord de la *plaine du Taravo*, sur la rive gauche et à peu de distance de la rivière le *Taravo*, tout près de la *Bocca della Stazzona*, col auquel il a donné son nom. La petite colline sur laquelle il s'élève est à environ 5 kilomètres de Sollacaro et 3 kilomètres et demi de la mer, à vol d'oiseau.

Le dolmen de la vallée du Taravo est aujourd'hui complètement ruiné. Un seul des supports restés debout est intact. Les autres sont brisés. La table, qui gisait à côté du monument vers 1840, quand Prosper Mérimée a visité ce dernier, a été détruite tout dernièrement par le propriétaire, qui s'est servi des morceaux pour réparer l'escalier de sa maison.

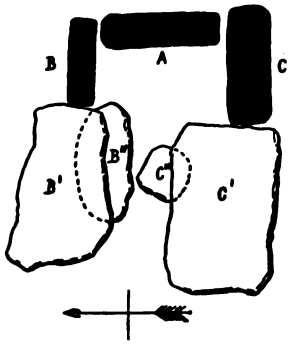
Fort heureusement, ce dolmen a été décrit par le capitaine Mathieu, Pr. Mérimée et Hucherot qui l'ont vu lorsqu'il était en meilleur état. Il devait même être à peu près intact vers 1810, car le capitaine Mathieu en donnait à cette époque la description suivante : « Le monument celtique, dont il est ici question, est composé de trois énormes pierres plates qui se coupent à angle droit et d'une quatrième superposée. La pierre du fond est percée par un trou à sa partie supérieure.

La pierre superposée, plus épaisse que celles qui sont perpendiculaires au sol, est placée dans une position parallèle à l'horizon. »

On remarque à un des angles supérieurs de la dalle, qui est encore debout, une forte échancrure (*a*, *b*, *c*) qui paraît avoir été retouchée et comme régularisée par l'homme. Ce vide devait être l'entrée primitive de la chambre.

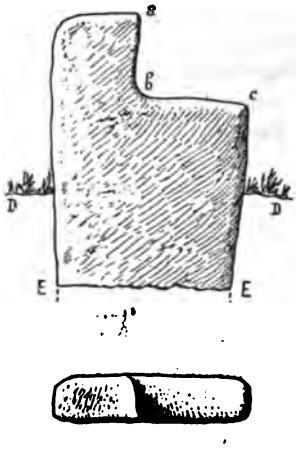
« Au Nord du dolmen, suivant Prosper Mérimée, du côté où le sol incline, on remarque comme un mur grossier, formé de grandes

Dolmen du Taravo.




Échelle 1/70.

Fig. 30. — Plan.




Échelle 1/50.

Fig. 31 et 32. — Élévation et plan du support A.
DD. Niveau actuel du sol extérieurement. — EE. Niveau du sol à l'interieur de la chambre.

pierres brutes, confusément entassées pour soutenir les terres. Cela s'étend pendant une trentaine de mètres en décrivant une courbe très légère, dont la concavité regarde le dolmen. En prolongeant cette courbe par la pensée on obtiendrait une espèce d'ellipse allongée, qui aurait entouré autrefois le dolmen. On peut expliquer cet empierrement par la seule disposition du sol, et le désir de retenir autour du monument les terres que les pluies auraient pu entraîner. »

Le dolmen du Taravo est appelé dans le pays *la Stazzona del Diavolo*, la Forge du Diable, et il court à ce sujet quelques légendes dans lesquelles le Diable joue le principal rôle. « Suivant une tradition, rapportée par P. Mérimée, le Diable aurait assemblé ces pierres de sa

main pour lui servir d'enclume. Quelquefois on entendrait les coups de son redoutable marteau. »

Un berger dit au capitaine Mathieu qu'à certaines époques de l'année beaucoup de paysans n'osaient en approcher, parce qu'ils prétendaient qu'on y entendait un bruit épouvantable, imitant celui de marteaux frappant sur une enclume.

On raconte aussi qu'un jour ou une nuit, le Diable, mécontent de son travail, jeta son marteau du haut de la Stazzona dans la plaine du Taravo. Le marteau, tomba à un millier de mètres de là, et forma en s'enfonçant dans la terre un petit étang qu'on appelle quelquefois *lo Stagno del Diavolo*, mais qui est plus connu sous le nom de *Stagno d'Erbajolo*. On conta au capitaine Mathieu que cet étang diabolique s'agrandissait tous les jours.

(Le propriétaire du dolmen du Taravo est M. Séraphin Mondoloni, dont la maison se trouve dans le voisinage de la *Bocca della Stazzona*.)

*Dimensions du dolmen du Taravo.*

A (support debout).
Hauteur (intérieur), $1^m,63$.
Hauteur (extérieur), $1^m,20$.
Largeur, $1^m,15$.
Épaisseur, de $0^m,25$ à $0^m,28$.
*a*, *b*, *c*. Échancrure de la dalle A.
*a*, *b* = $0^m,48$; *b*, *c* = $0^m,60$ (l'angle *b* est arrondi).
B, portion du support Nord encore debout.
B′ et B″, fragments du support Nord. Épaisseur, $0^m,23$.
C, portion du support Sud encore debout.
C′ et C″, fragments du support Sud. Épaisseur, $0^m,38$.
La chambre devait avoir :
Longueur, $2^m,50$.
Largeur, $1^m,15$.
Hauteur, $1^m,63$.

## XV. — Menhirs et blocs du Taravo.

Commune de Sollacaro, arrondissement de Sartène.

*PLANCHE XIII, N° 2*

Au lieu dit *Petraja*, à environ 12 mètres au Nord du dolmen du Taravo, du côté de la *Bocca della Stazzona*, se trouvent quatre pierres, plus ou moins plates et terminées un peu en pointe, couchées les unes à côté des autres sans ordre apparent. Ces blocs, qui ne portent au-

Fig. 33. — Plan d'ensemble.

*Dimensions des menhirs et blocs du Taravo.*

A, (dolmen du Taravo).

*Premier groupe.*

| | | m |
|---|---|---|
| B. | Longueur, | 2,22. |
| | Largeur, | 0,50. |
| C. | Longueur, | 1,75. |
| | Largeur, | 0,50. |
| D. | Longueur, | 1,60. |
| | Largeur, | 0,40. |
| E. | Longueur, | 2,00. |
| | Largeur, | 0,50. |

*Deuxième groupe.*

| | | m |
|---|---|---|
| F. | Longueur, | 2,90. |
| | Largeur, | 0,75. |
| | Épaisseur, | 0,35. |
| G. | Longueur, | 3,66. |
| | Largeur, | 0,78. |
| | Épaisseur, | 0,40. |
| H. | Longueur, | 4,10. |
| | Largeur, | 0,80. |
| | Épaisseur, | 0,50. |
| I. | Longueur, | 4,00. |
| | Largeur, | 0,64. |
| | Épaisseur, | 0,44. |
| J. | Longueur, | 3,00. |
| | Largeur, | 0,75. |
| | Épaisseur, | 0,30. |
| K. | Longueur, | 1,50. |
| | Largeur, | 0,50. |
| | Épaisseur, | 0,50. |
| L. | Longueur, | 3,40. |
| | Largeur, | 0,52. |
| | Épaisseur, | 0,45. |

cune trace de travail humain, sont peut-être des menhirs renversés?

A 12 mètres de ce groupe, toujours dans la direction du col, il en existe un second composé de sept gros blocs, qui ont un aspect tout différent de celui des pierres du premier groupe. Ce sont comme de fortes colonnes à fûts à peu près carrés légèrement arrondis aux angles. « Plusieurs d'entre elles, ainsi que l'a fait remarquer Mérimée, ont à leur base comme un bourrelet ou plutôt un socle grossier réservé dans la masse. » Bien que toutes traces d'outils aient disparu, leur forme et leur régularité laissent croire qu'elles ont été au moins dégrossies ou équarries. Ces blocs sont certainement fort anciens, cependant ils ne nous semblent pas devoir être considérés comme contemporains du dolmen. Alexandre Grassi croit avoir reconnu sur quelques-uns d'entre eux des traces de sculptures grossières, des ébauches de figures humaines, mais je n'ai rien remarqué de semblable.

Le capitaine Mathieu qui a examiné, vers 1810, ces piliers de granite, dit qu'ils lui ont rappelé des blocs du même genre, qu'on prétend avoir été taillés par les Romains et qu'il a observés aux îles Lavezzi entre la Corse et la Sardaigne.

## XVI. — Dolmen du Mont Rivinco.

Commune de Santo-Pietro-di-Tenda, arrondissement de Bastia.

*PLANCHE XIII, N° 1*

Ce dolmen est situé sur un petit plateau, au pied du *Mont Rivinco*, entre le hameau de *Casta* et Saint-Florent, à gauche de la route nationale qui va de l'Ile-Rousse à Saint-Florent, après avoir dépassé Casta.

Le dolmen du Mont Rivinco est composé de cinq dalles, dont quatre servent de supports et forment une chambre rectangulaire. La cinquième est une grande table assez irrégulière qui recouvre cette chambre. Le support du fond dépasse de près de $0^m,50$ la paroi qui est au Sud-Sud-Ouest. Pour entrer dans le monument, on est obligé de passer par une sorte de porte, qui a $0^m,50$ à peine de largeur, ménagée entre un petit support ancien et un amas de pierres moderne. L'aire de la chambre, qui se trouve de $0^m,20$ à $0^m,40$ au-dessous du sol environnant, est encore en partie pavée de petites dalles irrégulières.

Ce dolmen, nommé dans le pays : *la Casa dell' Orco*, la Maison de l'Ogre, la Maison du Géant, la Maison du Cyclope ou la Maison du

Titan, est le sujet de légendes sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir plus loin, en parlant d'autres monuments mégalithiques qui se trouvent dans la même région.

Actuellement *la Casa dell' Orco* sert, en hiver, de refuge aux bergers, qui l'abandonnent pendant l'été pour se retirer dans les montagnes. Ce sont ces bergers qui ont construit tous les travaux en pierres sèches qui se trouvent devant l'entrée du dolmen : 1° une sorte de parc de forme ovale (R), entouré d'un mur d'environ 1 mètre de hauteur, dans lequel on pénètre par trois portes; une de ces ouvertures (T) est placée du côté du dolmen, la seconde (S) sert à la rentrée du troupeau et la troisième (V) conduit à un passage ou vestibule (Q); 2° une bergerie couverte (O), construction rectangulaire, composée de murs en pierres sèches et d'un plafond en bois recouvert de terre, qui ne s'élève guère à plus de 1 mètre au-dessus du sol. Le bétail peut entrer sous cet abri par deux portes (X, X), ouvertes sur le vestibule (Q) dont nous avons déjà parlé (fig. 40).

Tout autour de la maison de l'Ogre on voit un certain nombre de dalles et pierres diverses — les unes debout, les autres couchées — qui doivent avoir appartenu à d'autres dolmens, à la destruction desquels les constructeurs de la bergerie ont vraisemblablement pris une grande part. La plus intéressante de ces pierres est une grande table (M) qui gît à 7 mètres au Sud-Ouest du dolmen. Sur la face supérieure de ce bloc se trouve une espèce de bassin ou grande cuvette ovale (N), creux probablement naturel retouché et corrigé par l'homme (fig. 41) et relié au bord le plus voisin par une rigole (P) du genre de celles du dolmen de Fontanaccia.

(La propriété sur laquelle s'élève *la Casa dell' Orco* est située sur le territoire de la commune de Santo-Pietro-di-Tenda et appartient à M. Louis Romanacce, de Rapale, commune du canton de Murato.)

*Dimensions du dolmen du Mont Rivinco.*

A (support).
Hauteur, $1^m$.
Largeur, $2^m,80$.
Épaisseur, $0^m,22$.

B (support).
Hauteur, $1^m$.
Largeur, $2^m,30$.
Épaisseur, $0^m,20$.

C (support).
Hauteur, $1^m$.
Largeur, $3^m$.
Épaisseur, $0^m,15$.

D (support).
Hauteur, $0^m,90$.
Largeur, $0^m,50$.
Épaisseur, $0^m,18$.

E (table).
Longueur, $2^m,80$.
Largeur, $2^m,05$.
Épaisseur, $0^m,38$.

*a*, *b*. — filon qui traverse la table.

La chambre a, intérieurement :

Hauteur, $1^m,38$.
Longueur, $2^m,15$.
Largeur, $1^m,50$.

## Dolmen du Mont Rivinco.

Echelle 1/70.

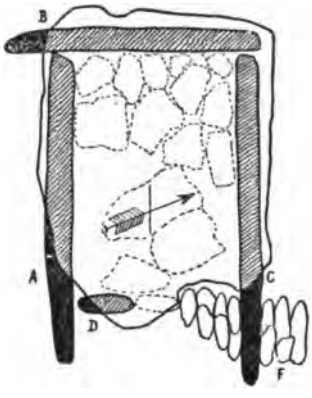



Fig. 34. — Plan.

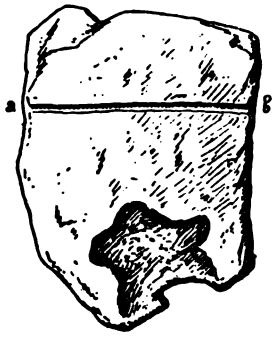



Fig. 35. — Table.

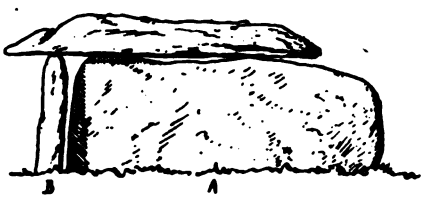



Fig. 36. — Côté S.-S.-O.

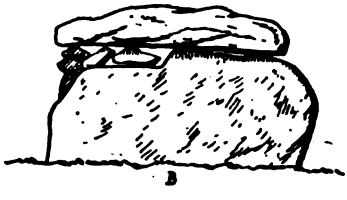



Fig. 37. — Côté O.-N.-O.

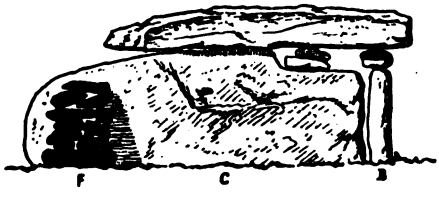



Fig. 38. — Côté N.-N.-E.

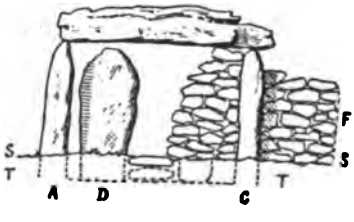
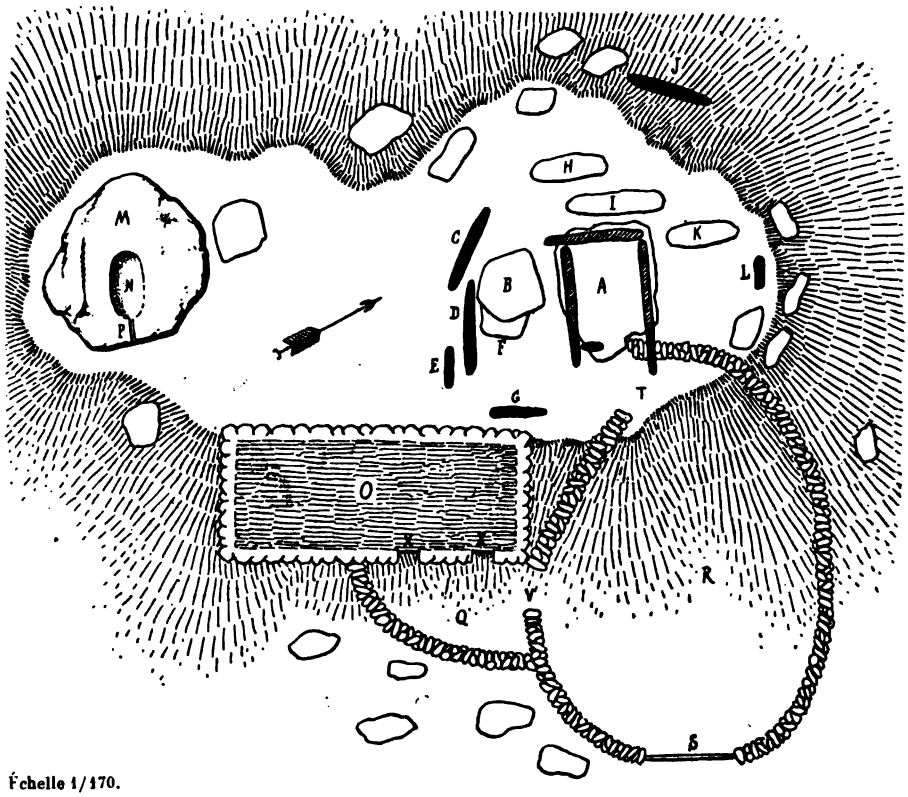



Fig. 39. — Côté E.-S.-E.

F. Mur en pierres sèches. — SS. Sol actuel en dehors du dolmen. — TT. Niveau du dallage de la chambre.




Échelle 1/170.

**Fig. 40. — Plan d'ensemble du dolmen et de la bergerie du Mont Rivinco.**

*Dimensions des dalles voisines du dolmen du Mont Rivinco.*

A, dolmen.
B, dalle couchée.
Longueur, $1^m,30$.
Largeur, $1^m,30$.
C, dalle debout, penchée.
Hauteur, $0^m,80$.
Largeur, $1^m,90$.
D, dalle debout, penchée.
Hauteur, $0^m,95$.
Largeur, $1^m,90$.
E, petite dalle cassée.
F, dalle couchée sous B.
G, dalle inclinée et cassée.

H, dalle ou menhir (couché).
Longueur, $1^m,30$.
Largeur, $0^m,50$.
Épaisseur, $0^m,15$.
I, espèce de menhir couché.
Longueur, $2^m$.
Largeur, $0^m,55$.
Épaisseur, $0^m,25$.
J, dalle debout.
Hauteur, $0^m,70$.
Largeur, $1^m,85$.
Épaisseur, $0^m,25$.
K, espèce de menhir couché.
Longueur, $1^m,40$.
Largeur, $0^m,50$.
Épaisseur, $0^m,30$.
L, dalle debout.
Hauteur, $0^m,78$.
Largeur, $0^m,65$.
Épaisseur, $0^m,12$.
M, pierre à bassin.

*Dimensions de la pierre à bassin du Mont Rivinco.*

M (dalle épaisse).
Longueur, $3^m,50$.
Largeur, $3^m,25$.
Proportions de la cuvette N.
Longueur, $1^m,30$.
Largeur, $0^m,70$.
Profondeur, $0^m,24$.
P. Rigole qui joint la cuvette au bord.
Longueur, $0^m,60$.

Échelle 1/25.

Fig. 41. — Coupe de la cuvette de la pierre à bassin M, suivant la largeur.

## Dolmens et Menhirs divers.

Depuis le mois de juillet 1883, époque à laquelle a été fait le relevé qui précède, il nous a été signalé de divers côtés des dolmens et des menhirs nouveaux. On trouvera ci-dessous toutes les indications que nous avons pu, jusqu'à présent, recueillir sur ces monuments.

### 1. *Dolmens du Mont Rivinco.* — Commune de Santo-Pietro-di-Tenda, arrondissement de Bastia.

D'après des renseignements qui nous ont été obligeamment fournis par M. le chanoine Venturini, M. Alessandri et M. Guidone Franceschi, il y aurait, dans le voisinage du Mont Rivinco, non pas un, mais quatre dolmens :

Celui que nous avons décrit ; un deuxième qui se trouve près d'un petit pont, à environ 200 mètres du point où, après avoir quitté la montée de Saint-Florent, on aperçoit Casta ; un troisième, situé à environ 500 mètres du précédent sur la *Bocca Morella*, au pied d'une colline qui est traversée par le chemin muletier conduisant à Santo-Pietro ; enfin, un quatrième placé à 500 mètres environ à l'Est du premier.

D'après M. Guidone Franceschi, le second et le troisième de ces mo-

numents ont les mêmes dimensions et sont à peu près dans le même état. Ils sont dépourvus de leurs dalles de recouvrement; les supports des grands côtés sont cassés et ne dépassent terre que de quelques centimètres; seuls les supports des extrémités mesurent encore de $0^m,75$ à $1^m,50$ de hauteur au-dessus du sol. Les chambres de ces deux dolmens auraient 5 mètres de longueur sur $1^m,50$ de largeur.

Suivant une tradition locale, les deux premiers dolmens auraient été, l'un la demeure de l'*Orco*, l'autre la demeure de sa mère, l'*Orca*; et les deux derniers seraient les tombeaux de la mère et du fils. La légende appelle l'endroit où se trouvent ces monuments *la Valle dell' Orco*, la Vallée de l'Ogre. Elle rapporte tout à ce géant redoutable, qui remplissait le pays de terreur. Les habitants, dit-on, cherchaient depuis longtemps à s'en défaire sans pouvoir y parvenir, lorsque à force de ruse des bergers finirent par l'attraper. Ses nombreux ennemis se jetèrent alors sur lui et le tuèrent ainsi que la mère, qui ne fit aucune résistance après la mort de son fils. On raconte aussi qu'avant de mourir, l'*Orco*, espérant obtenir sa grâce, enseigna aux bergers la recette du *broccio* corse[1].

M. Guidone Franceschi a recueilli une version plus complète de cette légende : Durant de longues années, les Corses avaient tout fait pour s'emparer de l'Ogre, afin d'en délivrer le pays ; mais ils n'avaient pu réussir à le prendre, car toujours il fuyait avec la rapidité de la foudre au moment où l'on croyait le tenir. Un jour, enfin, des bergers eurent une ingénieuse idée. Ils placèrent près de sa demeure, une grosse et lourde botte enduite de goudron à l'intérieur. L'Ogre, ayant vu cette chaussure, y introduisit le pied, qu'il ne put retirer. Ses adversaires fondirent alors sur lui pour le massacrer. Comme il lui était impossible de fuir, l'Ogre se rendit et parla ainsi : « Laissez-moi la vie et je vous apprendrai à tirer grand parti du petit-lait de vos chèvres. » Telle serait l'origine du *broccio*. Non satisfaits, les bergers persistaient à vouloir le tuer, mais l'Ogre leur fit de nouvelles promesses : « Je vous apprendrai maintenant à fabriquer de la cire avec le dernier lait qui a servi à faire le *broccio*. » Sur ces entrefaites survint l'Ogresse qui dit à son fils : « Ne donne pas cette recette, car tu n'échapperas pas à la mort. » Et l'Ogre fut tué ainsi que l'Ogresse.

1. Espèce de fromage blanc, très goûté en Corse, fait avec du petit-lait de chèvre.

2. *Menhirs de Capo-Castinco.* — Commune de Santo-Pietro-di-Tenda, arrondissement de Bastia.

Sur une colline située au-dessus de Casta, à environ une demi-heure de marche du côté de Santo-Pietro, dans la région de *Capo-Castinco* qu'on nomme aussi *Croce* dans le pays, se trouve un curieux menhir, qui nous a été signalé par M. Guidone Franceschi. C'est un bloc planté en terre qui semble avoir été grossièrement taillé de manière à imiter une figure humaine. La tête est presque ronde, tandis que le corps est aplati. Ce monument, appelé *il Frate* (le Frère, le Religieux ou le Moine), mesure $1^m,60$ de hauteur au-dessus du sol et $0^m,46$ de largeur à sa base. La partie supérieure présente un profil avec nez et menton en saillie et une double dépression dessinant le cou. Elle a $0^m,46$ de largeur du nez à l'occiput et $0^m,26$ seulement à la hauteur du cou. Le lieu où est dressé ce menhir porte le nom de *Mammucciolo* (petit mamelon ou monticule de terre).

M. Ambroise Grimaldi, de Santo-Pietro, a indiqué à M. Guidone Franceschi un second menhir, semblable au précédent, placé sur une colline à 400 mètres du premier.

En suivant le chemin muletier qui de Capo-Castinco conduit à Santo-Pietro, on rencontre à 1 kilomètre et demi du *Frate*, sur la colline de *Sesinaccia*, un troisième menhir aujourd'hui renversé, dont le sommet élargi et arrondi paraît aussi représenter très grossièrement une tête humaine, quoiqu'il ne porte aucune trace apparente de travail. Ce menhir a les dimensions suivantes : longueur, $1^m,20$ ; épaisseur, $0^m,16$; largeur, $0^m,46$ vers l'un des bouts et 0,32 au milieu.

3. *Dolmen d'Oletta.* — Commune d'Oletta, arrondissement de Bastia.

Un dolmen nous avait été signalé sur la commune d'Oletta ; M. Guidone Franceschi, qui l'a visité, nous a donné sur ce monument les renseignements suivants : Le dolmen d'Oletta se trouve sur la montagne d'Oletta à un millier de mètres environ au-dessus de cette belle et riche commune, dans le *Gualdoso*, propriété de M. Cavalace. Il se compose d'un bloc énorme placé entre deux grosses pierres et formant grotte au Nord et au Sud. Cet assemblage pourrait très bien ne pas être l'œuvre de l'homme.

4. *Menhirs de Lama.* — Commune de Lama, arrondissement de Bastia.

Entre Urtaca et Lama, non loin de cette dernière localité, à 115 mètres à droite et au-desssus de la route carrossable, sur un petit plateau, devaient se dresser autrefois trois menhirs, dont un seul était encore debout en 1883. Les deux autres servent depuis longtemps de soubassement à une petite cabane. L'enclos dans lequel sont ces monuments porte le nom significatif de *la Colonna* ou *le Colonne*, et appartient à M. Alexandre Suzzoni (de Lama).

Le menhir resté debout est penché vers l'Ouest. Il mesure $1^m,90$ de hauteur, $0^m,46$ de largeur et $0^m,36$ d'épaisseur. Sur la face qui regarde le Sud est un grand creux, ou espèce de niche, long de $0^m,60$, large de $0^m,10$ et profond d'environ $0^m,12$, affectant la forme d'un ovale irrégulier terminé en pointe dans le bas et arrondi dans le haut.

Nous devons ces indications à M. le chanoine Venturini et à M. Guidone Franceschi, qui tous deux ont examiné ces mégalithes.

En octobre 1883, après la visite de M. Guidone Franceschi, des gens du pays, pensant que ce zélé palethnologue était venu chercher un trésor, ont fait des fouilles autour du menhir debout qu'ils ont fini par renverser. Cela a permis de constater qu'il était enfoncé dans le sol de $0^m,50$. Sa longueur totale est par conséquent de $2^m,40$.

5. *Dolmens de la Cima all' Arca.* — Commune de Palasca, arrondissement de Calvi.

Sur une colline assez élevée, nommée *Cima all' Arca* ou *Cima all' Arche*, Cime du Tombeau ou des Tombeaux, et située non loin de la rivière le Regino, à droite de la route nationale qui va de l'Ile-Rousse à Saint-Florent, sont les ruines d'un grand dolmen. M. Guidone Franceschi qui l'a visité dernièrement n'a retrouvé que quelques dalles à demi recouvertes et entourées de broussailles, mais il a vu des personnes qui lui ont dit avoir enlevé quatre dalles de 3 mètres de longueur, de 1 mètre et même $1_m,25$ de haut et d'une épaisseur variant entre $0^m,20$ et $0^m,25$. MM. Grimaldi et Ph. de Caraffa qui examinèrent ces pierres, il y a déjà un certain nombre d'années, alors que le monument était en moins mauvais état, y avaient parfaitement reconnu un dolmen. La dénomination de *Cime des Tombeaux* et

quelques souvenirs conservés dans le pays, laisseraient même croire qu'il y en avait anciennement plusieurs. La Cima all' Arca appartient à M. Ange-François Leoni (de Belgodere).

6. *Menhirs de Palaggio.* — Commune de Sartène, arrondissement de Sartène.

M. Adolphe d'Ortoli, de Sartène, nous a signalé plusieurs menhirs dressés et couchés, dont quelques-uns d'assez grandes dimensions, situés non loin de la route de Sartène à Tizzano à peu de distance de la mer, près du lieu dit *Palaggio.*

7. *Dolmen du Niolo.* — Arrondissement de Corte.

Un dolmen a été signalé au centre de l'île, dans les montagnes qui séparent les arrondissements de Corte et d'Ajaccio. Plusieurs auteurs en ont parlé, mais presque tous sans l'avoir vu.

« Dans les plus hautes montagnes du Niolo, dit Prosper Mérimée, un groupe de pierres entassées les unes sur les autres est connu sous le nom de *Stazzona.* Si je suis bien instruit, cet amas serait le résultat d'un accident naturel. Cette Stazzona est située à l'Est et fort près du lac de Nino. On passe devant en allant du Niolo à Solcia. »

Dans son *Itinéraire descriptif et historique de la Corse*, Léonard de Saint-Germain rapporte la légende qui suit, contée par les bergers du Niolo : « Le Diable labourait un jour avec ses bœufs sur le plateau supérieur du Campotile; il eut une dispute avec Saint Martin qui lui reprochait de ne pas savoir tracer un sillon droit. Le Diable soutint le contraire, et prétendit qu'il allait en creuser un si droit et si parfait que Saint Martin ne trouverait rien à y redire. Il se mit à l'œuvre, mais comme ses bœufs n'allaient pas bien, il les piqua avec sa fourche; dans le mouvement qu'ils firent, le soc de la charrue heurta contre un rocher et se brisa. Pris de colère, il lança le soc dans les airs avec une telle force, qu'il alla frapper le Mont Tafonato (Mont troué), y creusa l'ouverture que l'on voit maintenant et retomba dans la mer du côté de Filosorma. Lorsque, revenu de la surprise que lui avait causé ce qui venait d'arriver, le Diable se retourna pour ôter le joug à ses bœufs, il les trouva changés en pierres. Saint Martin avait saisi ce moment pour disparaître.

« Les deux grosses pierres tout à fait semblables, une troisième posée horizontalement sur les deux premières et une quatrième étendue sur le sol, ne seraient, d'après la légende, autre chose que les bœufs, le joug et la charrue du Diable, pétrifiés par la puissance de Saint Martin. Non loin de là, un amas de pierres confuses représenterait la forge du démon : aussi l'appelle-t-on *Stazzona*. C'est un dolmen ou un tombeau », ajoute Léonard de Saint-Germain.

M. Venturini et M. Alexandre Grassi nous ont également assuré que c'était bien un dolmen.

Nous n'avons malheureusement pas pu obtenir des renseignements plus précis et plus complets sur la situation et la forme de ce prétendu monument.

8. *Menhir de la Polmona.* — Commune d'Olmiccia, arrondissement de Sartène.

M. Alexandre Grassi a signalé entre Propriano et Tallano, au confluent du Rizzanese et du Fiumicicoli, un menhir connu dans le pays sous le nom de *Stantare della Polmona*[1].

9. *Cromlech du Cap Corse.* — Arrondissement de Bastia.

D'après des renseignements qui nous ont été communiqués par le Dr Hollande, au Cap Corse, entre le Mont de Ventejole et Luri, se trouve un petit plateau au centre duquel est un cercle de pierres droites. Les habitants désignent l'endroit sous le nom de *Mont Maudit* ou *Martyre des Vierges*. C'est probablement le même monument qui a été décrit par Mattei dans l'*Avenir de la Corse* du 20 février 1867. Le *Pinzu a Berghine*, dit Mattei, peut être rattaché aux menhirs; il se trouve dans le Cap Corse, sur le col qui sépare la vallée de Luri de celle de Barrettali (*Col de Pinzo Vergine* de la carte de l'État-major).

1. Alexandre Grassi, *Menhirs de la Corse*, dans la *Science pour tous* du 21 décembre 1865.

10. *Menhir de Santa-Maria.* — Commune de Cambia, arrondissement de Corte.

M. Venturini nous a parlé d'un menhir situé à peu de distance de Saint-Laurent, à côté de l'église de Sainte-Marie de Vallerustie. Ce serait, suivant une légende locale. une statue de femme. D'après une notice publiée par M. Mahoudeau dans la *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris* (année 1893) et accompagnée d'une figure, ce monument est une longue et étroite plaque de pierre de forme assez irrégulière. Il mesure $2^{m},10$ de hauteur, $0^{m},35$ de largeur moyenne et $0^{m},12$ d'épaisseur moyenne. Au sommet est une face humaine grossièrement sculptée et dans le milieu a été gravée une inscription aujourd'hui absolument illisible. Nous ne savons à quelle époque peut appartenir ce monolithe.

11. *Dolmen de la Escita.* — Commune d'Olmi-Cappella, arrondissement de Calvi.

M. Guidone Franceschi nous a annoncé avoir découvert un dolmen à 200 ou 300 mètres au Nord d'Olmi-Cappella, au-dessus de la maison du maire, M. Poletti, sur la colline appelée *la Escita.* Le monument se compose d'un gros bloc reposant sur deux pierres massives de manière à former au-dessous un vide, une sorte de grotte, d'environ 1 mètre de hauteur. L'ensemble a la forme d'un dolmen, et M. Guidone Franceschi a constaté que la pierre de dessus avait été adaptée avec art. L'endroit où se trouve ce mégalithe est fortifié par la nature et par l'homme : il est entouré de blocs énormes placés les uns sur les autres.

---

## OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LES MONUMENTS MÉGALITHIQUES DE LA CORSE

Les monuments mégalithiques de l'île de Corse sont, comme on vient de le voir, en tout semblables à ceux de la Bretagne et du reste de la France. Ils comprennent des dolmens, des menhirs et des alignements. Les pierres dont sont composés ces mégalithes ne portent en général aucune trace de travail humain. Les blocs d'époque incertaine de la vallée du Taravo, quelques menhirs douteux, et peut-être aussi le support échancré du dolmen du col de la Stazzona, font seuls exception.

*Noms locaux.* — Les dolmens sont généralement appelés en Corse : *Stazzone*, pluriel de *Stazzona*[1], qui signifie *Forge*. Ces forges étant assez fréquemment attribuées au diable, on trouve parfois la dénomination : *Stazzona del Diavolo*, Forge du Diable. On emploie également, mais moins souvent, le mot : *Tola*, Table, exemple : *Tola diu Peccatu*, Table du Péché, etc.

Les menhirs sont nommés : *Stantare*, au singulier *Stantara*, et quelquefois aussi *Monaci*, les Moines, au singulier *Monaco*. On ignore l'origine du mot *Stantara*. Une expression, dont on se sert depuis longtemps : *faire la stantara*, désigne un jeu d'enfants qui consiste à se tenir tout droit, la tête par terre et les pieds en l'air. Enfin dans certaines localités les menhirs se nomment encore *Colonne*, Colonnes.

*Distribution.* — Les monuments mégalithiques de la Corse sont répartis dans trois arrondissements : ceux de Sartène, de Bastia et de Calvi. Ces mégalithes forment deux groupes fort éloignés : l'un au Nord et l'autre au Sud de l'île. Le groupe septentrional, qui occupe une portion de l'arrondissement de Bastia et s'étend jusque sur celui de Calvi, se compose de sept dolmens et de six menhirs. Le groupe méridional, qui est confiné dans la partie occidentale de l'arrondissement de Sartène, comprend cinq dolmens, trente-quatre menhirs et deux alignements. Les monuments mégalithiques de l'arrondissement de Corte sont incertains, et il n'en a été jusqu'à présent signalé aucun dans l'arrondisement d'Ajaccio.

*Formes et dimensions.* — Les dolmens corses sont d'une assez grande régularité et composés de dalles de fortes dimensions mais peu nom-

1. Plusieurs villages et hameaux, où il y avait anciennement des forges à la catalane, portent le nom de *Stazzona*.

breuses, chacune des parois étant généralement formée d'un seul support. Ces constructions fort simples n'ont aucune espèce de vestibule. Leurs chambres ne présentent pas la diversité de formes que l'on rencontre en Bretagne; elles sont toutes rectangulaires et de dimensions assez uniformes : longueur, de $2^m,15$ à $2^m,60$; largeur, de 1 mètre à $1^m,60$ et hauteur, de $1^m,38$ à $1^m,80$.

Les menhirs sont généralement beaux ; on voit que ces blocs ont été choisis avec un certain soin parmi les nombreux matériaux qu'offre surtout la région granitique. Leurs formes et leurs dimensions sont assez variées. Il en est de plus larges au sommet qu'à la base, comme celui de Capo-di-Luogo. D'autres, le menhir debout de Vaccil-Vecchio par exemple, ressemblent à de véritables colonnes. Ce dernier qui mesure $3^m,20$ de hauteur au-dessus du sol, est la plus élevée des *Stantare* que nous ayons pu voir en Corse, si l'on excepte les blocs de la vallée du Taravo dont la longueur atteint jusqu'à $4^m,10$. La hauteur de la plupart des autres menhirs varie entre 1 et 3 mètres.

*Roches employées.* — Tous les mégalithes du groupe méridional, qui se trouve en plein dans la région granitique, sont en granite. Dans le groupe septentrional on a utilisé des roches diverses : granite, gneiss et autres. Ainsi, les dolmens du Mont Rivinco sont composés de dalles de gneiss. Les matériaux employés paraissent avoir été souvent pris sur place et ne doivent, dans tous les cas, pas venir debien loin, car il y a toujours, à proximité des monuments, des gisements de la roche qui a servi à les construire.

*Renseignements divers.* — Il n'y a plus aucunes traces de tumulus autour des dolmens que nous avons examinés et les tumulus sont d'ailleurs fort rares en Corse. Ces dolmens sont aujourd'hui complètement vides; ils servent d'abri aux bergers, qui ont par conséquent intérêt à les conserver. Nous n'avons pu recueillir la moindre indication sur l'époque de leur découverte ni sur les objets et les ossements qu'ils ont dû contenir. Tout ce que nous avons pu apprendre sur leur compte, c'est que plusieurs d'entre eux sont connus depuis très longtemps dans lepays.

## Inventaire des monuments mégalithiques de la Corse[1].

| | DOLMENS | MENHIRS | ALIGNEMENTS | CROMLECH |
|---|---|---|---|---|
| *Arrondissement de Sartène.* | | | | |
| Commune de Sartène (chef-lieu de canton). | 1 | 12 | 2 | » |
| — de Grossa (canton de Sartène) . . . | 1 | 8 | » | » |
| — de Belvedere-Campo-Moro (canton de Sartène) . . . . . | 1 | 2 | » | » |
| — de Viggianello, (canton d'Olmeto). | 1 | » | » | » |
| — de Sollacaro (canton de Petreto-Bicchisano) . . . . . | 1 | 11 | » | » |
| — d'Olmiccia (canton de Santa-Lucia-di-Tallano) . . . . . | » | 1 | » | » |
| TOTAUX pour l'arrond. de Sartène. | 5 | 34 | 2 | » |
| *Arrondissement de Bastia.* | | | | |
| Commune de Santo-Pietro-di-Tenda (chef-lieu de canton) . . . . . | 4 | 3 | » | » |
| — d'Oletta (chef-lieu de canton). . . . | 1 | » | » | » |
| — de Lama (chef-lieu de canton). | » | 3 | » | » |
| Canton de Luri. . . . . | » | » | » | 1 |
| TOTAUX pour l'arrond. de Bastia. | 5 | 6 | » | 1 |
| *Arrondissement de Calvi.* | | | | |
| Commune de Palasca (canton de Belgodere). | 1 | » | » | » |
| — d'Olmi-Cappella (chef-lieu de canton). . . . . | 1 | » | » | » |
| TOTAUX pour l'arrond. de Calvi. | 2 | » | » | » |
| *Arrondissement de Corte.* | | | | |
| Canton de Corte . . . . . | 1 | » | » | » |
| Commune de Cambia (canton de San-Lorenzo). | » | 1 | » | » |
| TOTAUX pour l'arrond. de Corte. | 1 | 1 | » | » |
| TOTAUX pour le département de la Corse. | 13 | 41 | 2 | 1 |

1. Nous avons compté dans cet inventaire :
Les sept blocs du Taravo et les quelques monuments douteux.
*Deux* pour les petits menhirs épars dans la plaine de Caouria.
*Trois* pour les menhirs de Palaggio, dont nous ne connaissons pas le nombre exact (ces deux derniers chiffres sont des minima).

1. — DOLMEN DE FONTANACCIA. *(Vu du S.-E.)*

*Phot. A. de Mortillet.* *Imp. Berthaud.*

2. — DOLMEN DE VACCIL-VECCHIO. *(Vu du S.)*

1. — **DOLMEN DE CONDUTTO.** *(Vu du S.-E.)*

2. — **DOLMEN DE CONDUTTO.** *(Vu du N.-O.)*

1. — **DOLMEN DU MONT RIVINCO.** *(Vu du S.)*

*Phot. A. de Mortillet.*

2. — **BLOCS DE LA BOCCA-DELLA-STAZZONA.** *(Blocs* H, G, *et* F, *vus du N.-N.-O.)*

I. — MENHIR DE VACCIL-VECCHIO. *(Vu du S.)*

Phot. A. de Montillet Imp. Berthaud

UNIV. OF MICH.

*Phot. A. de Mortillet.*

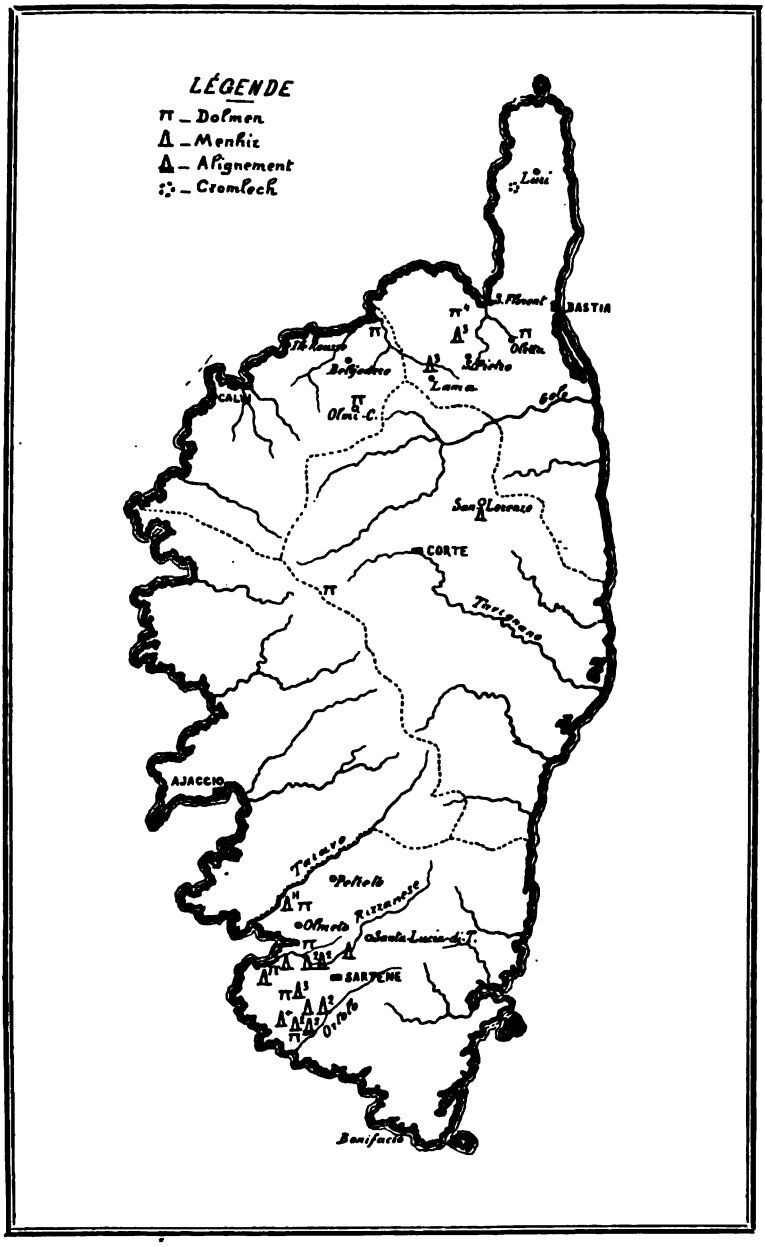
1. — **MENHIR DE CAPO-DI-LUOGO.** *(Vu du N.-E.)*

*Imp. Berthaud.*

2. — **MENHIRS DU RIZZANESE.** *(Vus de l'O.)*

UNIV. OF MICH.

CARTE DES MONUMENTS MÉGALITHIQUES DE LA CORSE.




Échelle 1/1.310.000 Fig. 42. A. DE MORTILLET.

LA

# STATION QUATERNAIRE DU SCHWEIZERSBILD

## PRÈS DE SCHAFFOUSE (SUISSE)

ET

## LES FOUILLES DU Dr NÜESCH

PAR

M. MARCELLIN BOULE

Agrégé de l'Université, docteur ès sciences.

A trois kilomètres au nord de Schaffouse, au milieu des collines qui bordent la rive droite du Rhin, il y a un site ravissant (pl. I, fig. 1). C'est un petit plateau ou large col, couvert de prairies, entouré d'arbres verts, et au milieu duquel s'élèvent trois rochers isolés. Ces trois rochers et le paysage environnant ont reçu le nom de *Schweizersbild* — mot qui veut dire *Image des Suisses* — en l'honneur des trois grands citoyens qui fondèrent la Confédération helvétique.

Le Schweizersbild domine d'un côté la vallée de Merishausen, de l'autre celle d'Herblingen. Non loin débouche la Freudenthal ou *Vallée de Joie*, un des plus jolis buts de promenade qu'il y ait aux environs de Schaffouse.

La constitution géologique du pays qui entoure le Schweizersbild est des plus simples. Les collines sont formées par des calcaires jurassiques à couches à peine inclinées, s'appuyant, à l'est, sur le Trias de la Forêt-Noire et disparaissant, à l'ouest, sous la mollasse d'eau douce des bords du lac de Constance, les éruptions phonolitiques du Höhgau et un épais manteau de moraines et d'alluvions anciennes.

Les rochers calcaires du Schweizersbild, ainsi que les collines adjacentes, appartiennent au Jurassique supérieur. Ils forment parfois des escarpements, que dissimule une végétation forestière vigoureuse et sous lesquels on avait plusieurs fois signalé la pré-

sence d'objets préhistoriques. C'est ainsi que M. le Dr Nüesch, professeur à Schaffouse, avait déjà fouillé, en 1874, un abri dans la Freudenthal, en compagnie de MM. le Dr Joos et Kaarstn. D'ailleurs, la célèbre grotte de Thayngen s'ouvre, à quelques kilomètres seulement du Schweizersbild, dans des calcaires qui sont la continuation de ceux de cette dernière localité.

Pendant l'automne de 1891, M. le Dr Nüesch eut l'idée de faire un sondage à la base d'un des trois rochers du Schweizersbild. Il trouva un certain nombre d'ossements d'animaux et d'objets travaillés de l'époque du Renne. Ayant fait ensuite pratiquer une longue tranchée au milieu même de l'abri, les récoltes furent si abondantes que la ville et le gouvernement de Schaffouse s'intéressèrent aux efforts du dévoué professeur et l'aidèrent de leurs subsides. Dès lors, M. Nüesch, avec le concours de son ami le Dr Häusler, put continuer les fouilles sur une grande échelle.

Désirant faire connaitre le gisement du Schweizersbild, M. Nüesch s'adressa, par l'intermédiaire d'un explorateur bien connu et hautement apprécié du monde savant de Paris, M. Henri Moser, de Schaffouse, à un certain nombre d'anthropologistes français et notamment à M. le Dr Hamy. M. Nüesch tenait particulièrement à soumettre les résultats de ses recherches aux savants d'un pays « où l'archéologie préhistorique a pris naissance et qui est très riche en gisements analogues à celui du Schweizersbild ».

Sur la proposition de M. Hamy, à qui je suis heureux d'exprimer ici ma reconnaissance, M. le Ministre de l'Instruction publique voulut bien me confier la mission de représenter son département au Congrès de la Société helvétique des sciences naturelles réunie à Bâle, d'aller assister aux fouilles du Schweizersbild et voir les objets déjà recueillis par M. le Dr Nüesch.

Ma mission s'est accomplie dans les conditions les plus agréables[1]. A Schaffouse, M. Nüesch s'est mis complètement à ma disposition. Il m'a donné toutes facilités pour étudier, non seulement le gisement du Schweizersbild, mais encore tous les objets déjà recueillis et qui étaient exposés dans la Rudensaal, prêtée gracieusement par son propriétaire M. le Dr Joos. J'ai pu me rendre

1. Je n'oublierai jamais l'accueil chaleureux que j'ai reçu à Bâle, de la part des savants de la Confédération, et je tiens à exprimer toute mon admiration au sujet de la physionomie à la fois sérieuse et attrayante que la Société helvétique sait donner à ses fêtes scientifiques.

compte du soin et de la méthode que M. Nüesch a apportés dans ses fouilles et qui méritent les plus grands éloges.

Il n'a été encore que très peu parlé du Schweizersbild. Les gazettes de Schaffouse et de Genève ont enregistré les premières découvertes. En août 1892, au Congrès des anthropologistes allemands réunis à Ulm, M. Nüesch fit une communication sur le résultat de ses fouilles. Il la renouvela, quelques jours après, au Congrès de Bâle[1]. Enfin M. le professeur Nehring[2] a publié une note de quelques lignes sur la faune de la couche inférieure du gisement. La moitié seulement de l'abri a été fouillée à fond. Il s'écoulera donc encore un certain temps avant que M. Nüesch réalise le projet qu'il a conçu de publier, avec la collaboration de spécialistes distingués de la Suisse et de l'Allemagne, une monographie complète et détaillée du gisement du Schweizersbild. Il a bien voulu m'autoriser, en attendant, à présenter aux savants français les résultats de ses découvertes ainsi que les observations que j'ai pu faire pendant mon séjour à Schaffouse. Je lui adresse mes plus vifs remerciments.

## DESCRIPTION STRATIGRAPHIQUE DE LA STATION DU SCHWEIZERSBILD

Le rocher au pied duquel M. Nüesch a fait ses fouilles est complètement isolé au milieu d'un champ, entre les deux routes de Merishausen et de la Freudenthal, non loin de leur point de croisement. Ses parois, garnies d'arbustes, sont d'un accès facile, sauf du côté du sud-ouest où elles forment, sur 13 mètres de hauteur, une muraille en arc de cercle, disposée en surplomb et abritant la station préhistorique (pl II, fig. 2 et fig. 1 et 2).

Comme toujours, les hommes avaient su choisir, pour en faire leur habitation, l'emplacement le plus favorable de toute la contrée, au voisinage de plusieurs cours d'eau et à 200 mètres à peine d'une source abondante, aujourd'hui captée pour les besoins de la

1. La communication de M. Nüesch vient de paraître dans les *Archives des sciences physiques et naturelles* de la *Bibliothèque universelle de Genève*. (Note ajoutée pendant l'impression.)

2. *Verhandlungen der Berliner anthropologischen Gesellschaft*. Sitzung vom 16 Januar 1892.

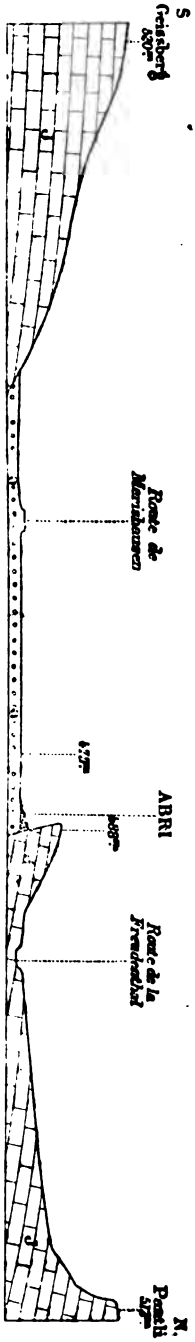



Fig. 1. — Coupe du plateau du Schweizersbild passant par le gisement préhistorique, à l'échelle approximative du 1/25000.

J, calcaire jurassique ; a, alluvions anciennes.

ville de Schaffouse. Cette station, protégée contre les vents du nord, était pour ses primitifs habitants un centre d'excursions dans les vallées voisines. Ils pouvaient y vivre à l'abri de toute surprise.

Les couches archéologiques s'étendaient à la base du rocher sur une longueur de 30 mètres environ et sur une largeur de 12 mètres, en couvrant une superficie de plus de 200 mètres carrés. Elles formaient un talus peu incliné, se raccordant par une pente très douce avec la surface horizontale du champ. Actuellement la moitié orientale de ce talus est à peu près complètement enlevée. La moitié occidentale est encore intacte ; elle sera fouillée l'année prochaine.

Les coupes suivantes montrent la composition de ce talus.

La première (fig. 3), pratiquée suivant la ligne AB du plan figure 2, c'est-à-dire au centre même de la station, m'a été communiquée par M. le Dr Nüesch. Elle représente les diverses couches traversées en creusant la première tranchée. Cette section était encore visible au moment de mon voyage à Schaffouse.

La couche superficielle n° 1 est formée, en grande partie, par de la terre végétale noire ou brune, chargée d'humus, avec des cailloux calcaires détachés du rocher. L'épaisseur de cette couche variait de $0^m,50$ à 1 mètre ; sur un point elle atteignait même $1^m,30$. Cette zone superficielle représente le produit de nombreux remaniements effectués à des époques diverses. M. Nüesch y a recueilli, pêle-mêle, avec des ossements d'animaux actuels, les objets les plus

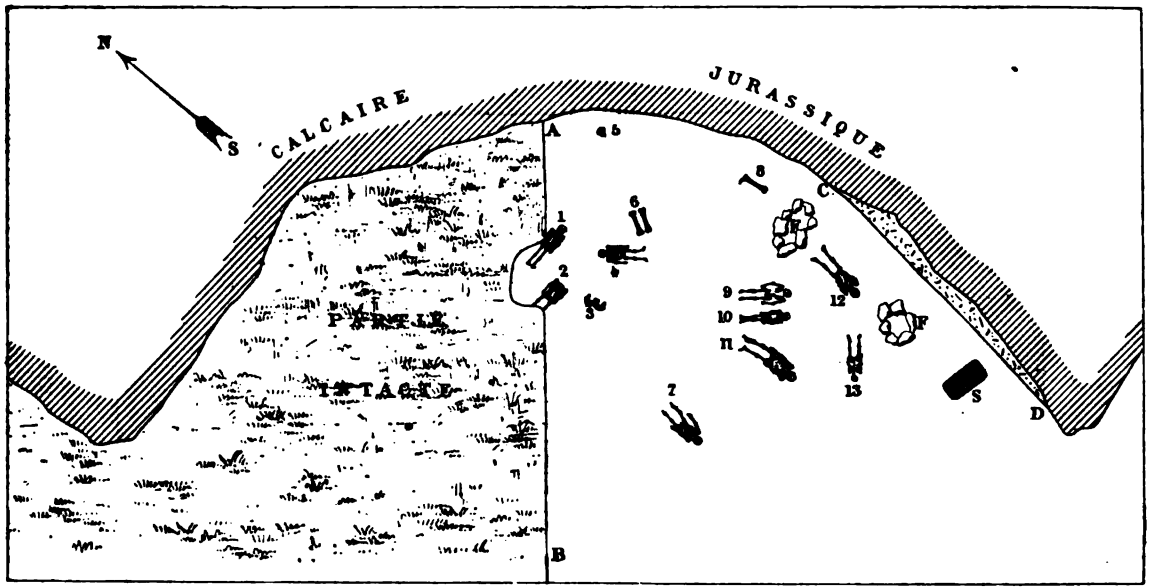



Fig. 2. — Plan de l'abri sous roche du Schweizersbild, à l'échelle approximative de $0^{m},005$ par mètre.

La moitié de droite a seule été fouillée. 1, squelette situé dans la couche de cendres de l'époque néolithique; 2, squelette d'homme, la tête séparée du corps reposait sur la poitrine; 3, deux mâchoires humaines; 4, squelette d'enfant entouré de grosses pierres; 5, fragment de tête d'enfant; 6, deux tibias humains; 7, sépulture d'enfant figurée pl. II, fig. 2; 8, fémur humain; 9 et 10, squelettes d'enfants avec colliers de Serpulaires et une pointe de flèche; 11, squelette humain avec crâne à parois très épaisses; 12, squelette aux bras croisés; 13, squelette d'enfant; F, foyers; S, sondage pratiqué dans les cailloux roulés.

variés comme nature et comme âge : des silex paléolithiques et néolithiques, des outils en os travaillés avec du métal, des monnaies de bronze, etc.

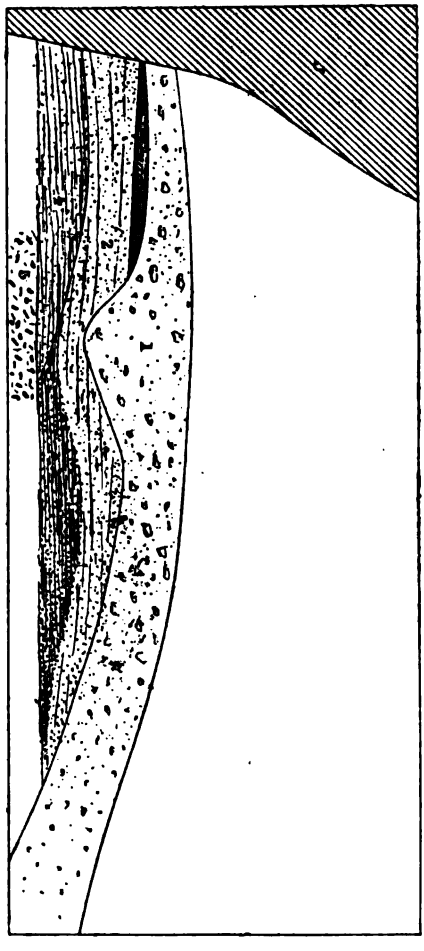


Fig. 3. — Profil de la première tranchée, suivant la ligne AB du plan, à l'échelle de $0^m,01$ par mètre.
1. terre végétale et caillouti récent; 2, couche néolithique; 4, couche de l'âge du Renne; 5, couche à Rongeurs; J, calcaire jurassique.

La couche n° 2, de couleur grise, a de $0^m,40$ à $0^m,65$ d'épaisseur. Nettement séparée de la précédente, elle renferme aussi beaucoup de cailloux calcaires et même des blocs volumineux. A sa partie supérieure, elle se termine, près du rocher, par un lit de cendres de

$0^m,25$ à $0^m,30$ d'épaisseur. C'est un niveau franchement néolithique. Cela ressort autant de l'examen de la faune que des objets archéologiques qui y ont été recueillis.

Au-dessous vient une couche d'aspect assez différent (n° 4). C'est une terre de couleur jaune ou rougeâtre dans la région voisine du rocher, plus foncée et même noirâtre dans la partie extérieure. On y voit les traces de nombreux foyers riches en débris de cuisine; elle ressemble tout à fait aux couches archéologiques de l'époque du Renne de nos cavernes de France. Les ossements d'animaux y sont très nombreux, le Renne étant l'espèce dominante. C'est là que se trouvent les objets en os, les aiguilles, les poinçons ainsi que les silex taillés caractéristiques de l'âge du Renne. Cette couche, la plus importante au point de vue archéologique, m'a paru avoir une épaisseur assez uniforme et ne dépassant guère $0^m,40$.

Elle repose sur un terrain jaunâtre, argileux et rempli de petits cailloux calcaires provenant de la désagrégation du rocher (n° 5). Cette nouvelle zone ne renferme pas de traces de l'Homme mais elle est très riche en débris de petits animaux, notamment de Rongeurs semblables à ceux qui caractérisent la *faune des steppes* de M. Nehring. M. Nüesch a arrêté ses fouilles à ce niveau.

Étudions maintenant la composition des bords de la station. M. Nüesch a laissé, contre la paroi de droite du rocher, un témoin de tout le terrain exploré, afin de permettre aux visiteurs de se rendre compte par eux-mêmes de la stratigraphie du gisement. Les couches se développent sur une longueur d'environ 10 mètres. Elles sont représentées d'une façon schématique dans la figure 4 et la planche III, fig. 1 reproduit la photographie que j'ai prise d'une partie de cet intéressant témoin.

Nous retrouvons ici la couche superficielle n° 1 et la couche néolithique n° 2, avec leurs caractères ordinaires. Au-dessous vient une formation importante, n° 3, que nous n'avons pas reconnue dans la coupe précédente. C'est un cailloutis formé de blocs peu volumineux et de pierrailles détachés des parois du rocher et mélangés de très peu de terre. Son épaisseur va en augmentant de l'intérieur de l'abri vers l'extérieur où elle atteint 1 mètre. Cette couche, dépourvue d'objets travaillés, renferme peu d'ossements. Elle est coupée en deux par une zone plus terreuse, d'aspect plus gris et riche en débris de Rongeurs. Elle est fortement ravinée par la couche néolithique n° 2.

Au-dessous, vient une couche jaune rougeâtre, parfois noire et calcinée, riche en ossements d'animaux et en objets travaillés. C'est le n° 4 de la coupe précédente, c'est-à-dire la couche archéologique de l'âge du Renne. Que devient, vers le centre de la sta-

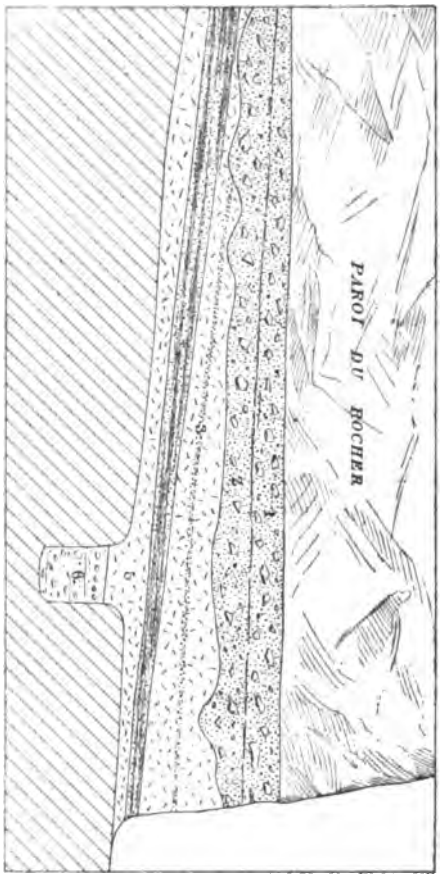



Fig. 4. — Diagramme des couches au bord est de l'abri.

1° terre végétale et cailloutis récent ; 2, couche néolithique ; 3, cailloutis stérile coupé en deux par une zone avec ossements de petits animaux ; 4, couche paléolithique avec foyers ; 5, couche à ossements de Rongeurs ; 6, cailloux roulés.

tion, le cailloutis si développé tout le long des parois de l'abri, où il sépare nettement le niveau paléolithique du niveau néolithique? N'ayant pas suivi les fouilles, je ne saurais le dire. Il est possible qu'il se termine en biseau; peut-être change-t-il simplement de

faciès ou bien les remaniements dont la partie centrale de l'abri a été l'objet l'ont-ils rendu méconnaissable.

A la couche archéologique de l'époque du Renne fait suite, ici comme dans la première tranchée, la couche jaune à Rongeurs, n° 5, que les fouilles de M. Nüesch n'avaient jamais complètement traversée avant mon arrivée à Schaffouse. Il était intéressant de connaître son épaisseur et la nature du sol sur laquelle elle repose.

Autour de l'abri, le sol est formé par des cailloux roulés s'étendant en nappe sur toute la plaine du Schweizerbild. D'après la topographie, les couches fossilifères de la station paraissaient bien être superposées aux cailloux roulés. Pour m'en assurer, j'ai prié M. Nüesch de faire creuser un trou (S, fig. 2 et 4). Nous avons pu ainsi observer que la couche à Rongeurs a, en ce point une épaisseur de $0^{m},80$ environ et qu'elle repose, en effet, sur les graviers et les cailloux roulés de la plaine.

Ce fait est très important, car il nous permet d'établir des rapports chronologiques entre l'âge du Renne et les époques glaciaires.

M. Penck[1] a démontré que le glacier du Rhin s'est avancé, à l'époque quaternaire, jusqu'à 80 kilomètres à l'ouest du lac de Constance, en recouvrant les environs de Schaffouse, ainsi que toutes les parties basses du Höhgau. D'un autre côté, plusieurs géologues, MM. Penck, Böhm, Brückner, du Pasquier[2], ont décrit récemment les traces de trois époques glaciaires distinctes dans les Alpes. La seconde de ces époques a été la plus importante; les moraines qui lui correspondent sont dites *moraines externes*, tandis que les moraines de la troisième époque, situées à l'intérieur des premières, sont dites *moraines internes*. D'après les cartes qui accompagnent le mémoire remarquable de M. du Pasquier sur les alluvions glaciaires de la Suisse et d'après les renseignements qu'a bien voulu me fournir ce savant, Schaffouse et ses environs immédiats ont été recouverts par le glacier du Rhin lors de sa troisième extension.

1. A. Penck, *Der alte Rheingletscher auf dem Alpenvorlande* (*Jahresber. der geogr. Gesellsch. in München*, 1886).

2. A. Penck, *Die Vergletscherung der deutschen Alpen*, 1882. — Penck, Böhm et Brückner, *Die Glacialschotter in den Ostalpen* (*Mittheil. der deutschen und oesterreichischen Alpenvereins*, 1890). — Du Pasquier, *Ueber die fluvioglacialen Ablagerungen der Nordschweiz* (*Matériaux pour la carte géologique suisse*, livr. XXXI, 1891), etc.

Effectivement, toute la vallée d'Herblingen est encombrée d'alluvions glaciaires et de véritables moraines. Celles-ci s'observent jusqu'au Schweizersbild. En compagnie du vénérable directeur du Service géologique suisse, M. Lang, j'ai recueilli des cailloux striés dans la boue glaciaire, à quelques centaines de mètres du gisement préhistorique. Les alluvions qui recouvrent la petite plaine du Schweizersbild renferment beaucoup de calcaires noirs d'origine alpine et sont des produits de remaniement de ces moraines. Le dépôt des cailloux roulés est évidemment l'œuvre des phénomènes d'érosion qui ont achevé de donner à la topographie ses traits actuels. Les couches de la station préhistorique du Schweizersbild, reposant sur ces cailloux roulés, sont donc nettement postérieurs à la dernière époque glaciaire.

Cette conclusion ne saurait étonner les savants au courant des travaux français. Elle est d'accord, en effet avec les données que nous possédons sur les stations humaines de l'âge du Renne dans les Pyrénées, le Plateau central, etc. [1]. Qu'il me soit permis cependant d'insister, en présence des divergences d'opinion des savants de langue allemande. M. Nehring, par exemple, regarde comme post-glaciaire le lehm de l'Allemagne du Nord, dans lequel il a découvert la *faune des steppes*. M. Wahnschaffe partage cette opinion, tandis que, d'après M. Penck, ce lehm serait interglaciaire. Le Schweizersbild, où se trouve la faune des steppes, donne raison à MM. Nehring et Wahnschaffe. M. Penck considère également le gisement de Thayngen comme interglaciaire[2]. D'après un entretien que j'ai eu le plaisir d'avoir, à Bâle, au mois d'août dernier, avec le savant professeur de Vienne, celui-ci suppose que le remplissage de la grotte s'est effectué avant la dernière époque glaciaire et qu'après avoir été ensevelie sous des sédiments, la grotte a été définitivement ramenée au jour par les érosions post-glaciaires. Or, le Schweizersbild ne permet pas de conserver cette opinion, d'ailleurs en contradiction avec les données de la paléontologie et de l'archéologie préhistorique.

J'ai pu constater moi-même que la grotte de Thayngen s'ouvre au niveau du sol d'un petit vallon rempli d'alluvions anciennes. D'après la théorie de M. Penck, ces alluvions seraient postérieures aux couches de remplissage de la grotte. Au Schweizersbild, les

1. Cf. Boule (M.), *Essai de paléontologie stratigraphique de l'homme* (*Revue d'anthropologie*, 1888 et 1889).

2. Penck (A.), *Mensch und Eiszeit* (*Archiv für Anthropologie*, 1884).

rapports topographiques des dépôts de l'âge du Renne et des dernières formations glaciaires sont les mêmes qu'à Thayngen, de sorte qu'il est naturel de faire bénéficier ce dernier gisement des observations faites au Schweizersbild, où l'ordre stratigraphique est évident.

En Suisse comme en France, l'époque du Renne, parfaitement caractérisée comme nous allons le voir, est donc nettement postérieure à la dernière époque glaciaire. Les glaciers avaient dû battre en retraite depuis un temps assez long, ils devaient avoir regagné l'intérieur de la chaîne alpine quand le Schweizersbild fut fréquenté pour la première fois par l'Homme du Renne. Ce fait est démontré par la nullité des changements topographiques survenus depuis le dépôt des alluvions et surtout par l'intercalation, entre ces alluvions et les couches archéologiques, d'une couche stérile, d'origine purement subaérienne et présentant une épaisseur notable.

## DONNÉES PALÉONTOLOGIQUES

Il a déjà été retiré du Schweizersbild une quantité énorme d'ossements qui seront déterminés par MM. les professeurs Studer, de Berne, et Nehring, de Berlin. J'ai pu les voir, en grande partie, à Schaffouse, dans les collections exposées à la Rudensaal, et à Berne, dans le laboratoire de M. Studer. Laissant aux savants spécialistes, à qui M. Nüesch en a confié l'étude, le soin de décrire les faunes du Schweizersbild, je me contenterai de donner la liste des animaux que j'ai déterminés en la faisant suivre de quelques remarques. J'ai extrait moi-même ou vu extraire des débris se rapportant à presque toutes les espèces que je signale.

Je ne m'arrêterai pas à la couche superficielle n° 1, de formation tout à fait récente.

La couche néolithique n° 2 renferme :

*Homo.*
*Ursus arctos.*
*Canis vulpes.*
*Meles taxus.*
*Lepus timidus.*
*Equus caballus.*
*Equus* cf. *asinus.*
*Bos taurus.*
*Bos* ou *Bison* sp.
*Capra ibex.*
*Capra* ou *Ovis* sp.
*Cervus elaphus.*
*Cervus capreolus.*
*Cervus tarandus.*
*Sus scrofa domesticus.*
*Sus scrofa ferus.*

Tous les animaux compris dans cette liste vivent encore en Suisse, sauf le Renne dont la présence dans les dépôts néolithiques est indiscutable. J'ai vu des os de cette espèce dans la collection de M. Nüesch, où les produits des fouilles sont parfaitement rangés dans leur ordre stratigraphique et j'en ai recueilli moi-même. Mais ces ossements étaient remaniés. La station du Schweizersbild est très riche en sépultures néolithiques. Comme nous le verrons plus loin, certaines de ces sépultures ont été creusées dans les couches de l'âge du Renne, ce qui a entraîné parfois des mélanges d'objets appartenant à des niveaux différents.

En France, le Renne ne disparaît pas tout à coup dans les gisements préhistoriques. Il diminue progressivement et il est remplacé peu à peu par le Cerf élaphe. Les belles recherches de M. Piette dans les Pyrénées nous ont appris que dans les couches de passage du Paléolithique au Néolithique bien caractérisé, le Cerf est très abondant, tandis que le Renne manque complètement. Je ne crois pas qu'on observe quelque chose d'analogue au Schweizersbild. Le cailloutis stérile (n° 3) montre qu'il s'est écoulé un laps de temps considérable entre le départ des Hommes de l'époque du Renne et l'arrivée des Hommes de la pierre polie. Le hiatus est ici considérable et doit correspondre aux couches supérieures de nos stations françaises où le Cerf élaphe prédomine sur le Renne.

La couche paléolithique n° 4 renferme :

| | |
|---|---|
| *Ursus arctos.* | *Capra ibex.* |
| *Gulo borealis.* | *Cervus tarandus.* |
| *Canis lupus.* | *Cervus elophus.* |
| *Vulpes lagopus.* | *Lagopus* sp. |
| *Lepus variabilis.* | *Lagopus* sp. |
| *Equus caballus.* | Autres Oiseaux. |
| *Bos* ou *Bison* sp. | Poissons. |

Le Renne est ici l'espèce dominante. Ses ossements sont brisés de la même manière que dans les stations françaises. J'ai été frappé de la proportion énorme des individus jeunes.

Des morceaux de Cerf élaphe figurent, dans les collections de M. Nüesch, comme provenant de cette couche. La plupart ont été trouvés à côté des squelettes humains néolithiques, dont ils ont les caractères physiques. D'autres paraissent bien être contemporains de la formation. En tout cas, le Cerf était rare au moment où le Renne pullulait aux environs de Schaffouse.

Le Cheval est de taille moyenne, plutôt petit; il est très abondant.

L'Ours et le Loup n'ont laissé que peu de débris. Le Glouton et le *Canis lagopus* sont représentés par un assez grand nombre de pièces. Le *Lepus variabilis* est répandu dans toute la masse du dépôt. Des os d'un grand Bovidé peuvent être rapportés, en l'absence de tout fragment caractéristique, soit au *Bos primigenius*, soit au *Bison priscus*.

La couche à Rongeurs, n° 5, présente un intérêt tout particulier. M. Nüesch a envoyé à M. Nehring la plupart des ossements qu'il y a recueillis, et le savant professeur de Berlin a reconnu les espèces suivantes :

*Spermophilus* cf. *Eversmanni*.
*Lagomys* cf. *hyperboreus* ou *pusillus*.
*Cricetus frumentarius*.
*Cricetus* cf. *phæus*.
*Mus agrarius*.
*Arvicola arvalis*.
*Arvicola agrestis*.
*Arvicola gregalis*.
*Arvicola amphibius*.
*Myodes torquatus*.
*Lepus variabilis*.
*Talpa europea*.
*Crocidura* sp.
*Sorex vulgaris*.
*Sorex alpinus*.
*Sorex pygmæus*.
*Fœtorius erminea*.
*Fœtorius vulgaris*.
*Canis lagopus*.
*Cervus tarandus*.
*Lagopus alpinus*.
*Lagopus albus*.
Autres Oiseaux et Poissons indéterminés.

M. Nüesch m'a montré un fragment de côte d'un gros animal trouvé dans cette même couche et qui ne peut avoir appartenu qu'à l'*Elephas primigenius* ou au *Rhinoceros tichorhinus*. Parmi les Rongeurs, les uns, comme le *Spermophilus*, le *Lagomys*, le *Cricetus phæus*, l'*Arvicola gregalis*, vivent actuellement loin de Schaffouse et dénotent une faune subarctique, la faune des steppes méridionales de M. Nehring; d'autres, comme le *Myodes torquatus* ou Lemming à collier, auquel il faut joindre le Renne, le *Canis lagopus*, le *Lagopus albus*, font partie de la faune des steppes glacées ou *toundras*. L'ensemble révèle un climat froid et continental analogue à celui qu'avait l'Allemagne du Nord au moment du développement des faunes si bien étudiées par M. Nehring. Ce rapprochement, qu'on peut établir entre les dépôts du Schweizersbild et les couches de l'Allemagne du Nord où l'on trouve les

mêmes fossiles, est particulièrement intéressant au point de vue de l'archéologie préhistorique. Le Schweizersbild sert ainsi de trait d'union entre nos gisements français, si riches au point de vue archéologique, et l'Allemagne du Nord à peu près dépourvue de tous documents paléoethnographiques. Nous voyons ici la faune des steppes s'intercaler entre les derniers produits de l'époque glaciaire et les couches renfermant des témoins de la civilisation de l'âge du Renne.

Il est possible d'ailleurs que cette faune ait continué à vivre dans la région pendant toute la durée du paléolithique. Des ossements de Rongeurs se rencontrent disséminés dans la couche du Renne, et j'ai déjà signalé la présence, au milieu de la couche stérile n° 3, d'une zone renfermant des débris analogues. L'étude des espèces contenues dans ces deux formations pourra nous fixer à cet égard, mais cette étude n'est pas encore faite.

## ETHNOGRAPHIE

### 1. *Paléolithique.*

Au point de vue ethnographique, la station humaine du Schweizersbild ressemble singulièrement aux stations de l'âge du Renne de notre pays. Les silex taillés et les objets en os des localités classiques de la vallée de la Vézère ou des Pyrénées se retrouvent ici avec les mêmes formes et avec les mêmes caractères. Toutefois, le Schweizersbild est une station relativement pauvre en produits de l'industrie humaine et surtout en objets d'art. Étant donnés l'importance des fouilles et le soin avec lequel elles ont été faites, on pouvait s'attendre à de plus belles trouvailles.

Ce fait est d'autant plus surprenant que la grotte voisine de Thayngen était, au contraire, très riche.

Comme à l'ordinaire, c'est surtout autour des foyers que se recueillent les objets. Les hommes du Schweizersbild établissaient ces foyers avec beaucoup de soin. M. Nüesch en a dégagé et conservé plusieurs. Celui que représente la photographie (pl. II, fig. 1) est formé de dalles aplaties et juxtaposées reposant directement sur la couche jaune à Rongeurs. Sur ces dalles, particulièrement au centre du foyer, se trouvent plusieurs gros cailloux arrondis.

Les silex taillés sont tout petits, les plus grands ne dépassent guère 0m,08. Ils ont été fabriqués avec des rognons de silex du

Jurassique supérieur de la contrée. Le faible volume de ces rognons ne permettait pas d'obtenir de grandes lames. Les nuclei recueillis par M. Nüesch sont tous très petits. Les éclats informes, déchets de taille ou rejets de fabrication, sont en quantité considérable. Les silex de formes bien définies et travaillés avec soin rentrent tous dans les types déjà connus en France.

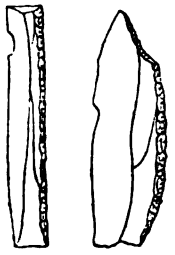


Fig. 5.
Lames retouchées.
Gr. nat.

Ce sont d'abord les simples lames, les couteaux avec ou sans retouches, et toujours beaucoup plus longs que larges. La pointe dite du Moustier est absente, peut-être parce qu'elle caractérise généralement une époque archéologique plus ancienne que celle du Schweizersbild, peut-être aussi parce que la faible dimension des blocs de matière première ne se prêtait pas à sa fabrication.

Les grattoirs simples et doubles sont répandus au Schweizersbild comme en France. Il en est de même de certaines lames finement retouchées (fig. 5). Tantôt un seul tranchant est abattu par des retouches, tantôt les deux sont enlevés et, dans ce dernier cas, les retouches ont été faites soit sur la même face, soit alternativement sur les deux faces. Le plus souvent ces outils sont brisés; d'autres fois la pointe existe et l'on passe alors à ces formes de silex auxquelles on a donné le nom de *burins* parce qu'on a supposé que les artistes de l'âge du Renne s'en servaient pour graver leurs dessins (fig. 6).

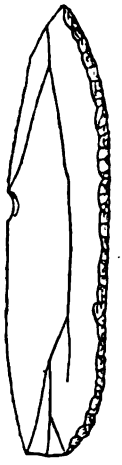


Fig. 6.
Lame de silex dite *burin*.
Gr. nat.

D'autres outils bien caractéristiques sont les *perçoirs*, qui ont dû servir à façonner le chas des aiguilles en os. M. Nüesch en a recueilli un grand nombre, de tailles et de formes variées (fig. 7). Ce sont des silex travaillés de la manière la plus délicate, au moyen de retouches très fines. Parfois ils sont façonnés en perçoir à l'un des bords et en grattoir à l'autre bout. Il y a aussi des perçoirs doubles.

Les lames fines, avec encoches régulières et artificielles, auxquelles on a donné en France le nom de *scies*, se retrouvent au Schweizersbild (fig. 8). Il y a des pièces absolument identiques à

celles qu'on a trouvées à la Magdeleine, à Bruniquel, à Reilhac et dans d'autres localités analogues. Certains de ces silex ont leur bord droit abattu par des retouches ; d'autres ont le tranchant na-

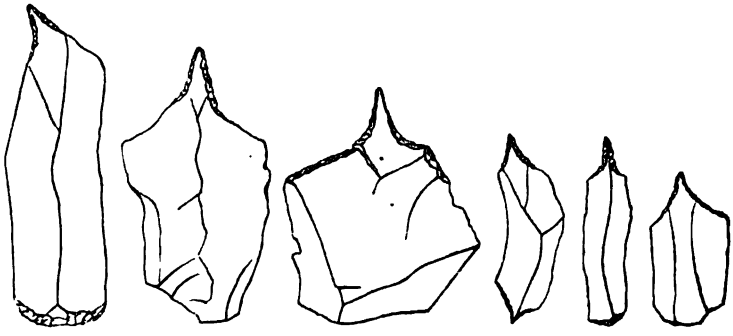


Fig. 7. — Outils en silex dits *perçoirs*. — Gr. nat.

urel. Les archéologues qui ne croient pas que ces silex aient été des scies pensent qu'ils ont servi à la fabrication des aiguilles en os. L'abondance de ces outils, ainsi que des perçoirs au Schweizersbild, est en effet à rapprocher de l'abondance des aiguilles.

M. Nüesch a rassemblé un certain nombre de silex paraissant répondre à un type bien défini. Ce sont de petites lames ou éclats, pointues d'un côté, avec l'autre extrémité mince et aplatie comme pour être saisie avec les doigts. La figure 9 représente deux de ces silex et me dispense d'une plus longue description. On trouvera dans les *Reliquiæ Aquitanicæ* (pl. XLII) la représentation d'un instrument analogue provenant de la Magdeleine.

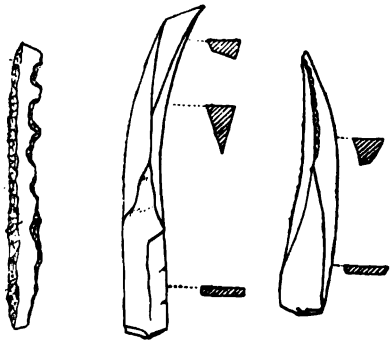


Fig. 8. — Gr. nat. Fig. 9. — Silex taillés. Gr. nat.

Les objets en os ne sont pas moins caractérisés que les silex taillés. Les traces du travail humain s'observent sur un grand

nombre de morceaux de bois de Renne ou sur des os longs du même animal. Avec ces os incisés et quelques ébauches informes, l'on a recueilli au Schweizersbild un certain nombre de pièces achevées et répondant à divers usages.

Parmi ces objets les plus intéressants et les plus nombreux sont les aiguilles en os. Elles ont en Suisse les mêmes formes qu'en France; elles varient de la même manière au point de vue des dimensions. Au Schweizersbild, comme dans notre pays, quand les aiguilles se brisaient, on les réparait habilement en perçant un nouveau chas au-dessous du premier ou en rétablissant la pointe. Il est facile de se rendre compte du mode de fabrication de ces instruments délicats. On a recueilli un certain nombre de longues esquilles enlevées à la diaphyse d'un os long au moyen d'un couteau de silex. Ces esquilles étaient ensuite amenées au diamètre voulu et arrondies avec des silex à encoches. Le chas était pratiqué au moyen des perçoirs.

M. Nüesch n'a encore trouvé au Schweizersbild qu'un seul harpon ; encore est-il en assez mauvais état (fig. 10), la plupart des barbelures étant brisées. Il appartient à un type très répandu à l'âge du Renne. On l'a trouvé à Thayngen, dans la vallée de la Vézère, et jusque dans les Pyrénées espagnoles.

Un certain nombre d'objets du Schweizersbild doivent être regardés comme des pointes de traits ou de sagaies. Il y a des pointes lisses, arrondies, légèrement arquées avec une extrémité en biseau et qui se retrouvent dans un grand nombre de mobiliers de l'époque de la pierre. D'autres, également courbes (fig. 11), se font remarquer par leurs grandes dimensions et par une rainure creusée sur une partie ou sur toute la longueur des deux faces.

Un type très commun est représenté figure 12. La base est taillée en biseau, la pointe est cassée. Les figures 13 et 14 montrent des instruments analogues mais beaucoup plus petits. Les figures 15 sont des variantes avec rainures. La figure 16 reproduit un objet appartenant encore au même groupe mais dont les faces sont plus largement évidées. Ces diverses formes ont été trouvées en Suisse dans les gisements de Veyrier et de Thayngen. Elles sont également très répandues dans les stations françaises.

M. Nüesch possède encore d'autres objets en os. L'objet fig. 17 percé d'un trou à l'une de ses extrémités, est peut-être une pointe de trait. On peut aussi le regarder comme une pendeloque. Plusieurs fragments de bois de Renne travaillés et perforés ressem-

Fig. 10.
Harpon en bois
de Renne.
Gr. nat.

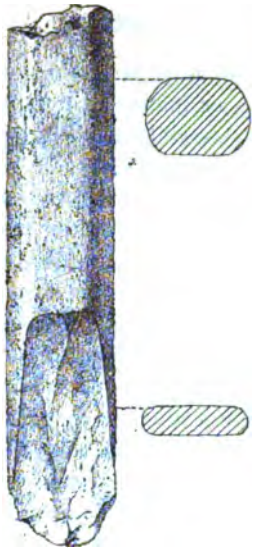


Fig. 12. — Gr. nat.

Fig. 11.
Pointe de trait
en bois de
Renne, aux 4/5
env. de la
gr. nat.

Fig. 13.
Grand. nat.

Fig. 14.
Grand. nat.

Fig. 16. — Gr. nat.

Fig. 15. — Gr. nat.

Fig. 17. — Gr. nat.

Fig. 18. Os gravés. Gr. nat.

blent aux objets qu'on a appelés *bâtons de commandement*. Ils n'offrent pas de dessins.

Les seuls os ornementés qui aient été trouvés sont représentés figure 18.

Au moment de mon voyage à Schaffouse, M. Nüesch n'avait encore recueilli qu'une seule reproduction d'être vivant. C'est une gravure sur os (pl. III, fig. 2) représentant un Renne et n'offrant rien de remarquable ni comme dessin, ni comme exécution. Depuis, le savant professeur m'a informé d'une nouvelle trouvaille dans les termes suivants : « Depuis votre départ j'ai trouvé une plaque en pierre calcaire de $0^{m},10$ de longueur sur $0^{m},06$ de largeur présentant sur les deux faces une série de dessins. D'un côté on distingue parfaitement un Cheval, un Renne et un jeune animal qui est probablement un autre Cheval. Le grand Cheval est bien dessiné; il regarde à gauche, la tête levée; on ne voit que deux pieds. Le Renne est d'une forme très élégante; il regarde à droite; ses bois couvrent en partie le cou du Cheval; la tête est d'une exécution fine et très vivante d'expression. Cet animal est représenté à la course. Le jeune Cheval a ses pieds de devant et de derrière très rapprochés, la tête projetée en avant, les oreilles dressées. Sur l'autre face sont représentés au moins quatre sujets. On voit d'abord deux Chevaux et l'esquisse d'un troisième animal. De plus il me semble reconnaître un Mammouth à d'énormes pieds de derrière... La plaque est très fragile; elle n'est pas complète mais les cassures sont anciennes... »

Mon travail était complètement rédigé lorsque M. Nüesch m'a envoyé la photographie de ces gravures et a bien voulu m'autoriser à les reproduire ici (pl. IV). Il y a des différences notables dans les dessins des deux côtés de la plaque. Les dessins de chevaux à crinière rentrent bien dans la manière habituelle des artistes de l'époque du Renne. Dans ce fouillis de lignes, qui ne représentent que des esquisses, on retrouve le souci scrupuleux du contour. Il n'en est pas de même des gravures exécutées sur la face opposée; ici le dessin est dur, inexact et pour ainsi dire enfantin. Nous sommes loin des belles représentations d'animaux qu'on a trouvées à Thayngen, pour ne parler que de la Suisse. On croirait voir ici un spécimen de l'art de certaines peuplades circumboréales. A coup sûr, les deux côtés de cette plaque n'ont pas été ornés par la même main.

Il ne me reste plus qu'à signaler un certain nombre d'objets variés recueillis également dans les foyers paléolithiques. Ce sont

d'abord des phalanges percées de Renne, qui rappellent les sifflets de Lartet, mais dont le trou, au lieu d'être pratiqué sur la face antérieure de l'os, se trouve sur une des faces latérales. On a aussi trouvé beaucoup de petits objets de parure, munis d'un trou de suspension, dents de *Canis* et coquilles diverses empruntées au Tongrien de Mayence, Turritelles, Pétoncles, Natices, Serpules, etc. (fig. 19).

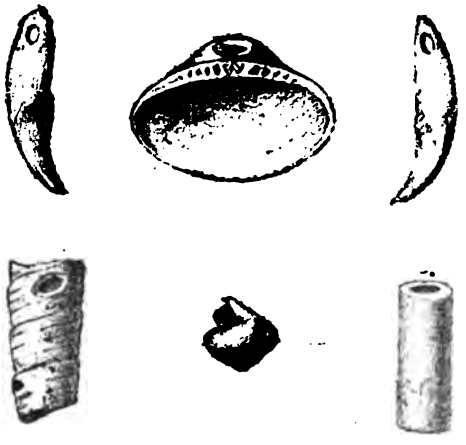


Fig. 19. — Objets de parure. Gr. nat.

En résumé, au point de vue ethnographique, l'Homme de l'âge du Renne du Schweizersbild est identique à celui des autres pays. Cet Homme paraît avoir eu partout la même manière de vivre. Il est probable qu'il appartient partout à une même race. Au Schweizersbild, nous n'avons pas de document permettant de se rendre compte de ses caractères anatomiques. Il n'a été recueilli aucun ossement humain qu'on puisse regarder comme ayant fait partie des dépôts paléolithiques intacts.

### 2. *Néolithique.*

Au point de vue ethnographique, la couche néolithique ne saurait nous arrêter longtemps. Les objets qui y ont été recueillis n'offrent aucun intérêt particulier. Ce sont des cailloux de quartz, des fragments de poteries noires et rouges, les unes grossières, mal cuites avec des grains de quartz, les autres plus fines, un morceau de hache polie en serpentine, des éclats de silex, des lames, des grattoirs et enfin une quantité notable de bois de Cerfs travaillés sous forme de pics, de ciseaux, de gouges, etc.

La présence de nombreux ossements humains dans cette couche est bien plus intéressante. M. Nüesch a exhumé seize squelettes ou portions de squelettes ayant appartenu à des individus de

sexe et d'âge différents. Le croquis (fig. 2), fait d'après les indications de M. Nüesch, montre la répartition de ces squelettes sur le plan de l'abri. On comprend qu'il soit difficile d'affirmer que tous ces débris humains remontent à une même époque. Il peut y en avoir qui sont plus récents que l'âge de la pierre polie, mais il en est de franchement néolithiques. Enfin, on peut se demander si certains sujets, ensevelis au milieu des couches de l'âge du Renne, ne sont pas contemporains de ce dépôt. Le problème qui s'est posé tant de fois en France, par exemple à Cro-Magnon, à Menton, etc., se pose ici de la même manière. Pour ce qui est du Schweizersbild, je ne crois pas qu'aucune des sépultures exhumées par le Dr Nüesch soit paléolithique. Cet habile explorateur m'a affirmé et je me suis assuré moi-même qu'au voisinage des squelettes, le dépôt de l'âge du Renne était toujours remanié, présentant les caractères de la couche néolithique et renfermant des ossements d'animaux de ce niveau.

Pour enterrer leurs morts, les populations qui avaient remplacé, au Schweizersbild, celles de l'âge du Renne, creusaient de véritables fosses où le squelette était déposé avec une bordure de grosses pierres. Lors de mon voyage, une sépulture de ce genre était visible. Elle avait été dégagée et isolée avec un soin minutieux par M. Nüesch et j'ai pu la photographier (pl. II). Dans cette fosse gisait le squelette d'un enfant. Autour des vertèbres cervicales, on a recueilli une série de petits ornements percés, notamment des morceaux de serpules qui avaient dû former un collier; près de la tête se trouvait une pointe de flèche brisée en silex. D'après M. Nüesch, d'autres sépultures présentaient un dispositif analogue.

L'étude anatomique des squelettes de la couche néolithique sera faite par M. le Dr Kollman. Les crânes, bien conservés, accusent une race homogène, autant que j'aie pu en juger par un examen tout à fait superficiel. Ils se rapprochent, par un certain nombre de caractères, du type de Cro-Magnon. Ils sont, en effet, remarquables par le grand développement des bosses pariétales, ce qui leur donne, vus d'en haut, un contour polygonal, mais le front est plus étroit et ils m'ont paru moins dolichocéphales que les crânes de la race de Cro-Magnon.

RÉSUMÉ

L'abri sous roche découvert et fouillé au Schweizersbild, près de Schaffouse, par M. Nüesch, a été habité par diverses peuplades préhistoriques et en premier lieu par les Hommes de l'âge du Renne.

Ces Hommes sont arrivés au Schweizersbild longtemps après que les derniers glaciers quaternaires avaient abandonné les environs de Schaffouse, car entre les deux couches archéologiques et les alluvions glaciaires, se trouve un dépôt d'origine subaérienne et dépourvu de traces humaines.

Ce dépôt renferme un certain nombre d'espèces d'animaux caractéristiques de la faune des steppes de M. Nehring, ce qui nous permet, pour la première fois, de relier le quaternaire récentde l'Allemagne du Nord, à peu près dépourvu de documents archéologiques, avec les gisements paléolithiques de notre pays.

L'Homme du Renne du Schweizersbild est identique, en effet, au point de vue ethnographique, avec l'Homme du Renne des autres gisements de la Suisse et de nos gisements français. Cette identité se poursuit jusque dans les détails.

La faune contemporaine de l'Homme du Renne au Schweizersbild a un caractère plus arctique que celle des stations françaises. Cela tient surtout à la situation géographique du gisement suisse. Il faut noter la rareté du Cerf ordinaire, très abondant dans certaines localités paléolithiques de notre pays.

La station fut abandonnée longtemps avant l'arrivée des Hommes de la pierre polie, car la couche néolithique est séparée, sur certains points de l'abri, de la couche paléolithique, par un cailloutis stérile, d'origine purement subaérienne et d'une épaisseur considérable.

Les Hommes de la pierre polie ont enterré leurs morts au milieu des couches archéologiques de l'époque du Renne, qui ont subi, de ce fait, de nombreux remaniements.

1. — VUE GÉNÉRALE DU SCHWEIZERSBILD

*Imp. Berthaud.*

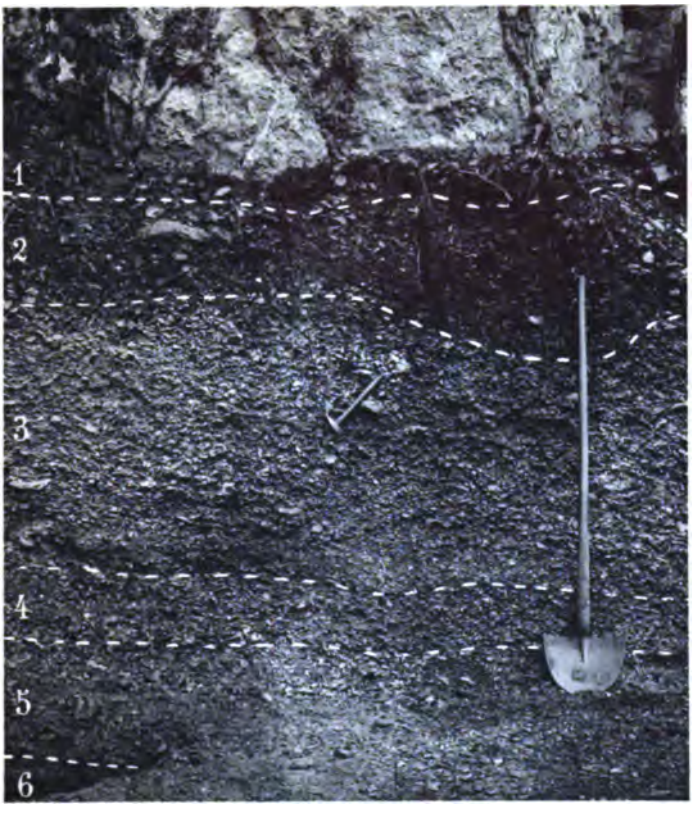
2. — VUE DE L'ABRI PENDANT LES FOUILLES DE M. NÜESCH

OF VICA

1. — FOYERS DE L'ÉPOQUE DU RENNE

*Imp. Berthaud.*

2. — SÉPULTURE DANS LES COUCHES DE L'ÉPOQUE DU RENNE




1. — COUPE DES TERRAINS LE LONG DE LA PARTIE ORIENTALE DE L'ABRI DU SCHWEIZERSBILD

2. — GRAVURE SUR OS REPRÉSENTANT UN RENNE

PLAQUETTE DE CALCAIRE AVEC GRAVURES, REPRÉSENTÉE SUR SES DEUX FACES

# RAPPORT

SUR

# UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE

## EN ESPAGNE

## (1891)

PAR M. ARTHUR ENGEL

---

Monsieur le Ministre,

Trois voyages successifs en Espagne m'avaient montré le véritable intérêt que présente la péninsule au point de vue archéologique, quand une communication de M. Léon Heuzey à l'Académie des inscriptions et belles-lettres vint appeler l'attention du monde savant sur les mystérieuses antiquités du *Cerro de los Santos*. Des doutes fort graves avaient été émis, par des savants de valeur, sur l'authenticité de ces monuments; je résolus d'aller les étudier sur place, et d'élucider, par des fouilles et une enquête sérieuse, cette intéressante controverse. Je désirais aussi, en ma qualité de numismate, revoir les collections de monnaies. Enfin, je voulais, chemin faisant, réunir le plus de renseignements possible sur les richesses archéologiques du pays.

Voici, dans toute leur simplicité, les notes que j'ai recueillies. A défaut d'autre mérite, elles auront au moins celui de frayer la voie à ceux de mes confrères qui seraient désireux de visiter, avec fruit, cette Espagne où tant de civilisations ont laissé d'ineffaçables souvenirs.

Le 16 décembre 1890, vous me confériez, Monsieur le Ministre, une mission archéologique gratuite. J'employai le mois suivant à préparer mon voyage en correspondant avec plusieurs savants des deux pays. M. Aloïss Heiss, connu par ses brillantes recherches sur l'histoire monétaire de la péninsule, où il a conservé de hautes relations, me fut particulièrement utile. Grâce à lui, j'obtins de M. le comte de Montealegre, propriétaire actuel du *Cerro de los Santos* et des terrains environnants, d'y reprendre les fouilles abandonnées

depuis bientôt vingt ans. Puis, muni des livres que je jugeai nécessaires[1] et d'un appareil photographique, je partis le 21 janvier 1891, accompagné d'un secrétaire. Je m'étais fixé un terme de trois mois pour accomplir ce voyage, et, de fait, je fus de retour le 19 avril, sa-

1. Je citerai sommairement quelques ouvrages que l'archéologue consultera avec fruit dans ses études sur l'Espagne :

Hübner (E.), *La arqueologia de España*, Barcelone, 1888, in-8 de 297 p. — Ouvrage essentiel ayant remporté le prix Martorell de 20,000 francs à Barcelone. Le savant auteur de la section espagnole du *Corpus inscriptionum latinarum* a cette fois écrit dans sa langue. Les divisions adoptées sont les suivantes : les géographes, les historiographes, les inscriptions, les monnaies, les monuments. Ce livre, avec le *Corpus* et les deux cartes qui l'accompagnent, forme une véritable encyclopédie, indispensable à qui veut aborder l'étude archéologique de la péninsule. Un *Supplément* au *Corpus* des inscriptions d'Espagne est sur le point de paraître. M. Hübner s'occupe, en ce moment, d'imprimer son nouvel ouvrage sur les *Monumenta linguae Ibericae* (monnaies et inscriptions).

Freixa (E.), *Libro manual de las pesas y medidas antiguas de Castilla y de las 49 provincias de España*. Madrid, 1881, in-8. — Encore aujourd'hui d'une utilité pratique.

Gongora, *Antiguedades prehistoricas de Andalucia*. Madrid, 1868, in-8.

Cartailhac, *Les âges préhistoriques de l'Espagne et du Portugal*. Paris, 1886, in-8.

Siret (Les frères), *Les premiers âges du métal dans le sud-est de l'Espagne*. Anvers, 1887, in-4. — La traduction espagnole de cet ouvrage a obtenu le prix Martorell de 20,000 francs en 1890.

*Monumentos arquitectonicos de España*, in-folio. — Splendide publication suspendue depuis dix ans.

Melida (F. R.), *Vocabulario de terminos de arte*, Madrid, 1888, in-8. — Traduit du livre de M. Adeline, avec 600 mots nouveaux. J'engage l'archéologue en voyage à se former, avec cet ouvrage et le Catalogue du Musée de Madrid, un vocabulaire qui lui sera bien utile et qu'aucun dictionnaire ne lui donnera.

Peña y Fernandez, *Manual de arqueologia prehistorica*. Séville, 1890, in-8. — Avec des tableaux synoptiques d'architecture chrétienne et des vocabulaires techniques.

Hübner (E.), *Grundriss... über die Geschichte... der klassischen Philologie*. Berlin, 1889, in-8 de 282 p. — Bibliographie archéologique de l'Espagne et du Portugal.

Codera (Francisco), *Tratado de numismática arabigo-española*. Madrid, 1879, in-8.

*Memorias de la real Academia de la historia*. — Chez Murillo, 7, calle de Alcala, à Madrid. Cette importante collection renferme un certain nombre d'articles d'archéologie. L'Académie publie également un *Boletin*.

*España sagrada*, 51 tomes, contenant beaucoup d'archéologie, de numismatique et de cartes. Se trouve chez Murillo.

Hübner (E.), *Die antiken Bildwerke in Madrid*. Berlin, 1862, in-8. — Catalogue soigné des principales antiquités relevées par l'auteur, durant son séjour en Espagne, dans les musées publics et privés, non seulement de Madrid, mais encore de plusieurs villes de la province et du Portugal (statues

tisfait des résultats obtenus. De nouvelles découvertes, faites à Montealegre, me décidèrent toutefois à repartir le 11 octobre 1891 pour rentrer seulement cinq mois après, et il est fort possible que ce voyage ne soit pas le dernier : chacun sait, en effet, que ce n'est pas en une

bustes, bas-reliefs, vases, bronzes, terres cuites et lampes), et contenant de nombreuses indications bibliographiques, etc. Ce livre est indispensable, bien que, depuis 1862, plusieurs collections aient été déplacées ou dispersées. Voici un aperçu de son contenu : Collection royale de sculptures, coll. de la Bibliothèque nationale, coll. de l'Académie d'histoire, coll. de l'Acad. des beaux-arts et du Musée d'histoire naturelle, coll. du duc de Medinaceli, coll. du duc d'Albe, coll. du prince d'Anglona, coll. diverses (Asensi, Cerda, Guerra, Gayangos, Maestre). Un appendice est consacré aux collections provinciales ou portugaises : Barcelone, Tarragone, Valence, Palma (musée Despuig), Malaga et Grenade, Cordoue, Séville, Estramadure, Portugal, nord de l'Espagne.

Céan-Bermudez, *Sumario de las antiguedades romanas que hay en España*. Madrid, 1832, in-folio. — Chez Murillo. Utile, bien qu'arriéré.

Delgado (A.), *Memoria... sobre el gran disco de Teodosio*. — Même éditeur.

Hurtado (Les frères), *Munda Pompeiana*, Madrid, 1861, in-8.

Rada y Delgado (D. Juan de Dios de la), *Bibliografia numismatica española*. Madrid, 1886, in-8. — Remplace avantageusement, cela va sans dire, les bibliographies, déjà anciennes, de Leitzmann, Lipsius, Koner, etc.

Même auteur, *Museo español de antiguedades*. Madrid, 1872-85, t. I-XI, in-folio. — Splendide publication qui n'a malheureusement pas été poursuivie.

Berlanga (De), *Hispaniae anteromanae syntagma*. Malaga, 1884, in-8.

*El Viajero*, revue mensuelle paraissant à Barcelone.

*Annuaire du commerce en Espagne*. Madrid, Bailly-Baillière.

Riera (D. Pablo), *Diccionario geografico-estadistico-historico... de España y sus posesiones*. Barcelone, 1884, 12 vol. in-4.

*Escuela de leer letras cursivas antiguas y modernas desde la entrada de los Godos hasta 1870*. Volume in-folio avec figures de monnaies wisigothes, p. 145.

*Anuario del cuerpo faculcativo de archiveros, bibliotecarios y anticuarios*. Madrid, 1881 et 1882. — Contient des notes sur les archives, les bibliothèques, leur personnel et leur administration, etc., du royaume. Il est regrettable que cet utile recueil ait cessé de paraître.

*España, sus monumentos y artes, su naturaleza y historia*. Chez Amedeo Cros, calle de Pallars, à Barcelone. — C'est une série de beaux volumes in-8, où chaque province est traitée séparément par un auteur différent; nombreuses vignettes et chromos ; prix : 12 à 20 francs le volume ; 25 tomes étaient parus en 1892. L'artiste et l'archéologue qui voudraient visiter l'Espagne avec fruit ne manqueront pas de le parcourir.

Gnecchi, *Guida numismatica universale*, Milan, 1889, in-12. — Adresses d'amateurs de médailles. Utile, malgré de nombreuses et inévitables inexactitudes.

*Coleccion de documentos historicos publicados en la revista de archivos, bibliotecas y museos*, 1872-76, in-18. — Tirés à part de divers articles d'histoire, de sigillographie, etc. Rare.

Germond de Lavigne (A.), *Itinéraire de l'Espagne et du Portugal*, dans la

fois qu'on peut approfondir les ressources archéologiques d'un pays, et surtout d'un pays étranger.

Cela dit, je commence mon journal, et j'y consignerai, au fur et à mesure, tous les renseignements, même incomplets, que je crois de nature à aider l'archéologue voyageant en Espagne, et à lui éviter des pertes de temps. Mon avis est que pour un pays aussi négligé par les antiquaires français, toutes les indications, même les plus vagues, sont bonnes, et qu'il ne faut pas hésiter à les reproduire, dût-on se tromper et encourir parfois le reproche de légèreté. J'ai multiplié à dessein les renseignements bibliographiques, car, par une singulière circonstance, les livres qui paraissent d'un côté des Pyrénées restent à peu près inconnus de l'autre[1]. Ainsi compris, mon travail rendra plus de services, dans l'état actuel des relations scientifiques entre les deux nations, que telle dissertation plus approfondie sur un sujet isolé; j'en suis absolument convaincu.

Mon journal de voyage achevé, j'étudierai, dans une suite de notices particulières, les deux objets les plus spéciaux de mes investigations, le *Cerro de los Santos* et les médailliers.

*Limoges. 22 janvier.* — Le *Musée national de céramique* ou Musée Adrien-Dubouché, à l'École des arts décoratifs, renferme, entre

collection des *Guides-Joanne*, Paris, Hachette, in-8. — Il existe une édition diamant, Paris, 1883. Peu utile; bien défectueux en certaines parties.

Black (Adam), *Spain and Portugal*. Édimbourg, 1888, in-8. — Plus pratique que le Guide précédent. Il existe aussi pour l'Espagne un Guide Murray.

Laborde (De), *Itinéraire descriptif de l'Espagne*. Paris, 1808, in-8, 5 vol. — Utile encore aujourd'hui et plein de renseignements curieux.

Viardot (L.), *Les musées d'Espagne*. Paris, 1852, in-12.

Minguez (B.-M.), *Datos epigraficos y numismaticos de España*, 1883, in-8.

Langle (Marquis de), *Voyage en Espagne*, 1785, in-8.

Gautier (Théoph.), *Voyage en Espagne*, Paris, in-18.

Valverde (Emilio), *Nueva guia del viajero en España y Portugal*. Madrid, calle de Alcala, 102. — En cours de publication. Divisé en onze régions illustrées de cartes, plans, vues diverses; prix : 4 à 5 francs chacune. — M. Valverde publie aussi une série de monographies de villes d'Espagne (0 fr. 50 à 2 francs); une quarantaine ont paru. On lui doit encore des cartes isolées de chaque province à 1 franc; un atlas de l'Espagne et du Portugal, 28 francs; des itinéraires de toutes les lignes de chemins de fer, etc. La maison principale est Paseo de Atocha, 15.

1. En lisant le volume de M. Morel-Fatio, *Études sur l'Espagne*, 1888, et surtout le chapitre 1er : *Comment la France a connu et compris l'Espagne, depuis le moyen âge jusqu'à nos jours*, on verra comment il se fait que les littérateurs — et, pourrait-on dire aussi, les archéologues, — des deux pays se connaissent si peu.

autres, beaucoup de vases peints et de bronzes de l'ancienne collection Campana ; j'y remarquai à regret plusieurs pièces fausses ou refaites, le n° 777 par exemple. L'émaillerie locale est brillamment représentée ; une pièce capitale, triptyque de la Passion, a été acquise en 1889. Il existe des catalogues imprimés des collections Gasnault et Jacquemart qui font partie du musée. Le conservateur actuel est M. A. Louvrier de Lajolais.

La *Société archéologique du Limousin*, dont le président est M. l'abbé Arbellot, publie un *Bulletin* depuis 1846. La table générale, rédigée en 1876, accuse vingt-trois articles de numismatique, signés pour la plupart Maximin Deloche et Maurice Ardant[1]. Le musée de la Société, à l'Hôtel de ville, dont M. P. Decourtieux est conservateur, offre au visiteur de superbes émaux, des tableaux, des objets d'art de prix et un petit médaillier qui gagnerait à être privé de pièces fausses[2].

M. l'abbé Arbellot possède lui-même une petite collection de monnaies et d'antiquités. J'y signalerai surtout quelques clefs curieuses. La collection de monnaies antiques de M. Froidefond est beaucoup plus importante.

*Toulouse, 23 janvier.* — Il existe à Toulouse un *Musée préhistorique* des plus importants, créé par l'éminent savant M. E. Cartailhac[3]. Le *Musée municipal* est très considérable et les antiquités de tout genre y abondent. Je m'arrêtai de préférence aux sculptures antiques de Martres et au médaillier. Celui-ci appartient à l'Académie ; le musée n'en est que dépositaire. Il est entièrement exposé dans des vitrines, mais je n'en pus voir qu'une moitié, la salle où se trouve l'autre étant fermée, depuis plusieurs années, pour cause de répara-

1. Cf. Engel et R. Serrure, *Répertoire des sources imprimées de la numismatique française.*

2. Des triens mérovingiens et des deniers signés *L. Papirius* et *Cinna*, par exemple.

3. Dans la bibliothèque, riche en cartes archéologiques et en livres rares, de M. E. Cartailhac, je vis deux ouvrages anciens dans lesquels on ne s'attendrait pas à trouver de la numismatique, c'est pourquoi je les signalerai à mes confrères. Le premier est la description du musée Lodovico Moscardo, qui doit son nom à un noble véronais, petit in-folio, 1656, imprimé à Padoue. Il donne la figure et la description de plusieurs monnaies antiques et, p. 117, la médaille d'Attila, au revers de la ville d'Aquilée, produit de l'imagination d'un faussaire du XVII^e siècle. Quant au reste, c'est un mélange d'objets les plus disparates empruntés à l'histoire naturelle et à l'archéologie, amulettes, géants, lacrimatoires, statues, coquillages, pierres à foudre, bézoars, bélemnites, etc. Tout

tions[1]; de plus, je ne pus manier les pièces, les vitrines étant fermées par trois clefs qu'il est à peu près impossible de réunir. Je remarquai néanmoins de grands bronzes romains à superbe patine, un Caligula coulé, un quinaire d'or suspect de Lélien, de beaux *aurei* de Magnence, Valens, Jovien, Priscus Attale, Majorien, Libius Sévère, etc. Le luxe de précautions que je viens de signaler est arrivé un peu tard, car le médaillier de l'Académie a certainement été dépouillé, à diverses époques, de ses meilleures pièces. Déjà l'abbé Magi fait allusion, dans un manuscrit que je citerai plus loin, à des détournements de ce genre, et il semble, étant donné le mélange de pièces de valeur et de pièces médiocres ou fausses, que ces dernières ont été substituées aux raretés soustraites. On trouvera dans la *Description des médailles grecques et latines du Musée de Toulouse* de Roumeguère (1858) un précis historique de ce médaillier, qui s'est surtout formé des nombreuses trouvailles faites dans la région. Ce catalogue donne 4247 numéros, monnaies grecques et romaines, réparties en

cela donne une idée juste de ce que devait être le cabinet d'un « curieux » de l'époque.

L'autre volume, la *Musei Wormiani historia*, Leyde, 1655, est intéressant au même titre. Le frontispice représente le cabinet d'un amateur d'histoire naturelle. Aux yeux de l'auteur, les antiquités et les médailles rentrent dans l'histoire naturelle en raison de leur matière; seulement, ce sont des *artificiosa*. Les descriptions de monnaies sont d'une exactitude singulière pour l'époque, les bois du texte sont fort bien gravés et il y a un germe de critique. *In Siam*, dit-il par exemple, *monetae loco utuntur globulo argenteo, nomine tical, ab altera parte compresso, figuram* h *exhibente, ab altera remulam obtinente.* Et plus loin, il décrit le *larin* de l'Inde, *qui rotundus non est, sed ex oblongo, crassiori tamen, compresso filo argenteo, conduplicato constat, literis indicis utrinque exarato; horum quinque dalerum imperialem constituunt; pendet enim drachmam unam cum scrupulis duobus.* On ne saurait être plus exact, et cette qualité est rare en ce temps. Puis ce sont les *pithis* de Java, des sapèques chinoises, un denier de Louis le Débonnaire, de Venise, les monnaies obsidionales de Leyde, en carton, dont l'auteur emprunte la description à Jean Meursius, une monnaie de verre à légendes arabes de la Sicile. Il nous montre aussi un des trente deniers qui servirent à payer Judas, mais il met en doute son authenticité : *Sed meus nullam sapit antiquitatem, nam ab altera parte latina haec legitur inscriptio :* IMAGO CAESARIS; *ab altera germanica haec:* AKELEY BLOM, *id est, flos Aquilegiae.* Il le croit, avec raison, copié sur une monnaie de Rhodes. Le chapitre *De terris quae in usum medicum veniunt* est curieux pour l'histoire de la médecine; on doit citer aussi des notes sur les amulettes et sur la manière de les fabriquer.

1. Cet état de choses dure depuis des années. J'ai déjà eu l'occasion de citer les collections toulousaines dans mon article sur *Quelques collections numismatiques du Midi de la France*, dans le *Bulletin de numismatique et d'archéologie* publié par M. R. Serrure, t. VI, 1886-90, p. 45 et suiv.

quinze cartons. Quant aux monnaies du moyen âge et des temps modernes, elles se trouvent sans doute dans la section fermée au public. Il serait à souhaiter que les diverses parties de la collection numismatique fussent réunies, soumises à une révision sérieuse, puis cataloguées. Cela arrivera-t-il jamais ? J'ai entendu de nombreuses plaintes sur les lenteurs apportées à la restauration du musée et sur les dépenses inutiles dont cette restauration est parfois la source. Le médaillier me paraît particulièrement négligé.

Les collections privées de Toulouse offrent heureusement des ressources sérieuses. Les séries languedociennes réunies par feu M. Chalande sont encore entre les mains de ses héritiers, qui en demandent un prix raisonnable (6,000 francs). On peut s'étonner que la Commission du musée, si prodigue pour des restaurations somptueuses d'une utilité contestable, n'ait pas songé à acheter cette intéressante collection locale, en vente depuis 1883. Les directeurs des musées provinciaux devraient être persuadés que les suites relatives à l'histoire de leur région sont beaucoup plus à leur place, dans les établissements confiés à leur garde, que les antiquités classiques. Le médaillier de feu M. Chalande embrasse toutes les monnaies frappées en Languedoc de Charlemagne à Napoléon Ier. P.-C. Robert, dans sa *Numismatique du Languedoc*, y a maintes fois recours. J'ai compté 19 deniers de Charlemagne, 4 de Louis le Débonnaire, 13 de Pépin d'Aquitaine, 10 de Charles le Gros. Viennent ensuite les comtes de Toulouse avec 88 pièces, les vicomtes de Narbonne (22 pièces), Carcassonne (13 p.), Béziers (14 p.), Maguelonne (7 p.), Montpellier (2 p.), Anduse (4 p.), Lodève (1 p.), Viviers (5 p.), Mende (2 p.), Rodez (7 p.), Albi (7 p.), Cahors (15 p.), Le Puy (9 p.), le marquisat de Provence (9 p.), enfin 110 monnaies frappées par les rois de France dans leur atelier de Toulouse. Une belle suite de bulles de plomb et la bibliothèque numismatique ont été vendues.

La *Société archéologique du Midi de la France*, fondée en 1831, possède, au Capitole, une assez riche bibliothèque et un certain nombre d'antiquités et de monnaies[1]. Les pièces principales ont été publiées dans le *Bulletin* de la Société, qui a contribué à la formation

1. On peut citer, entre autres : le moulage du camée de Saint-Sernin, aujourd'hui à Vienne, une monnaie des Volques reconstituée (le type ne venant jamais entièrement à la frappe) au moyen de quatre fragments soudés ; un *exagium* byzantin ; des poids du Midi ; un carton de deniers carolingiens de Toulouse ; le triomphe de Tétricus, moulage en plâtre d'un original antique auquel on a ajouté des inscriptions ; une belle tapisserie ancienne brodée en or, etc.

et à l'accroissement du Musée des antiques; c'est sous ses auspices que des fouilles furent exécutées de 1826 à 1842 par M. Dumège.

La grande collection de poids du Midi et autres, formée par feu M. Barry, est toujours déposée aux Archives de la préfecture, où elle attend un acquéreur. Un catalogue manuscrit en avait été dressé par M. Roschach, le savant continuateur de l'*Histoire de Languedoc*, mais il a été égaré. Espérons que cette intéressante série de documents stathmétiques ne sortira pas du pays; mais l'indifférence des Toulousains pour leurs richesses archéologiques paraît vraiment bien grande!

M. Emmanuel Delorme est un des plus zélés collectionneurs du département[1]. Il a un médaillier considérable et des antiquités de tout genre, provenant surtout de la vieille Toulouse. Une des parties de sa collection numismatique, et ce n'est pas la moins curieuse, est réservée aux méreaux des églises protestantes de France et de l'étranger; M. Delorme leur a consacré, il y a quelques années, un mémoire étendu.

Le cabinet de M. Mazzoli se compose de monnaies antiques de choix. J'en ai parlé dans mes *Notes sur les collections numismatiques du Midi de la France*, parues en 1886 dans le *Bulletin mensuel de numismatique et d'archéologie* de M. Raymond Serrure.

L'importante collection de monnaies, médailles et objets d'art de M. de Clausade, récemment décédé, est conservée avec un soin pieux par sa veuve; elle est malheureusement peu accessible aujourd'hui. J'y ai vu autrefois de belles médailles d'art, françaises et italiennes, de la Renaissance, des monnaies gauloises du Languedoc, de véritables trésors, surtout en objets d'orfèvrerie anciens. Le testament de M. de Clausade contient, dit-on, des dispositions en faveur des villes d'Albi et de Toulouse.

On cite encore la collection de monnaies gauloises et françaises de M. de Sevin, et deux ou trois autres d'importance secondaire. Le médaillier de feu M. Revel est aujourd'hui en possession de M. Gaillardie, médecin à Lavernose, près Muret.

J'aurais voulu profiter de mon séjour à Toulouse pour dépouiller, aux archives les registres de l'ancien atelier monétaire, mais, d'après un renseignement donné par l'archiviste, tous les documents concernant cet établissement ont été envoyés au dépôt à Paris.

Parmi les Toulousains qui, sans s'adonner spécialement aux études archéologiques, s'y intéressent et m'ont fourni d'utiles indications,

1. Collection générale : monnaies romaines, françaises, tessères protestantes, jetons, monnaies étrangères et orientales, en tout 6,000 pièces.

je citerai : M. Baurier, agent de change, propriétaire, à Cazères, du terrain où ont été découverts les deniers romains dont je parlerai plus bas ; — M. Aubès, également agent de change, collaborateur de la *Revue des Pyrénées*, où il a inséré une note sur l'ancienneté d'Ox et sur les voies romaines qui traversent son territoire ; — M. le Dr Caudelon, possesseur de la grande trouvaille de petits bronzes romains de Mauvesin (Probus, Dioclétien, Aurélien, etc.), dont il a bien voulu me céder quelques spécimens.

Au cours d'une de mes promenades dans l'antique cité languedocienne, j'eus la bonne fortune de rencontrer, chez un bouquiniste, M. Fafur, un curieux manuscrit numismatique que je m'empressai d'acquérir. Il intéresse tout particulièrement Toulouse et donne, sur les collections et les collectionneurs du siècle dernier, de nombreux détails écrits avec esprit et non sans une pointe de satire. L'auteur, l'abbé Magi, est bien connu d'ailleurs des érudits toulousains, et la Bibliothèque de la ville possède de lui plusieurs manuscrits sur d'autres sujets. M. Dumège, qui lui a consacré en 1825 une notice biographique, le considère comme « une des personnalités les plus piquantes de Toulouse pendant la dernière partie du XVIIIe siècle ». Né à Aurillac en 1722, l'abbé Magi était de l'Académie des jeux floraux et de celle des inscriptions et belles-lettres de Toulouse. L'*Almanach du Languedoc* de 1787 le cite, avec beaucoup d'autres collectionneurs, comme possédant une suite de monnaies impériales et consulaires dans les trois métaux. Mon manuscrit est le catalogue autographe de cette collection ; il est daté de 1776 et 1782 et forme deux in-quartos reliés en veau. L'intérêt de ces volumes réside moins dans la description des monnaies, connues sans exception, que dans les dissertations et les anecdotes qui y sont insérées « pour remplir la place vide ». Ces notes paraissent écrites d'abondance, au courant de la plume, et vraiment, comme le dit l'auteur, « en style d'un homme qui n'écrit que pour lui ». Je citerai les *Remarques comico-philosophiques au sujet des médailles consulaires*, l'*Histoire des médailles à Toulouse et de ses brocanteurs*, qui donne d'amusantes révélations sur les grands numismates du temps, puis l'opinion de l'abbé Magi, *Sur les erreurs qui règnent dans la science des médailles*, un examen de *Médailles inconnues trouvées à Vieille-Toulouse*, etc.

Le 24 janvier, je visitai avec M. Lebègue ses fouilles de Martres-Tolosanes, dont les résultats ont été si féconds. Il en a été rendu compte à l'Académie des inscriptions par M. Perrot, et M. Lebègue se propose d'y consacrer lui-même un ouvrage spécial ; je n'ai donc pas à y insister. Il me suffira de rappeler que les monuments décou-

verts sont de nombreuses et curieuses sculptures antiques, d'un style et d'un art si particuliers qu'on ne leur connaît d'analogues nulle part. Je visitai l'emplacement des fouilles, en plein champ, non loin de la rivière et des ruines d'une petite ville gallo-romaine, puis le local où M. Lebègue avait fait transporter ses dernières trouvailles : le groupe du sanglier écrasé par Hercule, des torses d'Hercule, des fragments représentant ses Travaux, une grande Minerve drapée, des bustes dont les identifications sont encore douteuses, mais qui reproduisent peut-être les traits d'Adrien, de Géta et de Diaduménien, des fragments de grands médaillons en marbre, une ébauche de tête, une seconde Minerve, plus petite que l'autre, mais drapée avec une rare élégance, une petite tête en ivoire et en os, composée de lamelles raccordées, etc., etc. Selon l'impression de M. Lebègue, toutes ces œuvres attesteraient une renaissance gallo-romaine. Elles viennent confirmer, dans tous les cas, l'authenticité des marbres du même genre et de la même provenance, conservés au Musée de Toulouse. Ces sculptures laissent, de prime abord, à ceux dont les yeux sont faits aux œuvres purement romaines ou grecques, nées sur le sol des pays classiques, une sensation de défiance, par suite de la nouveauté et de la singularité de leur style ; mais en présence des nombreuses découvertes qui ont été faites le doute ne semble plus possible. On verra d'ailleurs, par la suite de ce rapport, que les plus grands archéologues *Cerro de los* devraient quelquefois se défier de la première impression. Le cas du *Santos* présente, à cet égard, plus d'une analogie avec celui de Matres-Tolosanes.

La route qui conduit de Martres à Toulouse traverse le gros bourg de Cazères. C'est près de là, à Saint-Cizy, dans la vigne de M. Aubès, qu'on a découvert en 1885 une urne de bronze contenant environ quinze cents deniers romains des IIe et IIIe siècles. Voici quelles étaient, à ma connaissance, les effigies impériales représentées dans ce trésor : Septime-Sévère, Julia Domna, Caracalla, Géta, Macrin, Élagabale, Julia Paula, Aquilia Severa, Alexandre Sévère, Maximin, Gordien d'Afrique le père (1 pièce), Balbin, Gordien III, les Philippe, Trajan Dèce, Trébonien Galle, Volusien, les Valérien, Mariniane, Gallien, Macrien jeune et Postume. C'est certainement sous le règne de ce dernier que l'enfouissement du trésor eut lieu. Ces monnaies, pour la plupart à fleur de coin, furent, par les soins de M. Ferré, horloger à Cazères, communiquées à des amateurs toulousains, M. Delorme entre autres, qui firent leur choix ; le reste fut envoyé à des bijoutiers de Bordeaux et de Paris. Quelques-unes restèrent dans le pays et l'on peut en voir encore chez MM. Ferré, Ernest Martin et Camille Monthieu,

président de la Société de secours mutuels à Cazères. Cette découverte confirme, nous dit M. Ferré, le dicton populaire : *Entré Chiro é Chiragan, uno tounelo d'or y troubaran*, « Entre Chiro et Chiragan, une tonne d'or on trouvera. » Chiragan est le nom du quartier de Martres où M. Lebègue fait ses fouilles. M. Monthieu a émis dans une brochure, et m'a confirmé par une lettre du 26 janvier 1891, l'opinion que Saint-Cizy s'élève sur l'ancienne *Calagorris* des Convènes. La contrée est du reste fertile en souvenirs de tout genre, dont les plus reculés remontent à l'âge néolithique. M. Pegot, instituteur au Plan, canton de Cazères, possède, dit-on, une collection très intéressante de silex taillés, recueillis aux environs [1].

*Béziers, 27 janvier.* — Béziers a toujours été fécond en trouvailles numismatiques [2]. Des collections plus ou moins nombreuses se trouvent chez les personnes suivantes :

M. Frédéric Donnadieu, président de la Société archéologique, a un médaillier des plus remarquables. Il comprend la numismatique universelle, mais avec les séries romaine et languedocienne comme spécialité. L'ancienne collection Benezech, considérée comme la plus importante de la région, a été acquise en entier par M. Donnadieu [3].

M. Bonnet, qui fut l'élève de Boudard, l'auteur de la *Numismatique ibérienne* (1859), possède une suite assez nombreuse de monnaies romaines, celtibériennes et françaises [4].

1. Sur cette contrée, qui m'a paru si intéressante au point de vue archéologique, on peut consulter l'ouvrage de M. Roschach, intitulé : *Foix et Comminges*.

2. On nous a parlé d'une trouvaille de deniers consulaires faite en 1851 dans la tranchée du chemin de fer et pesant 7 quintaux (*sic!*). Même en faisant la part de l'exagération méridionale, on peut supposer là un dépôt important.

3. A noter : pièces rarissimes des vicomtes de Béziers ; nombreuses ibériennes et massaliotes.

4. A noter : un Tulga de Saragosse ; nombreuses consulaires trouvées dans le pays ; aureus de la *gens* Cestia trouvé à Narbonne ; moyens bronzes contremarqués par les Vandales ; trieus byzantins barbares ; dont un au monogramme AMR d'Amalaric ; ibériennes de Narbonne, de Perpignan, de Béziers ; choix de massaliotes, dont 4 au taureau ; trouvaille de 6,000 oboles massaliotes faite à Béziers, il y a dix ans ; plusieurs raretés parmi les mérovingiennes, les carolingiennes et les royales françaises ; trouvaille de deniers des vicomtes de Béziers ; thalers de Schaffouse et de Batenbourg ; 12 haches de bronze trouvées ensemble à Béziers ; 3 haches de silex de forme ou de dimensions remarquables ; pierres naturelles mouchetées, dites *peiro de picoto*, considérées comme des talismans par les montagnards du pays ; statuette égyptienne de bronze du dieu Phtah, avec sourcils et jugulaire incrustés d'or, trouvée à Villemagne-l'Argentière et remontant, suivant M. Maspero, à la XVI^e dynastie.

M. Benezech, libraire, a conservé, de ses anciennes collections, des sceaux, des bulles de plomb et des antiquités variées.

La *Société archéologique, scientifique et littéraire* de Béziers, fondée en 1834, publie un *Bulletin* estimé. Le Musée archéologique et le Musée épigraphique sont en grande partie son œuvre. Le premier possède un médaillier général, formé surtout de découvertes faites dans le pays[1]; le second, installé au cloître Saint-Nazaire, renferme, entre autres pièces importantes, une borne milliaire de Tétricus. L'archéologue de passage à Béziers ne manquera pas d'aller voir la statue antique placée à l'entrée de la rue Française et appelée *Pépézut*. Une autre curiosité archéologique de Béziers est le *Chameau*, monstre en bois auquel se rattache une ancienne légende et que les Biterrois exhibent à leurs fêtes et à leurs jeux. Le *Chameau* et *Pépézut* jouissent de la même popularité que la *Tarasque* à Tarascon le *Gayant* à Douai, le *Grauly* à Metz, le *Doudou* à Mons, etc.

Avant de quitter Béziers, je mentionnerai encore le médaillier réuni, m'a-t-on dit, chez les Frères de la Doctrine chrétienne, dans leur pensionnat de la rue Saint-Aphrodite, et la collection conservée à Pézenas par les héritiers de M. Mazet. Cette dernière, malheureusement inaccessible aujourd'hui, renferme des raretés de tout premier ordre, notamment un Charlemagne d'or frappé à Uzès.

*Narbonne, 29 janvier.* — Le Musée archéologique est très remarquable, et il en existe un catalogue publié par M. Tournal (Paris, Didier, 1864). Ses collections commencent par un choix d'objets préhistoriques et celtiques, très bien classés; puis viennent les inévitables vases grecs de la collection Campana, un vase peint trouvé en 1864 à Montlaurès près Narbonne, des objets mérovingiens, de curieux fragments de céramique exécutée à Narbonne antérieurement au XVIe siècle par des artistes maures dans le goût de l'*obra dorada* des Espagnols, etc. Le médaillier est assez notable; il comprend plus de trois mille pièces, dont plusieurs celtibériennes de Narbonne, 410 con-

1. A noter : trouvaille de monnaies d'or du XVIe siècle, Espagne, Rome, Gênes, Ferrare, Florence, Mantoue, Montferrat, Aragon, Genève, Mayence; 50 oboles de Marseille; 1 Charlemagne de Narbonne; pièce d'or de Louis de Dombes, 1578, etc.; vases grecs endommagés par les efflorescences salines. — Le *Catalogue du Musée de Béziers*, par Ch. Labor, donne un total de 4.610 pièces, dont 180 consulaires d'argent, 70 gauloises et ibériennes, 148 grecques, dont un statère d'or d'Alexandre trouvé près Béziers, et 260 françaises, royales et seigneuriales. — L'*Indicateur de Béziers* contient une notice sur les monuments.

sulaires, 5 wisigothes, 17 pièces des vicomtes et prélats de Narbonne, etc. Les collections lapidaires et épigraphiques forment une très remarquable section du Musée ; elles sont exposées à l'ancienne église de Lemourguier.

Il existe à Narbonne un médaillier très brillant, celui de M. Gabriel Amardel. Il comprend les suites gauloise, consulaire, impériale, byzantine, mérovingienne, carolingienne, capétienne, féodale, les essais monétaires français, les médailles modernes. M. Amardel ne se borne pas à collectionner : il a écrit divers articles qui finiront par former une véritable histoire monétaire locale. Je citerai notamment : *Un nouveau triens d'Achila, L'Hôtel des monnaies de Narbonne pendant la Ligue, Monnaies wisigothes du Musée de Narbonne*, travaux insérés dans le *Bulletin de la Commission archéologique*, mais publiés aussi en tirés à part. M. Amardel poursuit ses recherches avec un zèle extraordinaire et vraiment digne d'éloges ; l'archéologie de sa ville natale lui devra beaucoup.

De Narbonne, je fis une excursion à Bages, village curieux par sa situation pittoresque et par les antiquités qu'il a fournies. Je n'en rapportai qu'un moyen bronze de Tibère au revers de l'autel de Lyon. Demain, nous serons en Espagne et nous passerons non loin de l'antique *Emporium* connu par sa riche numismatique et le mémoire que lui a consacré D. Joaquin Botet y Siso (Madrid, 1879, in-8).

*Barcelone, 2 février et 14 octobre.* — Les archives, les musées, les bibliothèques et les collections particulières de cette ville sont aussi nombreux qu'importants, et de nature à arrêter longuement le voyageur.

Les *Archives de la couronne d'Aragon*, bien connues des spécialistes, sont peut-être les premières d'Espagne ; elles m'ont paru classées avec soin et d'un facile accès. La direction en appartient à D. Manuel de Bofarull. La ville de Barcelone, la cathédrale et plusieurs établissements publics possèdent leurs archives distinctes, qu'il importe de ne pas oublier dans un inventaire des richesses scientifiques de la Catalogne.

La *Bibliothèque de l'Université* possède des manuscrits et des incunables précieux ; celle de l'*Ateneo barcelones* est riche en livres modernes et fort commode à consulter.

Le *Musée archéologique provincial*, dans la chapelle de Santa Agueda, fera le sujet d'une note spéciale. Le *Musée Martorell*, dans le Parc, fut bâti pour recevoir les collections léguées à la ville par D. Francisco Martorell, à qui l'on doit aussi la fondation d'un prix quin-

quennal de 20,000 francs à décerner au meilleur ouvrage d'archéologie espagnole. La collection numismatique comprise dans le legs se compose de dix-sept cents pièces dont cinq cents relatives aux États qui constituèrent la couronne d'Aragon. A ce médaillier est venu se joindre celui de D. Celestino Pujol y Camps acquis par l'Ayuntamiento ou conseil municipal ; il renferme 236 monnaies ibériennes, emporitaines, grecques et romaines. La section archéologique du Musée Martorell comprend, entre autres, une belle série d'armes et d'instruments de pierre. Il y a aussi des sections de botanique, de minéralogie, de zoologie, et une curieuse collection spéciale de papier timbré depuis son origine.

Barcelone possède encore d'autres musées intéressants, mais où l'archéologue ne trouvera rien de particulier pour ses études, tels que le Musée des beaux-arts, le Musée industriel, le Musée nautique, le Musée d'architecture. Ils complètent les ressources mises par la capitale de la Catalogne à la disposition de l'instruction publique.

L'*Association artistico-archéologique barcelonaise* paraît animée d'un excellent esprit. *El Archivo* de décembre 1891 rapporte « qu'elle a décidé de s'adresser aux évêques de l'Espagne pour leur recommander de provoquer, à l'exemple de celui de Vich, la création de musées artistico-archéologiques : on sauvera ainsi beaucoup d'objets de valeur qui, retirés du culte et presque abandonnés, courent le risque de disparaître pour toujours et d'aller enrichir les musées étrangers, comme c'est arrivé bien des fois ».

Les collections particulières sont très nombreuses ; j'en visitai quelques-unes. Voici les noms des amateurs principaux et l'indication de la spécialité à laquelle chacun d'eux consacre ses recherches :

Comte de Belloch, paseo de Gracia : armes, monnaies, éventails, antiquités diverses, gravures du temps de la guerre de l'Indépendance, cabinet zoologique.

D. Bartolomé Bosch, calle de Ripoll, 22 : tableaux, antiquités, éventails, gravures, etc.

D. José Puiggari, calle Fallers, 22 : costumes et vêtements espagnols de toutes les époques (dessins ou originaux).

D. José Estruch, calle del Ases, 7 : armes et armures.

D. R. Lindau, consul d'Allemagne : objets japonais.

D. Juan Soler, calle de Codols, 29 : armes, meubles, instruments de musique, etc.

D. Francisco Soler, calle de Tresllitz, 2 : objets d'art, vêtements anciens, tableaux, livres rares.

D. Manuel Vidal Quadras y Ramon, calle Cristina : collection

de numismatique espagnole, la plus complète de la péninsule. Je lui réserve une notice spéciale.

D. Arturo Pedrals y Moline, calle Ancha, 7 : belle collection de monnaies catalanes et autres, médailles de proclamations, etc. M. Pedrals est l'un des fondateurs du *Memorial numismatico español.*

D. Juan Armengol y Robert, calle della Plateria, 2 : monnaies romaines et espagnoles, principalement des *douros.*

D. Francisco Carreras : monnaies grecques, romaines, espagnoles, etc.

D. Ramon de Siscar, décédé, avait formé une grande collection de monnaies espagnoles de toutes les époques.

D. José Nicolau : monnaies impériales romaines.

D. Buenaventura Reuter : monnaies espagnoles antiques et modernes.

D. Antonio Serrapiñana : médailles de proclamations.

D. Eutichio Robert : monnaies et médailles espagnoles depuis les origines jusqu'à nos jours.

Marquis d'Alos : monnaies antiques et monnaies fausses de l'Espagne.

On cite encore les noms des collectionneurs suivants : D. Antonio Bulbena, D. Juan Caballé, D. Federico Bordas, D. Manuel Reus, récemment décédé, D. Luis Ramoneda, D. Cayetano Vidal[1]. Place Santa Ana, 25, se trouve un magasin d'antiquités, *centro arqueologico* ; d'autres magasins moins importants sont dans la calle Ancha, et un bouquiniste, Juan Llordachs, 5, place Antonio Lopez.

A 42 kilomètres de Barcelone, sur la ligne de Saragosse, à Villanueva, on visitera avec intérêt le Musée-bibliothèque de M. Balaguer, l'illustre écrivain et ministre. C'est, à en juger par les descriptions de la *Guia* de M. Coroleu, un établissement grandiose, installé dans un véritable palais. On y trouve une bibliothèque de 12,000 volumes, une collection de chartes, des manuscrits, des incunables, des curiosités bibliographiques, une pinacothèque, des sculptures, un médaillier de 3,000 pièces environ, la plupart nationales, les collections égyptiennes et japonaises Toda, des objets d'art anciens et modernes, de la céramique, des bijoux, des armes, des costumes et des curiosités de toute nature.

A Cabrero de Mataro, près Barcelone, on a découvert une nécropole

1. Beaucoup de ces indications sont empruntées au *Guia del forastero en Barcelona*, de J. Coroleu (1887). Je n'ai pu visiter personnellement que les principales collections.

antéromaine sur laquelle il a paru un mémoire détaillé dans le tome XI (1888) des Mémoires de l'Académie d'histoire.

Un livre à consulter par ceux qui voudraient étudier les antiquités de la Catalogne et que j'ai lu avec intérêt, est le *Apuntes arqueologicos* de Francisco Martorell (in-fol. Barcelone, 1879); il contient des notices sur les monuments mégalithiques du pays, sur les *nuraghes* et les *talayots* de la Sardaigne et des Baléares, sur les sépultures d'Olerdula, sur les enceintes fortifiées, etc. Les sarcophages d'Olerdula sont taillés dans le granit et ont la forme du corps humain; ce type se retrouve à Saint-Martin du Canigou et jusqu'à Arles en Provence, à Crissolo en Italie, enfin à Majorque; l'auteur attribue ce genre de sépulture aux Ibères. L'origine des nuraghes sollicite vivement l'attention de F. Martorell qui en dote, en dernière analyse, une confédération de peuples insulaires méditerranéens des temps préhistoriques. Le travail de l'auteur espagnol comprend également une bonne carte archéologique de Minorque.

*Palma, 11 février 1891.* — M. Alvaro Campaner y Fuertes, le vétéran de la numismatique espagnole, après avoir été juge dans différentes villes de la péninsule, s'est finalement établi à Palma de Majorque, où je suis allé expressément pour le voir. Il a rendu les plus grands services à l'histoire monétaire de son pays; il est l'auteur de la *Numismatica balear* (Palma, 1879, vol. in-8), à laquelle est venue s'ajouter récemment une brochure de *Novedades en la numismatica balear*. Ce livre, qui a toujours été cité avec éloges, est une description historique des monnaies des Baléares sous la domination punique, arabe, aragonaise et espagnole.

Dès 1866, son auteur publiait, avec D. Arturo Pedrals y Moliné, le *Memorial numismatico español*, revue des plus intéressantes et devenue rarissime. Les fréquents déplacements de M. Campaner et le départ pour Manille de M. Zobel, un de ses collaborateurs les plus actifs, mirent malheureusement un terme, en 1880, à cette publication, qui n'a pas été reprise. Il y a cependant assez de numismates en Espagne pour faire vivre une revue spéciale; je pense toutefois qu'il serait bon qu'elle ne fût pas, comme le *Memorial*, réservée exclusivement à la numismatique espagnole. Il me paraît impossible, en effet, aujourd'hui, de cultiver une branche quelconque de la science sans en effleurer les autres. En 1878, M. Campaner a écrit, dans le grand ouvrage de Delgado relatif aux monnaies autonomes de l'Espagne, une étude particulière sur celles d'Insula Augusta ou Ebusus.

Au moment où je vis M. Campaner, à Majorque, il était occupé à

mettre la dernière main à un ouvrage appelé à rendre les plus grands services aux collectionneurs de l'Espagne aussi bien qu'à ceux de l'étranger, où la numismatique de la péninsule est assez peu connue : j'ai nommé l'*Indicador manual de la numismatica española* (Palma, 1891, 2 vol. in-12), qui a paru à l'heure où j'écris ces lignes. C'est le développement d'un premier livre, publié en 1857 et devenu introuvable, les *Apuntes para la formacion de un catalogo numismatico español*, guide clair et pratique à l'usage des commençants. J'eus l'occasion de l'étudier, pour la première fois, à Palma. Il est remplacé aujourd'hui par l'*Indicador* qui, à une exécution supérieure, joint le mérite d'être absolument à jour. Il n'y manque même pas une notice sur l'importante trouvaille de *triens* wisigoths faite à Carmona en août 1891. Voici un aperçu des divisions adoptées par l'auteur. L'ouvrage manque malheureusement de figures.

1re section : Numismatique antique. *a*) Monnaies avec inscriptions helléniques et ibéro-helléniques. *b*) Monnaies autonomes des vice-rois ou gouverneurs barkides en Espagne, probablement frappées à *Carthago nova*. *c*) Monnaies à caractères phéniciens. *d*) Monnaies à caractères libyo-phéniciens. *e*) Monnaies à caractères ibériques. *f*) Monnaies hispano-latines et bilingues.

2e section : Monnaies romaines depuis l'invasion des Romains jusqu'à leur expulsion sous Héraclius.

3e section : Monnaies suèves et wisigothes ou hispano-gothiques.

Deux planches de légendes monétaires terminent le premier volume, qui embrasse ainsi toute la période antique. Le tome II est consacré au moyen âge et aux temps modernes; il comprend les divisions suivantes :

1re section : Monnaies des Arabes d'Espagne, depuis l'origine jusqu'à leur expulsion totale en 1492.

2e section : Monnaies hispano-chrétiennes péninsulaires et de la Marche d'Espagne, de 804 à nos jours. *a*) Monnaies catalanes (801 à 1836). *b*) Monnaies de la Navarre (1035-1883). *c*) Monnaies d'Aragon, de Valence et des Baléares (1063-1814). *d*) Monnaies de Castille et de Léon et, plus tard, monnaies espagnoles communes à tous les États péninsulaires unis (1072 à nos jours).

3e section : Monnaies frappées en Portugal, hors de la péninsule et dans la partie espagnole de la Marche hispanique, par droit de succession des rois ou par conquête (monnaies des comtes de Provence, des seigneurs de Montpellier, de la Sicile, de Naples, de la Sardaigne, du duché de Milan, de la Bourgogne, des Pays-Bas, des rois de la dynastie autrichienne comme rois de Portugal).

4e section : Monnaies coloniales modernes. *a*) Amérique espagnole. *b*) Océanie. *c*) Afrique.

5e section : Monnaies étrangères en relation plus ou moins directe avec l'histoire de l'Espagne (papes de nationalité espagnole, grands maîtres espagnols de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, prince d'Achaïe de nationalité espagnole, rois de Portugal prétendants à la couronne de Castille, monnaies anglaises faisant mention de Philippe II).

6e section : Médailles de proclamations des rois d'Espagne, par ordre alphabétique des villes qui les ont fait frapper.

On voit que ces divisions diffèrent assez notablement de celles de M. A. Heiss dans son magnifique ouvrage, et que je rappellerai ici :

1 Léon et Castille. 2 Aragon. 3 Valence. 4 Iles Baléares. 5 Comté de Barcelone. 6 Villes et comtés de Catalogne. 7 Navarre espagnole et française. 8 Sicile, Naples, Milan et Montpellier. 9 Bourgogne, Franche-Comté et Pays-Bas.

Disons en terminant que l'*Indicador* apporte de nombreuses rectifications et additions aux chapitres relatifs à l'Espagne antique et moderne des *Manuels-Roret*. Beaucoup de villes dont les monnaies sont fausses y auraient été admises, d'autres, dont les produits sont authentiques, oubliées. Les chapitres consacrés aux monnaies arabes seraient des plus incomplets. Je ne puis qu'enregistrer ici l'opinion du maître.

M. Campaner n'est pas seulement numismatiste, mais encore historien et archéologue. On lui doit le *Bosquejo histórico de la dominacion islamita en las islas Baleares* (Palma, 1888), des lettres au baron Davillier sur les anciennes faïences majorquaises à reflets métalliques, etc.

Le musée formé autrefois en Italie par le cardinal Despuig, et dont les fouilles d'Aricia (1787-1796) ont fait presque tous les frais, a été transporté à Majorque, et appartient aujourd'hui à un des descendants du cardinal, le comte de Montenegro. Il est réparti entre son palais de Palma et sa belle villa de Raxa, à 2 lieues et demie de la ville. J'en ai visité les deux sections et j'avoue avoir éprouvé quelque désappointement à Raxa, en constatant la présence de nombre d'objets faux, d'inscriptions douteuses et de sculptures outrageusement refaites et restaurées : il est des bustes donnés pour antiques et dont la tête est entièrement moderne. Dans son *Voyage à Majorque* (1845), M. Juan Cortada décrit le Musée de Raxa (p. 234) ; il dit avec raison que le n° 20 est plutôt une Diane chasseresse qu'un Hippolyte, et qu'on n'aurait pas dû affubler la statue d'une tête d'homme. Il existe de la collection

Despuig un catalogue par D. Joaquin Maria Bover (Palma, 1846, in-8), auteur de plusieurs mémoires archéologiques et historiques sur Majorque ; on ne doit pas trop s'y fier, il manque de critique et montre trop d'enthousiasme. « Le Musée de Raxa, s'écrie-t-il dans ses *Noticias de Mallorca*, peut rivaliser avec les premiers d'Europe. » Et plus loin : « Il n'est pas nécessaire en vérité que les étrangers publient sa magnificence : il se suffit à lui-même. » Je suis presque tenté de suivre le conseil de M. Bover ; néanmoins, comme il se trouve quelques bonnes pièces dans cet ensemble médiocre, et comme le Musée Despuig est le plus important de Majorque, je donnerai un aperçu de ce qu'il contient. A Raxa sont réunis les bronzes, la céramique, les sculptures, les inscriptions de provenance grecque et romaine ; à Palma, les tableaux, les gravures, la bibliothèque. Le médaillier, qui comprend celui de D. Antonio Agustin, archevêque de Tarragone, l'auteur des *Dialogues*, a été malheureusement dispersé ; il se composait de suites romaines, antiques de l'Espagne, arabes, etc., et de médailles modernes. La bibliothèque contient, entre autres, une superbe carte de Majorque dédiée à la princesse des Asturies, 1784, ornée d'écussons et de vues de l'île et mesurant 2 mètres sur 1m,20 ; un office de la Vierge, manuscrit in-4. précieux renfermant un calendrier en français ; une belle série d'ouvrages sur les Baléares, depuis le petit *Guia de forasteros* de 1802 jusqu'au monumental livre de l'archiduc Louis Salvator : *Die Balearen in Wort und Bild* (Leipzig, 1890, 8 vol. in-folio). On montre encore de précieuses cartes anciennes, celle de Gabriel Valsera, de 1439, par exemple, sur laquelle George Sand renversa un encrier lors de son séjour à Palma. L'*armeria* est pauvre : outre des armes, elle contient des curiosités d'un intérêt parfois relatif, magots chinois, pain du siège de Paris, etc.

La *Societá Luliana*, sous le patronage du fameux Raymond Lulle, né à Palma, en 1235, s'occupe de tout ce qui concerne l'art et l'archéologie du pays[1]. Elle publie le *Boletino arqueologico Luliano* qui en est à sa sixième année d'existence, et a fondé un musée au *Colegio de la Sapiencia*, place San Geronimo. L'édifice lui-même est assez élégant ; une cour intérieure, carrée et entourée d'arcades, en occupe le centre ; elle est ornée de la statue de Raymond Lulle. Dans les gale-

1. Suivant les statuts que j'ai sous les yeux et qui paraissent fort bien compris, l'objet de la Société est : 1° de faire naître et seconder toutes les idées tendant à honorer la mémoire de son patron Raymond Lulle ; 2° de recueillir, garder, restaurer les objets d'art et d'archéologie, pour en former un musée ; 3° de visiter les monuments des Baléares et veiller à leur conservation ; 4° de donner des conférences d'art et d'archéologie ; 5° d'organiser des concours et des expositions.

rie, du rez-de-chaussée sont déposés de nombreux débris d'architecture; au premier étage sont exposées les peintures, environ deux cents tableaux dont plusieurs panneaux fort curieux. La bibliothèque est petite, mais contient, d'après le conservateur D. Bartholomeo Ferra, plusieurs manuscrits remarquables; un catalogue est en préparation. Parmi les objets antiques, je noterai plusieurs urnes cinéraires romaines renfermées dans des blocs de grès. Une petite collection de céramique est réunie aux bureaux de rédaction du *Boletino*, rue Palacio. Cette revue fait l'échange avec la plupart des publications intéressant l'archipel et l'Espagne continentale : *El Archivo*, périodique consacré à l'histoire et à l'archéologie, dirigé, à Denia, par D. Roque Chabas, et dont le tome XV a paru en 1890; *El Ateneo*, revue scientifique, artistique et littéraire, publié par l'*Ateneo Balear*; *Los libros*, organe de la Société bibliographique des Baléares, etc. J'ai vu aussi, à l'occasion de ma visite aux rédacteurs du *Boletin Luliano*, une publication hebdomadaire fort réussie, l'*Album de Mallorca*, qui comprendra une centaine de planches phototypiques de vues, de monuments et d'objets d'art de Majorque, puis les *Monuments primitifs et cyclopéens des Baléares*, de M. Cartailhac (1889), etc.

D. Jaime Planes, calle Merced, 41, amateur intelligent, a fait avec succès, tout récemment, dans le district de Manacor, des fouilles qui ont produit des antiquités romaines : très petits vases en terre fine de formes originales et revêtus d'un vernis à reflets dorés, vases ordinaires en terre samienne avec marques de potiers, lampes, fragments d'inscriptions, colliers en pâte de verre, etc. D. Planes possède aussi une petite collection numismatique dans laquelle j'ai remarqué une superbe médaille suisse à l'effigie du frère Claus d'Unterwalden (Nicolas de Flue).

D. Miguel Llado a réuni un médaillier spécialement majorcain, formé en partie de l'ancienne collection R. Manera. Je signalerai, parmi les raretés que ce médaillier renferme, un réal d'or de Jaime II que M. Campaner m'affirma n'être connu qu'à trois exemplaires, puis un réal d'argent de Charles II, peut-être unique.

M. Mack, consul d'Angleterre, collectionne les meubles, les faïences, les curiosités des Baléares, et possède des choses de prix. Il existe aussi des objets d'art et d'antiquité chez différents particuliers, mais le peu de temps dont je disposais ne m'a pas permis de tout rechercher ni de tout voir. Il y a à Palma plusieurs bouquinistes (Puigaredon, Guasp, etc.) et l'on trouve encore en abondance, chez les bijoutiers, les anciennes monnaies de Majorque. En somme, le pays paraît particulièrement propice aux archéologues et son excellent climat ne peut

qu encourager les voyageurs à suivre l'exemple de George Sand. Au Cercle, dont le local est somptueux, une bibliothèque riche en ouvrages espagnols d'art, d'histoire et de littérature, offre à l'étranger de précieuses ressources. Les cercles en général, en Espagne, sont pourvus de bonnes bibliothèques et j'ai eu parfois de véritables surprises en y rencontrant des livres qu'on ne songerait certainement pas à y chercher, le *Trésor de numismatique et de glyptique*, par exemple, à Alicante.

Je ne dois pas oublier de mentionner, avant de quitter Palma, le petit musée de peinture et de sculpture, installé dans le pittoresque édifice de la Bourse ou Lonja del Comercio.

Une carte archéologique de l'île, par M. Llabres, est, m'a-t-on dit, en préparation; elle facilitera beaucoup les recherches futures.

*Tarragone, 16 février et 15 octobre.* — Le Musée de Tarragone est peut-être le plus intéressant de l'Espagne, car il est exclusivement composé d'antiquités trouvées dans le pays, et assez riche. Disons tout de suite que, s'il a pu acquérir cette importance, c'est grâce au zèle incessant de son conservateur, D. Buenaventura Hernandez Sanahuja, mort depuis, qui a consacré sa vie tout entière à l'archéologie de sa ville natale. On lui doit non seulement la formation du Musée de la Société archéologique de Tarragone, mais encore la publication de nombreux opuscules sur l'histoire et les antiquités [1]. M. Sanahuja s'est appliqué à faire régner dans les collections un ordre parfait au moyen d'une minutieuse classification exposée dans un tableau synoptique affiché à la porte d'entrée. Les divisions chronologiques adoptées sont : époque préhistorique, époque héroïque, époque historique, guerre punique, période romaine, période chrétienne, etc., puis viennent les subdivisions. L'indication des objets du musée appartenant à chaque période est placée en regard. Les divisions sont peut-être trop multipliées et trop arrêtées pour pouvoir être toujours suivies dans la pratique; il y a bien dans tout cela un peu de fantaisie; mais en somme, il y a une recherche de méthode dont il faut louer l'auteur. L'excès contraire n'est que trop commun, et trop de musées ne sont que des capharnaüms où le désordre est rebutant. Je reproduirai plus

1. Citons: *Catalogo de los objetos que se conservan en el museo de la Sociedad arqueologica tarraconense*, 1852, in-18. — *Opusculos historicos, arqueologicos y monumentales*, 1884, in-8. — *Estudios sobre las monedas autonomas de Cose, de caracter iberico*, 1884, in-8. — *El indicador arqueologico de Tarragona*, 1867, in-8.

loin les grandes lignes de la classification adoptée au Musée de Madrid; elle est plus détaillée encore que celle de M. Sanahuja.

Parmi les objets du Musée de Tarragone, je citerai, au hasard de mes notes, une belle mosaïque représentant une tête de Méduse, Persée et Andromède, etc.; des inscriptions lapidaires: des marques de potiers et des graffites ibériens en grand nombre; une statue de Vénus, remarquable, bien que mutilée; des têtes de Trajan, d'Adrien, de Marc Aurèle et de Lucius Vérus; un nègre de bronze supportant une lampe; le modèle réduit d'une citerne romaine de Tarragone; des cippes minuscules fort curieux (le n° 4 me parut douteux); des vases en *barro sagontino* (poterie samienne); un médaillier dont la meilleure pièce est un *aureus* de Caracalla; une série de vases de bronze de formes variées, trouvés dans les ruines d'un temple; une charmante fontaine en marbre; une statue d'Hercule (n° 3), mutilée, d'une facture un peu lourde, mais non sans mérite; le fac-similé réduit du mur et de la porte cyclopéens du Rosario; des modèles des monolithes, silos et sépultures ouvertes dans la roche vive à Olerdula; le modèle, d'un mécanisme curieux, du puits cyclopéen de 47 mètres de la place de la Fuente; le moulage d'un petit bas-relief, peut-être gnostique, représentant un dieu assyrien (n° 9), pièce trouvée à Tarragone et conservée aujourd'hui chez M. de la Rada à Madrid; statue dite du Togado, déjà gravée par Florez, remarquable par sa chaussure à revers. Voilà pour l'antique; comme on vend des photographies des principaux objets (chez Torres, 36, rembla San Juan), je n'insiste pas.

Dans la section du moyen âge, je relève des sceaux, des parchemins enluminés, de charmantes têtes en marbre d'un travail très fin, du monastère de Poblet, ruiné en 1835; une peinture sur bois où sont figurés les moines dudit monastère; du papier fabriqué à Tarragone dès le XIVe siècle; du papier de 1255 de fabrication arabe; d'étranges demi-disques en pierre noire couverts de caractères romains et de figures bizarres que M. Sanahuja attribue aux Templiers; une amphore avec inscriptions coufiques; les ferrures des portes du palais de Jaime II au monastère de Santa Creus, etc.

Une petite bibliothèque est attenante au musée. Quelques objets obscènes, antiques, ne sont pas exposés. Il existe des catalogues manuscrits extrêmement détaillés dus à l'infatigable zèle de M. Sanahuja. Celui qui concerne l'épigraphie est un chef-d'œuvre de patience; les inscriptions sont dessinées avec une exactitude presque photographique. C'est chez M. Sanahuja que je les ai vus, avec un autre manuscrit petit in-folio, intitulé *Recuerdos monumentales de Tarragona*; j'y

ai remarqué, entre autres, le plan d'une boucherie romaine sur le forum et celui du forum lui-même, tracé sur une toile transparente s'appliquant sur un plan de la ville moderne à la même échelle. Cette ingénieuse disposition permet de se rendre compte de l'exacte situation des ruines. La cathédrale actuelle occupe l'emplacement du temple de Jupiter Capitolin. M. Sanahuja a encore chez lui d'autres manuscrits de sa main, des mémoires inédits sur *la langue des Ibères*, sur *la mosaïque découverte au Palau près Barcelone*, un *Dictionnaire numismatique*, etc. Il possède aussi quelques antiquités, une trouvaille d'environ cent cinquante bronzes à fleur de coin de Claude Ier faite en 1872 près de Tarragone, trois tessères de gladiateurs, en os, rectangulaires, aux noms de *Fortunatus*, *Montani*. et *Fur*. ; la curieuse restitution d'une serrure romaine.

Dans ma seconde visite au musée, je notai une belle bague wisigothe portant gravée la légende REVERENTIO TVO MACARI VIVAS, et M. Sanahuja me signala une inscription inédite que voici :

D · M ·
C · SVLPIC · SYNTROPI ·
TVTOR OPTIM · B · M
C · SVLP · FAVENTINVS
HERES

Le soir (le local étant trop mal éclairé de jour), je pris à la lumière du magnésium plusieurs photographies des salles et des principales statues du Musée.

Le sympathique vice-consul de France à Tarragone, M. Olivier Ordinaire, amateur de photographie très distingué, me fit faire, avant mon départ, une promenade archéologique autour des murs cyclopéens de la ville, et me donna diverses photographies de monuments et de sites du pays.

En terminant ce que j'ai à dire de mon séjour à Tarragone, je rappellerai aux archéologues certains fragments lapidaires d'une authenticité contestée recueillis jadis par M. Sanahuja dans les travaux du port. Selon lui, ils appartiendraient à un sarcophage égyptien et rappelleraient l'expédition des Argonautes[1]. Le style, extrêmement

1. *Resumen historico-critico de la ciudad de Tarragona desde su fundacion hasta la epoca romana, con una explicacion de los fragmentos del sepulcro egipcio descubierto en mayo de 1850.* Tarragona, 1876. — S. Sanpere y Miquel, *Origens y fons de la nacio catelana*, Barcelone, 1870, in-8, p. 265, descriptions et dessins de ces fragments. — Personne, à Tarragone, n'a pu me dire ce

bizarre, inspire une juste méfiance; mais il ne faut pas condamner trop vite un objet pour la seule raison qu'il sort de ce qu'on a l'habitude de voir. J'ignore ce que ces fragments sont devenus; il serait à souhaiter qu'ils fussent soumis à une nouvelle inspection et que leur procès fût revisé.

*Valence, 20 février et 16 octobre.* — L'*Université* possède un médaillier, des antiquités variées et plusieurs manuscrits de grand prix. Le médaillier[1] comprend environ quatre mille pièces, parmi lesquelles des raretés, mais il y règne un grand désordre, sauf dans la série romaine. Beaucoup de lots sont encore enfermés dans des boîtes et dans des plis de papier, ce qui rend un examen sérieux impossible. Toute la collection serait à expurger et à reclasser. Parmi les romaines, j'ai remarqué un médaillon d'Aelius coulé, un Antinoüs de coin moderne, des grands bronzes de Pertinax faux, des grands bronzes celtibériens faux également, par contre quelques très beaux *aureus*. La série grecque renferme un Ptolémée Philopator, de grand module, en or. Parmi les manuscrits, il y en a de toute beauté, provenant du couvent de San Miguel de los Reyes, par exemple, un Tite-Live de

qu'ils sont devenus. En 1857, diverses antiquités égyptiennes, un sarcophage en bois avec dorures, une momie en parfait état, et un grand nombre de petites statuettes en bronze, semblables à celles qui viennent d'Égypte, furent découvertes dans les ruines de l'ancienne ville, sur le plateau qui domine le port, M. Gauckler, ancien constructeur de chemins de fer en Espagne, m'a dit les avoir vues sur place, en même temps qu'il a pu constater des maisons, des rues où se voyaient encore des ornières, etc. Les maisons, très primitives, étaient rectangulaires, à double compartiment, avec un foyer, au fond, et, sur les côtés, des bancs de terre.

Dans une lettre du 23 mars 1892, M. Ordinaire, que j'avais consulté sur ces détails, voulut bien me répondre : que le *Resumen* de M. Sanahuja avait été retiré du commerce et brûlé par l'auteur, celui-ci ayant reconnu que le sépulcre n'était pas égyptien ou craignant qu'il ne fût faux ; que le plateau élevé qui dominait le port et qui est aujourd'hui englobé dans la ville, a en partie disparu, creusé jusqu'au niveau du port même par les carriers pour l'extraction des matériaux nécessaires à la construction de la jetée. Le reste est formé de terrains à bâtir où l'on a récemment ouvert une rue. Une idole de bronze égyptienne de cette provenance est actuellement au Musée.

Depuis, notre estimé consul, avec une obligeance vraiment sans bornes, m'a fait parvenir une copie du livre brûlé par M. Sanahuya, ainsi que d'excellentes photographies du « sépulcre égyptien » et du sphinx conservé au musée : avec ces précieux documents, l'enquête que je compte faire à mon prochain voyage ne manquera pas d'être fructueuse.

1. Voir sur ce médaillier : *Anuario del cuerpo de archiveros*, 1881-82, p. 225, et mes *Notes sur les collections numismatiques de l'Espagne*, déjà citées.

1474, manuscrit italien richement enluminé; un *Roman de la Rose* du XIVe siècle, également illustré; un Virgile, in-folio exécuté à Milan en 1565, avec enluminures d'une rare finesse, qui paraît avoir appartenu, comme les autres, aux ducs de Calabre; une carte géographique sur parchemin dessinée à Messine en 1563, de même provenance. Divers incunables attirèrent aussi mon attention : je noterai un *Tirant le Blanc*, de Valence, 1490. Parmi les petits objets d'archéologie, je remarquai surtout des bagues antiques et des pierres gravées (67 numéros). Le conservateur des collections universitaires est D. Vicente Chirivella, qui se mit à ma disposition avec une extrême obligeance.

Le *Musée provincial* se compose principalement de tableaux (le catalogue, publié en 1867, indique 1125 numéros), de bas-reliefs modernes en terre cuite, de tapisseries. Dans le même édifice, le *Musée de la Société archéologique* a des inscriptions romaines et médiévales, des tableaux, des sculptures, un modèle du théâtre de Sagonte, etc... [1].

A la *Cathédrale*, on montre deux tapisseries très belles, et, dans le trésor, les traditionnels deniers de Judas, représentés ici par des tétradrachmes de Rhodes, faux, en cuivre argenté.

Entre les collections particulières de Valence, je ne visitai que celle du marquis Dos Aguas, dont le palais est lui même une curiosité artistique signalée par tous les guides; elle comprend des armes, des carrosses anciens et une série curieuse de mors de chevaux.

A Valence, je vis, pour la première fois, s'exercer un commerce singulier, heureusement inconnu en deçà des Pyrénées : l'achat de la fausse monnaie pour la fonte. On connaît cette plaie de l'Espagne; dans aucun pays peut-être il ne court autant de monnaie fausse, et, il faut l'avouer, les fabricants, souvent impunis, sont arrivés parfois à atteindre une rare perfection. Je pus faire chez Ramon Aguilón une étude comparée de la fausse monnaie espagnole et acquérir un bon nombre de spécimens. Après tout, cela intéresse les numismates de l'avenir. Je saisis l'occasion pour recommander à mes confrères et, en général, aux voyageurs qui font un séjour prolongé dans la péninsule, le curieux volume de D. Antonio Garcia Gonzalez, employé à la Monnaie de Madrid, dans lequel les procédés des faussaires sont étudiés de près [2].

1. Ouvrages à consulter sur Valence : Valverde, *Guia del viajero en los antiguos reinos de Valencia y Murcia*, Madrid, 1889, in-8. — Pascal Aguilar, *Valencia antigua y moderna*, 1887, in-8. — Valverde, *Mapa de la provincia de Valencia*. — Th. Llorente, *Valencia*, dans la collection *España, sus monumentos*, etc.

2. *Tratado teorico practico de las monedas falsas españolas*. Madrid, G. Hernando, 1882, in-8. — On vend à Barcelone, sous le nom de *Revelador monetario*

A Valence paraît, sous l'habile direction de D. Roque Chabas, chroniqueur de la province d'Alicante, une revue des sciences historiques intitulée *El Archivo*, qui contient maint article intéressant pour l'archéologue. Je citerai, dans les derniers fascicules : *Un discours sur l'archéologie* (chrétienne), par le directeur (déc. 1891), où sont nommés tous les savants espagnols qui s'occupent actuellement de ces études; — *Mémoire sur l'organisation des Archives*, analyse d'un livre de D. Carmelo Echegaray, où est dénoncée la dilapidation des riches archives d'Elche ; — *Trésor de monnaies grecques* de Mongo (juill. 1891); — *Iliberis et Grenade* (sept. 1891); — *Les mozarabes valenciens* (juill. 1891); — *Un roi d'Espagne inconnu* (Achila) (déc. 1891); etc.

*Sagonte (Murviedro), 22 février.* — L'excursion à Sagonte est une des plus intéressantes; le site qu'occupait cette fameuse cité est superbe; les ruines sont assez bien conservées et leur intérêt est encore avivé par les souvenirs qui s'y rattachent. Le jour où je m'y rendis, on jouait, sur le petit théâtre local, un opéra nouveau intitulé *Sagunto*, par MM. Mezquita et Giner, qui avait été représenté à Valence, pour la première fois, cette année même. Cette œuvre est à signaler par la préoccupation que témoignent les auteurs de la vérité archéologique : des notes historiques et topographiques très étendues sont placées à la fin du livret.

La publication toute récente d'un livre très complet sur l'histoire et les monuments de Sagonte me dispense d'entrer dans des détails sur cette ville[1]. L'auteur, M. le Dr Chabret, qui vit à Murviedro même, possède un petit médaillier où je remarquai une obole de Sagonte inédite et diverses monnaies de la même ville, contremarquées, puis une collection d'antiquités locales renfermant beaucoup de marques de potiers, une urne cinéraire de terre cuite de la forme classique du pays, c'est-à-dire cylindrique, à rebords plats et recouverte d'une sorte de soucoupe, trois curieux caissons de plafond en terre cuite du xve siècle.

*Almansa, 24 février.* — Ici commence mon enquête sur le *Cerro de los Santos*, but principal de mon voyage. On trouvera dans la

*Wirpse*, un crayon spécial, composé chimique, servant à reconnaître la fausse monnaie.

1. D. Antonio Chabret, *Sagunto, su historia y sus monumentos*. Barcelone, 1888, 2 vol. in-8.

note spéciale que j'y consacre, le récit de mon séjour à Almansa, à Montealegre, au Cerro, à Yécla et à Elda.

*Alicante, 6 mars et 7 novembre.* — Il n'y a pas de musée public à Alicante[1]. Quelques collections ont été réunies par des particuliers : je visitai celles que je pus. M. le professeur N. Cuenca possède un médaillier romain et celtibérien. Le marquis del Bosch a diverses antiquités et des objets d'art, dont une élégante mosaïque romaine trouvée dans sa *hacienda* de Fresneda, près Alicante ; il en conserve d'autres dans sa villa d'Archena près Murcie. D. Arturo Salveti possède, entre autres curiosités, une gigantesque amphore hispano-mauresque. La collection de feu Aureliano Ybarra, la plus belle d'Alicante, a été transportée à Elche à la mort du propriétaire : c'est donc là qu'il me faut aller la voir.

Chez un marchand de drap, D. Salvador Llopis, je vis un grand plat de terre cuite de $0^{m},48$ de diamètre, rappelant par sa forme et la disposition de ses différentes parties les produits de l'industrie hispano-mauresque. L'*umbo* porte une figure debout tenant une lance et trois javelots ; il est entouré de deux inscriptions circulaires celtibériennes, séparées par une zone de palmettes : c'était absolument le plat de M. Stanislas Baron publié par M. Heiss dans la *Gazette archéologique* de 1888, sous le titre de *Plat celtibérien en terre cuite trouvé à Ségovie*. Et en effet, vérification faite au moyen de photographies, les deux plats étaient identiques. J'en rencontrai ensuite un troisième, semblable, dans la collection Ybarra. Le plat Llopis, qui a passé depuis à M. Alejandro de Riques, à Barcelone, est, comme les autres, en terre rouge brique, couverte d'un vernis noirâtre. Terre et vernis ressemblent à ceux de la poterie courante d'Alicante. Le vernis présente des piqûres paraissant dues à l'action d'un acide. Des taches foncées, peut-être de noir de fumée, sont visibles çà et là. Dans les creux se trouvent des traces de plâtre. Le plat est intact et la provenance indiquée est Murcie. L'exemplaire Ybarra a été cassé intentionnellement et recollé. Selon moi, et je me trouve d'accord avec feu Pujol y Camps, l'académicien, qui avait vu celui de Ségovie, tous ces plats sont modernes. L'examen des légendes confirme absolument mon opinion. Toutes les lettres dont elles se composent sont copiées dans l'ouvrage si répandu de Velasquez, *Ensayo sobre los alfabetos de las letras desconocidas* (1752), et on les a tirées non seulement de l'alphabet celtibérien de

1. Pourquoi cette dérogation au décret de 1887 ? Alicante est capitale de province.

la planche V, mais encore des autres, qui sont figurés dans le même ouvrage : grec primitif, étrusque, samaritain, bastulo-phénicien, etc. Ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à signaler ce goût des faussaires espagnols pour les mélanges d'alphabets.

D'Alicante on peut gagner Denia, l'ancien *Dianium* dont M. Roque Chabas a publié l'histoire en un volume orné de planches d'antiquités. Le mauvais temps m'empêcha d'entreprendre cette excursion, assez longue du reste. Les terrains où s'élevait le grand temple de Diane appartiennent, m'a-t-on dit, à MM. Casto Merle et Morant. J'y pense faire des fouilles à mon prochain voyage et j'ai déjà réuni une partie des renseignements nécessaires à cet effet.

*Elche, 8 mars et 9 novembre.* — La collection Ybarra est actuellement chez un parent du propriétaire primitif, M. le Dr Campello. Formée d'objets découverts dans les fouilles de M. Aureliano Ybarra, à Elche, l'ancienne *Illici*, elle y est retournée en attendant son transport au Musée de Madrid, qui vient de s'en rendre acquéreur. Les principaux objets ont été publiés par M. Ybarra dans un bel ouvrage illustré de planches : *Illici, su situacion y antiguedades*, imprimé à Alicante en 1879. On y trouve des monnaies, des mosaïques, des sculptures fort belles, une statuette de bronze assez remarquable représentant un poète assis et déclamant (?), des haches de cuivre plates et minces, d'un type particulier, etc.

D. Pedro Ybarra, frère de feu Aureliano, artiste de talent et élève de l'École de diplomatique, vit à Elche où il s'occupe également d'archéologie ; il a poursuivi les fouilles, formé une petite société et recueilli bon nombre d'antiquités, lampes, 112 marques de potier, fragment de mosaïque avec GALATEA, etc. Je visitai, en sa compagnie, la grande mosaïque de Galatée découverte par D. Aureliano Ybarra ; l'auvent construit pour la préserver s'est effondré, et elle est aujourd'hui presque entièrement détruite. Je suis étonné que l'Ayuntamiento d'Elche ne prête aucun appui aux efforts si louables de M. Ybarra pour la conservation des antiquités locales.

Le marquis de Lendinez possède un véritable musée : armes, meubles, tableaux, faïences, amphores romaines et marques céramiques, deux petits autels romains avec inscription, fragment de statue antique (deux pieds d'enfant d'un gracieux travail), chapiteaux du moyen âge, grand médaillier comprenant des pièces de toutes séries. Le propriétaire étant absent lors de ma visite, je ne puis donner plus de détails ; c'est grâce au Dr Campello que j'ai pu pénétrer dans le sanctuaire.

Ayant appris qu'une trouvaille de bijoux et de monnaies romaines avait été faite à Santa Pola, entre Elche et Alicante, je m'y rendis sur le champ. D. Antonio Murtula avait en effet trouvé et gardé chez lui deux beaux colliers antiques, l'un composé de grains polygonaux en or et muni d'un fermoir allongé, l'autre formé de rondelles d'or et d'agate alternées, un *aureus* de Marc-Aurèle monté en bague, deux *aurei* de Gallien (Cohen, 2e édition, nos 1353 et 1356), un *triens* d'Arcadius. MM. de la Rada et Malibran ont parlé de cette trouvaille déjà ancienne dans un mémoire adressé en 1871 au ministre du Fomento. M. Murtula a de plus trouvé dans sa propriété des inscriptions et des sculptures romaines.

*Murcie, 9 mars et 12 novembre.* — Le *Musée provincial* a quelques bonnes statues romaines provenant de Mazaron, la *Ficaria* des Romains, deux grandes haches de pierre, de provenance locale, des sculptures du *Cerro de los Santos*, trois petits bustes de marbre d'un laraire découvert à Carthagène en 1865, un grand seau romain en toile et bois bitumé, bien conservé, trouvé dans une mine ancienne à Mazaron, et ayant servi à l'extraction des eaux et des minéraux, un petit médaillier de huit cents pièces environ, etc.

D. Javer Fuentes y Ponte, architecte, s'occupe avec zèle d'archéologie; il a bien voulu m'envoyer des estampages d'inscriptions, déjà relevées d'ailleurs par les éditeurs du *Corpus*; il possède une soixantaine de haches en pierre provenant surtout d'Espagne.

D. Andres Baquero, professeur, possède divers objets antiques qui ne manquent pas d'intérêt. Je citerai d'abord une lampe romaine de Mazaron, ayant au milieu le chrisme et, à l'entour, un cercle d'empreintes en relief d'un triens d'Anastase (?), la face alternant avec le revers. Une lampe analogue a été donnée au Louvre par M. de Saulcy. Je mentionnerai encore un curieux disque de bronze, muni d'une bélière, avec double légende circulaire d'un très faible relief, **PAVLINE VIVAS — SEMPER SEDAS**; chaque lettre est percée d'un ou plusieurs trous ronds; au milieu du disque se trouve une petite saillie. Cet objet, dont il est difficile de préciser l'usage, a été trouvé dans un tombeau, avec un autre identique et mieux conservé. Ce second exemplaire aurait été donné, en 1870, au général San Roman, dont la collection de livres a passé à l'Académie d'histoire; j'ai vainement cherché à le retrouver en passant à Madrid. M. Froehner m'assure avoir vu une plaque analogue chez M. Martinetti, l'antiquaire romain bien connu. Selon M. Le Blant, le mot *sedas* de l'inscription est peut-être

pour *sedeas*, et l'acclamation s'adresserait alors à un évêque. M. Baquero a également un petit médaillier.

De Murcie je m'étais rendu, en 1886, à Lorca, où j'avais vu le beau médaillier de D. Francisco Canovas-Cobeno ainsi que ses antiquités, puis le médaillier de D. Eulogio Saavedra.

La littérature historique et archéologique de Murcie et de ses environs est assez riche. Je rappellerai les *Discursos historicos de la ciudad de Murcia*, de Francesco Cascales, 1775; le *Correo literario de Murcia* fondé en 1792; enfin le beau volume de M. R. Amador de los Rios sur Murcie et Albacete, dans la collection *España, sus monumentos*, etc., 1889.

*Albacete, 11 et 15 novembre.* — Le petit *Musée*, dans le local de la Députation provinciale, est rudimentaire et ne contient guère que quelques dons particuliers, monnaies, haches de bronze, céramique, dont trois vases de terre curieux, fragments de sculpture du Cerro de los Santos, la *vicha* de Balazote, sur laquelle je reviendrai; il semble voué à l'abandon, et la Députation ne vote aucun fonds pour l'entretien. Espérons que cet regrettable état de choses changera. Le goût de l'art et de l'antiquité n'est pas complètement nul à Albacete. MM. l'avocat Rentero, secrétaire de la Commission des monuments, et Ricardo Archillas, secrétaire de la Députation, s'intéressent beaucoup à l'archéologie. M. Buonaventura Conangla a un médaillier assez considérable, dont la principale rareté est un denier frappé à Tolède par la reine Urraca; il possède encore des pointes de flèche en silex, trois flèches de pierre, une amulette phallique, etc., trouvées dans la province.

*Cordoue, 13 mars.* — Le *Musée* de Cordoue est bien plus visité par les voyageurs que ceux dont je viens de parler, cette ville étant placée sur la grande ligne de chemin de fer, trajet habituel des touristes. Laurent (de Madrid) a photographié les principaux objets. M. Hübner a relevé toutes les inscriptions. Un catalogue manuscrit de M. Rafael Romero, le savant conservateur, directeur de l'École des beaux-arts, a été commencé en 1883. Aussi, je serai bref; je noterai seulement, n° 430, une cloche de bronze hémisphérique, de $0^{m},20$, avec inscription mozarabe de l'an 875; n$^{os}$ 112-115, curieux bustes romains de terre cuite, de $0^{m},05$ à $0^{m},10$; n$^{os}$ 422-423, carreaux de terre cuite wisigoths, avec inscription.

Moins connue est la collection de sculptures antiques de la maison Villazevallos. Cette collection de formation ancienne, comme en

témoigne un manuscrit du siècle dernier, conservé à la Colombine de Séville, que j'ai décrit dans la *Revue archéologique* de 1890, est vraisemblablement un débris du grand musée de Pedro Leonardo de Villazevallos, mort en 1774. Toutes ces sculptures romaines et mozarabes, statues, cippes, chapiteaux, etc., sont réunies dans la cour du l'hôtel Villazevallos ; il est question de les acquérir pour le Musée. Les archives de la maison contiennent des papiers relatifs à la collection.

Parmi les particuliers de Cordoue possesseurs de collections, je citerai M. le Dr Andres de la Oliva, qui a un petit médaillier, et M. Rivera Romero, qui recueille spécialement les monnaies d'Obulco.

*Séville, 17 mars.* — Séville offre de grandes ressources aux archéologues et aux historiens de l'art. Elle possède un bon *Musée de tableaux* et ses églises renferment de veritables trésors. Son *Musée archéologique* a des marbres superbes provenant d'Italica [1]. La *Bibliothèque colombine* est célèbre [2]. Les *Archives des Indes*, à la Lonja, sont une mine inépuisable de documents. Les *Archives municipales* [3], également riches, sont logées à l'hôtel de ville, à côté de diverses antiquités locales et d'une *Bibliothèque* d'ouvrages modernes concernant le pays, bien composée et d'un accès facile [4].

1. On peut se procurer des photographies des principaux.

2. Malheureusement, elle a été dépouillée jadis, par des vols, d'une partie de ses trésors les plus précieux en manuscrits et incunables. — Cf. Henri Harrisse, *Grandeza y decadencia de la Colombina*. Séville, 1886, in-12. — *Memoria respectiva à las tareas, reformas y adquisiciones en la biblioteca capitular-columbina*, 1878-1888, in-8. — Il existe un *Règlement* imprimé, 1889.

3. Velazquez y Sanchez, *El archivo municipal de Sevilla y su historia*. Séville, 1864, in-8.

4. Voici quelques titres d'ouvrages utiles qui s'y trouvent : *Revista de España*, collection complète. — *España, sus monumentos*, etc., déjà cité, collection complète. — Simonet, *Glosario de voces ibericas, y latinas, usadas entre los Mozarabes*, 1888. — Ortiz de Zuniga, *Anales eclesiasticos y seculares de Sevilla desde 1246 hasta 1671*. — Piferrer, *Mobiliario de los reinos y señorios de España*, 1855. — *Correo de Sevilla*, de 1803 à 1808. — Ruiz Leon, *Inventario de la lengua castellana*, 1879. — Argote de Molina, *Nobleza de Andalucia*, 1588. — Rodrigo Caro, *Antiguedades de Sevilla*, 1634. — Gonzalez de Leon, *Noticia historica del origen de los nombres de las calles de Sevilla*, 1839. — Céan Bermudez, *Sumario* (déjà cité). — *Nuevo nomenclator de las ciudades, villas, lugares y aldeas de España*, 1876. — Darregaray, *Historia de los ordenes de caballeria española*, 1865. — Madoz, *Diccionario geografico-estadistico-historico de España*. — Riera, *Diccionario geografico-historico*, etc., *de España*. — Roque Barcia, *Diccionario etimologico de la lengua española*, 1880. — Guichot, *Historia de Andalucia*, 1869, avec un atlas où l'on trouve de curieux monuments du culte

La *Société économique des Amis du pays*, dont le secrétaire zélé est D. Rodrigo Quiros, un confrère en numismatique, a également une bibliothèque formée à peu près sur le même plan. Le *Circulo de Labradores* a une belle bibliothèque contenant de grands ouvrages d'histoire et d'archéologie. L'*Ateneo y Sociedad de excursiones*, installé dans un local confortable, a un petit Musée géologique et archéologique et une bibliothèque qui reçoit un assez grand nombre de revues et journaux scientifiques. La *Société des bibliophiles andalous* publie des ouvrages qui ne laissent rien à désirer sous le rapport du goût et des soins typographiques. La *Commission des monuments* a pour but principal de veiller à la conservation des ruines d'Italica. Voilà pour ce qui concerne les établissements publics et les sociétés savantes. Énumérons maintenant les collections particulières.

M. le duc de T' Serclaes a une riche bibliothèque espagnole et prépare une bibliographie nationale qui rendra d'incontestables services ; il a possédé autrefois une des plus belles collections numismatiques de la péninsule.

D. Antonio Ariza a une grande collection de vases, lampes, ustensiles de bronze, bijoux, marbres, inscriptions, pierres gravées, livres, manuscrits archéologiques, et en permet libéralement l'accès aux amateurs.

D. Francesco Caballero-Infante a longtemps recueilli les monnaies arabo-espagnoles sur lesquelles il a écrit divers opuscules témoignant d'une réelle compétence. Aujourd'hui, il s'est tourné vers les antiquités romaines et en a réuni une fort belle série, la plupart trouvées dans le pays. Le propriétaire a mis une entière bonne grâce à me faire les honneurs de sa collection. Je citerai, avec sa permission, les pièces principales : une grande et belle intaille de $0^{m},04$, ovale, en onyx à deux couches, trouvée en Andalousie, et représentant les saints Sergius et Bacchus, martyrs en Syrie, au III^e siècle, laurés, debout en costume militaire, une étoile au-dessus du front,

d'Isis à Séville. — Serrano, *Diccionario universal de la lengua castellana*, 15 volumes in-folio. — Delgado, *Monedas autonomas de Espana*. — *Cronica general de Espana, o sea historia de sus provincias*, 12 volumes in-folio. — Amador de los Rios, *Historia de los Judios de España*, 1878. — *Museo español de antiguedades* (déjà cité). — Codera, *Numismatica arabigo-española*.— Gongora, *Antiguedades prehistoricas de Andalucia*. — Garucci. *Storia della arte christiana*. — Le catalogue des archives municipales, grande collection in-folio. — *Archivio hispalense, revista historica*, etc., 1886-88. — *Catalogo de la biblioteca columbina. Libros impresos*, t. I^er, 1888. — Gestoso, *Guia artistica de Sevilla*, 1886. — Le même, *Del antiguo pendon de la ciudad de Sevilla*, 1888, etc., etc.

tenant une lance; la légende donne les noms des saints; — une curieuse boîte romaine en ivoire contenant trois deniers du Haut Empire; — une belle spatule de bronze incrustée d'argent, trouvée dans un tombeau, à Ecija, avec la boîte ci-dessus; — une belle bague romaine en or, avec cornaline gravée; — une bague du moyen âge en or, avec perle montée sur une fleur de $0^{m},02$ de relief, trouvée à Guadalcanal; — des cuillers d'argent romaines de Villafranca de los Barros; — une lampe signée *Cai* VIC*ci* ACA*demi* (?) avec Isis, Anubis et Harpocrate; — une tête de Pallas casquée, d'Italica, en terre cuite, de $0^{m},15$; — une grande et belle lampe à quatre becs, de $0^{m},22$, trouvée à Alicante; — un petit buste celtibérien, de terre cuite, provenant de Clunia; — un énorme dé arabe en bronze, trouvé à Jativa, etc., etc.

D. Francisco Gago, récemment décédé, avait formé un véritable musée de livres, d'antiques et de monnaies. Cette collection sera prochainement mise en vente; le catalogue est en préparation. Le médaillier est considérable : 800 monnaies de l'Espagne antique, 500 de la République romaine; 100 grecques; 3,000, dont 70 *aurei*, de l'Empire romain; 112 byzantines, dont 12 en or; 30 wisigothes en or; 300 hispano-arabes; 2 à 300 monnaies espagnoles du moyen âge; 2 à 300 monnaies modernes et papales. Un *aureus* de Domitia et un grand nombre de deniers consulaires sont d'une conservation hors ligne. Parmi les objets antiques je mentionnerai : une belle urne cinéraire de granit à base mobile, de $0^{m},42$, de Villafranca de los Barros; — un buste de femme en terre cuite, de $0^{m},21$, d'Italica; — une biche allaitant son faon, sculpture punique, d'Osuna; — une stèle punique de Marchena (voir l'A*tlas* de Guichot pour les monuments du culte d'Isis à Séville); — quatre briques chrétiennes à inscriptions; — les Travaux d'Hercule, huit dalles de marbre grossièrement gravées, suspectes; — enfin une inscription de Villafranca, acquise par M. Gago peu de temps avant sa mort ($0^{m},25$ sur $0^{m},45$) :

D · M · S ·
T I B · C L
FESTI
ANN · XXIIII
LEG · VII
GEM · FEL ·

Le palais des Montpensier renferme, dit-on, les dépouilles d'un cimetière néo-chrétien découvert dans le parc même du palais. Ces antiquités ne sont pas visibles.

D. José Gestoso est un érudit et un collectionneur qui a beaucoup écrit, et avec une grande compétence, sur les monuments, les arts et les métiers de Séville au Moyen Age, en se servant des archives des églises et autres. Il a chez lui un beau choix d'antiques, d'objets d'art, de meubles, etc., réunis avec le meilleur goût.

D. Saturnino Fernandez recueille également des objets d'art de grand prix du Moyen Age et de la Renaissance. Il a quelques antiques provenant de la Peña de la Sal, l'ancienne *Arva*, dont il est propriétaire.

D. Fernando Belmonte, attaché aux Archives des Indes, a un grand médaillier : plus de 5,000 monnaies antiques et méridionales de l'Espagne.

M. Léonce Barrau, ingénieur, a d'intéressantes cartes anciennes du pays, qu'il a bien voulu mettre à ma disposition.

D. Gregorio Palomara a un petit médaillier (Espagne et antiques), et D. Francisco Collantes, un médaillier espagnol assez riche.

M. Nieto, et, suivant le *Guide de Séville* de Zarzuela, qui a eu l'heureuse idée de citer les collectionneurs, MM. Lerdo de Tejada, Ignacio Fuenmayor, Manuel Williams, D. Manuel Ursaiz, D. José Maria de Hoyos, D. Eduardo Cano, D. José Maria Ascensio, le comte d'Ybarra, D. Manuel Bennetot, le marquis de Motilla, le marquis de Grañina, le baron de Sabasona, D. Eduardo Sanchez (marchand), D. Manuel Almonte (marchand), etc., etc., ont, soit des monnaies, soit des antiquités, soit des peintures, mais les indications de ce guide sont parfois erronées. Ce qui est certain, c'est que le goût des collections est ancien à Séville ; M. Gestoso en a relevé un bon nombre depuis celle d'Argote de Molina, qui recueillait en 1574 « libros, animales, aves y curiosidades de las Indias ».

Un prêtre, D. Manuel de la Peña y Fernandez, s'occupe d'archéologie préhistorique, sujet sur lequel il a écrit un livre cité plus haut. En 1889, M. le professeur Sales y Ferré préparait une carte archéologique de l'Andalousie, en collaboration avec un jeune et zélé antiquaire, M. Jose Cascales, qui s'est retiré depuis à Villafranca de los Barros, où dans un journal, l'*Eco de los Barros*, il s'efforce de répandre le goût des recherches historiques [1].

1. Les archéologues d'aujourd'hui auraient profit, je crois, à consulter les travaux de leurs devanciers des siècles passés, et à user des précieux manuscrits archéologiques des XVII^e et XVIII^e siècles conservés à la Colombine, aujourd'hui accessibles grâce à D. Simon de la Rosa, son savant conservateur. J'en ai fait connaître quatre, dans la *Revue archéologique* de 1890, celui du P. Hierro

*Environs de Séville.* — L'Andalousie, l'ancienne Bétique, était très peuplée autrefois, ainsi qu'en témoignent les nombreuses ruines qui la couvrent. Elle serait un terrain fructueux pour l'archéologie, si des fouilles méthodiques y étaient faites. Voici quelques exemples personnels qui prouvent la vérité de mon assertion.

A peu de distance de Séville, à l'ouest, se trouve le beau *dolmen*

1765, coté 339-105; celui de Guillaume Thyrry, avec notes de Zevallos, 1748, coté 339-105 : un troisième, sans cote ni nom d'auteur, postérieur à 1801 ; un quatrième, de Joseph Maldonado, intitulé *Varias antiguedades.* Cette fois, M. de la Rosa m'en communiqua un cinquième, in-folio, coté 337, ayant au dos : *Inscripc. m. s. de Cir. varios* 131-190-105, et signé Banes de Salcedo, 1693. C'est, comme les autres, un recueil de dissertations de divers auteurs sur des sujets variés d'archéologie du pays. En voici le sommaire : un traité des antiquités de San Lucar, les inscriptions de cette ville, copiées par D. Martin Vasquez Ziruela ; corrections et additions à des inscriptions publiées par Rodrigo Caro ; extraits du ms. de R. Caro, *De veteribus Hispanorum diis*, ms. qui paraît s'être perdu aux Pays-Bas, où il avait été envoyé pour l'impression, dit une note ; inscriptions antiques de la Bétique, tirées d'un ms. anonyme ; inscriptions et monnaies de Spoletinum ; extraits d'un voyage de Madrid à Cadix en 1645 ; inscriptions extraites de divers auteurs ; antiquités de Montemayor ; inscriptions de San Juan de la Peña, Perpignan, Tarragone, Valence, Sagonte, Barcelone, etc., de Santiesteban, de Vilches, de Cadix, d'Aragon, Jaen, Lora, Baeza, Andujar, Martos ; vase d'argent découvert à la villa de Torres, avec figure, sorte de gobelet, avec inscription celtibérienne de treize lettres ; inscriptions de Villafranca, de Santa Potenciana, Ayona, Ubeda, Villanueva ; pierres dans la maison du duc d'Alcala à Séville, de San Isidro del Campo, et d'Alcala del Rio ; inscriptions de Naples conservées dans la bibliothèque de D. Juan de Valenzuela, à Grenade ; épitaphe trouvée à Sichem, en 1531 ; épitaphes de Flandre ; pierres d'Alcandete et de Medina Sidonia ; inscriptions d'Alcolea, Italica, Tarragone, Montiel, Villa-Robledo, Ecija, Aguilar, Lora, Estepa ; autres tirées d'un ms. de la bibliothèque du duc d'Alcala : liste de monnaies de la République romaine ; pierres de Porcuna ; inscriptions de Séville, Carmona, Arcos, Alcala de Guadaira, Aroche, El Amaden, Fregenal, Alcala de los Gazules, Roda ; catalogue de monnaies municipales grecques et de *desconocidas.* Le compilateur, qui signe Banes de Salcedo, dit à la fin qu'il a copié les inscriptions dans les papiers de D. Martin Vasquez Ciruela, presque toutes écrites de sa main. On saisit sans peine par cet aperçu l'intérêt qu'ont ces recueils pour les travailleurs actuels, pour les éditeurs du *Corpus* par exemple. M. Hübner m'écrivait qu'il n'avait pu les consulter. J'aurais peine à croire que dans le nombre des inscriptions, il n'y en eût pas quelques-unes aujourd'hui disparues et dont ces notes manuscrites sont seules à nous conserver le souvenir.

Le recueil déjà cité de D. Joseph Maldonado contient un curieux *Discours sur les lieux ilienses* (dont le nom commence par *ili*) d'Andalousie. Quatre médailles fausses du temps, fabriquées pour les besoins de la cause, y sont figurées. Delgado ne les ayant pas connues, je les décrirai ici :

1. IMP. NERO. CAESAR. AVG. PONTIF. MAXIM. TR. P. P. (Tête radiée de Néron à droite.) SVPERSTITIONE CHRISTIANORVM DELETA. L'empereur à

de *Castilleja*, déjà décrit dans des ouvrages spéciaux. On y a trouvé trente pointes de flèches en bronze, aujourd'hui au Musée de Séville.

Non loin de là sont les ruines de la fameuse *Italica*. Les recherches que j'y fis en 1889 amenèrent la découverte de deux nécropoles romaines. Les objets trouvés ont été déposés à la *Societad de excursiones* de Séville.

A *Coria del Rio*, l'ancienne *Caura*, sur le Guadalquivir, en aval de Séville, le cerro de San Juan est couvert de substructions antiques. J'y découvris un tombeau en dos d'âne formé de larges tuiles, une hache de pierre et des briques romaines en quantité. Le terrain a déjà été exploité anciennement pour les matériaux et complètement bouleversé. Peut-être serait-on plus heureux au lieu couvert de débris dit *Parado d'Encina*, en arrière du village, où la tradition place l'ancienne ville.

A *Carmona*, l'ancienne *Carmo*, se trouve une nécropole romaine que MM. Georges Bonsor et Juan Fernandez Lopez ont mise en coupe réglée depuis 1880, et avec un grand succès. Plus de cinq cents tombes creusées dans le roc ont été ouvertes et ont fourni quantité d'objets de tout genre réunis aujourd'hui dans un petit musée. Les tombes de famille consistent en de petites chambres où donne accès un puits ou un escalier ; les parois sont enduites de stuc et peintes : on y voit des couronnes, des guirlandes de fleurs, des oiseaux, des dauphins, etc. Une seule fois on déchiffra un nom : C. SILVANVS. Des petites niches étaient réservées pour les urnes. Celles-ci sont en pierre et de forme carrée, en marbre ou en verre ; dans ce cas, elles sont enfermées dans des boîtes de plomb. Les cendres contiennent d'habitude une monnaie, un stile, un miroir, une bague, une fiole de verre. On cite surtout la tombe de Postumius (n° 194); celle de Prepusa (n° 47), le *columbarium triclinium* (n° 440),

cheval à gauche entre deux palmes, sur une base où se lit : COL. IL. | FOR. I. | OP. PR. | DD. | ; module, 40 millim.

II. IMP. C. MAXIMIANVS P. P. AVG. (Buste radié à droite.) SUPERSTITIONE CHRISTIAN. DELETA. Autel allumé, dans une couronne de feuillage ; dessus, MVN. A. B. VRC.; mod., 45 millim.

III. Croix sur un globe, accostée de IN D. N | ESI CA | REX | STS (lettres liées). Temple accosté de A-Ω | ILLITVR | GI | PIVS ; mod. 35 millim.

IV. IN. D : N : THEVDIVS REX : STIS : ILLITVRGIS, buste diad. à d. Croix sur un triangle ; mod. 35 millim.

Il serait utile de faire une étude spéciale de ces falsifications anciennes, qui ont si longtemps jeté le trouble dans la numismatique espagnole, et qui n'ont pas toutes été démasquées. Pour cela, un patient examen des catalogues du siècle dernier et des collections *de formation ancienne* serait nécessaire.

l'enclos funéraire dit de l'Éléphant (n° 199), vaste enclos où il y a trois *triclinia*. Le Musée contient tous les objets trouvés dans la nécropole depuis 1881 : des vases, des patères, des lacrimatoires, de petits objets de métal de toute sorte, vingt-trois monnaies de Carmo, un petit autel à inscription. Le tout est décrit dans la brochure citée plus bas et il en existe des photographies en vente au musée.

La nécropole de Carmona est très facilement accessible depuis Séville par chemin de fer. Elle a fait l'objet de plusieurs publications qui me permettent de ne pas insister sur son importance: un mémoire de D. Juan de la Rada, un *Itinerario de la necropolis* de G. Bonsor, des articles dans la *Verdad*, journal local, et dans la presse belge et anglaise.

Une *Société archéologique* fut fondée à Carmona en 1885; elle a donné en 1888 un premier volume de *Mémoires*. L'initiative de MM. Fernandez et Bonsor est digne d'éloges; il est à souhaiter qu'elle trouve des imitateurs en Espagne, où règne encore, je le répète, une grande indifférence en matière d'antiquités.

A *Alcoleu del Rio*, située comme Coria, sur le *rio*, mais en amont, entre Séville et Cordoue, et qui est l'ancienne *Canana*, j'acquis, en 1889, de très curieuses barques votives en terre cuite, ornées de graffites. Je les ai publiées dans la *Revue archéologique* de 1890. L'ancienne ville s'étendait sur le plateau qui domine le fleuve, derrière le village actuel, au lieu dit la Cava; on y a découvert quantité d'objets dispersés aujourd'hui. Une petite fouille que j'entrepris ne produisit que des débris sans intérêt.

A la *Peña de la Sal*, l'ancienne *Arva*, un peu en amont d'Alcolea, je travaillai pendant six semaines, seul ou en société avec MM. Bonsor et Clarke. On découvrit deux bains romains; deux têtes de marbre d'un certain mérite, l'une figurée ci-contre, l'autre laissée aux mains du propriétaire du terrain, D. Teodomiro Recuero; une statuette de 0m,80; une nécropole composée de caveaux en brique de dimensions variables, quelques-uns fermés par une dalle (M. Clarke s'occupe d'un mémoire sur ce sujet); un sarcophage de plomb; enfin, une quantité de petits objets, épingles, stiles, fioles de verre, monnaies romaines, etc. Arva a dû être une ville assez importante; elle s'élevait sur une colline au bord du fleuve, près de la fabrique de farine de M. S. Fernandez, où sont conservés un grand chapiteau corinthien, des fûts de colonne et des

Fig. 1.

pilastres cannelés. Des ruines s'étagent encore sur le versant de la colline, mais elles sont très mal conservées.

Fig. 2.

Au *Cerro de la Camorra*, près de Lantejuela, district d'Osuna, se trouvent des ruines importantes, que des archéologues du pays identifient, mais sans preuves, avec la fameuse *Munda*. Je fis ce voyage en 1889, avec l'intention de fouiller, muni de l'autorisation que voulut bien m'accorder le propriétaire, D. Ignazio de Cepeda; mais les circonstances m'obligèrent à ajourner mes projets que je pense reprendre un jour. La situation de l'antique Munda a donné lieu à une foule de mémoires et de dissertations; je me bornerai à rappeler l'opinion du colonel Stoffel, qui, dans son *Histoire de Jules César*, met Munda à Montilla, et celle du marquis de Salvatierra, qui dans un travail intitulé *La Munda de los Romanos* (1889), la met à Ronda.

Non loin du bourg d'*El Coronil*, près d'Utera, un jeune amateur, D. Feliciano Candau, a découvert en plein champ des haches et des ciseaux de cuivre, des grattoirs de silex, des boules de pierre, de petits vases grossiers. J'eus l'occasion de voir ces divers objets.

Poussant mes excursions plus loin, je visitai, en 1889 :

A *Cadix*, le *Musée* savamment dirigé par D. Francisco Asis de Vera Ce musée est intéressant à tous égards ; la perle en est un sarcophage phénicien anthropoïde. Récemment des fouilles nouvelles ont produit d'autres sculptures phéniciennes, dont M. de Laigue, consul de France à Cadix et archéologue connu, a entretenu la Société des Antiquaires de France.

A *Grenade*, le grand médaillier de M. Morales y Lopez.

A *Jaen*, les monnaies et antiques, dont un petit bassin d'argent orné d'un graffite celtibérien, de M. Garcia y Garcia.

A *Malaga*, la collection préhistorique de M. Ed. Navarro, entièrement composée du résultat de ses fouilles. A Malaga réside également D. Manuel Berlanga, un des meilleurs archéologues de l'Espagne.

A *Osuna*, la collection d'antiquités de D. Francisco Rodriguez Martin. J'entrai également en relations avec D. Eulogio Ariza, propriétaire du *cortijo* de Dueñalta et de l'Acebuche, où des antiquités ont été trouvées.

A *Huelva*, la belle collection préhistorique de M. Sundthein, recueillie dans toute l'Europe et composée exclusivement de pièces de choix. Mon attention fut particulièrement sollicitée par un ciseau de jade de $0^{m},14$ d'une grande beauté.

*Madrid, 3 avril 1891.* — Le *Musée archéologique*[1], créé en 1867, est installé 68, calle de Embajadores, dans l'édifice et le jardin du *Casino de la Reina*. Ce local, délabré et devenu insuffisant, n'est que provisoire. Prochainement les collections seront transférées au splendide édifice qui se bâtit actuellement au *paseo de Recoletos*, promenade où se trouve déjà le Musée américain et des colonies. Un *Catalogue du Musée archéologique* est en cours de publication. Le tome I, beau volume in-8, orné de phototypies de Laurent, a paru en 1883; il contient : la liste des auteurs du catalogue, une introduction qui relate les origines du musée et tout ce qui s'y rapporte, le plan adopté pour la classification : 4 sections : Antiquité, Moyen Age et Temps modernes, Numismatique, Ethnographie. Chacune de ces sections se divise à son tour en groupes, suivant les époques, et en sous-groupes, suivant la nature des monuments. Exemple : le 3e sous-groupe du 2e groupe de la 1re section sera constitué par les monuments de la peinture antique. Le tome I, seul paru depuis dix ans, comprend la première section seulement, il en reste donc encore trois à traiter ; il a été publié par les soins de DD. Antonio Garcia Gutierrez et de la Rada. Les descriptions sont très détaillées.

Dans mes visites au Musée archéologique, je m'attachai surtout aux antiquités du *Cerro de los Santos* et au médaillier. Celui-ci est fort considérable, mais demanderait une révision complète, tant sous le rapport du classement que sous celui des pièces fausses à expulser des séries ; il n'existe aucun catalogue actuel. Un employé s'occupait, en 1890, de cataloguer les monnaies romaines inédites, assez nombreuses ; j'ignore si ce travail a été continué. D'après le petit catalogue de Losada, paru en 1847, l'initiative de la fondation d'un cabinet de médailles revient au roi Philippe V. En 1746, vingt mille pièces étaient déjà réunies. En 1743, le jésuite Xavier Panel en commença le catalogue ; G. Lopez Bustamente, puis Francisco Perez Bayer lui succédèrent comme conservateurs. En 1746, on acheta à Paris le cabinet de l'abbé de Rothelin pour 360,000 réaux ; en 1788, celui de D. Pedro Estrada, de Cordoue, pour 36,000. A Naples, en 1786, d'autres acquisitions furent faites pour 12,000 réaux, et, en 1793, on paya 300,000 réaux la collection de l'infant D. Gabriel. Depuis cette

1. Personnel actuel : *Directeur*, D. Juan de Dios de la Rada y Delgado. *Conservateurs du médaillier*, D. Nicolas Gonsalez, successeur de feu Carlos Castrobeza, et D. Manuel Gil y Flores. *Ethnographie*, D. Angel Gorostisa. *Moyen âge*, D. Manuel Villamil et D. Rodrigo Amador de los Rios. *Bibliothécaire*, D. Francisco de Paula Osorio. *Antiques*, D. J. R. Melida. *Sécrétaire*, D. Lorenzo Calderon y Flores.

époque, des dons et des achats ont encore accru ces richesses qui sont renfermées dans une série de beaux meubles spéciaux. Un choix de monnaies et de médailles de toutes les époques a été exposé. Le dernier recensement des médailles de Madrid remonte à plusieurs années; il fournissait les données statistiques suivantes :

| *Série.* | *Or.* | *Argent.* | *Bronze.* |
|---|---|---|---|
| Monnaies celtibériennes . . | » | 253 | 718 |
| Bétique et Lusitanie . . . . | » | 20 | 1,563 |
| Tarragonaise . . . . . | » | 29 | 1,440 |
| Gaule . . . . . | 1 | 255 | 118 |
| Grecques . . . . . | 45 | 1,638 | 7,498 |
| Romaines (as) . . . . . | » | » | 327 |
| République romaine . . . | » | 7,022 | 590 |
| Empire romain . . . . . | 1,156 | 12,079 | 24,128 |
| Wisigothes . . . . . | 220 | » | » |
| Hispano-arabes . . . . . | 177 | 6,474 | 445 |
| Rois catholiques. . . . . | 143 | 2,045 | 3,347 |
| Étrangères (moyen âge et modernes) . . . . . | 397 | 1,745 | 2.683 |
| Médailles de proclamations. | » | 416 | 164 |
| Médailles commémoratives. | 4 | 321 | 950 |
| Papales . . . . . | 11 | 127 | 1,335 |
| Pièces non classées . . . . | 242 | 3,894 | 17,950 |
| TOTAUX. . . . | 2,396 | 36,436 | 63,258 |

TOTAL général : 102,090 pièces.

Je signalerai : une petite monnaie d'*or* de Marseille portant à l'avers la tête de Minerve casquée, et au revers le lion, type ordinaire de la ville, accompagné de la légende ΜΑΣΣΑ ; l'authenticité de cette pièce, qui serait unique, est très contestée ; — un brillant choix de monnaies grecques et de médailles de la Renaissance ; — deux médaillons celtibériens de plomb, de grand module ; l'un, porteur de types bizarres, trouvé à Lucena et gravé pl. VI, dans le catalogue Gaillard[1], n'a pas encore été expliqué ; l'autre, à peu près fruste, a une tête de Vulcain ; — quelques monnaies mérovingiennes, notamment

1. Joseph Gaillard, *Description des monnaies espagnoles et étrangères de Don José Garcia de la Torre*. Madrid, 1882, in-8. Très bon catalogue. Le médaillon en question a été cité par Hübner sous le n° 4963ᵉ du *Corpus* des inscriptions d'Espagne. M. Fröhner y voit un talisman contre le mauvais œil.

un précieux *triens* unique de Gontran, roi de Bourgogne[1]. La série dite consulaire offre de grandes raretés; celle des pièces d'or impériales également. Les contorniates et les médaillons romains sont nombreux ; j'en comptais 130, mais beaucoup sont faux.

L'*École supérieure de diplomatique* a pour objet la recherche, l'étude et la conservation des monuments originaux de l'art, de l'histoire et de la littérature nationale; le déchiffrement des chartes, manuscrits et écritures du moyen âge ; la traduction en espagnol courant du latin corrompu et des dialectes romans parlés dans le royaume ; la distinction des diplômes authentiques et apocryphes ; l'éducation des futurs archivistes, bibliothécaires et fonctionnaires des musées ; elle aide dans leurs travaux les Académies de l'histoire et de la langue, les érudits et les philologues, en leur servant d'intermédiaire avec les temps passés et en mettant à leur disposition, nets et épurés, les matériaux qui ont échappé à la ruine des siècles et qu'un auteur isolé s'efforcerait en vain de réunir ; elle rend, enfin, des services variés et transcendants à l'État et aux particuliers, dans les nombreux cas où la détermination légale de la propriété, de la fortune ou des droits, dépendent de l'authenticité ou de l'interprétation d'un texte ancien. Ainsi s'exprime le *Règlement* de 1865. Les cours professés à l'École de diplomatique comprennent : la paléographie générale et la paléographie critique ; le latin du moyen âge, le *romance* (roman ; le sens ordinaire de ce mot est *castillan*) ; le limousin et le *gallego* (galicien); l'*aljamia* (langage arabe corrompu); l'archéologie et la numismatique ; le classement et le rangement des archives et des bibliothèques; enfin, l'histoire et les institutions de l'Espagne au moyen âge.

La *Real Academia de la historia*, calle de Leon, possède une riche bibliothèque, une collection universelle de numismatique, comprenant 65 *triens* wisigoths, et enfin diverses antiquités, entre autres le grand disque de Théodose trouvé à Almendralejo, et qui a fait en 1849, l'objet d'un mémoire de D. Antonio Delgado. L'Académie publie un annuaire; elle admet dans son sein trente-six membres effectifs résidant à Madrid, des correspondants espagnols et étrangers, des honoraires étrangers. Je relève, parmi les noms des Académiciens qui s'adonnent spécialement à l'étude de l'archéologie ou de la numismatique, MM. Antonio Canovas del Castillo, D. Aureliano Fernandez Guerra[2], D. Juan de Dios de la Rada. D. Fidel Fita, D. Fran-

1. Ces pièces ont été publiées dans la *Revue numismatique* par Maurice Prou, auquel j'en avais communiqué les moulages.

2. On sait que cet illustre savant s'occupe tout spécialement, depuis plus d'un demi-siècle, de la géographie ancienne de l'Espagne, avec une persévé-

cisco Codera, D. Celestino Pujol y Camps qui vient de mourir, D. Pascual de Gayangos, D. Eduardo Saavedra, D. Vicente Vasquez-Queipo, D. J. Zobel de Zangroniz, D. Pedro de Madrazo, D. Juan Facundo Riaño, D. Francisco Coello. Le nombre des membres correspondants n'est pas limité; j'en trouve vingt-huit, pour la seule ville de Barcelone. L'annuaire ne fait pas mention de prix décernés par l'Académie, mais celle-ci est consultée en cas de demandes de subvention pour l'impression ou l'achat d'ouvrages par l'État. L'annuaire se termine par une liste des « monuments déclarés nationaux » [1].

L'*Hôtel des monnaies* est remarquable, et l'étranger y reçoit le meilleur accueil. La collection numismatique n'est pas bien notable, mais celle des poinçons matrices et coins nationaux est des plus curieuses; elle va du XVIe siècle à nos jours; pour l'étude des procédés de fabrication monétaire aux diverses époques, elle est vraiment à signaler. J'ai compté 19 poinçons antérieurs à Philippe III (1598-1621), 1 de Philippe III, 2 de Philippe IV, 2 de Charles II, 18 de Philippe V, etc., 35 de Charles III, presque autant de Charles IV; 22 coins de l'atelier de Ségovie, gravés en 1856, m'assura-t-on, sur le modèle des cylindres de Charles IV (1788-1808); 31 cylindres-laminoirs en acier de Philippe II à Ferdinand VI (ces objets sont fort rares); des coins très nombreux de Ferdinand VII, Isabelle II, etc., quelques coins catalans et majorcains. Un spécimen de lame d'argent cylindrée, avec trous laissés par les flans coupés à l'emporte-pièce, donne une bonne idée du mode de fabrication et explique la raison d'être des groupes de points en relief que l'on observe souvent sur les épreuves monétaires de flan carré (1723, Philippe V).

rance infatigable. Il a rédigé, entre autres, la carte spéciale de chaque historien ou géographe grec et romain : parmi ces cartes, les plus curieuses sont celles qui se rapportent à Tite-Live, à Strabon, à Pomponius Méla, à Pline, aux Itinéraires d'Antonin et de l'Anonyme de Ravenne. Celle qui a été dressée d'après la division ecclésiastique d'Idatius, et celle de l'Espagne sous les Wisigoths, sont également très remarquables. Plus de cent cartes remplissent les cartons de M. Fernandez Guerra, et Hübner déplore hautement, dans ses Inscriptions latines de l'Espagne, qu'elles ne soient pas publiées, comme elles le méritent.

1. Le *Boletin* publié par l'Académie de l'histoire contient souvent des articles d'archéologie. Voici quelques titres extraits des derniers numéros :

F. Codera : *Tesoro de monedas arabes descubierto en Alhama de Granada* (fasc. de mai 1892). — *Reseña epigrafica*; Fidel Fita (avril 1891. — *Exploraciones arqueologicas*; Romualdo Moro (mai 1891). — *Monumentos protohistoricos de Jumilla*; J. Vilanova (décembre 1891. — *Monumento romano de Lloret de Mar, provincia de Gerona*; Joaquin Botet y Sisó (mars 1892). — *Epigrafia romana de Talavera de la Reina*; Fidel Fita. — *Cuevas protohistoricas de Perales de Tajuna*; Juan Catalina Garcia (juillet-septembre 1891); etc.

Parmi les collections privées, qui existent à Madrid en très grand nombre, je citerai celles de MM. :

Le Dr Cervera, 66, calle Jacometreso : série celtibérienne et wisigothe de premier ordre. Ce numismate a publié en 1890, dans le *Boletin* de l'Académie, un important mémoire sur l'épigraphie des monnaies ibères.

D. Celestino Pujol y Camps, récemment décédé : très belle collection celtibérienne.

D. Pascual Gayangos : médaillier arabo-hispanique qui passe pour très complet.

D. Francisco Codera : mêmes suites très complètes. M. Codera est l'auteur d'un traité de numismatique arabe d'Espagne très apprécié.

Comte de Valencia de San Juan, objets d'art de toutes les époques ; plusieurs d'une haute valeur.

D. Adolfo Herrera, ancien officier de marine, auteur d'un bel ouvrage sur les médailles de proclamations, bibliophile distingué. Il prépare, nous l'avons dit, une bibliographie archéologique de l'Espagne. M. Herrera s'est montré envers moi d'une obligeance extrême.

D. Pablo Bosch : monnaies celtibériennes et médailles artistiques

Général Noguès : riche collection d'objets d'art et médaillier. M. Noguès, peut-être le plus ancien collectionneur de Madrid, connaît à merveille les collections de la capitale de l'Espagne.

M. Gil, changeur, calle dos Preciados : monnaies diverses ; fait le commerce des monnaies anciennes et publie un catalogue périodique.

D. A. Vives : grand médaillier arabo-hispanique comprenant les anciennes collections de MM. Caballero-Infante, Guillermo Robles, etc, 3,500 pièces dont 800 en or. Quelques antiquités dont une lampe fausse portant la légende VIΠΘΔST ΩYΘEAEVT et, dessous, KCA, sans aucun sens et dont les lettres ressemblent assez à celles de certains objets provenant soi-disant du *Cerro de los Santos*. Petits obélisques qu'on serait tenté, à première vue, de croire antiques, mais qui sont de simples échantillons de métal envoyés autrefois d'Amérique.

D'autres noms de collectionneurs se trouvent dans le spirituel et satirique ouvrage publié en 1890 par M. Noguès, *Ropavejeros, anticuarios y coleccionistas*. Ce sont les suivants :

L'infante d'Espagne, Doña Paz de Bourbon (à Munich), médailles artistiques et monnaies antiques.

La duchesse de Fernan-Nuñez : œuvres d'art et éventails.

La duchesse d'Albe : peintures, éventails, autographes.

La duchesse de Bailen : tableaux, éventails.

Doña Emilia Gayangos de Riaño : porcelaine ancienne.
Le marquis de Viana : armes, meubles et peintures.
Le marquis de la Puente : objets d'art anciens et modernes.
D. Isidoro de Urzai : tableaux, émaux, etc.
D. Guillermo Osma : céramique espagnole.
Le comte de Superunda : faïence de Talavera.
Le marquis d'Arcicollar : montres, argenterie, porcelaines.
D. Rafaël Ferraz : pendules anciennes et modernes.
D. Emilio Castelar : livres et œuvres d'art.
D. Antonio Canovas : livres et objets d'art.
Le marquis de la Coquilla ; azulejos armoriés.
Le marquis de Casa-Mena : idem.
D. Mariano Diaz : œuvres d'art anciennes et modernes.
Le marquis de Flores-Davila : tableaux et porcelaines.
Le marquis de Heredia : tableaux et armes.
D. Isidoro Fernandez y Florez : œuvres d'art.
Le marquis de San Carlos ; peintures, meubles anciens et tapis.
D. Manuel Rico y Sinovas : ciseaux, reliures, cartes et plans.
Le marquis de Castrillo : argenterie ancienne, armes, etc.
Le général D. José de Arteche : livres et documents relatifs à la guerre de l'Indépendance.
Le marquis de Cerralbo : peintures, armes, médailles, sceaux, etc.
D. Luis de Ezpeleta : objets d'art anciens et modernes.
D. Miguel Tenorio : monnaies, armes, estampes, etc.

M. Noguès donne ensuite une liste de collectionneurs espagnols d'autrefois ; elle contient soixante-douze noms et l'on y distingue : Alphonse V d'Aragon († 1450), bien connu par la protection qu'il accorda aux lettres et aux arts, et qui emportait son médaillier avec lui dans ses campagnes ; — Fernand Colon († 1539), le fils de Christophe, dont l'inestimable bibliothèque fut le noyau de la *Colombine* de Séville ; — Charles Ier († 1558) ; — Fernand d'Aragon, duc de Calabre († 1559), qui légua au monastère de San Miguel de los Reyes, à Valence, les superbes manuscrits dont j'ai parlé à propos de la bibliothèque de l'Université de cette ville ; — Diego Hurtado de Mendoza († 1575) ; — Ginès de Sepulveda († 1579) ; — Jeronimo de Zurita († 1580) ; — D. Antonio Agustin († 1586), le premier Espagnol qui ait écrit sur la numismatique ; — Philippe II († 1598) ; — le duc d'Alcala († 1637), qui forma à Séville de grandes collections, passées depuis au palais de Medinaceli à Madrid ; — le marquis de Leganes († 1655), connu par sa galerie de peinture ; — Lastanosa († 1634), de Huesca, auteur de la *Moneda jaquesa*, traité encore

estimé ; — Doña Isabel Farnèse, seconde femme de Philippe V († 1766), qui réunit seize cent trente-trois éventails ; — D. Luis Velasquez († 1772), l'auteur de l'*Ensayo sobre los alfabetos de las letras desconocidas*, etc. ; — le R. P. Henrique Florez († 1773), dont le grand ouvrage sur les monnaies de l'Espagne antique est encore apprécié aujourd'hui ; — D. Gabriel de Bourbon, infant d'Espagne († 1738), dont le Cabinet de médailles passa à la Bibliothèque royale de Madrid ; — Perez Bayer, de Valence († 1794), dont les œuvres sont bien connues ; — D. Antonio Valcarcel († 1808), auteur de plusieurs ouvrages d'archéologie ; — D. Juan Bautista de Erro, qui publia, en 1806, son *Alfabeto de la lengua primitiva de España*; — Céan-Bermudez († 1829), auteur du *Sumario de las antiguedades romanas* ; — D. Jose Garcia de la Torre, collectionneur distingué, au médaillier duquel J. Gaillard consacra, en 1852, un catalogue descriptif ; — D. Fr. Martorell y Peña († 1878), le Mécène de l'archéologie catalane ; — D. Antonio Delgado, auteur d'un grand ouvrage sur les monnaies autonomes de l'Espagne († 1879) ; — le marquis de Salamanque († 1883), dont les collections de peintures, sculptures et médailles étaient justement célèbres ; — le marquis de Molins, dont la mort récente († 1889) a fait un vide regrettable dans le monde des amateurs madrilènes. J'ajouterai encore à ces noms ceux du comte Ayamans, de Palma, et du comte d'Ezpeleta, de Pampelune ; leurs collections numismatiques, souvent mises à profit par M. Aloïss Heiss et par Poey d'Avant, sont venues, l'une après l'autre, se disperser à Paris et enrichir les médailliers français de leurs précieuses dépouilles.

Cette longue nécrologie, dans laquelle ne figurent que les personnages les plus célèbres, prouve qu'autrefois, comme aujourd'hui, le goût des antiquités était répandu au delà des Pyrénées ; le nombre des adeptes de l'archéologie y fut cependant, à toutes les époques, moins grand qu'en France et en Italie. Souhaitons que cette infériorité relative cesse, que les amateurs et les hommes d'étude deviennent plus nombreux, que des sociétés se forment pour fouiller le sol et provoquer une émulation plus grande. Les trésors archéologiques que la terre espagnole recèle sont inappréciables : ils n'attendent qu'une mise en œuvre intelligente.

C'est à l'Académie d'histoire qu'il appartient de prendre l'initiative et la direction de ce mouvement, d'encourager les bonnes volontés et de stimuler les zèles. Qu'elle dresse les inventaires des collections existantes, par le moyen de ses correspondants, qu'elle provoque la création de sociétés archéologiques de province et la réunion, si

féconde, de congrès régionaux, qu'elle noue des rapports plus fréquents avec les savants et les corps scientifiques étrangers, et bientôt on verra l'étude des branches auxiliaires de l'histoire prendre la place qui lui revient dans les préoccupations de l'Espagne intellectuelle.

Le P. Lasalde dit dans une de ses lettres : « On peut lire des articles entiers d'archéologie sans que l'auteur cite un seul monument espagnol relatif au sujet dont il s'occupe, mais, par contre, il nous mettra sous les yeux jusqu'aux choses les plus insignifiantes d'autres pays. » Et, ailleurs, il ajoute : « Il faut renverser le crédit de beaucoup d'étrangers qui, s'ils ont réussi pour les choses de l'étranger, ont échoué misérablement en ce qui concerne l'Espagne. »

Ces observations sont injustes. Que les Espagnols prennent la peine de nous renseigner sur leurs travaux, que leur librairie établisse avec la nôtre des échanges plus réguliers de publications, et leurs antiquités nationales, mieux connues, seront mieux appréciées.

---

## I. — Les antiquités du Cerro de los Santos

Le 24 février 1891, j'étais à Almansa pour commencer mon enquête sur le *Cerro de los Santos*. Almansa en est éloignée de 32 kilomètres au sud, tandis qu'une autre gare du chemin de fer, celle de Yécla, n'en est distante que de 22 kilomètres. Je préférai passer d'abord par Almansa, où réside M. l'avocat José Bernaben, administrateur des biens de M. le comte de Montealegre, marquis de Villafuerte y Valparaiso, propriétaire du *Cerro*. J'espérais d'ailleurs que des objets provenant de fouilles antérieures se trouveraient dispersés chez des particuliers de la ville.

Aussitôt arrivé, j'allai voir M. José Bernaben, qui me fit le meilleur accueil, m'offrit un petit taureau de bronze trouvé récemment au *Cerro* par le fermier Juan, et mit fort obligeamment sa tartane à ma disposition pour les excursions que je devais entreprendre. Mais avant d'aller plus loin, il convient de résumer l'histoire du *Cerro* et de ses antiquités : je le ferai, aussi impartialement que possible, en donnant des extraits étendus des ouvrages publiés sur le sujet, à peu près inconnus en France et devenus très rares, même en Espagne.

Le *Cerro de los Santos* ou *colline des saints* est ainsi appelé des statues qui y ont été rencontrées et que les paysans prenaient pour des images de saints à cause de leur forme lourde et trapue comme celle des statues qui décorent les portails des églises espagnoles. Cette colline s'élève dans une large vallée; à son pied coule un mince cours

d'eau qui, lors des crues, devient d'une redoutable violence, phénomène trop commun en Espagne, où le déboisement a profondément modifié, comme en Grèce, le régime des eaux. Le *Cerro* est long de 180 mètres, large de 85, haut de 25 à 30. A côté sont deux ou trois collines à peu près d'égale importance. En face, au sud, l'Arabi, montagne de 500 mètres d'altitude, montre ses pentes abruptes, en partii boisées. Le *Cerro* est composé de tuf calcaire jaunâtre, qui a fourne les matériaux du temple et des sculptures. Il était, dit M. Saviron, couvert autrefois d'une épaisse végétation, à laquelle on doit la conservation des monuments; c'est peut-être aussi grâce à cette circonstance que les gens d'Yécla et de Montealegre ne signalèrent pas ces ruines, lors de l'enquête ordonnée en 1575 et 1579, par Philippe II, sur les antiquités du royaume. En 1794, Lozano, dans son livre *Bastetania y Contestania*, n'en dit rien encore. Il faut arriver à 1830, suivant M. Saviron, pour rencontrer les premiers indices de découvertes : à cette époque, on fit une coupe générale des bois, et les terres, enlevées par les pluies et les inondations, mirent à nu des fondations et des statues de « saints » sur la colline, tandis que la vallée s'emplissait d'alluvions. Au lieu de respecter les « saints », les paysans les brisèrent et employèrent pendant longtemps les pierres du *Cerro* comme matériaux de construction pour leurs maisons et pour une digue, souvent rompue et reconstruite, barrant le torrent au pied de la colline. Aujourd'hui encore, on trouve dans cette digue des morceaux de sculptures, des fragments de statues, des têtes, etc. On en trouve encore qui ont été dispersés dans la plaine, par la violence des eaux, à 2 ou 3 kilomètres de distance.

Je passe à l'exposé des recherches qui ont été faites au *Cerro* et à la bibliographie qui le concerne. Je résumerai les travaux publiés avec la plus stricte impartialité, sans prendre parti ni pour telle opinion, ni pour telle autre. Plusieurs notices qui m'étaient inconnues me furent fournies par M. Adolfo Herrera, à mon passage à Madrid. J'ai pris connaissance de la plupart des travaux que je cite, mais non des articles insérés dans les journaux politiques, qu'il est presque impossible de retrouver.

M. Aguado.

Le 28 juillet 1860, M. Aguado y Alarcon visite le *Cerro*, y recueille des débris de plomb fondu, des cubes de mosaïque, des sculptures d'un art qu'il appelle *latino-byzantin*. Des statues et des débris de toute nature gisaient sur le sol ; il dessine dix-huit statues et un chapiteau et envoie ses dessins à l'Académie d'histoire, qui les remet à son tour à la direction du Musée archéologique.

D. José Amador de los Rios les publie deux ans après, dans la Revue : *El arte en España*[1]. Il reconnaît sur les statues les ornements caractéristiques de l'art wisigoth tels que les décrit Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, et conserve à l'art dont elles sont les manifestations le nom de *latino-byzantin*. M. Amador de los Rios.

Depuis, le silence se fait sur l'importante découverte, jusqu'à ce qu'en 1871, les fouilles exécutées par un horloger de Yécla, Vicente Juan y Amat, dans un but de spéculation et d'une façon inintelligente, donnent pour résultat l'exhumation, alors ou dans la suite, des innombrables objets qui remplissent, au Musée national, le cabinet réservé aux antiquités du *Cerro*. Quelques pièces passent à des particuliers tels que D. Bernabé Morcillo, un propriétaire de la région, et D. Miguel Rodriguez Ferrer, alors gouverneur de la province de Murcie ; un plus grand nombre sont acquises par les RR. PP. Escolapios, de Yécla.

C'est alors seulement, à mon avis, que l'ivraie commença à se mêler au bon grain, que le faux vint dénaturer un fonds parfaitement authentique. On voit, en effet, sur les photographies que prit alors le Père Lasalde et qu'il a eu l'obligeance de me remettre, des objets plus que suspects. Je dirai plus loin qui l'on doit soupçonner dans cette incontestable supercherie. Les RR. PP. Escolapios paraissent n'avoir observé les fouilles de Juan y Amat que de loin ; sans doute ils s'y sont vivement intéressés, mais ils n'ont pas été constamment présents. Le mémoire[2], très rare aujourd'hui, qu'ils publièrent à cette époque, et qui est dû à la plume érudite et élégante du savant P. Lasalde, alors recteur de l'établissement de Yécla, est un peu enthousiaste ; les descriptions trop vagues ne sont pas appuyées de reproductions ; mais le travail a, dans son ensemble, des qualités sérieuses et, tel qu'il est, il doit servir de base à tout ce qui suivra : il faut le lire si l'on veut s'occupe · du *Cerro*. Le P. Lasalde accepte, trop facilement, à mon avis, l'authenticité, en bloc, de toutes les antiquités ; il conclut qu'elles doivent être attribuées aux Bastitans, anciens habitants du pays. Dans autant de chapitres, il étudie, *les vases*, *les objets métalliques*, *les statues* où il distingue trois époques; *les ruines* qu'il croit celles d'un sanctuaire ; *le peuple bastitan et ses limites* ; *les Olcades et la destruction de leur capitale* ; *l'organisation, la religion et la civilisation du peuple bastitan*. Suivant le Père

1. *Algunas consideraciones sobre la estatuaria durante le monarquia visigoda*, t. I, 1862, p. 157, et t. II, 1883, p. 5 et suiv.

2. *Memoria sobre las notables escavaciones hechas en el Cerro de los Santos, publicada por los PP. Escolapios de Yecla*. Madrid, 1871.

Lasalde, le temple d'Altea, capitale des Bastitans-Olcades détruite par Annibal, était sur le *Cerro*, et la ville s'étendait autour. Son dernier chapitre, sur la civilisation des Bastitans, est le résumé des observations que lui suggèrent les antiquités découvertes. Le collier que portent plusieurs statues est l'attribut de la magistrature suprême, comme il l'était chez les Babyloniens, les Assyriens, les Égyptiens ; le vase sacré est l'attribut des grands prêtres. Les Bastitans professaient le monothéisme ; aucune statue de dieu n'a été trouvée au *Cerro*. Le culte d'Apis pratiqué par les Turdétans n'empêche pas ce monothéisme ; car, sous le nom d'Apis on honorait le principe créateur représenté par un taureau. Les nombreux taureaux de bronze trouvés dans les fouilles sont des offrandes et montrent quelle fut la religion d'Altea. Du culte, on ne peut dire grand'chose ; on a rencontré quantité de cornes, d'os et de mâchoires de chèvres, calcinés ou non ; on devait user également de parfums et de liquides, car un autel porte une cavité ronde à sa face supérieure. Quant à la civilisation des Bastitans, elle se rapproche beaucoup de celle des Égyptiens, avec lesquels ils étaient en relations commerciales. Leur degré de culture nous est révélé par ce temple magnifique, ces nombreuses statues ; ils travaillaient les métaux et connaissaient le luxe des ornements. Ce peuple n'était donc ni nomade, ni barbare ; mais, sédentaire de bonne heure, il s'adonnait aux arts avec succès et était sagement organisé ; il est permis de croire, au surplus, qu'il avait une littérature propre, puisqu'il nous a laissé des inscriptions. Le P. Lasalde conclut en adjurant ses compatriotes de poursuivre les fouilles. « L'Espagne, dit-il, était l'Inde des temps primitifs ; elle est une des plus anciennes nations du monde, les statues du *Cerro* sont une preuve manifeste de l'état de civilisation avancé des aborigènes ; elles infirment les récits que font sur nos ancêtres les auteurs anciens pour lesquels tout ce qui était étranger était barbare et négligeable. »

Le pressant appel du P. Lasalde devait être entendu. La même année, 1871, parut dans la *Revista de archivos* une note signée Saez del Cano qui appela l'attention du ministre du Fomento sur le *Cerro de los Santos*, insista sur la nécessité d'explorations nouvelles et réclama l'allocation d'un crédit pour les entreprendre.

M. Domenech. En 1872, D. José Maria Domenech publia dans le journal politique *La Esperanza* cinq articles sur le même sujet. « Le sanctuaire de Montealegre, dit-il, fut fondé par les Phéniciens, au moins quinze siècles avant J. C., et fut anéanti au commencement de la guerre de Viriathe, cent et tant d'années avant J.-C., près d'un siècle après l'arrivée des Romains en Espagne. » Telle est la conclusion de l'au-

teur ; mais on ne voit pas bien pourquoi il fait disparaître le sanctuaire d'aussi bonne heure.

La même année, l'*Athenæum* de Londres, vol. II, p. 72, inséra un article de D. Juan Facundo Riaño sur les antiquités d'Yécla, article très prudent dans lequel il se prononce en faveur de l'opinion que les objets trouvés doivent, en raison de leur caractère, être attribués à l'époque de la philosophie gnostique, c'est-à-dire au IIIe ou IVe siècle de notre ère. M. Riaño.

On le voit, les savants espagnols ne se lassèrent d'appeler l'attention sur ces antiquités dont ils saisissaient tout l'intérêt. En 1873, on envoya des moulages à l'Exposition de Vienne et D. Paulino Saviron y Estevan, membre du corps des archivistes, bibliothécaires et antiquaires, écrivit dans la *Revista de archivos* une notice sur la grande et belle statue, de beaucoup la meilleure de toutes, trouvée au *Cerro* [1]; son travail est illustré d'une planche. M. Saviron.

Vers la même époque, M. Saviron fut envoyé en mission au *Cerro*, avec M. Ventura Ruiz Aguilar, par le ministère du Fomento, pour acheter les objets trouvés et pratiquer des fouilles. Il consigna sa relation, des plus intéressantes, car elle donne des détails minutieux et consciencieux, dans le *Revista de archivos* de 1875. Il existe de ce travail un tirage à part avec planches.

La mission de M. Saviron réussit pleinement ; il acquit du sieur Amat, déjà nommé, cinquante objets, statues, statuettes, têtes, sculptures d'animaux, pour le prix modique, dit-il, de 25,000 réaux (625 francs) [2]. La liste détaillée se trouve à la page 50 de l'opuscule ; elle contient précisément les morceaux considérés aujourd'hui comme les plus suspects : le groupe ARGOS, le vase de pierre sur lequel est gravé un buste entre deux palmes, le phénix, etc. Vient ensuite une liste encore plus longue d'objets achetés dans les environs de Yécla ou donnés par le P. Lasalde ; dans cette liste, comme dans la première, les descriptions sont assez détaillées et les dimensions données, de sorte qu'on peut identifier facilement les objets avec les planches du mémoire de M. de la Rada, dont il va être question. Ils sont groupés selon la matière dont ils se composent : pierre, bronze,

1. *Noticia de varias excavaciones del Cerro de los Santos.* Madrid, 1875, in-12, 6 pl.

2. Sur la somme totale dépensée par le Musée de Madrid pour acquérir toute sa collection de sculptures du *Cerro*, les avis sont très partagés; il faudrait pouvoir se reporter aux comptes de l'époque pour préciser les renseignements. On m'a affirmé, de divers côtés, que cette somme n'avait pas été moindre de 25,000 francs et que la statue la plus belle avait été payée 3,000 francs. Il est courant dans le pays, d'ailleurs, que Amat a fait sa fortune avec cette vente.

fer, plomb, argent, terre cuite. La liste est close par une statue *donnée* gracieusement au musée par l'horloger Amat : à la description, on reconnaît celle que M. de la Rada publie sous le n° 1 de sa planche V. Elle a $0^m,72$ de hauteur. « Cette belle statue, dit M. Saviron (p. 58), révèle les croyances religieuses et le culte dominant de ces populations. Ils sont assez indiqués par les symboles qu'elle montre sur sa poitrine, astres auxquels elle offre le feu sacré dans le vase rituel tenu des deux mains... Son front est ceint d'une couronne de fleurs, et les traits de son visage noble et sévère expriment la sereine dignité du prêtre. » Je voudrais partager la foi de M. Saviron, mais cette statue est précisément une de celles qui me semblent le plus suspectes.

L'heureuse issue de son premier voyage fit que M. Saviron fut chargé d'une deuxième mission au *Cerro*. Cette fois, il s'installa sur le terrain même, apparemment au *cortijo* du comte de Montealegre, et leva un plan des lieux et du sanctuaire (pl. I et II de sa notice). « Le temple, dit-il, formait un quadrilatère de $15^m,60$ de long, sur $6^m,90$ de large ; l'entrée, à l'est, consistait en un atrium de $2^m,68$ sur 6 mètres à l'intérieur. Des gradins, dont deux sont intacts, en facilitaient l'accès. Les pierres ont $0^m,50$ de large sur $2^m,25$ et plus de long ; elles ne sont pas reliées par du ciment. Les murs du sanctuaire sont doubles [1] ; l'intérieur, ruiné par les fouilles antérieures, montre les traces d'un pavement en mosaïque grossière. » L'auteur donne (p. 35) l'énumération de ses principales trouvailles et le point exact où elles ont été faites. La voici :

Petites *briques rhomboïdales* de $0^m,10$ de long, $0^m,02$ de haut, et $0^m,06$ de large (pl. III, fig. 1) ; elles formaient le pavé du temple, alliées à de la mosaïque blanche et noire. On en a recueilli plus de trois cents. Quelques-unes sont creuses.

Des *vases* d'une terre cuite très fine, teinte de plombagine (pl. III, fig. 2 et 3). L'auteur les croit romains et destinés au culte.

Une *fibule* de cuivre (pl. III, fig. 4) et trois autres en mauvais état (romaines).

Deux *statuettes de bronze*, de $0^m,07$ environ (pl. III, fig. 5 et 6), extrêmement primitives et présentant beaucoup d'analogie avec les plus barbares d'entre les statues découvertes. L'auteur fait obser-

1 M. de la Rada explique ingénieusement cette anomalie en supposant que le second mur, accolé à l'autre, s'arrêtait à une certaine hauteur pour servir de support à une partie des statues. Le fait est qu'on se demande où l'on a pu loger, dans un aussi petit édifice, la quantité de statues découvertes. Pour moi, je n'ai remarqué qu'en un seul point des vestiges de ce mur double. Dire qu'il était double partout est peut-être aller un peu loin.

ver que les objets d'art primitif sont ceux qui étaient enfouis le plus profondément dans le sol.

Un petit *taureau de bronze* (pl. III, fig. 7), sans pattes, particularité que l'auteur croit intentionnelle.

Un *animal* de bronze, à museau et oreilles pointus, passablement mutilé (pl. III, fig. 8). L'auteur l'appelle un chevrotin (?); on dirait plutôt un renard.

Un *agneau* de bronze de $0^m,04$ (pl. III, fig. 9), bien reconnaissable.

Un *fer de lance* de $0^m,10$ (pl. III, fig. 10). Environ deux cents de ces fers étaient cachés dans un creux de rocher.

Une *bague* (pl. III, fig. 11); sur le chaton ovale sont gravés deux oiseaux grossièrement figurés.

Un *petit taureau* de pierre de $0^m,07$, les jambes mutilées (pl. III, fig. 12). Pièce de bon style, et, pour ce motif, très remarquable. C'est la meilleure pièce au point de vue de l'art. Au Musée archéologique de Madrid.

Une *statuette* en pierre, la moitié supérieure, seule conservée, de $0^m,20$ (pl. IV, fig. 13). Pièce de bon style; au Musée archéologique de Madrid. La tête est couverte d'un capuchon allongé; aux tempes sont sculptés deux larges disques (parotides); le personnage est vêtu d'un manteau fermant sur la poitrine par un gros bouton et prenant naissance au sommet du capuchon. Deux doubles colliers ornés de plaques ou d'amulettes sont suspendus au cou. C'est une des pièces les plus importantes trouvées au *Cerro* et je suis de l'avis de l'auteur quand il dit: « Dans l'ensemble de cette pièce apparaissent de plus grandes connaissances esthétiques que dans la généralité des sculptures trouvées au *Cerro*: elle doit appartenir à l'époque la plus florissante de ces œuvres artistiques, car le type propre n'a pas varié et a subi un certain progrès. »

Une *statuette* en pierre, mutilée (la tête manque), de $0^m,46$ (pl. IV, fig. 14); au Musée archéologique de Madrid. Aussi curieuse que la précédente, mais d'un art bien plus rudimentaire. Forme générale, cylindrique. Large tunique sans plis, ouverte par devant et sous laquelle sont visibles les pieds nus. Le bras gauche muni d'un bracelet est collé au corps; la main droite tient une sorte de sébile, le pouce appuyé sur le fond.

De petits *vases* de terre noirâtre, très épais, mal cuits, de fabrique barbare, de formes variées (triangulaire, carré, rond, rectangulaire), de $0^m,03$ à $0^m,04$ de large sur $0^m,02$ de haut, environ. Pièces certainement très anciennes, trouvées à la couche la plus profonde (pl. IV, fig. 15 à 18).

Un *objet de bronze* de $0^m,08$ (thyrse?) ; tige terminée par un renflement olivaire et strié (pl. IV, fig. 19).

Un *buste* mutilé de statuette ; $0^m,23$ de haut ; assez barbare (pl. IV, fig. 20). Les deux mains, sortant de la tunique, tiennent, pressé contre la poitrine, le vase rituel, comme dans la plupart des grandes statues ; un collier est apparent.

Un autre *buste*, sans tête, de $0^m,135$ (pl. IV, fig. 21). Au cou pend un collier avec amulette ; les deux mains tiennent soulevés les plis de la tunique. Style un peu meilleur.

Dans le corps du rapport de M. Saviron sont encore mentionnés : six bagues de cuivre, des anneaux de chaîne en fer, deux taureaux de pierre à peine ébauchés, quarante poids en terre cuite, une tête dont le corps avait été retrouvé lors de fouilles antérieures, un petit éléphant de bronze presque informe, deux meules grossières, quatre-vingts petits anneaux de bronze trouvés réunis, des tuiles, des briques, des boucles de bronze, une monnaie de Constantin, etc. Tout cela fut le fruit d'un travail de vingt jours, fréquemment interrompu par le mauvais temps. On voit que les fouilles du sieur Amat avaient laissé échapper bien des choses. Que n'aurait-on pu espérer d'une exploration bien conduite dès le début ?

M. Saviron, au bout de son temps et de son argent, remit en partant à D. Juan Antonio Soriano, qui administrait à cette époque les domaines du comte de Montealegre, les nombreux objets recueillis. Il n'en réserva qu'un petit nombre pour le Musée archéologique de Madrid. Cette circonstance explique pourquoi beaucoup de pièces citées ne s'y trouvent pas aujourd'hui. Il serait intéressant de savoir où elles ont passé depuis. M. Soriano vit actuellement à Murcie, m'a-t-on dit. Lors de mon passage en cette ville je ne pus malheureusement me mettre à sa recherche.

M. Saviron affirme avoir trouvé des cendres, des scories de bronze et des restes de constructions sur la côte du *Cerro*, vers le sud. Je n'en ai pas vu trace ; il est vrai que dix-huit ans ont passé depuis, et que les agents naturels et la main des hommes modifient profondément l'aspect des lieux. A côté du *Cerro*, à l'est, s'élève une autre colline où l'on a trouvé quantité de débris de céramique : c'est là que M. Saviron place la ville dont le sanctuaire nous est connu ; mais cette colline est trop petite, et la ville devait aussi s'étendre dans la plaine, du côté de l'Arabi. Le savant espagnol, lui-même, par une tranchée de 3 mètres au pied du *Cerro*, a trouvé des restes de constructions, recouverts par les alluvions.

Le 17 juin 1875, M. Saviron fut chargé, par ordre royal, d'une

troisième mission, pour retourner à Yécla et acheter une collection de statues, de fragments de statues avec inscriptions, de moules en pierre, etc., dont il donne la description dans un appendice à son mémoire. Tous ces objets proviennent des « premières fouilles », c'est-à-dire qu'ils ont passé par les mains de Vicente Amat. On remarque tout d'abord cinq statues de caractère *égyptien* bien marqué, les premières de ce genre qui apparaissent ; elles sont de style barbare et, une du moins (1m,85) de dimensions presque colossales. M. de la Rada les a reproduites, mais très réduites (pl. I de son *Mémoire*). On peut s'étonner que ces gigantesques morceaux n'aient pas été signalés à M. Saviron lors de ses premières visites, puisque leur découverte remonte soi-disant à 1870. Remarquons aussi que les inscriptions sont par leur nature toutes différentes de celles qui ont été précédemment signalées. Quoi qu'il en soit, ces monuments ont paru suspects aux archéologues madrilènes ; ils ne sont pas exposés et ont été relégués, avec l'ARGOS, dans un réduit du Musée.

Voici l'indication sommaire des principaux objets rapportés par M. Saviron de son troisième voyage :

*Prêtre d'Isis.* — Statue extrêmement barbare de 1m,85. Le personnage est coiffé d'un *pschent* modifié et tient une colombe dans la main. (Cf. description détaillée et photographie, dans le *Catal. del Museo arq.*, n° 3509.)

*Isis assise avec Horus dans ses bras.* — Groupe grossier et seulement ébauché. Coiffure large dite *teschr*, ornée du disque solaire. Hauteur : 1m,56. (Cf. description détaillée et fig. dans le *Catal.*, n° 3490.)

Trois autres *statuettes* de style égyptien, de 0m,20 à 0m,45. (Cf. Rada, pl. I, fig. 2, 3 et 4.)

*Mitre* de grande dimension, 0m,49 × 0m,36, avec inscription. Non cataloguée. (Cf. Saviron, *Noticia*, pl. VI, fig. 4.)

*Buste* mutilé d'une statue, avec inscription, 0m,20. Non catalogué. (Cf. *ibid.*, pl. VI, fig. 5.)

Autre, dans les mêmes conditions, également avec inscriptions ; 0m,41. Non catalogué. (Cf. *ibid.*, pl. VI, fig. 2.)

*Buste radié*, formant une sorte d'antéfixe, avec hiéroglyphes sur la poitrine ; 0m,64 × 0m,43. Non catalogué. (Cf. *ibid.*, pl. VI, fig. 3.)

Six *têtes* diverses.

*Tête de taureau.*

Trois *moules* de pierre pour haches de bronze. (Cf. *ibid.*, pl. VI, fig. 1.)

Autre *moule* pour médaillon, avec signes hiéroglyphiques ; 0m,13. Non catalogué.

Le rapport de M. Saviron a, au point de vue de la question d'authenticité, une importance capitale, car il donne la provenance et le gisement d'un grand nombre d'objets; au surplus, il paraît très consciencieux et sincère. Il est indispensable et ne fait pas double emploi avec le grand discours de réception de M. de la Rada, paru presque en même temps, en 1875.

M. de la Rada. Le discours prononcé par D. Juan de Dios de la Rada y Delgado est intitulé : *Antiguedades del Cerro de los Santos en termino de Montealegre; discursos leidos ante la Real Academia de la Historia*; il est suivi d'une réponse de D. Aureliano Guerra et comprend 179 pages in-8°, 21 planches lithographiées, une carte et un plan [1].

Tandis que M. Saviron nous renseigne sur les objets de toute nature trouvés au *Cerro* ou présentés comme tels par Vicente Amat, bronzes, céramique, sculptures, etc., le savant directeur du *Museo español de antiguedades* examine surtout la partie épigraphique : tâche scabreuse, qu'il aborde avec un louable courage, aidé par deux philologues distingués, D. Eduardo Saavedra et le R. P. Fidel Fita [2].

1. M. de la Rada publiait, à la même époque, dans son *Museo español de antiguedades*, t. VI, 1875, p. 249, et t. VII, 1876, p. 595, deux articles étendus, avec planches, sur les antiquités du *Cerro*. Ces articles reproduisent la matière et les illustrations du *Discurso*; je ne citerai que ce dernier.

Une critique du discours de M. de la Rada a paru dans la *Revista de archivos*, etc., t. V, 1875, p. 283, sous la signature T. del C. Une autre, dans la *Revista europea*, t. V, 1875, Madrid, p. 409, est signée D. Fermin Herram; elle contient un passage d'une lettre de Longpérier à M. de la Rada : « Il y a dans les inscriptions que vous publiez des détails tellement extraordinaires qu'ils excitent l'étonnement, malgré même la manière ingénieuse dont vous les expliquez, avec une érudition incontestable. Les hellénistes, les égyptologues diront leur avis... » On l'attend encore.

L'impression du discours de M. de la Rada s'achevait à peine que paraissaient dans un journal politique, *El Tiempo*, divers articles sur le *Cerro*, signés Francesco Danvila. Je ne pus les retrouver.

2. Cette préoccupation lui fait négliger plusieurs morceaux importants sous le rapport de l'art, comme on le voit en parcourant les planches; par exemple, les statues archaïques à capuchon pointu de la planche II; la grande statue, la plus parfaite, de la planche III, qui fut l'objet de l'examen approfondi de M. Heuzey: la statue étrange et suspecte du prêtre tenant un calice avec une hostie sur laquelle on voit un agneau, et bénissant, pl. V, fig. 3; les figures assises, à mitres variées de la planche VIII; les têtes de la planche XII, très mal rendues.

A propos du prêtre à l'hostie, M. A. F. Guerra (p. 167 de sa *Réponse*) rappelle que les fausses religions de l'antiquité figuraient, dans leurs symboles et leurs cérémonies, des mystères de la religion chrétienne. En Amérique existaient des rites et des usages analogues à ceux des chrétiens : veilles, jeûnes, confession auriculaire, pain mystique, processions, couvents. Les ornements sacrés, le costume, les allégories du *Cerro* ont fait supposer naturellement à première

Il m'est impossible de reproduire ici les inscriptions et de les discuter, non seulement parce que je n'ai pas qualité pour le faire, mais encore parce que les caractères spéciaux indispensables me manquent Le lecteur voudra bien se reporter au *Discours* lui-même. Je dirai seulement que M. de la Rada, outre les hiéroglyphes égyptiens plus ou moins déformés qu'il a reconnus, a reconstitué (p. 40) l'*alphabet particulier du Cerro*, composé de quinze lettres, offrant des analogies avec l'ibérique, le paléo-grec, le phénicien, le palmyrénien, l'égyptien; en regard de chaque lettre, il a placé les analogues ou équivalents des alphabets grec, latin, ibérique et hébraïque. Toutes les inscriptions ne sont pas hiéroglyphiques ou *cerriques* : plusieurs sont en grec ou en latin plus ou moins corrompu, d'autres en gréco-ibérique ou phénicien barbare [1]. L'auteur admet, en bloc, l'authenticité de toutes les inscriptions, et cette confiance est regrettable, car, ainsi que je le démontrerai plus loin, si le fonds de la découverte du *Cerro* est indiscutable, il a été singulièrement contaminé par un faussaire.

M de la Rada signale très justement le mélange d'éléments grecs et asiatiques qui caractérise beaucoup de figures, mais il donne, dit M. Heuzey, trop de prépondérance à l'action de l'Égypte, en se fondant sur des exemples qui ne peuvent être que d'une époque assez basse [2]. L'académicien madrilène cite surtout un *chapiteau* perdu aujourd'hui, copié par Aguado et dont il donne un croquis. Il est ionique, mais pas tel que l'ont compris les Grecs. « La ligne onduleuse

vue que les antiquités découvertes étaient wisigothes, manichéennes ou priscilianistes.

1. « Les croyances et les doctrines égyptiennes ont été l'âme de l'idolâtrie; la Diane d'Éphèse est figurée comme une momie entourée de symboles et d'hiéroglyphes. Au *Cerro*, nous voyons étroitement unis les symboles, les hiéroglyphes et les lettres d'Egypte et d'Asie, et, en même temps, leurs formes multiples et leurs modifications successives dans le cours des siècles. La langue des Phocéens, semblable à l'ionienne dans son essence, mais très altérée par celle des Lélèges, des Éoliens, des Arcadiens et des Argiens, finit par former un composé de toutes; elle dut se corrompre encore beaucoup plus avec les dialectes ibères et africains, donnant origine à une langue et à une écriture nouvelles. » (P. 168 de la *Réponse* de M. A. F. Guerra.)

2. Cf p. 169 : « L'empire romain, dans sa constitution, n'est pas isolé et indépendant des trois grands empires assyrien, perse et grec qui le précèdent, et l'analyse des inscriptions du *Cerro* montrent comment se pénètrent mutuellement la religion, les sciences, les arts et les idiomes des quatre empires de l'antiquité. L'élément égyptien, qui ici paraît arriver à l'époque des Lagides, est d'origine grecque. Le culte du feu et du soleil vient de Perse, d'où il passe en Égypte lors de la conquête. Rome hérita de la civilisation palenne des trois empires... »

qui forme les volutes descend en une grande courbe vers le centre, avec une exagération peu hellénique et qui rappelle plutôt certains chapiteaux égyptiens. Le feston dentelé, qui remplace le cercle d'oves et de pointes des chapiteaux grecs, est également égyptien. » Deux *tambours de colonnes*, ajoute-t-il, montrent que celles-ci furent polylithes et non monolithes.

Le caractère des sculptures est loin d'être toujours le même (p. 25) : les statues des planches X et XI; l'Hercule, pl. XVI, fig. 4; le groupe du vaisseau *Argos*, le phénix, le sphinx laineux appartiennent à l'art gréco romain. Ils sont inséparables des fibules, des lampes, des fers de lance, etc., trouvés au *Cerro*, qui sont indubitablement romains. La plupart des statues ont pour caractère commun l'immobilité hiératique, marque distinctive de la sculpture égyptienne. Suit une définition de l'art égyptien (p. 26). Cette influence se fait sentir aisément sur ces statues qui sont, pour la plupart, antérieures à l'époque romaine, mais abâtardie, et pénétrée par des courants de civilisations étrangères (p. 29). D'ailleurs plusieurs statues représentent des divinités de l'Égypte et offrent le *pschent* et des symboles caractéristiques (p. 30). L'examen des statues, que l'auteur croit représenter des prêtres (p. 31), le fortifie encore dans son opinion (p. 32). La fusion de deux éléments artistiques n'est pas nouvelle, du reste; on l'observe à Chypre, en Égypte, etc.

Au chapitre : *Langue, science, religion* (p. 36), M. de la Rada s'occupe du classement des monuments. Il les répartit, dit-il, « en égyptiens, assyriens et grecs, en se conformant entièrement à leur caractère, mais sans tracer de limite qui romprait le lien mutuel qui les unit en un amalgame continu, et sans les isoler de l'influence qu'ils durent en outre recevoir du triple élément romain, punico-phénicien, et ibérique ou indigène. » Suit la description raisonnée des vingt-cinq statues, médaillons ou objets divers, pourvus la plupart d'inscriptions, qui constituent le fonds des découvertes du *Cerro* :

P. 37. *Inscription* hiéroglypho-phonétique, purement égyptienne, où on lit les épithètes de Phtah et de la grande déesse de Memphis. L'original est perdu et l'auteur ne l'a pas vu (pl. I, fig. 6).

P. 38. *Sceau* en pierre calcaire, purement égyptien (pl. XIII, fig. 2) où est figuré un scarabée entouré d'hiéroglyphes déformés. Au Musée de Madrid.

P. 40. *Cône tronqué* en pierre (pl. XVIII, fig. 1) couvert d'une inscription que l'auteur a traduite : *A Ninus, seigneur de l'Acropole, ex-voto d'Artémidore*. C'est surtout à l'aide de ce cône que l'auteur reconstitue l' « alphabet du *Cerro* » de la p. 44, déjà cité.

P. 47. *Pierre tribétyle* (pl. XVI, fig. 1), avec inscription gréco-ibérique donnant le nom d'Hécate Avernale.

P. 49. *Phénix* placé sur un pyrée et battant des ailes (pl. XIV). Inscription grecque, traduite ainsi : *A la Parque je ne payerai pas tribut et je vivrai à nouveau, le créateur de moi-même.* M. Minguez donne une traduction différente : *Moi, Phénix, qui désire vivement le lever du soleil, sans me brûler je suis obligé d'émigrer. Je vivrai à nouveau, fuyant entre les flammes, engendré par Dieu.*

P. 61. *Globe* entre deux bateaux à voiles grossièrement figurés (pl. XVIII, fig. 3); dessous, ARGO · S (*Argo sacrum*), 0m,21 sur 0m,39. « La zone protubérante qui entoure le globe est l'emblème de l'Océan circumnavigué par Argo. Pour mieux l'indiquer, le navire est répété des deux côtés, et porte, au sommet du mât, des ailes, symbole de vélocité, ce qu'exprime également l'adjectif grec ἀργός. »

P. 63. *Sphinx velu à face de vierge* (pl XVII, fig. 1). « Le sphinx rappelle l'Égypte et sa tête est un emblème d'Isis. »

P. 63. *Rhinocéros* (pl. XVII, fig. 4) et *hippocampe* (pl. XVII, fig. 6), l'un emblème de la force, l'autre consacré à Typhon. La légende de celui-ci, ὑννοχαμπυ, mot dans lequel trois lettres ont des formes anormales, « révèle le mélange de civilisations diverses qui se confondent sur ces monuments et que l'on y rencontre à chaque pas ».

P. 65. *Cynocéphale* sans bras (pl. XVII, fig. 5), du cycle égyptien. « C'est l'image d'Anubis ou d'Hermès. » Inscriptions à caractères gréco-ibéro-égyptiens signifiant : *Mes bras sont la loi.*

P. 69. *Vase* de pierre à sujet en relief : le bœuf Apis conduit par deux prêtres; un autel enflammé entre deux prêtres; au milieu, un Terme surmonté d'une tête radiée de face; 0m,17. Musée de Madrid (pl. XIX, fig. 4).

P. 69. *Vache*; la tête manque; largeur, 0m,24 (pl. XVI, fig. 1). Légende : NMNAO (la vache *Nemano*), en lettres mêlées.

P. 70. Les *statues de prêtres* ne portent pas d'inscriptions. Celles des *prêtresses* en ont sur la mitre, sur la poitrine, sur la coupe qu'elles tiennent dans leurs mains, sur un pli du vêtement. Sur l'une d'elles, l'auteur lit, écrits en caractères grecs et celtibériens, les noms du Soleil et du Nil.

P. 73. *Prêtresses* (pl. VI, fig. 1), tenant un vase d'où sortent des flammes sur lesquelles se détache un agneau, figuré entre le soleil [1]

1. Quoi que l'on pense de ces statues très suspectes, je dois rappeler ici que quatre de ces ornements symboliques en bronze, trouvés en Espagne, sont cités

qui forme les volutes descend en une grande courbe vers le centre, avec une exagération peu hellénique et qui rappelle plutôt certains chapiteaux égyptiens. Le feston dentelé, qui remplace le cercle d'oves et de pointes des chapiteaux grecs, est également égyptien. » Deux *tambours de colonnes*, ajoute-t-il, montrent que celles-ci furent polylithes et non monolithes.

Le caractère des sculptures est loin d'être toujours le même (p. 25) : les statues des planches X et XI ; l'Hercule, pl. XVI, fig. 4 ; le groupe du vaisseau *Argos*, le phénix, le sphinx laineux appartiennent à l'art gréco romain. Ils sont inséparables des fibules, des lampes, des fers de lance, etc., trouvés au *Cerro*, qui sont indubitablement romains. La plupart des statues ont pour caractère commun l'immobilité hiératique, marque distinctive de la sculpture égyptienne. Suit une définition de l'art égyptien (p. 26). Cette influence se fait sentir aisément sur ces statues qui sont, pour la plupart, antérieures à l'époque romaine, mais abâtardie, et pénétrée par des courants de civilisations étrangères (p. 29). D'ailleurs plusieurs statues représentent des divinités de l'Égypte et offrent le *pschent* et des symboles caractéristiques (p. 30). L'examen des statues, que l'auteur croit représenter des prêtres (p. 31), le fortifie encore dans son opinion (p. 32). La fusion de deux éléments artistiques n'est pas nouvelle, du reste ; on l'observe à Chypre, en Égypte, etc.

Au chapitre : *Langue, science, religion* (p. 36), M. de la Rada s'occupe du classement des monuments. Il les répartit, dit-il, « en égyptiens, assyriens et grecs, en se conformant entièrement à leur caractère, mais sans tracer de limite qui romprait le lien mutuel qui les unit en un amalgame continu, et sans les isoler de l'influence qu'ils durent en outre recevoir du triple élément romain, punico-phénicien, et ibérique ou indigène. » Suit la description raisonnée des vingt-cinq statues, médaillons ou objets divers, pourvus la plupart d'inscriptions, qui constituent le fonds des découvertes du *Cerro :*

P. 37. *Inscription* hiéroglypho-phonétique, purement égyptienne, où on lit les épithètes de Phtah et de la grande déesse de Memphis. L'original est perdu et l'auteur ne l'a pas vu (pl. I, fig. 6).

P. 38. *Sceau* en pierre calcaire, purement égyptien (pl. XIII, fig. 2) où est figuré un scarabée entouré d'hiéroglyphes déformés. Au Musée de Madrid.

P. 40. *Cône tronqué* en pierre (pl. XVIII, fig. 1) couvert d'une inscription que l'auteur a traduite : *A Ninus, seigneur de l'Acropole, ex-voto d'Artémidore*. C'est surtout à l'aide de ce cône que l'auteur reconstitue l' « alphabet du *Cerro* » de la p. 44, déjà cité.

P. 47. *Pierre tribétyle* (pl. XVI, fig. 1), avec inscription gréco-ibérique donnant le nom d'Hécate Avernale.

P. 49. *Phénix* placé sur un pyrée et battant des ailes (pl. XIV). Inscription grecque, traduite ainsi : *A la Parque je ne payerai pas tribut et je vivrai à nouveau, le créateur de moi-même.* M. Minguez donne une traduction différente : *Moi, Phénix, qui désire vivement le lever du soleil, sans me brûler je suis obligé d'émigrer. Je vivrai à nouveau, fuyant entre les flammes, engendré par Dieu.*

P. 61. *Globe* entre deux bateaux à voiles grossièrement figurés (pl. XVIII, fig. 3); dessous, ARGO · S (*Argo sacrum*), 0m,21 sur 0m,39. « La zone protubérante qui entoure le globe est l'emblème de l'Océan circumnavigué par Argo. Pour mieux l'indiquer, le navire est répété des deux côtés, et porte, au sommet du mât, des ailes, symbole de vélocité, ce qu'exprime également l'adjectif grec ἀργός. »

P. 63. *Sphinx velu à face de vierge* (pl XVII, fig. 1). « Le sphinx rappelle l'Égypte et sa tête est un emblème d'Isis. »

P. 63. *Rhinocéros* (pl. XVII, fig. 4) et *hippocampe* (pl. XVII, fig. 6), l'un emblème de la force, l'autre consacré à Typhon. La légende de celui-ci, ὑννοκκμπυ, mot dans lequel trois lettres ont des formes anormales, « révèle le mélange de civilisations diverses qui se confondent sur ces monuments et que l'on y rencontre à chaque pas ».

P. 65. *Cynocéphale* sans bras (pl. XVII, fig. 5), du cycle égyptien. « C'est l'image d'Anubis ou d'Hermès. » Inscriptions à caractères gréco-ibéro-égyptiens signifiant : *Mes bras sont la loi.*

P. 69. *Vase* de pierre à sujet en relief : le bœuf Apis conduit par deux prêtres; un autel enflammé entre deux prêtres; au milieu, un Terme surmonté d'une tête radiée de face; 0m,17. Musée de Madrid (pl. XIX, fig. 4).

P. 69. *Vache*; la tête manque; largeur, 0m,24 (pl. XVI, fig. 1). Légende : NMNAO (la vache *Nemano*), en lettres mêlées.

P. 70. Les *statues de prêtres* ne portent pas d'inscriptions. Celles des *prêtresses* en ont sur la mitre, sur la poitrine, sur la coupe qu'elles tiennent dans leurs mains, sur un pli du vêtement. Sur l'une d'elles, l'auteur lit, écrits en caractères grecs et celtibériens, les noms du Soleil et du Nil.

P. 73. *Prêtresses* (pl. VI, fig. 1), tenant un vase d'où sortent des flammes sur lesquelles se détache un agneau, figuré entre le soleil [1]

1. Quoi que l'on pense de ces statues très suspectes, je dois rappeler ici que quatre de ces ornements symboliques en bronze, trouvés en Espagne, sont cités

et la lune pendus aux tresses de la prêtresse. L'inscription sur le bord de la coupe signifie : « Engendré par le soleil. » Cette statue se rapproche beaucoup de celle de la pl. V, fig. 1, don de l'horloger Amat, où, au lieu de l'agneau, figure une étoile. Elles mesurent $0^m,81$ et $0^m,72$.

P. 74. Grand *médaillon* de $0^m,055$ de diamètre, d'un alliage métallique indéterminé (pl. XIII, fig. 1) : Tête laurée de Jupiter à gauche. Revers : ΙΙΑΣCΟΠΟΤΟΖ ΔΙΙΥΙΙΙΙΔΕ, prêtre égyptien agenouillé de face, tenant un tableau sur lequel on voit trois divinités, Isis, Ammon, Osiris. Autrefois, collection Biosca, à Almansa. Je cherchai vainement à le retrouver; la collection Biosca a été vendue et dispersée. Du reste, la fausseté de ce médaillon ne fait pour moi aucun doute : le style et la forme des lettres suffisent pour nous éclairer. Des spécimens semblables ont été présentés à M. Vives, de Madrid, qui, les jugeant faux, les a refusés. La tête de Jupiter, barbue et laurée, paraît empruntée à un semis de la République romaine. Le prêtre agenouillé a peut-être été copié dans le *Dictionnaire des antiquités* de Rich, au mot *Pastophorus*, où figure une représentation identique, ou encore dans la dissertation du P. Raffei, 1821, citée par Biosca. La légende elle-même paraît être le mot ΠΑΣΤΟΦΟΡΟΣ dénaturé par le faussaire. On sait que les pastophores étaient des prêtres égyptiens qui portaient les images de leurs divinités dans une sorte de châsse, παστός. Quant au second mot, le faussaire a eu peut-être en tête le nom *Diomedes*, mais c'est un point qu'il serait oiseux de rechercher. M. Biosca avait lu *Pastophoros Drumedes* et traduit par *Prêtre du Bois*, de δρύς, chêne; M. de la Rada, *Jasyopotos Diymide*, c'est-à-dire *Yasyopotos* (ou Jason), *fils de Diomède*.

P. 97. Un autre *médaillon* (pl. XIII, fig. 3) est évidemment de même nature et inséparable du premier : ΠΡΟΣΧΥΝΜΣΙΞ. Hercule domptant le taureau de Crète; au dessous, quatre groupes de lettres, ΑΥ ΙΕ ΔΑΟΣ ΕΡΚΥ. ℞ Α ΣΑΡ ΚΙΡΙ. La cérémonie de l'*aspersio* : femme rompant une branche d'un laurier placé sur un autel pour

par D. Guerra, p. 164 (note), dans sa *Réponse* au discours de M. de la Rada. Le mieux conservé, trouvé près de Grenade, pesant 123 grammes, appartient à M. Guerra. Le même auteur mentionne encore une petite tête de mouton de bronze, de provenance indigène, qui semble avoir été portée au cou, et une statuette, trouvée à Cordoue, très grossière, de $0^m,22$, représentant la prêtresse du Soleil, cheveux rasés, tête couverte d'une coiffe ajustée tombant aux épaules, collier gros et large, tunique de lin, demi-manches, bras nus repliés, bracelet au bras gauche, coupe dans la main droite. Ces découvertes isolées prouveraient que les divinités, ornements sacrés et cérémonies du *Cerro* n'étaient pas spéciaux aux régions murciennes.

asperger de jeunes enfants, tandis qu'une prêtresse puise de l'eau dans la rivière. Alliage de fer et de cuivre, selon M. de la Rada, et de plomb, suivant M. Vives, qui en a vu un exemplaire. Module, $0^m,08$. Autrefois, collection José Galiano, à Almansa. Pas plus que le premier, je n'ai pu le retrouver. Il a été publié d'abord dans l'album de la Société archéologique de Valence par D. José Biosca. La fausseté de ce médaillon saute aux yeux; le style barbare, la facture moderne, la forme des lettres, le trahissent suffisamment. ΠΡΟΣΧΥΝΜΣΙΞ est sans doute le mot ΠΡΟΣΚΥΝΗΜΑ, monument d'adoration, altéré volontairement. Le groupe ΕΡΚΥ donne le nom d'Hercule. Quant au reste de la légende, je ne ferai pas au faussaire l'honneur de chercher ce qu'il a voulu mettre. M. de la Rada n'a pas hésité à traduire : *Offrande à Suth* (Hercule). *De nouveau resplendit Hercule*. Le type d'Hercule domptant le taureau est commun dans l'antiquité; il n'était pas difficile au faussaire de trouver un modèle. Quant au revers, il me semble copié d'une vignette du *Dictionnaire* de Rich, au mot *Aspersio*, qui représente, d'après un médaillon de Lucille, cette princesse occupée à la cérémonie de l'aspersion. Eckel, Mionnet, Cohen ont aussi publié ce médaillon fort rare. La copie est flagrante; seulement, par maladresse, le faussaire a reproduit, comme faisant corps avec l'arbre, les lignes de l'autel au milieu duquel il s'élève sur l'original, ce qui donne à cet arbre un aspect étrange et contourné. La légende ΑΣΑΡΚΙΡΙ répond, dit M. de la Rada, à deux mots chaldéens ou assyriens signifiant *vœu d'abstinence*.

P. 77. Sur la poitrine d'une *statue de prêtresse*, mot égyptien, en lettres celtibériennes, signifiant *pain de l'offrande* (planche VII, fig. 5).

P. 77. *Prêtre d'Isis*, à la colombe, cité plus haut (pl. I, fig. 5).

P. 78. Petit *obélisque* de $0^m,27$ (pl. XVIII, fig. 2), couvert d'hiéroglyphes qui, selon M. de la Rada, pourraient n'avoir aucun sens, comme les légendes entrelacées de certains cachets turcs d'aujourd'hui. Des ours, des arbres, une maison, un oiseau, etc , sont figurés grossièrement, d'une manière enfantine. Plus heureux que son devancier, M. Sanpere y Miguel a déchiffré couramment cette énigme; nous le verrons plus loin.

P. 79. Inscription donnant le nom du *Belus* assyrien, sur la poitrine d'une statue (pl. IX, fig. 3).

P. 79. *Statue de prêtresse*, coiffée d'une haute mitre sur laquelle M. de la Rada lit le nom de la divinité assyrienne *Ardokro* (pl. VII.

P. 80. *Cadran solaire* de $0^m,33$, tel qu'il est figuré dans le *Dictionnaire* de Rich. au mot *Pelicinon*. L'inscription « en lettres grecques,

en une langue assyrio-arabe, se rapprochant du pehlvi » se traduit : *Horloge d'heures dans l'obscurité. Sur la pierre plate l'ombre se courbe.* Voir E. Saavedra, *Museo español de antiguedades*, vol. X, 1880, p. 209. M. Martin Minguez (p. 39 de ses *Datos*) croit l'inscription grecque et la traduit : *Le trop brillant, dit l'augure, pour le peuple sort la voix murmurante.*

P. 87. Groupe de l'*année zodiacale* figurée par un enfant qui montre du doigt le Bélier, suivi du Scorpion, du Lion, etc. $0^m,33 \times 0^m,26$ (pl. XVII, fig. 2). Légende en lettres ibériques ou paléo-grecques, que M. de la Rada lit : ξνη κα: νέα.

P. 96. Légende en lettres ibériques, que M. de la Rada lit : ΣΚΑΛΙΑΟΝ et rapproche du nom propre *Askalion*, cité par Plutarque (pl. XI, fig. 6).

P. 100. Petit *vase* de terre cuite, $0^m,09$ (pl. XX, fig. 1). Forme bombée ; sur la panse, un homme entre deux chevaux, d'aspect grotesque, et, plus loin, un personnage semblable, vu à mi-corps, au milieu de la légende : ΧΥΛΙΧΙΟΥ — ΝΟΝΑΣ — ΡΑΛΤΙΕ — etc. et que M. de la Rada a traduit : *Fiole de Nonas, fils de Palti ; Tziold a fait*, etc. J'ai vu ce vase au Musée des Escolapios d'Yécla. A mon avis, il est faux. Dans les papiers de feu José Palau j'ai trouvé le dessin d'un autre cylix analogue et tout aussi faux. Un bas-relief du Musée de Murcie, venant d'Yécla, donne la même représentation de l'homme entre des quadrupèdes, toujours du même style barbare. Est il également faux ? M. Chabret, dans son *Sagunto*, t. II, p. 227, donne un bas-relief analogue et indique le propriétaire.

Fig. 3.

P. 100. *Vase* bombé de $0^m,13$, offrant deux masques séparés par l'inscription AIIIEN — NONIS — PAE, où M. de la Rada voit également le nom de Nonius, fils de Palti. Faux. Musée de Madrid (pl. XX, fig. 3).

P. 101. Inscription sur la poitrine d'une *statue* de l'époque romaine (pl. XI, fig. 2) : personnage en toge ; l'inscription est en lettres grecques, Οὐαλὲν τίνος. ἐποίησε. J'examinai cette statue à Madrid ; la lecture de l'inscription me parut douteuse.

P. 101. Indication de la légende L · LICINI sur une autre statue romaine (pl. XI, fig. 1).

P. 102. « On trouve sur les monuments du *Cerro* des caractères latins, grecs, ibériques, coudoyant les hiéroglyphes figuratifs ou pho-

nétiques de l'Égypte, et par conséquent, il est clair que dans la région où on les a rencontrés vécurent les différentes races et nations dont ces divers alphabets sont le reflet, etc. »

P. 103. Considérations sur le mélange des langues; p. 104, sur les caractères et la langue du pays; p. 106, sur la transcription du chaldéen en grec, et p., 106, la conclusion que je vais résumer :

*a*) Le temple, bâti sur le plan des temples grecs, était consacré au Soleil. Auprès de cet édifice s'élevait, sur la cime du *Cerro*, un observatoire astronomique: c'est là qu'ont été recueillis une pierre carrée et des débris de plomb et de cuivre fondus, sur une surface empierrée. Dans ce temple et cet observatoire vivait un collège de prêtres osiriaques et isiaques, possesseurs de la science des Chaldéens, mages et mathématiciens.

*b*) Ces édifices appartenaient à une des trois cités fondées par des colons ioniens à l'ouest du Jucar, Dianium, Hemeroscopium et Alonis.

*c*) Les Grecs, auteurs de ces monuments, amenèrent avec eux une colonie d'Égyptiens, ou étaient restés eux-mêmes longtemps dans l'empire des Ptolémées d'Égypte, recevant directement l'influence assyrienne et chaldéenne.

*d*) Temple et observatoire durent être bâtis presque en même temps que celui de Diane, dans la ville de Denia, qui est voisine Ils atteignirent à une grande célébrité durant la première moitié du IIIe siècle et furent détruits par le fer et le feu, probablement lors du décret de Théodose contre les temples païens. Pendant cette longue période qui s'étend depuis la fondation du temple et de l'observatoire jusqu'à leur destruction, Égyptiens, Assyriens et Chaldéens, Grecs, Ibères, Phéniciens, Carthaginois et Romains y laissèrent des traces de leur civilisation et de leur culte. Les statues elles-mêmes révèlent des périodes artistiques distinctes, à moins que les pièces d'un art moins avancé ne soient de la même époque que les autres, auquel cas la différence de beauté qui s'observe entre elles ne serait qu'une conséquence de la maladresse de certains artistes. A toutes les époques et chez toutes les nations de bons et de mauvais sculpteurs se sont rencontrés simultanément. Le mélange intime des civilisations différentes n'a pas lieu de surprendre. Entre autres exemples, dit M. de la Rada, la numismatique en donne un : les monnaies des îles de Cossura, Gaulos et Melita portent des bustes ornés de coiffures entièrement égyptiennes, avec des tresses et des festons sur les côtés qui rappellent immédiatement celles de nos statues, surtout celles de la plus belle. Les mêmes monnaies ont encore des représentations

de divinités avec le *pschent*, le fouet et le sistre à la main. Sur celles de Cossura, fait encore plus significatif, le buste égyptien est couronné par une Victoire ailée, d'art purement grec. Sur les monnaies de Melita les légendes sont à la fois grecques et phéniciennes : exemples éloquents de la « compénétration », de l'enchevêtrement de diverses civilisations chez un même peuple. Écriture phénicienne, art grec, religion égyptienne, tout apparait confondu sur ces monnaies, qui justifient, d'après M. de la Rada, son jugement sur les antiquités de Montealegre.

« Des statuettes égyptiennes, ajoute l'auteur, ont été trouvées assez fréquemment dans diverses parties de l'Espagne. Des fragments d'un sarcophage égyptien, en pierre, encore insuffisamment étudié, ont été trouvés en mai 1850 et publiés par M. Sanahuya (cf. mon journal de voyage à l'article *Tarragone*). Un temple, dédié à Phtah (Ἥφαιστος) existait à Carthagène, suivant Polybe; un autre était dédié à Alétos (Alidath, la Terre); un troisième, à Chronos (Moloch, Bel, Saturne). Toutes ces preuves de l'influence égyptienne ne sont-elles pas convaincantes ? »

M. A. F. Guerra. Arrivé là, M. de la Rada laisse la parole à M. Aureliano Fernandez Guerra pour la recherche historico-géographique sur le pays de Montealegre. Le discours du savant antiquaire et géographe forme par conséquent le complément de celui de M. de la Rada. Il est empreint d'une saine érudition et, après l'avoir lu, on est renseigné aussi bien que possible. Il est seulement regrettable que l'auteur, de même que son confrère, écrive sans avoir visité les lieux dont il parle.

Je donnerai une courte analyse de ce travail. Je dirai d'abord que les notes historiques et géographiques dont il est semé sont d'un réel intérêt : elles sont à signaler ainsi que le préambule où il est question de sujets archéologiques concernant l'Espagne en général.

Au début de son discours, M. Guerra se demande quelle ville ibérique pouvait exister au *Cerro de los Santos*. Et voici ce qu'il répond : « Elle était grande ; d'innombrables débris d'édifices répandus sur un espace de 2 kilomètres, jusqu'au mont Arabi, le prouvent. Elle était forte : le mont Arabi le dit lui-même avec ses défenses naturelles, ses restes de larges murs et ses citernes ouvertes dans le roc. Elle n'était pas de faible importance : sa situation sur la *via Augusta* au point même où elle rejoignait celle de Carthagène et d'Alicante le démontre. »

Examinant alors l'*Itinéraire d'Antonin* et les *Vases apollinaires*, et comparant leurs données avec celles de la carte moderne de Coello, il identifie les ruines de l'Arabi avec la ville d'*Ello*. et celles qui en-

tourent le *Cerro* avec *Pale* qui aurait été le faubourg d'Ello (p. 123). Qu'était cet Ello? Strabon dit qu'il y avait trois cités marseillaises (phocéennes) entre Carthagène et le Jucar, mais il cite seulement *Denia*, Διάνιον. Artémidore cite à son tour *Alonis*, « ville et île dépendantes de Marseille », qui ne sont autres que la moderne Villajoyosa et l'îlot de Benidorm. Le nom de la troisième est inconnu. « Toutes les trois, continue M. Guerra, étaient des *hémeroscopes*, ἡμεροσκοπεία, ou observatoires astronomiques diurnes, vigies destinées à observer les terres et les mers et à initier des jeunes gens d'élite à la science mystérieuse de l'hiérophante » (p. 126). Les ruines du *Cerro* paraissent appartenir à un héméroscope, c'est-à-dire à un collège sacerdotal, à un observatoire diurne, où vivaient des astrologues, des nécromanciens ou des Chaldéens ; cela est prouvé par le nombre des symboles sidéraux qu'offrent les sculptures (p. 127 et 168). Les Phéniciens et les Grecs, envahissant les domaines des Ibères et des Celtes, occupèrent de bonne heure le pays situé entre le Guadalquivir et le Jucar (p. 129). Il y a eu trois *Elis*, une près d'Olympie, une en Arcadie, la troisième en Espagne. M. Guerra l'identifie avec *Ello* (p. 131). Puis il fait l'histoire des divisions politiques du sud-est de l'Espagne dans l'antiquité et des divisions administratives créées par les Romains (p. 140 et 144) ; il nous montre Ello, siège de l'évêché de la province d'Orospeda au v^e siècle (p. 144), ville du royaume mozarabe de Todmir en 713 (p 159), pour en constater enfin la ruine et l'incendie, en 921, par le roi de Léon, Ordoño II.

Le sanctuaire avait disparu plus tôt. Les monnaies qui ont été trouvées sur le *Cerro* et qui ne dépassent pas Constantin et Théodose, prouvent qu'il fut détruit vers cette époque, sans doute lors de l'édit de ce dernier empereur en 390 (p. 168). Quand Honorius voulut mettre fin à la frénésie des dévastations, en défendant à Macrobe, préfet des Espagnes, de jeter à bas les temples antiques pour les conserver pour des usages d'utilité publique (399), il était déjà trop tard ; l'héraclée (temple) du *Cerro* avait cessé d'exister : envahi, incendié, les revêtements métalliques de ses murs avaient été fondus, les statues qui l'ornaient brisées ou précipitées du haut de la colline.

Ici s'arrête le discours de M. Guerra. En 1876, M. Émile Cartailhac, dans son livre : *Les âges préhistoriques en Espagne et en Portugal*, consacre incidemment deux pages aux statues trouvées à Yécla. L'auteur est très impressionné tout d'abord par les doutes qui naissent, dans son esprit, au sujet de l'authenticité des statues. Puis il cite l'opinion d'un archéologue hongrois, M. Henzelmann, porté à voir seulement dans ces figures les œuvres des Goths des M. Cartailhac.

Ve, VIe et VIIe siècles, qui auraient reproduit en Espagne les *kamene-babe* ou « aïeules de pierre » placées sur les anciennes collines tombales ou *kourgans* de la Russie méridionale. Cette opinion repose sur une curieuse ressemblance dans l'attitude des deux séries de figures, caractérisées l'une et l'autre par la coupe tenue à la hauteur de la ceinture. Le mémoire de M. Henzelmann, intitulé *L'âge de fer, étude sur l'art gothique*, a paru en 1876 dans les actes du *Congrès international d'anthropologie* de Buda-Pesth ; il donne cinq croquis des statues du *Cerro*, d'après les moulages exposés à Vienne en 1876. M. Heuzey, dans un mémoire que je citerai plus loin, a combattu cette opinion.

En 1877, dans les *Mittheilungen der anthropologischen Gesellschaft in Wien*, t. VII, le Dr Much résume et commente la relation que la *Commission impériale archéologique de Saint-Pétersbourg* a donnée de ses fouilles dans le district d'Yekaterinoslav sous la signature de M. J. Hawelka, de Moscou. Il y est question des *kamene-babe* que M. Much rapproche des statues du *Cerro*, qu'il attribue aux Goths comme M. Henzelmann.

En 1878, des moulages de plusieurs statues du *Cerro* figurèrent à l'Exposition universelle, où elles furent accueillies avec méfiance. En Espagne, on continuait à s'en occuper avec ardeur. Cette même année, M. Sanpere y Miguel, dans ses *Origens y fonts de la nacio catalana*, publiés à Barcelone, fut amené à examiner les plus caractéristiques d'entre les sculptures du *Cerro*, « laissant pour une meilleure occasion un travail qu'il a fait, il y a longtemps déjà, sur ces antiquités si mal critiquées ». Il va plus loin que M. de la Rada, car il trouve un sens, et un sens très clair, aux figures gravées sur l'*obélisque* (pl. XVIII, fig. 2) que l'académicien madrilène croit purement ornementales. Cet obélisque minuscule ne serait autre chose, d'après M. Sanpere, que l'image du dieu principal du temple, Adonis-Osiris (Elioun), dont l'artiste a représenté la vie sur les quatre faces de l'objet. Le *Phénix*, le *Cynocéphale*, etc., sont à leur tour les objets de son examen, et il saisit l'occasion pour tenter de réhabiliter le sépulcre égyptien de Tarragone.

M. Sanpere y Miguel.

En 1880, on trouve un long article du même auteur dans sa *Revista de ciencias historicas* de Barcelone (t. II, p. 182), avec des figures dans le texte. Nous avons parlé plus haut du rapprochement tenté par M. Much, entre les statues du *Cerro* et les *kamene-babe* ; ce travail avait été résumé par M. Zaborowski, dans un article de la *Revue anthropologique* (juillet 1880), intitulé : *Les Kammenya-baby et les antiquités du Cerro de los Santos*. Or, M. Sanpere y Miguel, après

avoir lui-même visité les *Kammenya-baby* de la Russie, et consulté les ouvrages qui en parlent [1], montre, par des figures comparatives, quelle différence il y a entre eux et les antiquités du *Cerro de los Santos*. Il soutient que la similitude est fortuite et nie absolument que les Goths soient les auteurs des statues du *Cerro*. Le sanctuaire qui les renfermait était, selon lui, dédié à Adonis-Osiris et elles représentent les femmes de Biblos avec le vase contenant la tête de ce dieu.

En 1879, M. A. Fernandez Guerra, dans son mémoire érudit : *Deitania y su catedra episcopal de Begastri*, donne une carte de la Déitanie (région de Lorca, Cehegin, Chinchilla, Albacete, etc.) et des contrées voisines. Ello et Pale s'y trouvent marquées dans la Contestanie. Cette carte remplace avantageusement celle de M. de la Rada, placée à la fin de son discours, et comprenant les régions antiques du sud-est de l'Espagne.

Le R. P. Carlos Lasalde, l'auteur du mémoire des Escolapios, rentre alors dans la lice. Il publie successivement plusieurs articles dans lesquels il examine surtout la partie épigraphique des découvertes du *Cerro*; nous avons ainsi : *Antiguedades de Yecla*, dans la *Ciencia cristiania* de 1880; *Las antiquedades bastitanas y los anticuarios españoles*, dans le *Semanario murciano*; *La Bastitania segun los monumentos que de ella restan*, de nouveau dans la *Ciencia cristiana* de 1882 et 1883; lettres intitulées *Los anticuarios españoles y las antiguedades hispano-egipcias*, dans *El ancora de Castilla* de Valladolid, nos des 4, 5 et 6 octobre 1881. Ce dernier travail est reproduit par M. Bernardino Martin Minguez dans ses *Datos epigraficos y numismaticos de España*, Valladolid, 1883, in-8, p. 42 et suiv. Le P. Lasalde.

Le P. Lasalde tient pour certain que plusieurs statues sont purement égyptiennes : « Je suis très étonné, dit-il dans sa troisième lettre, que la venue des Égyptiens en Espagne étant admise couramment par les auteurs anciens, il ne soit venu à l'idée de personne de qualifier d'égyptiens les monuments qui en ont le caractère et qui ont été découverts à plusieurs reprises sur notre territoire. Le culte des dieux de l'Égypte, les nombreuses statues de ceux-ci qui ont été trouvées, des inscriptions hiéroglyphiques, tout a été attribué aux Phéniciens, aux Carthaginois, aux Grecs, aux Romains... Ils sont tout ce qu'on voudra, sauf égyptiens! ce qui ne laisse pas d'être une bêtise et montre un vain désir de passer pour savant, en appelant les

1. Dubois, *Voyage autour du Caucase*, 1839; Guthrie, *A tour performed through the Taurida*, 1802.

choses de noms plus pompeux que ceux que leur donnent les autres... »

En 1883, paraît à Madrid le premier volume du Catalogue du Musée archéologique national; il contient la description, non de toutes les antiquités du *Cerro*, mais d'un choix des sculptures et des bronzes (nos 3486 à 3518, c'est-à-dire trente-deux numéros seulement, dont plusieurs, il est vrai, embrassent plusieurs objets similaires). Une planche en phototypie, mais à une échelle très réduite, réunit sept des pièces principales. Tout cela, si je ne me trompe, se trouve déjà dans le discours de M. de la Rada; je n'insiste donc pas.

M. Hübner. En 1888, M. Hübner, dans son *Arqueologia de España*, donne (p. 236 et suiv.) un aperçu historique et bibliographique des questions relatives aux antiquités du *Cerro*. Considérant qu'une partie au moins de ces antiquités sont primitives et antéromaines, que le temple est très ancien, que d'autre part des éléments indubitables de civilisation romaine se rencontrent dans les sculptures, il croit devoir, comme l'avait fait M. Cartailhac, placer le *Cerro* et ses monuments à la fin du chapitre réservé aux antiquités appelées ordinairement préhistoriques.

M. de los Rios. En 1889, M. Rodrigo Amador de los Rios consacre à l'examen du *Cerro* et de ses statues plusieurs pages de son beau livre *Murcia y Albacete*. Le temple, selon lui, a été d'abord un hémeroscope bâti par les Ioniens, les Chaldéens ou les Égyptiens; plus tard, il fut consacré au culte chrétien, et après l'invasion des Barbares, il devint un *martyrium* dans lequel étaient honorés les martyrs des empereurs romains. La preuve en est dans cette quantité de statues « caractéristiques de l'époque wisigothique » (412-711) sur lesquelles il reconnaît les ornements décrits par Isidore de Séville dans ses *Étymologies*, au chapitre : *De ornamentis capitis feminarum*. La preuve en est encore dans le *poculum* contenant le sang des martyrs, etc. On le voit, M. de los Rios ne fait que reproduire, en la développant, l'opinion émise en 1862 par son père. Il admet que toutes les sculptures ne sont pas de la même époque, et que toutes ne sont pas authentiques, opinion à laquelle M. de la Rada s'est, m'a-t-on dit, rallié.

M. A. Gonzalez. Vers 1890, D. Alvaro Gonzalez, curé actuel de Montealegre, homme plein de zèle pour l'étude des antiquités, dont le nom reviendra plus loin, écrivit, dans la *Enseñanza católica* de Murcie, des articles intéressants sur le *Cerro*. Il donne de minutieux détails sur les circonstances de la découverte, et comme, par sa situation, il connaît tous les individus qui furent mêlés aux fouilles, ses ren-

seignements sont d'une réelle importance. Selon lui, et contrairement à M. A. F. Guerra, qui l'affirme d'après un auteur déjà ancien, D. Juan Lozano, il n'y a de vestiges de ville, ni autour du *Cerro*, ni sur l'Arabi; il n'y a non plus ni sources, ni citernes. Je dois dire que mes promenades personnelles confirment ces affirmations. Pour M. Gonzalez, l'ancienne ville d'Ello était située au *llano* (plaine) *de la Consolacion*, à 2 kilomètres de Montealegre, dans la direction du *Cerro*. Je reviendrai plus loin sur cette opinion.

Enfin, en 1891, M. Léon Heuzey, membre de l'Institut, imprima dans la *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* un article intitulé : *Statues espagnoles de style gréco-phénicien*. M. Heuzey avait vu en 1888, à Madrid, la salle du *Cerro*, et quoique arrivé avec défiance, les objets exposés lui avaient produit une impression favorable. Le 18 avril 1890, une notice avait été lue par lui à l'Académie des inscriptions, dans laquelle il avait appelé l'attention de ses collègues sur les antiquités de Montealegre; il avait pu obtenir les moulages de la plus belle et la mieux conservée des statues, d'une tête de femme coiffée d'une tiare, et de deux figures viriles. M. Heuzey concentre la démonstration de sa thèse sur ces œuvres de choix, dont il fait ressortir l'authenticité et la valeur artistique; il laisse de côté la partie épigraphique trop douteuse. Son travail est accompagné d'excellentes héliogravures Dujardin, le seul procédé de reproduction à employer en pareille matière. Le savant académicien décrit ainsi ces sculptures : M. Heuzey.

« *a*) Statue de femme de grandeur presque naturelle ($1^m,18$), debout, dans une pose consacrée, tenant un vase en forme de gobelet. Costume grec dans son ensemble, avec quelques traits exotiques. Plusieurs tuniques superposées, composant le vêtement de dessous, forment trois étages. La troisième, plissée à petits plis, retombe sur les pieds. Le tout recouvert d'un châle ou grand voile rectangulaire dont les plis s'aplatissent en larges zigzags. Des glands terminent les angles de ce manteau. Le col de la tunique fermé en haut par une agrafe rappelant les fibules arquées de l'Étrurie et de la Gaule. Dessous, large pectoral composé de trois colliers que réunissent des bandes décorées de larges dents guillochées, genre de décor usité à Chypre. Coiffure compliquée et luxueuse, rappelant celle des femmes de Rhodes, de Chypre et de la Troade. Les cheveux tombent des deux côtés en trois longues boucles roulées ; ils dessinent sur le front une frange de petites mèches que vient doubler en dessous la frange ouvragée d'un bandeau métallique, bordé de plaquettes mobiles en forme de feuilles lancéolées. Sur la tête, dont la chevelure est sillon-

née de lignes ondoyantes, ce bandeau est maintenu par une autre bande transversale, où l'on voit courir un rinceau de volutes qui se contrarient. De chaque côté, un large fleuron à quatre pétales, avec languettes intermédiaires, sert de point d'attache à un flot de cordelettes ou de petites chaînes, destinées à élargir latéralement le volume de la chevelure. Parmi les pendeloques, également lancéolées, qu'elles supportent, sont suspendues deux énormes rondelles d'un riche travail. » (Voir mes planches.)

M. Heuzey examine ensuite les traits du visage qui donnent, plus sûrement encore que la parure et le costume, la sensation d'une œuvre authentique. L'action représentée a surtout un caractère votif et religieux : c'est l'offrande du breuvage, prélude de la libation. On connaît d'innombrables statuettes de style assyrien et chaldéen qui tiennent ainsi devant elles le vase à boire et le flacon, certaines figures votives gauloises, les grossières *babe* des anciennes tombes de Russie. L'antiquité asiatique nous donne ici, comme presque toujours, l'origine commune et la tradition première d'un motif qui s'est répandu ensuite dans des contrées très différentes, et qui s'est perpétué jusqu'à une époque parfois avancée. Cette statue est donc celle d'une femme de haut rang, consacrée en effigie dans le sanctuaire, et représentée comme adorante, — *non une prêtresse*, comme on l'a dit jusqu'à présent. Les bagues que la statue porte aux doigts suggèrent à l'auteur des rapprochements curieux.

Fig. 4.

*b*) Tête de femme d'un style encore plus archaïque. La coiffure est une sorte de tiare en pointe démesurément haute, qui se retrouve sur les figurines phéniciennes et rhodiennes du VIe siècle avant J.-C. Artémidore, cent ans environ avant notre ère, décrit les parures et les coiffures extravagantes des femmes ibères. Le grand peigne des *manolas*, encore recouvert de la mantille noire, n'est qu'un faible reste de cet engouement pour les coiffures élevées. Des deux côtés du visage, comme sur la statue, les grands disques qui tenaient lieu de boucles d'oreilles. Le devant de la chevelure est serré par un riche bandeau transversal. Le front et les joues sont encadrées de trois côtés par des ondulations symétriques. Les traits ont cette rondeur de formes particulières à l'archaïsme oriental.

*c*) Deux têtes viriles d'un travail beaucoup plus simple et d'un caractère d'authenticité frappant. Elles ont l'accent particulier aux belles têtes helléniques d'athlète et de héros. Malgré la barbarie de l'exécution, elles rappellent la belle sculpture grecque du v^e^ et du IV^e^ siècle. Les mèches de la chevelure, courtes et nombreuses, sont rendues dans le système métrique et décoratif de l'ancien art oriental. Les boucles sont alignées par files régulières et remplies par des courbes concentriques. Ou bien, ce sont des pointes, de véritables dents, alternant d'une file à l'autre, suivant un système d'imbrication purement artificiel. En somme, ces œuvres de choix portent, à travers leur barbarie, la marque inimitable d'un grand art. Quand bien même le reste de la collection serait reconnu faux, elles suffiraient pour démontrer et proclamer qu'il a existé chez les populations

Fig. 5.

Fig. 6.

ibériques une ancienne sculpture locale, procédant à la fois de l'art grec et de l'art asiatique ; c'est ce qui est arrivé chez les Étrusques et à Chypre ; mais ces monuments gardent un aspect *sui generis* qui empêche de les confondre avec d'autres.

Comment un pareil mélange a-t-il pu se produire en Espagne ? A quelle époque et par quel peuple cet art mixte a-t-il été importé ?

De bonne heure, la Grèce et l'Orient se sont trouvés en présence dans la région du *Cerro*. Les Grecs, dès le VI^e^ siècle, eurent une chaîne de colonies depuis Rhoda jusqu'à Hemeroscopion (Denia). Au sud, jusque par delà le détroit de Gibraltar, régnait l'élément phénicien et punique (Malaca, Abdère). Carthagène fut fondée par Asdrubal. Le *Cerro* était placé presque à cheval sur la limite des deux zones. L'exploitation des mines, le commerce du sparte expliquent qu'il pouvait y avoir jusque dans la sierra des lieux de marché très

fréquentés, et auprès d'eux, comme toujours, un riche sanctuaire, avec ses fêtes.

La première idée qui se présente à l'esprit est d'attribuer aux Grecs la fondation d'un atelier dont les œuvres les plus anciennes se rattachent, par tradition, à l'archaïsme grec du commencement du v^e siècle; mais il est douteux que la présence des quelques colonies grecques égrénées sur la côte, à 25 ou 30 lieues de distance, suffise pour expliquer l'établissement d'un centre de fabrication aussi florissant et d'une vitalité aussi tenace. Puis, l'influence grecque ne rend pas compte du caractère asiatique et encore presque chaldéen de la main-d'œuvre.

L'association du style grec et de la technique orientale s'explique au contraire facilement, pour peu qu'on admette le principe (établi par l'auteur), de l'*action en retour* de l'archaïsme grec sur l'art asiatique, sur l'art phénicien surtout. On peut appeler cet art *gréco-phénicien* ou *gréco-punique*, et ce sont les Carthaginois qui l'ont implanté dans la région confinant à l'*ager Carthaginensis*. Il n'y a rien d'invraisemblable à ce que les formes traditionnelles de cet archaïsme se rencontrent encore à la fin du III^e siècle avant notre ère, au temps de la fondation de Carthagène. La *tête à la tiare pointue* serait antérieure à cette date (242); les deux *têtes d'homme* seraient un peu plus récentes; la statue de femme toucherait à l'époque de la conquête romaine (205 av. J.-C.); les autres sculptures, produits de la décadence, seraient postérieures. « Il reste, dit en terminant M. Heuzey, un débrouillement à opérer pour les sculptures et pour les inscriptions, qui ne peut être conduit à bien que sur place, en face des monuments et à la lumière d'une enquête, patiemment poursuivie dans le district où elles ont été recueillies. »

C'est pour cette enquête, trop tardive malheureusement, que je me trouvais à Almansa le 24 février, puis le 25 octobre 1891, vingt ans après les premières fouilles. Comme il s'agissait d'un point d'authenticité à éclaircir, j'étais naturellement méfiant. Je m'informai d'abord s'il n'y avait pas eu dans le pays, à l'époque des découvertes, un atelier de sculpture pour l'église. La réponse fut négative. Seul un portail avec statues avait été *restauré* en 1864, et ces statues n'avaient avec celles du *Cerro* aucune ressemblance.

Je passai ensuite en revue les anciennes maisons de la ville [1], les

1. Almansa, ville assez ancienne, 8,000 habitants, dominée par un vieux château. Elle appartenait aux Templiers en 1310. Elle donna son nom à la bataille où le duc de Berwick battit les Alliés en 1707 pendant la guerre de Succession.

écussons sculptés qu'elles ont encore aujourd'hui en grand nombre sur leurs portes et où, quelquefois, on voit des emblèmes païens ou astronomiques (au palais du comte de Sirat, par exemple), des chapiteaux de modèle antique, des pyrées enflammés. Je pris des photographies de toutes les parties saillantes, pour confronter à l'occasion et rechercher les modèles qu'aurait pu utiliser un faussaire. Cette précaution fut heureusement superflue.

Chez des particuliers, entre autres chez MM. Biosca, parents du numismate Biosca qui possédait un médaillier et un médaillon provenant soi-disant du *Cerro*, je pris des informations. Le médaillon ne put être retrouvé ; il avait été vendu, probablement avec le reste, en 1889, à Paris, mais le catalogue, que je consultai, n'en porte pas trace ; il n'était peut-être plus dans la collection au moment de la vente.

M. José Galiano, signalé dans le *Discurso* de M. de la Rada pour avoir un autre médaillon, était mort. Un de ses fils avait hérité de sa collection et quitté le pays. A la lettre que je lui écrivis, je n'obtins pas de réponse. D. Miguel Galiano, l'autre fils, possède encore deux ou trois têtes et un petit bœuf en pierre du *Cerro*.

Chez M. Estanislao Ochoa, je vis une base de statue du *Cerro*, une tête radiée, puis une tête de cheval moyen âge trouvée en 1856 dans les travaux du chemin de fer.

D. Miguel Martinez de Medillina, qui a réuni une nombreuse collection de livres et d'objets d'art, voulut bien me recommander aux RR. PP. Escolapios de Yécla, chez lesquels je devais passer, et me donna des indications sur l'homme qu'il importait le plus de retrouver, l'horloger Vicente Juan y Amat, auteur des fouilles de 1871, et qui a vendu la majorité des sculptures au Musée de Madrid. Fort adroit de ses mains, Amat s'occupait, ces dernières années, de réparations d'objets antiques et de tapisseries, tout en faisant le commerce d'antiquités et en poursuivant, toujours dans un but de spéculation, des fouilles sur différents points. Il s'était fixé du côté d'Alicante, mais, depuis quelque temps, il ne donnait plus signe de vie. Je résolus aussitôt de le rechercher pour le soumettre à une sorte d'interrogatoire.

Je visitai les archives de l'hôtel de ville d'Almansa, qui remontent à 1515, et sont assez riches, sans y trouver rien de particulier au *Cerro*. La pièce citée par M. Saviron doit se trouver aux mains du marquis de Valparaiso, à Madrid.

Entre temps, grâce à la complaisance de D. Mariano Pascual, qui me prêta sa voiture, je pus visiter, un peu hâtivement, car l'excursion demande une forte journée, une acropole d'une haute antiquité, le *Castellar de la Meca*, dans les environs d'Almansa. Elle est d'un

difficile accès et un guide est indispensable. Du haut de cette acropole, on jouit d'une vue admirable qui rappelle celle qu'on a de certaines hauteurs de la Pouille, de Lucera, par exemple, que je visitai jadis, en quête de monuments normands. De vastes plaines s'étendent à nos pieds; au loin, le guide montre un rocher circulaire dans lequel on semble voir des sièges taillés. Serait-ce un monument préhistorique? Autour de nous on aperçoit distinctement le tracé d'une ville antique, la place des rues, des maisons, et plus de cent citernes, grandes et petites, taillées dans le roc, comblées en partie et où il y aurait lieu de fouiller. Nous redescendîmes par un chemin creux coupé dans l'épaisseur du rocher. Des objets, trouvés à *la Meca*, existent, m'a-t-on dit depuis, chez des particuliers d'Almansa, mais je n'ai pas à cet égard d'indications précises. M. Céan-Bermudez cite (p. 91) *la Meca*, ses citernes, ses rues, et dit que sur son emplacement ont été recueillies des poteries et des monnaies celtibériennes et romaines.

Le 27 février, ayant épuisé Almansa, je partis pour Montealegre, dans la *galère* de M. l'avocat Bernaben. Je logeai dans l'ancienne maison du comte de Montealegre, marquis de Valparaiso y Villafuerte, où je reçus de MM. Truxillo, intendant, et Miguel, chef des gardes champêtres du domaine, le meilleur accueil. C'est une réelle bonne fortune de trouver, après cinq ou six heures de voyage en pays accidenté et par de mauvaises routes, un gîte plus confortable que celui des posadas du bourg. J'allai voir le curé D. Alonso Gonsalez, qui se mit à ma disposition. J'ai dit plus haut qu'on doit à ce digne prêtre des articles sur les antiquités du *Cerro*. Il me donna séance tenante, pour le Musée du Louvre, une base de statue du *Cerro* qu'il conservait dans sa cour et me mena chez un paysan qui me vendit pour la modeste somme d'un douro (5 francs) un buste assez mal conservé, mais bien antique, de même provenance. Chez un autre paysan, j'acquis pour le même prix un petit taureau de bronze du *Cerro*, conservé dans sa famille depuis vingt ans; il voulait aussi me vendre une tête de *santo*, mais on l'avait égarée. Chez un prêtre, D. Damaso Alonzo, je vis quelques monnaies romaines, provenant du pays; ce prêtre s'intéresse également aux antiquités et fait de la photographie, chose précieuse en ce pays où manquent les photographes de profession.

Le lendemain de cette promenade, je partis à cheval pour Bonete, bourg de 1,464 habitants, à 12 kilomètres au nord-est de Montealegre, où l'on m'avait signalé le maître d'école, D. Pascual Serrano, comme ayant une collection de monnaies et d'antiquités. Il faut deux heures pour traverser les collines rocailleuses entremêlées de champs

qui séparent les deux localités. Je trouvai en effet, chez M. Serrano, des collections de fossiles, une assez jolie série de monnaies romaines et celtibériennes, des urnes funéraires en terre cuite, des objets et débris de toute sorte. Ce petit musée serait très utile à qui voudrait étudier complètement le passé du pays, mais je ne m'y arrêtai pas longtemps, pressé par l'heure du retour. Je notai cependant un petit Satyre en bronze, de fabrique asiatique, archaïque, remarquable bien que mutilé (une main, un pied et la moitié d'une jambe manquent), bien patiné, objet d'un réel intérêt, trouvé, en 1870, aux alentours du *Cerro*, à ce que m'assura son propriétaire. Cette petite statuette a $0^{m},06$ de hauteur.

De retour à Montealegre, je me hâtai de monter dans la *galère* un peu primitive qui devait me conduire au *Cerro*, à la ferme, *cortijo*, du comte, dont les domaines s'étendent à une grande distance autour de la ville. Une carte topographique très soignée du territoire se trouve dans la maison du comte. Deux heures après, j'arrivai au *cortijo* et un gîte peu confortable, mais cordialement offert par Juan, le fermier, m'y attendait. Le jour tombait. Je fis encore une reconnaissance au *Cerro*, qui est à un kilomètre de la ferme. J'ai indiqué plus haut sa situation et ses dimensions. Je remarquai que le temple n'est pas au sommet, comme d'aucuns l'ont dit, mais sur un petit contrefort, invisible de la route, à quelques mètres seulement au-dessus du ruisseau. Le plan du temple était encore très reconnaissable, malgré les dégradations survenues depuis 1876, date du dernier passage de M. Saviron; mais des amas de terre et de décombres le recouvraient. Dans ce terrain, remué tant de fois jusqu'au roc, y avait-il encore à trouver? Et pourrait-on se procurer des ouvriers en ce lieu isolé? Telles étaient les questions que je me posais en retournant au *cortijo*.

Le hasard, heureusement, me servit. Une bande de journaliers nomades, venant d'Yécla, passait le soir même. J'en embauchai dix, et dès le lendemain matin, 1er mars, à l'aube, les fouilles commençaient.

Dans l'état des choses, il n'y avait qu'à examiner avec soin, à passer au crible, pour ainsi dire, tous les déblais des fouilles antérieures pour voir s'il n'y restait rien à glaner. J'arrivais vingt ans trop tard pour entreprendre une exploration sérieuse et systématique. Combien d'encre aurait été épargnée si, dès le commencement, MM. les savants de Madrid avaient écouté l'appel de M. Aguado et ne s'étaient pas laissés devancer par le vandale Amat! On ne se trouverait pas, aujourd'hui, en présence d'une enquête d'authenticité, qu'il sera bien difficile de mener tout à fait à bien: le malheur veut que dans

l'occurrence, nombre d'originaux soient si grossiers, d'une pierre si tendre, de dimensions si restreintes, que le plus piètre artiste peut les contrefaire aisément. N'importe : les débris que nous trouverons encore, je l'espère, nous permettront au moins d'obtenir d'utiles points de comparaison.

Je dressai un plan général des lieux, à main levée; je vérifiai les dimensions données pour le *Cerro* et le temple par mes prédécesseurs; elles étaient assez exactes ; mais les dégradations causées par l'action du temps ne me permirent pas de tout contrôler. Puis, on commença les fouilles. Je recueillis ce premier jour nombre de fragments de sculpture trop mauvais pour être emportés, des cubes de mosaïque, des rhomboïdes en terre cuite, beaucoup de débris de poterie noire faite au tour, très dure, enfin, ce qui vaut mieux, un moyen bronze de *Celsa* (*colonia Victrix Julia Lepida*)[1] au nom du duumvir L. SVRA, un petit bronze de Constantin Ier, un petit taureau de bronze pareil à ceux du Musée de Madrid et recouvert d'une épaisse croûte d'oxyde terreux.

Le lendemain, on trouva, entre autres, une tête de statue, assez fruste malheureusement, mais qui offre exactement le système de boucles dentelées de celle qui a été reproduite par M. Heuzey (voir fig. 7 et ma planche, n° 8). L'après midi, tandis que mon secrétaire escaladait les hauteurs abruptes de l'Arabi où il ne trouvait aucune trace des vestiges décrits par Lozano, je fis démolir la digue, déjà rompue par la violence des eaux, qui s'étend au pied du *Cerro* et qui devait contenir, suivant M. Saviron, les débris des premières statues découvertes et brisées par les paysans. On trouva effectivement bon nombre de ces fragments, torses, pieds, têtes, etc., mais en mauvais état. Je fis ensuite une reconnaissance dans la plaine, jusqu'à 2 kilomètres en aval de la digue, et relevai, sur ce parcours, plus de quarante bases de statues, toutes variées, qui avaient été enlevées et charriées au loin par la violence des eaux, lors des crues. Tous ces fragments, naturellement avariés, étaient peu enviables ; je véhiculai cependant le meilleur, torse couvert d'une robe à larges plis droits et ser-

Fig. 7.

1. Il s'agit de la pièce décrite par M. Heiss, p. 142, n° 15; de ses *Monnaies antiques de l'Espagne* et frappée selon lui entre 45 et 41 avant J.-C. Autrefois, elle était attribué à *Leptis Magna* de la Syrtique; la trouvaille de cette monnaie sur le sol espagnol confirme une fois de plus la restitution de Müller et de Delgado.

rés jusqu'aux pieds, et l'emportai à Yécla, ne sachant pas si je trouverais mieux.

Dès lors, je pouvais affirmer l'authenticité des statues du *Cerro*. On m'avait dit à Montealegre qu'il existait encore des statues entières chez un fermier des environs, D. Pascuel Ibañes. J'envoyai à la découverte : le fait était exact; mais les statues avaient été brisées, trois mois auparavant, par des maçons, pour servir à la construction d'une maison. Tel est le cas que les gens du pays faisaient encore des *santos* en 1891, et le prix qu'ils y attachaient. Était-il une meilleure preuve que la falsification n'y était pour rien, du moins dans le gros de la découverte?

Fig. 8.

Mon opinion étant faite, je me décidai à partir. J'étais un peu éprouvé par la fatigue du voyage et, dans un terrain aussi bouleversé il aurait fallu prolonger longtemps les recherches pour arriver à des résultats neufs. Je laisse ce travail à mes successeurs, s'il s'en trouve. Sur le *Cerro* lui-même il n'y a plus grand'-chose à espérer. Cent fois lavé par des pluies torrentielles et remué par les hommes, le roc est presque à découvert et ne peut plus rien livrer ; mais on pourrait creuser à la base de la colline, explorer l'Arabi et la plaine, et on arriverait sans doute à acquérir quelques notions nouvelles. Je recommanderai seulement à mes confrères de se munir de provisions de bouche, s'ils veulent éviter la famine. Le pays ne fournit rien ou presque rien, en dépit des tableaux riants que peignent, de la fabuleuse richesse que vantent certains auteurs qui n'y ont pas été.

Le 3 mars, je quittai le *Cerro*, dans une *galère* de paysans manquant absolument de confortable. La route est longue jusqu'à Yécla, et rien n'en vient rompre la monotonie. Au bout de cinq à six heures, on entre dans la province de Murcie. Enfin apparaît, rappelant vaguement Athènes et son acropole, Yécla, ville ancienne de 12,000 habi-

tants, où Romains et Arabes ont laissé des traces de leur séjour. M. Céan-Bermudez en parle, p. 129, et cite encore le hameau voisin de Tobarrillas et la ferme de Marisparza, où des monnaies et des antiquités romaines ont été découvertes.

Je fis arrêter ma *galère* à la porte des *Écoles pieuses*, où le recteur, D. Angel Alonso, voulut bien me loger et me nourrir. Le R. Père Lasalde, le recteur du temps des fouilles au *Cerro*, a quitté depuis longtemps ce poste pour celui de Gétafé près de Madrid. Les Pères Escolapios ont de nombreuses maisons en Espagne et à l'étranger, mais pas en France. Ils publient depuis 1889 une revue intéressante, la *Revista calasancia*, imprimée à Madrid, et contenant des articles variés de grammaire, d'archéologie, de littérature, d'enseignement. J'y lus avec intérêt un article du R. P. Lasalde : *El anticuario español*.

Mon premier soin fut naturellement de visiter le petit musée formé par les Pères. Il contient un peu de tout, géologie, histoire naturelle, antiquités. Je ne m'arrêtai qu'à celles qui proviennent du *Cerro de los Santos*, laissant de côté celles du *Cerro de la Campana*, du *Cerro de la Magdaleno*, du *Cerro de la Perdiz*, de *los Torrejones*, de *Marisparza*; elles consistent surtout en poteries grossières qualifiées de celtiques sur les étiquettes, en tout cas fort anciennes.

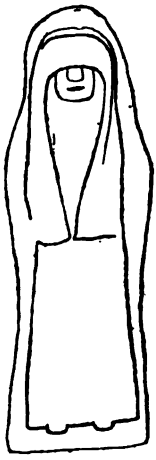


Fig. 9.

Les objets suivants sont indiqués comme provenant du *Cerro de los Santos* :

1. Statuette en pierre blanchâtre, de $0^{m},175$. Personnage voilé et encapuchonné jusque sous les yeux, dont voici un croquis. Cette pièce n'a pas de similaires parmi les autres. L'impression qu'elle m'a faite, en tant qu'authenticité, n'est pas trop mauvaise, mais je réserve mon jugement.

2. Lampe de la pl. XX, fig. 2, du *Mémoire* de M. de la Rada. L'anse s'est décollée. Terre d'une lourdeur anormale, noirâtre et mal cuite; à l'intérieur, de couleur rouge brique. Elle a un goût salé et ne happe pas à la langue. Je la considère comme fausse, tant à cause de sa forme que de ces caractères. J'en dirai autant d'une seconde lampe similaire, mais plus simple, dont l'aspect est également déplorable.

3. Le vase n° 1, pl. XX du même mémoire, où l'on voit un personnage grotesque entre deux quadrupèdes avec une inscription (déjà cité). Pâte lourde et grossière, rougeâtre, enduite d'argile grise et de plâtre. Je le tiens pour faux.

4. Quatre bases de statues en assez bon état; deux statues de grandeur naturelle, frustes et sans tête ni bras, trois ou quatre têtes assez bien conservées. Le R. P. Angel Alonso ayant gracieusement consenti, sur ma demande, à donner un choix de ces sculptures au Musée du Louvre, je choisis une base, un buste, et deux têtes, plus deux pieds ayant appartenu à une statue. L'authenticité de ces objets ne fait pas de doute (voir ma planche, n$^{os}$ 1, 2, 3, 6, 7 et fig. 10, 11, 12, 13, 14).

Fig. 10.

Fig. 11.

Fig. 12.

Fig. 13.

Fig. 14.

Lors de mon second passage à Yécla, on me montra réuni un second lot de sculptures, bien plus considérable et toujours très varié. Les bases de statues y dominent. Une, de forme nouvelle, a des guêtres évasées faisant saillie sur le pied. Ces sculptures sont réservées pour un musée que les RR. PP. Escolapios vont fonder à Madrid, musée central où ils réuniront toutes leurs collections. C'est la raison

pour laquelle je ne pus, cette fois, en obtenir pour le Louvre. Elles ne sont pas pour cela perdues pour la science, j'en suis convaincu.

Le 4 mars, je visitai la collection, à vendre aujourd'hui, de feu José Palau : monnaies, antiquités, etc. Je relevai, parmi les papiers laissés par le défunt, les dessins de deux dalles tumulaires, en terre cuite, des plus suspectes, que j'ai retrouvées au Musée de Madrid. Elles ont trois ou quatre légendes latérales : a) *Adaulfus a—dans—vixit annis —Adaulfus Creburus pri-te—implum; Sene—Pipion—ihc—sito est.* b). *Alaricus Creber patri sua de fecialib—ve—me—ne—Alaricus Aegial—vivit annis XXVI—Senex Pipion hic sito est.* Depuis, Hübner les a cataloguées parmi les fausses, dans son *Supplément* au tome II du *Corpus*. Noté également le catalogue manuscrit des légendes relevées sur les statues du *Cerro*, à l'époque où elles étaient encore à Yécla, et des notes d'archéologie sur les trouvailles du pays. Parmi les objets, je mis à part cinq têtes et trois fragments provenant du *Cerro* et donnai la commission de les photographier; ce qui ne fut pas exécuté. Au reste, les pièces données par les RR. PP. Escolapios valent mieux et sont de la même époque.

Ma tâche à Yécla était finie. Il s'agissait maintenant de retrouver l'horloger Amat. A Yecla, où il vivait en 1870, il n'avait laissé aucune trace. Il s'était fixé, me dit-on, à Elda, sur la ligne de Villena à Alicante. Je partis par la ligne qui relie Yécla à Villena; l'après-midi, j'étais à Elda. Une nouvelle déception m'attendait. Amat n'y était plus. Après bien des réticences, on m'apprit que, ruiné et atteint d'affaiblissement du cerveau, il avait été mis à l'asile public, la *Beneficenza provincial* d'Alicante.

Avant de poursuivre cette course à la recherche de l'horloger, je voulus visiter la maison qu'il avait habitée, dans l'espoir d'y retrouver des traces de son séjour. Bien m'en prit. Sur les murs d'une pièce du rez-de-chaussée, Amat avait peint deux grandes fresques témoignant d'une imagination délirante, mais traitées néanmoins avec une certaine entente du dessin. Amat, nous affirma-t-on, se piquait d'être artiste; il était adroit de ses mains, savait peindre, graver et mouler. La première de ses fresques représente un paysage fantastique : à l'embouchure d'un fleuve, un homme, debout sur un phare, tire de l'arbalète; au fond, vue d'une ville; au premier plan, les animaux les plus divers, vaches, éléphants, chameaux, etc., couvrent la campagne. Sur la seconde fresque, Amat a dessiné le Paradis avec ses saints, ses anges, et l'Enfer où rôtissent, dans les flammes, des gendarmes, des magistrats, des fonctionnaires de tout genre. Des diables, des chauves-souris, des animaux étranges ajoutent à l'effet de cette représentation

surnaturelle. Au premier plan, pour servir de contraste, des vaisseaux sont amarrés le long d'un quai.

Édifié sur les talents du sieur Amat, je gagnai Alicante et me fis conduire à la *Casa de beneficencia*. Le directeur, D. Geronimo Ruiz Sequeira, me présenta l'ancien horloger d'Yécla, que j'interrogeai et qui répondit à mes questions sans difficulté, mais en termes vagues et empreints du désir d'éconduire son interlocuteur. On conçoit sans peine qu'il est malaisé de tirer des renseignements précis d'un vieillard au cerveau débile. Hanté par le souvenir de ses fouilles, Amat parlait avec une volubilité fatigante de trésors cachés, d'antiquités chimériques. Amenant les questions sur un autre terrain, je fis appel à la vanité de l'artiste et lui demandai s'il n'avait pas conservé des échantillons de son savoir-faire. Il montra aussitôt une canne, où, sur le pommeau d'ivoire, il avait gravé assez grossièrement *deux Romains se défiant*, qui n'auraient pas été déplacés à côté de certaines « trouvailles » du *Cerro de los Santos*. De celles-ci, Amat ne s'était réservé qu'un seul souvenir; il courut me le chercher; mais l'objet qu'il m'apporta et qu'il consentit à me céder, n'a pas eu, à mon idée, d'autre auteur que lui-même. C'est un caillou de quartz dur de $0^m$, 08 × $0^m$, 04, finissant en pointe, sur lequel est tracé un graffite, d'aspect récent, et ne présentant aucun sens. « Cet objet, m'expliqua Amat d'un air entendu, était à triple fin : c'était un marteau de porte, un fer à repasser et une arme de guerre. » C'était tout au plus un polissoir, la base du caillou étant parfaitement lisse. Peu convaincu, je pris congé du pauvre Amat, auquel ses ingénieux services à la science avaient si mal profité. J'aurais pu, en allant à Carcagente, où vit sa famille, obtenir d'autres renseignements, mais j'en avais assez vu et entendu pour me former une opinion décisive.

A Alicante, où, du reste, il n'y a pas de musée et presque pas de collectionneurs, je ne pus rien découvrir de relatif au *Cerro*, mais à Murcie, je fus plus heureux. Le Musée possède une tête mitrée dans le genre de celle qu'a publiée M. Heuzey, une poitrine de statue, une base et un bas-relief qui m'a paru douteux, figurant un personnage entre quatre animaux. Ce sujet, d'un dessin très grossier, est à rapprocher de celui du vase gravé dans Rada et du bas-relief de Sagonte cité par M. Chabret. Des photographies de ces sculptures furent commandées, mais je suis encore à les attendre. Je ne pus voir la riche collection d'antiquités de feu le marquis de Camacho, dont a hérité son fils, D. Pedro Pagan, et qui est inaccessible aujourd'hui; elle contient, m'a-t-on dit, des statues du même genre que celles du *Cerro*, trouvées à Molina de Murcia.

Le 11 mars, j'arrivai à Albacete. Au Musée provincial, je vis, provenant du *Cerro*, un petit taureau de bronze de 0m,05 de long sur 0m,03 de haut, de meilleur style que ceux que je connaissais déjà; une petite tête humaine en mauvais état, de 0m,09; une autre tête, mutilée, de la même grandeur, les oreilles couvertes de deux disques (parotides) fixés par des courroies, et finalement, un petit buste de pierre, sans tête, orné de colliers et ayant une inscription que je croirais authentique de préférence aux autres. Toutes les lettres appartiennent à l'alphabet celtibérien; elles sont incisées nettement et profondément; de plus ce buste, avec les autres objets, sûrement anciens, ont été rapportés du *Cerro* et *donnés* à une commission envoyée par le Musée.

Au commencement d'avril, je me trouvais à Madrid. Grâce à M. de la Rada, directeur du Musée archéologique, je pus examiner à loisir les sculptures et les objets du *Cerro*. Cette riche collection forme la section la plus originale de cet établissement. La plupart des objets ont été décrits par MM. de la Rada et Saviron; j'en ai parlé amplement plus haut et n'y reviendrai pas.

J'eus l'avantage, à Madrid, de faire la connaissance personnelle de MM. de la Rada, A. F. Guerra, Amador de los Rios, Minguez, qui me firent le meilleur accueil, et du R. P. Carlos Lasalde, qui voulut bien venir tout exprès de Gétafé pour me faire part de ses souvenirs du *Cerro*. J'espère en profiter un jour; j'en ai pris note, à titre de documents d'attente.

Et maintenant, pour terminer ce mémoire déjà long, je vais essayer le triage des antiquités provenant du *Cerro de los Santos* ou réputées telles, au point de vue de l'authenticité. C'est une ébauche que d'autres, plus compétents, achèveront.

Sont *authentiques*, sauf réserves pour les inscriptions qui ont pu être ajoutées et les sculptures refaites ou fausses, l'immense majorité des sculptures, presque toute la céramique, les petits objets découverts par M. Saviron, en un mot, le gros de la découverte.

Sont *suspectes*, les inscriptions en général, plusieurs sculptures et surtout celles de petites dimensions [1].

Sont *faux*, les deux médaillons de métal et les vases à inscriptions.

Quel que soit le sort réservé à cette tentative d'épuration, elle provoquera, je l'espère au moins, un examen plus approfondi, de la part

1. Toutes ces inscriptions, que je considérais déjà comme très suspectes, ont été définitivement condamnées par M. E. Hübner dans le Supplément au *Corpus* des inscriptions d'Espagne qu'il vient de publier (juin 1892).

de savants compétents. Pour moi, qui me suis détourné un instant de mes études ordinaires pour éclaircir la question du *Cerro*, il ne m'appartient pas d'aller plus loin : *Feci quod potui, faciant meliora sequentes !*

## II. — Les antiquités du Llano de la Consolacion

A ceux qui douteraient encore des antiquités du *Cerro de los Santos*, je voudrais mettre sous les yeux celles qui ont été récemment découvertes au *Llano de la Consolacion*, et qui les convaincraient assurément.

La « plaine de la Consolation », ainsi dénommée de l'église qui s'y élève, est située entre Montealegre et le *Cerro*, à 6 kilomètres de celui-ci, et à 2 kilomètres de la petite ville. D'abondantes sources d'eau vive y favorisent la croissance d'une riche végétation. Les laboureurs y rencontrent fréquemment, au cours de leurs travaux, des tombeaux et des urnes; plus d'une fois le soc de la charrue heurta des substructions antiques. Un grand chapiteau corinthien gît sur la route, attendant sans doute qu'on le brise pour utiliser les morceaux comme matériaux de construction.

C'est dans cette plaine que M. Alonso Gonzalez, curé de Montealegre, place l'antique *Ello*, dont M. Guerra recherche les traces sur le mont Arabi et dans les environs immédiats du *Cerro de los Santos*. Selon M. Gonzalez, Ello aurait été le berceau du Montealegre moderne, aussi signe-il ses articles « le curé d'Ello ».

Après mon passage au *Cerro*, ce zélé archéologue fit des fouilles dans le champ du nommé Blas, et découvrit toute une série de sculptures grossières en calcaire du pays. Il les fit porter dans le *patio* de sa maison et voulut bien, par la suite, me les céder pour le Louvre. Ces sculptures proviennent évidemment d'un nouveau sanctuaire de la même époque que celui du *Cerro*; aucune d'elles ne porte, malheureusement, d'inscription.

Averti obligeamment à Paris, par M. Alonso Gonzalez, je repartis le 11 octobre 1891, par Tarragone et Valence, et vins m'établir pour la seconde fois dans l'hospitalière maison du comte de Montealegre, où je retrouvai M. l'avocat Bernaben occupé à diriger la vendange. Le temps épouvantable qui désola la péninsule l'an dernier me tint pour

ainsi dire bloqué dans la petite ville pendant plusieurs jours. Je dus attendre une interruption des pluies pour commencer une fouille. Entre temps, je vis les sculptures découvertes dont quelques-unes, si je ne me trompe, un Pégase (?) entre autres, avaient déjà pris le chemin de Bonete, acquises par M. Serrano. Voici ce que je pus examiner :

1. Croupe d'un taureau ($0^m,70 \times 0^m,65$).

2. Chapiteau analogue à celui qu'a figuré M. de la Rada (voir p. 21) qui a disparu depuis. Un pan est très bien conservé, le deuxième assez bien, les deux autres paraissent bruts ($0^m,32 \times 0^m,30$).

3. Deux fragments d'un chapiteau semblable.

4. Fragment de cuisse humaine, le bas, visible, est relié par un tirant à la draperie. Hauteur $0^m,25$; largeur $0^m,22$.

5. Statue de femme assise (cf. de la Rada, pl. VI), mutilée, la tête manque, drapée, une main sur la cuisse, l'autre sur la poitrine, les pieds en mauvais état. Hauteur 1 mètre.

6. Cavalier mutilé. Il ne reste que le tronc du cheval et une jambe du cavalier. Selle dentelée. Longueur $1^m,10$; largeur $0^m,55$.

7. Deux têtes humaines; cheveux bouclés; très frustes; $0^m,30$.

8. Lion accroupi, la queue en sautoir. Manquent la tête et le poitrail. Haut. $0^m,95$; largeur $0^m,55$.

9. Animal chimérique se rapprochant de celui de Balazote, dont il sera question plus bas, et à peu près de mêmes dimensions. La tête, la poitrine et la queue manquent.

Le 31 octobre, le temps le permettant enfin, je pris cinq hommes et, avec la permission du propriétaire, me rendis au champ d'où étaient sorties toutes ces sculptures. Des tranchées révélèrent, à $1^m,30$ de profondeur, de nombreuses pierres de taille, débris d'un édifice, gisant en désordre. En une demi-journée de recherches, on trouva :

1-2. Deux têtes fort bien conservées (voir la planche, nos 4 et 5).

3. Un torse de femme, nu, grandeur naturelle.

4. Un petit porc, mutilé, mais reconnaissable à la forme des oreilles.

5. Deux cavaliers semblables à celui que j'ai décrit précédemment, mais encore plus mal conservés.

6. Trois débris de bras.

J'emportai les deux têtes, que j'envoyai au Louvre. Les nos 3 et 4 furent déposés dans la maison du comte de Montealegre; les nos 5 et 6 furent abandonnés sur le terrain comme trop mauvais. Les pluies qui recommencèrent arrêtèrent ma fouille et ne devaient plus me permettre de la reprendre. Trois jours après, je quittai le pays pour

passer en Algérie et, de là, rentrer en France. J'acquis, avant de repartir, une tête de cheval, bas-relief assez mutilé, mais d'un art meilleur que les autres sculptures provenant du *Llano de la Consolacion*.

Depuis cette époque, en janvier 1892, M. le curé de Montealegre et M. le maître d'école de Bonete ont de nouveau fouillé le champ de Blas, et celui d'Anton, attenant au premier, avec des résultats tout aussi satisfaisants. De grandes pierres de taille, des épées, lances et poignards en fer en très mauvais état, trois urnes cinéraires contenant des cendres, une tête de femme à mèches retombant sur le front et qui paraît semblable à celle que j'avais trouvée au même lieu, tels furent les produits de ces nouvelles fouilles. M. Gonzalez, avec sa complaisance ordinaire, me les céda à son prix de revient, pour le Louvre. Ces objets sont actuellement en route.

## III. — Le sphinx de Balazote

A 28 kilomètres au sud-ouest d'Albacete, sur la route d'Alcaraz, se trouve le village de Balazote (1,663 hab.), près duquel fut découverte l'étrange sculpture dont voici la figure. Elle mesure $1^{m},20$ sur $0^{m},90$ environ. Elle a dû être encastrée dans un édifice, comme cela est visible par la partie postérieure, proéminente et laissée à l'état brut.

En pierre du pays, et d'art évidemment indigène, cette sculpture fait partie du même groupe artistique que celles du *Cerro de los Santos* et du *Llano de la Consolacion*. Balazote n'est distant du *Cerro* que d'une cinquantaine de kilomètres en ligne droite.

Cette sculpture est déposée actuellement sous le vestibule de la Députation provinciale d'Albacete par les soins de la Commission des monuments. Elle est malheureusement trop exposée aux injures du temps et aux dégradations du public pour rester longtemps en bon état.

En 1889, M Rodrigo Amador de los Rios la reproduisit pour la première fois, dans son livre *Murcia y Albacete*, p. 721. Cet auteur se prononce assez vaguement sur sa date et son art : « Elle remonte peut-être à une époque fort lointaine, peut-être au temps où les Chaldéens occupaient ces contrées, à moins que, les traditions orientales s'étant perpétuées à Byzance, avec la faveur que l'on sait, ce monu-

ment ne soit un produit du VIe ou du VIIe siècle de notre ère, et par conséquent une œuvre de ce style latino-byzantin, qui devait donner son caractère à l'époque wisigothique, en s'étendant sur toute la péninsule, pour se perpétuer ensuite jusqu'à la fin du Xe siècle. »

Le 16 novembre 1891, je me rendis à Balazote, pour examiner les lieux, mais je ne pus le faire que très sommairement, entre deux orages, le mauvais temps et les inondations rendant alors les sorties

Fig. 15.

extrêmement difficiles. Je vis le champ d'où l'on avait retiré la *vicha*, et qui ne présente aucun vestige antique à première vue, mais il touche, fait significatif, à un vaste *despoblado* (terrain semé de substructions antiques), qui s'étend derrière le village actuel.

Le champ de la *vicha* se trouve actuellement en litige, mais je me suis entendu avec M. l'avocat Rentero pour y pratiquer des fouilles à la première occasion. On peut s'attendre à des résultats; il est invraisemblable que cette sculpture qui paraît, je le répète, avoir été scellée dans un mur, peut-être à l'entrée d'un temple, soit unique.

J'attache, quant à moi, une grande importance à la continuation de recherches qui ne peuvent manquer d'être fécondes et d'ajouter un chapitre à l'histoire de l'art.

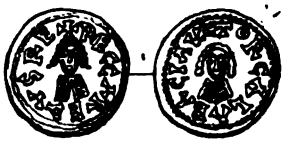
## IV. — Numismatique

Je réunis dans ce paragraphe quelques monnaies inédites dont j'ai eu l'occasion de prendre les empreintes pendant mes séjours en Espagne. La plupart de ces pièces font partie de l'incomparable collection de M. Vidal Quadras y Ramon; quelques-unes sont venues prendre place dans le riche médaillier de M. Henri Meyer. Les monnaies que je décris ci-après forment douze groupes. Le premier se compose de monnaies wisigothes; le second, de monnaies frappées en Catalogne pendant la suzeraineté française; le troisième comprend quelques pièces du Roussillon; le quatrième, des monnaies de Navarre; enfin, j'ai réuni dans les huit derniers les monnaies frappées dans diverses autres parties de la monarchie espagnole, du XIVe siècle au XVIIe.

### *a*) Les Wisigoths.

Reccarède (586-601).

*Calabacia.*



1. — + RECCAREΔVS RE autour d'un buste de face; grènetis extérieur. — ℟ CALΛBACIΛ V:CTOR autour d'un buste de face; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

Cet atelier est un nouveau dans la numismatique wisigothe. La division de l'Espagne en évêchés, document attribué à D. Pelayo, évêque d'Oviédo, cite les *Calabazas mayores* dans le diocèse *Auriensis*. Cf. Heiss, p. 163.

SISEBUT (612-621).

*Coleia.*

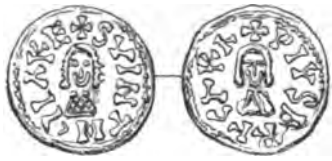
2. — + SISEBVTVS RE autour d'un buste de face; grènetis extérieur. — ℞ + COLEIA PIA T· autour d'un buste de face; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

Cet atelier n'était connu que pour Reccarède et Suinthila.

SVINTHILA (621-631).

*Bracara.*



3. — + SVINTH › ILA RE autour du buste de face; grènetis extérieur. — ℞ + PIVS · BRACARA autour d'un buste de face; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

*Calagurra.*

4. — + SVINTHILA RE · autour d'un buste de face; grènetis

extérieur. — ℞ + C : A : L · AC · ORRE IV : autour d'un buste de face; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

Calagurra, aujourd'hui Calahorra, est un atelier nouveau dans la série wisigothe.

ERVIGE (680-687).

*Elbora.*

5. — + I · D · N · ERVIGIVS RX autour d'une tête de face; grènetis extérieur. — ℞ + ELBORA PIVS autour d'une croix haussée sur trois degrés; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

L'atelier d'Evora (Elvora) est nouveau pour ce règne. La forme ELBORA est à noter. La substitution du B au V est fréquente dans les documents.

SVINTHILA (621-631).

*Mentesa.*

6. — + SVINTHILA R : autour d'un buste de face; grènetis extérieur. — ℞ + MENTESA PIVS autour d'un buste de face; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

Mentesa, aujourd'hui la Guardia, monnaya sous plusieurs rois wisigoths depuis Reccarède jusqu'à Wittiza.

WAMBA (672-680).

*Tarragone.*

7. — + I · D · N · N · M · VVAMBA ·P+ autour d'un buste de face; grènetis extérieur. — ℞ + TARRACO PIVS autour d'une croix latine haussée sur trois degrés; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

Variété notable des pièces de Tarragone, de Wamba, décrites par M. Heiss, et où le buste est placé de profil (pl. IX, p. 127).

EGICA ET WITTIZA (696-700).

*Navia?*

8. — + I DEI NMNEGICA RX + autour de deux bustes en regard séparés par une croix latine; grènetis extérieur. — ℞ + VVITTIZA ℞+ REGS autour d'un monogramme formé des lettres VNAI; grènetis extérieur.

Or. Triens. Collection Quadras,y Ramon.

Atelier nouveau, peut-être *Navia* si le monogramme doit être lu NAVI · La ville de Navia (Santa Maria), dans la province et le dio-

cèse d'Oviédo, est située à l'embouchure de la Navia dans l'Océan. C'est l'ancienne Flavia Navia de Pline et de Ptolémée.

*Egabro.*

9. — + IN DI NMNE EGICH RX entre deux grènetis; au centre, deux bustes en regard séparés par une croix latine; sous chaque buste un fleuron. — ℞ + INDI NME VVITTIZA P+ entre deux grènetis; au centre, la légende + EGABRO P · S autour d'un fleuron.

Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

L'atelier d'Égabro, ville épiscopale, dans la province ecclésiastique de Séville, n'a pas encore été signalé.

WITTIZA (701-711).

*Reccopolis.*

10. — + ////// D · HNI VVITTIZ R+ autour d'un buste de profil à gauche; la tête paraît coiffée d'un casque à pointe; grènetis extérieur. — ℞ + RECOPVL PIVS autour d'une croix pattée haussée sur trois degrés; de chaque côté, un symbole indistinct, croissant ou globule; grènetis extérieur.

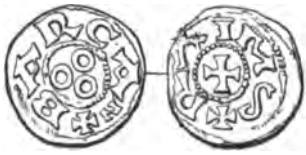
Or. Triens. Collection Quadras y Ramon.

L'atelier de Reccopolis, ville aujourd'hui détruite située près d'Almonacide de Zurita, n'avait pas encore été signalé pour le règne de Wittiza.

## *b*) La Catalogne pendant la suzeraineté française.

### Comté de Barcelone

De grand vides restent à remplir dans la série barcelonaise antérieure au XIII^e siècle. L'origine du monnayage comtal doit être cherchée dans l'immobilisation des deniers carolingiens à la porte de ville. Au XI^e siècle, Raymond Bérenger I^er paraît avoir réorganisé la fabrication monétaire. C'est à lui que j'attribue le *denier* suivant d'un style essentiellement languedocien. C'est à lui aussi que je classe les curieuses imitations des *mancus* d'or arabes portant RAIMVNDVS COMES. Placé entre la France, pays d'étalon d'argent, et le monde arabe, où dominait l'usage de l'or, Raymond Bérenger I^re frappa des *deniers* d'argent pour les besoins des relations avec le royaume, des pièces d'or pour les transactions de ses sujets avec l'Espagne et l'Afrique musulmanes.



11. — + RAIMS entre deux grènetis; au centre, une croix pattée. — ℞ + BARCAN entre deux grènetis; au centre, trois annelets.

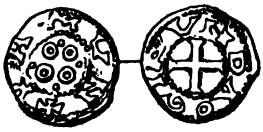
Denier d'argent. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

### Évêché de Gérone

Le comté de Gérone formait une dépendance de celui de Barcelone. En 934, Suniaire, comte de Barcelone, accorda à l'église de Sainte-Marie de Gérone le tiers des bénéfices de la monnaie de cette ville : « *In nomine Dei : Suniarius gratia Dei comes et marchio donator sum ad domum Sanctae Mariae Virginis, quae est sita in Gerunda civitate, sedes de ipsa moneta; dono ibidem tertiam partem de quacumque moneta ibidem expresserint,.....* »[1].

1. Heiss, t. II, p. 452.

Aucune monnaie des évêques de Gérone n'était connue au moment où M. Heiss publia son livre sur les séries hispano-chrétiennes. Toutes ces pièces sont du reste restées ignorées en France jusqu'aujourd'hui.



12. — + RAMVN entre deux grènetis; au centre, quatre annelets alternant avec quatre globules. — ℟ OGIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée.

Argent. Denier. Collection V. Quadras y Ramon.

Ce denier a été publié par M. A. Pedrals y Moliné dans le *Memorial numismatico español*, t. II, 1868, p. 265, pl. VII, fig. 13, mais il est resté inconnu à M. Caron.

Le type des quatre annelets est un emprunt évident au monnayage de Maguelonne et de Narbonne. Je classe cette pièce au règne de Raymond Bérenger II (1076-1082).

Les *deniers* et *oboles* qui suivent sont tous postérieurs à la monnaie que je viens de décrire. Nous assistons à l'absorption lente du monnayage par les évêques au détriment des comtes de Barcelone. Les prélats géronais ne paraissent toutefois jamais nominalement sur les espèces.

13. — [SA]NCTA] MARIA autour du buste de la Vierge, vu de face, la tête coiffée d'un voile portant une croisette. — ℟ + GIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée cantonnée d'un annelet dans deux de ses cantons.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

Cette pièce et celles qui suivent sous les nos 14 à 25 faisaient partie d'une trouvaille faite il y a vingt ans environ en Catalogne. M. Pedrals se proposait de publier cette découverte dans le *Memorial*, mais son projet n'a jamais été mis à exécution. Il a bien voulu m'offrir une épreuve des deux planches qui devaient illustrer son mémoire.

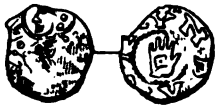
14. Sans légende. Même buste de la Vierge que sur la pièce précédente. Dans le champ, à droite M; la partie gauche est mal venue,

mais je présume que le coin porte un S barré pour former l'abréviation de *Sancta Maria*. — ℞ ∴ GIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée avec un annelet dans deux de ses cantons.

Argent. Obole. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

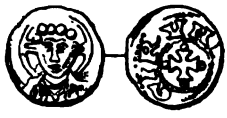
15. — Sans légende. Buste couronné et nimbé à droite; dans le champ, de chaque côté, un quartefeuille; grènetis extérieur. — ℞ ∴ GIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée cantonnée de quatre globules.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.



16. — Sans légende. Buste nimbé et peut-être couronné à gauche. La mauvaise conservation de la pièce ne permet pas de voir les détails du champ. — ℞ OGIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une main ouverte.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.



17. — Sans légende. Buste du Christ, de face, avec nimbe orné à l'intérieur d'une croix gemmée. — ℞ GIRVN[DA] entre deux grènetis; au centre une croix pattée avec un annelet à l'extrémité de chaque branche.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

18. — Tête ceinte d'un bandeau, de profil à droite; double grènetis extérieur. — ℟ GIRNDA écrit transversalement dans le champ entre deux fleurons ou ceps de vigne.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

A remarquer la ligature des lettres VND réunies en un monogramme ND. Cette abréviation se retrouve sur quelques-unes des monnaies suivantes.

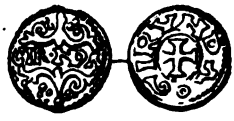
19. — Fleuron ou cep de vigne d'où s'élève une croix pattée. — ℟ GIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

20. — Mêmes types, mais de plus petites proportions.

Argent. Obole. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

Cette pièce est une subdivision de la monnaie précédente. Si l'une est un *denier*, l'autre en est l'*obole*.



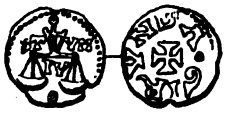
21. — GIR·NDA écrit transversalement dans le champ entre deux fleurons ou ceps de vigne. — ℟ OGIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée.

Argent. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

22. — GIRNDA écrit transversalement dans le champ entre deux

fleurons ou ceps de vigne. — ℟ OGIRVNDA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée.

Argent. Obole. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.



23. — Balance accostée des lettres du mot IV-ST-VM ; dans le bas, un annelet ; grènetis extérieur. — ℟ OGIRVNDA autour d'une petite croix pattée ; grènetis extérieur.

Argent. Denier. Collection V. Quadras y Ramon.

Cette pièce, publiée en 1868, par M. Pedrals y Moliné, dans le *Memorial numismatico español*, p. 265, pl. VII, fig. 12, est restée inconnue en France.

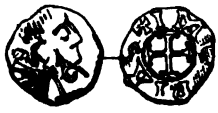
La légende de l'avers que je lis *iustum* et qui complète le type de la balance, en sous-entendant naturellement *pondus*, est restée inintelligible pour le numismate espagnol qui veut y voir *Sanctus Vincentius*, tout en reconnaissant que jamais le saint de ce nom n'a été vénéré à Gérone. Je crois inutile d'apporter le moindre argument à l'appui de ma lecture.

## Comté d'Ampurias

La plus ancienne monnaie connue des comtes d'Ampurias porte le nom de Hugues Pons Ier (1092-1153) qui la signe VGO POCI'. La pièce suivante, encore inédite, permet de reculer d'un demi siècle le commencement de la série ; je crois pouvoir l'attribuer au règne du comte Pons Ier (1044-1070).

24. — Avers fruste. Le type paraît être un buste de profil à droite, précédé d'une crosse ; grènetis extérieur. — ℞ + IMP[V]RIAS entre deux grènetis ; au centre, une croix pattée ornée de deux globules à l'extrémité de chacune de ses branches.

Denier. Argent. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.



Cette pièce faisait partie de la même trouvaille que les monnaies géronaises précédemment décrites. Son type, où paraît une crosse, permet de supposer que l'église d'Ampurias posséda, au XIe siècle, certains droits sur l'atelier comtal. Les monnaies postérieures ne portent plus de trace d'une ingérence ecclésiastique.

## Évêché de Vich

On ignore à quelle époque commença le monnayage épiscopal de Vich, *vicus Ausoniae*. Le plus ancien document qui en fasse mention est une donation de 912, par laquelle Wifred II, comte de Barcelone concède à l'église Saint-Pierre de Vich la troisième partie du bénéfice de l'atelier monétaire local. Au XIe siècle, un très grand nombre de stipulations en monnaie de Vich apparaissent dans les chartes.

25. Buste de saint Paul à gauche ; le saint a la main droite étendue et la tête nimbée ; dans le champ, les initiales S·P, *Sanctus Paulus*, et les lettres AVS, *Ausona* ; grènetis extérieur. — ℞ Fleuron, du centre duquel s'élève une tige supportant une croix pattée ; à droite et à gauche, sont placés, transversalement dans le champ, les mots RMN, *Raymundus*, et BRG, *Berengerius*, surmontés l'un et l'autre d'un signe abréviatif ; grènetis extérieur.

Argent. Denier. Dessin communiqné par M. A. Pedrals.

J'attribue cette jolie pièce à Raymond Bérenger III (1082-1131), comte de Barcelone.

26. — + EPICOPI VICI entre deux grènetis ; au centre, un profil mitré, à gauche, devant lequel une crosse. — + SANTI PETRI entre deux grènetis ; au centre, deux clefs adossées et séparées par un pal.

Argent. Obole. Collection H. Meyer.

Cette *obole* provient de la collection Ayamans, de Palma. Elle est la division d'un *denier* depuis longtemps connu dont Poey d'Avant[1] et M. Heiss[2] ont successivement publié la figure.

En 1258, une convention fut conclue entre Bernard, évêque de Vich, d'une part, et Garsende, comtesse de Béarn et son fils Gaston, d'autre part, ayant pour objet la restauration de la monnaie de Vich, et la répartition des bénéfices à résulter de la fabrication future. Voici un extrait de ce document que M. Heiss a reproduit en entier dans les pièces justificatives jointes à son livre[3] :

... « *Laudamus, etiam et approbamus restaurationem monetae San. Petri Ausonensis sedis, quam fecistis vos, domine Bernardo Vicensis episcope, assensu et voluntate capituli vestri, et consilio Bernardi de Seintillis tenentis locum nostrum, et Gastonis filii nostri. Quam monetam promittimus tenere et observare, prout in forma instrumenti confecti per vos super dicta moneta plenius continetur..... Laudamus etiam, et approbamus compositionem, quam cum dicto Bernardo de Seintillis fecistis super parte quam nos et dictum Gasto filius noster, debemus recipere in dicta moneta...* »

Nous attribuons au monnayage qui eut lieu à la suite de cette convention l'émission de l'*obole* avec EPICOPI VICI et du *denier* au même type.

Le 22 septembre 1315, l'évêque Bérenger Casaguardia céda au roi Jacques II d'Aragon sa juridiction sur la cité de Vich, ainsi que le droit de battre monnaie. En 1364, Vich fut réuni définitivement au royaume d'Aragon.

1. *Monnaies féodales de France*, t. II, pl. LXXVI, n° 11
2. *Description*, etc., t. II, pl. 95, n° 4.
3. T. II, p. 459.

## Comté de Bésalu

Le comté de Bésalu fut démembré en 928 de celui de Barcelone par Miron, qui le donna à son fils Oliba. Voici la chronologie des possesseurs de cette terre au XI^e siècle :

Bernard I^er, 988-1020.
Guillaume I^er, 1020-1052.
Guillaume II, ....-....
* Bernard II, frère du précédent,... 1074...
* Bernard III,...-1111.

En 1111, Bésalu fut de nouveau réuni au comté de Barcelone; un document de 1118 qualifie Raimond Bérenger III de *comes Barchinonensis et Bisuldunensis.*

Une charte de Bernard II, datée de 1074, donne la dîme des monnaies d'or et d'argent frappées à Bésalu, à l'église de Sainte-Marie de cette ville. Je reproduis ici les parties essentielles de cette charte, qui explique le choix des types qui se rencontrent sur les monnaies de Bésalu : « *Notum sit omnibus hominibus praesentibus et futuris quia ego Bernardus, gratia Dei comes, recognosco quoniam pater meus Villelmus comes bonae memoriae dedit domino Deo et sancto ligno Crucis et sanctae Mariae, cujus ecclesia est consecrata juxta murus Bisulduni, ipsa moneta de praescripto Bisulduno, et ego teneo eam per beneficium praedictae sanctae Mariae. Et propter hoc in nomine Domini ego praedictus Bernardus, gratia Dei comes, donator* [*sum*] *Domino Deo, et sancto ligno Crucis et sanctae Mariae et sancto Michaeli, et sancto Genesio, et omnibus sanctis quorum reliquiae sunt in praedicta ecclesia, propter eleemosynam et propter animam praedicti patris mei, et fratris mei Villelmi vel omnium parentorum meorum, seu propter remedium animae meae de omnibus peccatis meis, ipsam decimam de ipsa moneta quae fuerit facta in praedicto Bisulduno amodo et usque in sempiternum tam de auro quam de argento.....* » Le comte de Bésalu termine son diplôme en appelant les châtiments célestes sur ceux qui troubleraient l'église de Sainte-Marie dans la possession de son droit et le date ainsi : « *Facta ista carta donationis V Idus Septembris, anno XV regni Philippi regis.* »

Les types monétaires de Bésalu font tous allusion aux reliques conservées dans l'église locale; ce sont la tête de la Vierge, l'image de l'archange, une croix, ou un reliquaire en forme de main, qui prennent place à l'avers et au revers des monnaies.

Les monnaies de Bésalu sont restées inconnues à Poey d'Avant et à son savant continuateur, M. Caron. M. Heiss en donne quelques-unes, mais ses dessins ne sont pas toujours exacts.

27. — BISIL-DVNO écrit autour d'une main ouverte ; grènetis extérieur. — ℟ BR-NR-DS-CO, *Bernardus comes*, écrit dans les cantons d'une croix occupant tout le champ ; sur la croix est écrit CRVX SANCTA.

Argent. Collection H. Meyer.

M. Heiss, t. II, pl. 89, n° 2, donne, d'après Salat, t. I, pl. IV, n° 6, un dessin complètement inexact de ce denier. La croix du revers serait cantonnée de BI-SVL-DV-NO ; c'est évidemment une mauvaise lecture de BR-NR-DS-CO. J'ajouterai que la répétition du nom de l'atelier, au droit et au revers, constituerait une étrange anomalie.

28. — Archange debout, la tête nimbée de profil à gauche ; dans le champ, S-R ; grènetis extérieur. — ℟ BISIL-DV-NO écrit autour d'une main ouverte ; grènetis extérieur.

Argent. Collection H. Meyer.

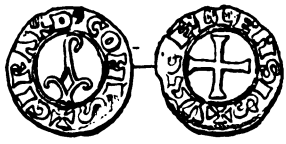
Le n° 1 de la planche 89 de M. Heiss paraît être une variété de la pièce qui précède.

## Comté d'Urgel

Le curieux denier qui suit a été frappé par Gérard de Cabrera qui, en 1208, après la mort d'Ermengaud VIII, s'empara du comté d'Urgel, au détriment d'Aurembiax, héritière du dernier comte. Une intervention de Pierre II, roi d'Aragon, eut raison de l'usurpateur.

29. — + GIRARD' COMES entre deux grènetis; au centre, la partie supérieure d'une crosse à base bifurquée posée sur un V à jambages contournés. — ℞ + VRGELLENSIS entre deux grènetis ; au centre, une croix pattée.

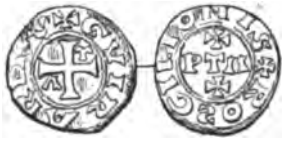
Billon. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.



L'atelier monétaire du comté d'Urgel était situé à Agramont. Les abbés de Poblet exerçaient certains droits sur la fabrication et c'est en témoignage de ces droits que les comtes d'Urgel mirent presque tous une crosse sur leurs espèces.

## c) Roussillon.

### Gérard Ier (1102-1115).



30. — + GVIRARDVS entre deux grènetis ; au centre, une croix pattée cantonnée d'un Λ et d'un Ω. — ℞ + ROSCILIONIS entre deux grènetis ; au centre, les lettres PTΛ placées horizontalement dans le champ ; au-dessus et au-dessous, une croisette.

Billon. Denier. Dessin communiqué par M. A. Pedrals.

J'attribue ce denier à Gérard Ier, comte de Roussillon (1102-1115) ; il paraît, en effet, trop ancien pour pouvoir être classé à Gérard II (1163-1172), dont il existe des pièces avec GIRARDVS COME.

FERDINAND LE CATHOLIQUE

31. — FERDINANDVS · D · G · REX · CAST entre deux grènetis. Buste couronné, à droite; la couronne coupe le grènetis intérieur et la légende; dans le champ, derrière la tête, un croissant renversé. — ℞ ELE · ET · ARAGONVM · COMES entre deux grènetis. Écu aux quartiers, couronné et accosté des lettres P-P, indication de l'atelier de Perpignan; la couronne coupe le grènetis intérieur et la légende.

Or. Ducat. Collection Quadras y Ramon.

CHARLES-QUINT ET JEANNE LA FOLLE

32. — + IONNA ET CAROLVS REGES ARAGONV entre deux grènetis. Bustes couronnés, en regard de Charles et de sa mère, séparés par un sceptre; au-dessus, briquet brochant sur une croix de Bourgogne, accosté de deux petits sautoirs qui simulent les étincelles. — ℞ COMES ROSSILIONIS · 1522 · entre deux grènetis. Écu octogone à pans concaves couronné et accosté des lettres P-P; la couronne coupe le grènetis intérieur et la légende.

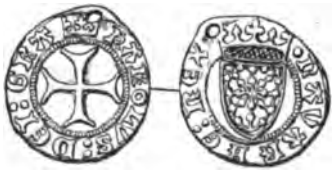
Or. Double ducat. Collection Quadras y Ramon.

## *d*) Navarre.

### Charles le Mauvais (1349-1387).

33. — + K : DEI : GRA : NAVARRE : REX entre deux grènetis; au centre, une croix pattée et légèrement bifurquée, cantonnée de quatre couronnes. — ℞ COMES : EBROISCENSIS entre deux grènetis; au centre, un écusson aux armes de Navarre, timbré d'une couronne qui coupe le grènetis intérieur.

Argent. Gros. Collection V. Quadras y Ramon.



34. — (Couronne) KAROLVS : DEI : GRA entre deux grènetis; au centre, une croix pattée et bifurquée. — ℞ · NAVARRE : REX entre deux grènetis; au centre, un écusson aux armes de Navarre, timbré d'une couronne qui coupe le grènetis intérieur.

Argent. Demi-gros. Collection V. Quadras y Ramon.

Cette pièce est la subdivision de celle qui précède. Malgré le titre de *comes Ebroiscensis* (*sic*) qui figurent au revers de la première, j'estime que l'une et l'autre ont été frappées en Navarre.

## *e*) Aragon.

FERDINAND II (1479-1516).

35. — + : TRIVNFATOR : ЄT : CATOLLICVS : RЄX · entre deux grènetis. Buste couronné à gauche; derrière la tête, un C retourné. — ℞ + FЄRNANDVS : D : G : RЄX : ARAGONVM : ЄT : CA : entre deux grènetis. Écu d'Aragon couronné, accosté des lettres G-S et de deux étoiles.

Doble escudo d'or. Collection Quadras y Ramon.

## *f*) Castille et Léon.

ISABELLE I ET FERDINAND V (1474-1504).

36. — ❀ FЄRNANDVS ‡ ЄT ❀ ЄLISABЄTH ❀ DЄI ‡ GRACIA + RЄX ‡ ЄTR entre deux grènetis. Le roi et la reine assis et légèrement tournés l'un vers l'autre; le roi tient une épée nue et la reine un grand sceptre fleuronné. — ℞ : SVB ‡ VNBRA ‡ ALARVN ❀

TVARVN ✿ PROTEGE + NOS + :·: entre deux grènetis. Les deux écus de Castille-Léon et d'Aragon placés l'un à côté de l'autre sous une large couronne, et brochant sur une aigle éployée et nimbée; la tête de l'aigle coupe le grènetis intérieur et la légende; en bas, entre les pointes des deux écus, la lettre S, initiale de l'atelier de Séville.

Doble doblon d'or. Collection Quadras y Ramon.

37. — + FERNANDVS : ET : ELISABET : REX : ET : REGINA entre deux grènetis. Les bustes couronnés du roi et de la reine placés en regard; au milieu du champ, un globule. — ℞ · SVB VM · — · BRA · .—. · ALA · — RVM TV · entre deux grènetis. Écu aux quartiers couronné et brochant sur une aigle dont la tête, les ailes et la queue coupent le grènetis intérieur et la légende.

Pièce de 10 excelentes de la grenada. Collection Quadras y Ramon..

## g) Espagne.

### Philippe III (1598-1621).

38. — ·PHILIPPVS·III·D·G· entre deux grènetis que bordent des grènetis formés de points plus petits. Écu aux quartiers couronnés; à gauche, entre deux globules, l'aqueduc de Ségovie et AR; à droite 100 entre deux globules. — *Rev.* ·HISPANIARVM REX· 1618 entre grènetis analogues à ceux de l'avers. Croix potencée dans un quadrilobe dont les pointes feuillues cantonnent la croix.

Pièce de 100 écus d'or. Collection Quadras y Ramon.

Cette pièce est une des plus grandes monnaies d'or qui aient jamais été frappées.

PHILIPPVS · IIII · D · G · HISPANIARVM · REX · 1618 ·

## Majorque

PHILIPPE I (1334-1349).

39. — — FILIPVS REX (deux hermines) ARAGONVM : entre deux grenetis. Buste cuirassé et couronné à gauche. — ℟ MAIORICARVM CATOLICVS entre deux grenetis. Cartouche ovale armorié aux quartiers, surmonté d'une couronne peu nette sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux ; cette couronne coupe le grénetis intérieur et la légende.

Double ducat d'or. Collection quadrus y Ramon.

PHILIPPE III (1392-1402).

40. — ✠ PHILIPVS ✠ REX petit écu à quatre besants ARAGONVM entre deux grenetis. Écu couronné d'Aragon ; à gauche, dans le champ, trois globules superposés. — ℟ ✠ MAIORICAR petit écu à quatre besants CATOLICVS entre deux grénetis. Écu losange.

Quadruple écu d'or. Collection quadrus y Ramon.

HISPANIARVM · REX · 1612 ·

PHILIPPVS · III · D · G ·

## *h*) Majorque.

PHILIPPE II (1556-1598).

39. — + FILIPV[S RE]X (deux hermines?) ARAGONVM : entre deux grènetis. Buste cuirassé et couronné à gauche. — ℟ MAIORICARVM CATOLICVS entre deux grènetis. Cartouche ovale armorié aux quartiers, surmonté d'une couronne peu nette sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux; cette couronne coupe le grènetis intérieur et la légende.

Double ducat d'or. Collection Quadras y Ramon.

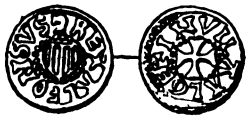
PHILIPPE III (1592-1621).

40. — + PHILIPVS + REX (petit écu à quatre besans) ·ARAGONVM entre deux grènetis. Ecu couronné d'Aragon ; à gauche, dans le champ, trois globules superposés. — ℟ + MAIORICÆR (petit écu à quatre besans) CATOLICVS entre deux grènetis. Écu losange.

Quadruple écu d'or. Collection Quadras y Ramon.

## *i*) Sardaigne.

ALPHONSE IV D'ARAGON (1327-1335).



41. — ,// REX ALFONSVS entre deux grènetis. Au centre, l'écu d'Aragon. — ℞ VILA ALGERIN entre deux grènetis. Au centre, une croix pattée.

Cuivre. Collection Quadras y Ramon.

Cette curieuse monnaie. frappée à Alghieri, en Sardaigne, a déjà été publiée en 1880 dans la *Revista de Ciencias históricas*, page 71.

## *j*) Asti.

CHARLES V (1526-1528).

42. — ·CAROLVS·V·IMPERATOR écrit autour du buste cuirassé et couronné de Charles-Quint, de profil à gauche ; grènetis extérieur. — ℞ Sans légende. Champ entouré d'un grènetis et d'une couronne de laurier ; au centre, les colonnes d'Hercule dans la mer. Entre les colonnes, un globule ; à gauche, un A ; à droite, un T ; vers le haut, un S.

Teston d'argent. Collection Quadras y Ramon.

## *k*) Montferrat.

CHARLES-QUINT (1533-1536).

43. — ·CAROIVS (*sic*) ·IMPERATOR·5· entre deux grènetis. Écu aux quartiers, couronné brochant sur une aigle dont la tête nimbée coupe le grènetis intérieur et la légende. — ℞ ·MON—TIS·—·FER — ATI· entre deux grènetis. Croix à branches évidées, fleuronnées et terminées par une pomme de pin ; au centre de la croix une rose ; les pommes de pin coupent le grènetis intérieur et la légende.

Écu d'or. Collection Quadras y Ramon.

UNIV. OF MICH.

CERRO DE LOS SANTOS ET MONTEALEGRE

1

2

3

4

5

6

7

8

UNIV. OF MICH.

Helio6 Dujardin

Imp. E. des

CERRO DE LOS SANTOS ET MONTEALEGRE

MISSION G. DUMOUTIER EN ANNAM ET AU TONKIN

# ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

SUR

# CÔ-LOA

## CAPITALE DE L'ANCIEN ROYAUME DE ÂU-LẠC

(RÉUNION DE THỤC ET DE VĂN-LANG)

255-207 av. J.-C.[1].

## PREMIÈRE PARTIE

### Histoire et archéologie.

Les temps reculés de la préhistoire annamite ne nous ont conservé, en dehors de légendes où le merveilleux tient toute la place, que peu de faits de quelque importance qu'il nous soit possible de contrôler par les annales écrites des peuples voisins. Le pays qui s'étendait entre les dernières possessions chinoises du sud et la mer était occupé par un certain nombre de peuplades, d'origine et de mœurs différentes, qui formèrent plus tard, soit par des alliances les unes avec les autres, soit par leur propre développement, divers royaumes dont l'un d'eux, le royaume annamite, existe encore.

On peut considérer comme ayant été l'embryon du royaume annamite l'État de Văn-Lang 文郎. Văn-Lang fut à l'Annam ce que la Gaule fut à la France, et l'on peut comparer

1. M. Henri Cordier, membre du Comité des travaux historiques et scientifiques (Section de géographie historique et descriptive), a suivi l'impression de ce mémoire.

l'action qu'exerça la Chine sur le pays annamite, à l'action qu'exerça, vers la même époque, Rome sur la Gaule.

Văn-Lang n'était d'abord, à proprement parler, qu'une confédération de peuplades qui s'étendaient sur une grande partie du territoire actuel de l'Annam, du Tonkin et de la Chine méridionale. Les récits légendaires nous disent que ce royaume fut gouverné pendant quinze siècles par une suite de rois de la même famille, les rois Hùng; cette longue dynastie est fort problématique, tout au moins comme on nous la présente, et nous inclinons à penser que jusqu'à l'époque où la féodalité chinoise, vaincue par Tsin-Chi-Hoang-ti 秦始皇帝, fit place au vaste empire que nous connaissons, et qui se montra dès lors jaloux d'étendre sans cesse ses limites, les peuplades du sud, rarement inquiétées, étaient restées presque sans cohésion, et dans un état voisin de la barbarie, tel que les tribus indépendantes de l'Annam, les Bahnars, les Sedangs, les Giaraïs, nous en offrent encore aujourd'hui un exemple.

C'est, en effet, seulement sous le règne de l'empereur chinois Chi-Hoang-ti, de la dynastie Tsin (vers 246 avant notre ère), que nous voyons se dessiner avec des contours plus nets l'aurore de l'histoire annamite. Ce prince, qui fut un des plus grands monarques du monde, et le premier véritable empereur de la Chine, vainquit la féodalité, détruisit les principautés qui étaient au nombre de plus de cent cinquante, et abolit les titres des princes feudataires. Quand il eut ainsi réalisé l'unité chinoise, il envoya ses généraux guerroyer chez tous les peuples voisins, et porta par la mer ses armes jusqu'aux Indes. Il fut le constructeur de la grande muraille de Chine, et son règne compterait parmi les plus glorieux, s'il ne l'avait terni par le massacre des lettrés et par l'incendie des bibliothèques.

A cette époque, c'est-à-dire sous le dernier roi de cette dynastie semi-légendaire de Hùng, le royaume de Văn-Lang avait pour limites :

Au nord, le lac Dộng-Dình[1];

1. D'après ces limites, données par les Annales chinoises elles-mêmes, le

Au sud, le pays des Hô-Tôn [1];
A l'est, la mer appelée Nam-Hải [2];
A l'ouest, un royaume qu'on appelait Ba-Thuc [3].

Il comprenait quinze districts, occupés par des peuplades différentes; en voici l'énumération, avec l'indication des territoires que ces districts ont formés dans les temps modernes :

1° Văn-Lang 文郎, les « Gens lettrés »; c'est dans leur pays que se trouvait la capitale; le territoire des Văn-Lang s'appelait Bạch-Hạc, ou « Grue blanche », et s'étendait à droite et à gauche du confluent de la rivière Claire et du fleuve Rouge, sur les préfectures annamites actuelles de Vĩnh-Tường et de Lâm-Thao. Le confluent des deux fleuves s'appelle encore aujourd'hui Bạch-Hạc;

2° Giao-Chỉ 交趾, les « Pieds fourchus »; les membres de cette tribu sont tenus pour les ancêtres directs des Annamites. Les Chinois leur donnèrent ce surnom de « Pieds fourchus » (comme ils donnèrent des sobriquets à tout ce qu'ils appelaient les barbares des frontières), à cause d'une difformité congénitale du gros orteil dont étaient affectés un certain nombre d'individus de cette tribu. On retrouve encore aujourd'hui dans le pays, surtout chez les femmes, des traces ataviques de cette conformation; certains gros orteils forment avec le pied un angle très ouvert, et sont presque opposables aux autres doigts. Les Pieds fourchus occupaient les provinces actuelles de Hà-Nội, Hưng-Yên et Nam-Dình;

3° Châu-Diên 朱鳶, ou les « Éperviers rouges »; ils habi-

Van-Lang aurait compris une bonne portion de la Chine méridionale, car le lac Dông-Dình, qui s'appelle en chinois Tong-Thing, et qui est le plus grand lac de l'empire, se trouve dans la province de Ho-Nan.

1. Hô-Tôn, ou Chiêm-Thành 占城 ou Cô-Thành 古城; c'est l'ancien royaume de Kiam-pa.

2. Nam-Hai 南海, c'est-à-dire la mer du sud (par rapport à la Chine); c'est le golfe du Tonkin.

3. Ba-Thuc 巴蜀, s'étendait dans les montagnes, vers le Yun-Nan et le Laos; il comprenait toute la province actuelle de Cao-bàng 高平.

taient les gorges élevées et les pentes du mont Ba-Vì, sur la rivière Noire, d'où ils planaient sur les gens de la plaine comme des éperviers;

4 Phúoc-Lộc 福祿 « Profits fortunés ». Cette peuplade de trafiquants occupait les parties planes de la province de Sơn-Tây, et surtout le bord des cours d'eau;

5° Võ-Ninh 武寧, les « Guerriers pacifiques », voisins des Văn-Lang, habitaient le territoire de Bắc-Ninh;

6° Việt-Thương 越裳, « Ceux d'au delà de Việt (ou de la partie inférieure de la Chine), peuplaient le Quảng-Bình et le Quảng-Trị 廣平、廣治;

7° Ninh-Hải 寧海, la « Mer calme », comprenait les parties maritimes du Quảng-Yên et d'une partie du Kouang-Tong 廣安、廣東;

8° Dương-Tuyền 陽泉, les « Sources immenses », sans doute à cause des grands cours d'eau, Thái-Bình 太平, Lục-Ngạn 陸岸, etc., qui s'y rencontraient ou plutôt s'y jetaient dans la mer, car une partie de ce territoire, qui forme aujourd'hui la province de Hải-Dương 海陽, était encore, à cette époque, sous les eaux du golfe;

9° Lục-Hải 陸海, la « Mer terrestre ». Région très accidentée dont les montagnes sont pressées comme les vagues de la mer. Elle s'étendait sur une partie du Kouang-Si 廣西, et comprenait en plus Lạng-Sơn et Lục-Ngạn 諒山、陸岸;

10° Võ-Dình 武丁, les « Braves guerriers ». Tribu belliqueuse dont les territoires s'étendaient sur le Thái-Nguyên 太原 et sur une partie du Quang-Si;

11° Hoài-Hoan 懷驩, les « Gais souvenirs ». Probablement une tribu de bons vivants et de joyeux conteurs; ils habitaient les vallées du Nghệ-An 乂安 et du Hà-Tĩnh 河靜;

12° Cửu-Chơn 九真, les « Neuf sincérités ». C'était le territoire du Thanh-Hóa 清化;

13° Bình-Văn 平文, la « Science paisible ». Comprenait le Ninh-Bình 寧平, depuis le fleuve Dâi jusqu'à la montagne Tam-Điệp 三疊;

14° Tân-Hưng 新興, les « Élévations nouvelles ». On appelait ainsi les montagnes du Hưng-Tuyên 興化 (Hưng-Hóa et Tuyên-Quang 宣光);

15° Cửu-Đức 九德, les « Neuf vertus ». C'était le prolongement, vers le nord-ouest, du pays des « Neuf sincérités », le haut Sông-Mã jusqu'à la rivière Noire.

Cette simple nomenclature de territoires et de tribus nous indique en quelque sorte l'état social du pays à l'époque de l'apparition, sur ses frontières, des premiers soldats chinois. Ces noms de tribus, tirés d'une particularité physique ou morale propre à l'ensemble des individus, Pieds fourchus, Éperviers rouges et Braves guerriers, offrent une analogie frappante avec ceux des tribus indiennes de l'Amérique du Nord, Gros-Ventres, Longues-Oreilles, Serpents, Peaux-Rouges, etc. D'une manière générale, les gens de la plaine, du littoral de la mer et du bord des fleuves, sont, dans tous les pays du monde, de mœurs plus douces, d'habitudes plus paisibles; le pêcheur, trouvant presque en tout temps une nourriture suffisante à portée de la main, n'a pas besoin autour de lui d'une grande étendue de territoire, et n'est jamais tenu à un développement considérable de qualités physiques; il devient donc facilement indolent, ne recherche en dehors de la pêche d'autre occupation que la culture sédentaire de quelques légumes ou d'un petit champ à proximité de la case, ou bien encore se livre à des opérations commerciales. Il s'abandonne volontiers à la paresse, à la rêverie, à la réflexion, et en même temps que son corps perd de sa vigueur par le défaut d'exercice physique, son esprit se développe et s'affine; c'est pourquoi les peu-

plades antiques, dans les plaines et dans les deltas du pays, s'appelaient les *Profits fortunés*, les *Gens lettrés*, les *Joyeux souvenirs*, etc.

Les montagnards, au contraire, forcément chasseurs, ont besoin autour d'eux d'un territoire infiniment plus vaste que les pêcheurs, car nulle part au monde le gibier proprement dit n'est assez abondant pour assurer la nourriture de familles sédentaires. Le chasseur doit donc pour vivre se déplacer sans cesse, et mettre en jeu toutes ses facultés physiques, l'agilité, la force, la vue, l'ouïe, l'odorat même. Par suite de ces habitudes de luttes, le chasseur est forcément guerrier, la guerre est encore la chasse, le gibier seul diffère, et la nécessité de vivre a fait souvent dégénérer en guerre une simple discussion commencée à propos d'un territoire de chasse.

Tel était donc l'état du royaume de Văn-Lang, au IIIe siècle avant notre ère, quand se produisirent les événements que nous allons raconter, et qui amenèrent la transformation sociale des populations qui devinrent plus tard les Annamites.

La capitale de ce royaume de Văn-Lang se trouvait, ainsi que nous l'avons dit plus haut, au pays de Bạch-Hạc, et la petite ville qui s'est perpétuée sur son emplacement s'appelle encore aujourd'hui Bạch-Hạc.

Les rois de Văn-Lang et ceux de Thục, le royaume voisin, vivaient en fort mauvaise intelligence ; le motif de leur inimitié rappelle celui de la guerre de Troie. Il fut le point de départ de tous les événements politiques qui suivirent et doit, à ce titre, être rapporté.

L'avant-dernier roi Hùng avait une fille d'une grande beauté qu'on appelait Mị-Nương et qui était, pour tous les brillants partis du royaume, l'objet d'ardentes convoitises. Le roi de Thục, l'ayant vue, résolut de la faire épouser à son fils, et se rendit dans ce but à la cour de son voisin. Le roi Hùng se montra d'abord flatté de la démarche, et donna une réponse favorable, mais la jalousie des prétendants se déchaîna, le roi fut sollicité de tous côtés, un nommé Lạc-Hầu, 駱侯 surtout, plus puissant que les autres, parvint à modifier le sentiment du roi. Celui-ci fit donc savoir au roi de Thục

qu'il avait réfléchi, et que, sa fille étant belle comme une immortelle, il ne pouvait la donner qu'au fils d'un Génie. Ce fut le chef de la tribu des Éperviers rouges qui l'obtint; il se nommait Sơn-Tinh, et il était considéré dans tout le pays comme le Génie des montagnes. Il emmena sa femme sur les sommets du mont Tản-Viên 傘圓 (le Ba-Vì), où il avait sa résidence[1].

Très mortifié de sa déconvenue, le roi de Thục jura de se venger et déclara au roi Hùng et à sa postérité une guerre sans trêve ni merci.

Pendant de longues années, en effet, les deux États furent en guerre, et eurent entre eux de fréquents et sanglants contacts, dans lesquels l'avantage resta toujours à Hùng. Celui-ci, peu à peu, s'enorgueillit de ses succès au point de se croire invincible, et négligea dès lors de se tenir sur sur gardes. Après une apparence de paix de dix années, Thục-Phán, 蜀泮, le fils du prétendant évincé, étant alors sur le trône, reprit la vieille haine de famille et conduisit à son tour son armée contre le petit-fils de l'ennemi héréditaire, le roi de Văn-Lang, mais au premier engagement ses troupes durent encore une fois se replier. Hùng, alors, perdit toute prudence, il rentra dans sa capitale, commanda des réjouissances publiques et s'enivra avec ses officiers. Thục-Phán, qui était parvenu à rassembler ses soldats et à les ramener en avant, parvint ainsi jusqu'à la capitale, qui s'appelait Phong-Châu, dont les portes étaient ouvertes, et dans laquelle il pénétra, tuant tout ce qu'il rencontrait.

Quand le roi Hùng se vit perdu, il entra dans une violente fureur; les vaisseaux de sa gorge se rompirent et le sang coula à flots de sa bouche. Il se précipita alors dans un puits où il mourut.

C'est ainsi que finit le dernier représentant de cette longue dynastie dont l'origine se perd dans d'obscures légendes, et que la vanité des Annamites fait descendre du deuxième em-

1. Voir le *Génie du mont Tan-Viên*, dans nos *Légendes historiques de l'Annam et du Tonkin* (Hanoï, 1887) et dans la IIIe partie de cet ouvrage.

pereur de Chine, Chen-Nong 神農, qui régna, disent les chroniqueurs chinois, cent quarante ans (de 2737 à 2697 avant notre ère), et qui est considéré, dans tout l'Orient chinois, comme le Génie de l'agriculture.

Thục-Phán, après sa victoire, réunit à son royaume celui de Văn-Lang, et en forma un seul État qu'il appela Âu-Lạc. Lui-même prit le nom de An-Dương-vương 甌駱 ou Yên-Dương-vương 安陽王, sous lequel il est connu dans l'histoire (56e année du règne de l'empereur chinois Nan-Ouang 赧王, 256 av. J.-C.).

Les Annales ne sont pas très explicites au sujet des limites de ce royaume de Thục, qui paraît s'être étendu, dans la région montagneuse, du nord de Bắc-Ninh sur toute la haute rivière Claire et sans doute une partie du Kouang-Si et du Yun-Nan. D'après le livre des Anciennes chroniques (Cựu sử 舊史), Thục aurait été non pas le royaume, mais le nom d'une puissante famille dont le fief limitait le Văn-Lang au nord et dont le chef n'aurait pris le titre de roi qu'après sa victoire sur le roi Hùng et la prise de sa capitale.

Le nouveau royaume, formé de la réunion de Thục et de Văn-Lang prit donc le nom de Âu-Lạc 甌駱: la géographie de Cô-Hi-Phùng 顧希馮 dit que sous la dynastie Tchéou (1125-249 av. J.-C.), le pays occupé par les Giao-Chỉ s'appelait Lạc-Việt 貉越, et que sous la dynastie suivante de Tsin (Tấn 秦), il prit le nom de Tây-Âu 西甌 ou de Âu-Lạc 甌貉. Le livre Giao-quảng-ký 交廣記 écrit par Hoàng-Tham 黃參, donne en quelque sorte l'origine de cette appellation; on y voit, en effet, que dans le pays des Giao-Chỉ se trouvait, au bord de la mer, une vaste étendue de terrain sans emploi, parce qu'elle était périodiquement recouverte par les marées. On appelait ce territoire Lạc-Điền 駱田, c'est-à-dire les champs du cheval à crinière noire; un habi-

tant de la contrée obtint l'autorisation de disposer de ces terrains, il les endigua, les mit en culture, et se trouva bientôt propriétaire d'un riche domaine qu'il érigea en fief du second degré (Hầu 侯, qui correspond à notre marquisat d'autrefois). Le chroniqueur ajoute qu'il fut vaincu par Thục.

La troisième année de son règne, qui était l'année cyclique Bình-ngọ 丙午, et la première du règne de l'empereur chinois Tong-Tchéou 東周 (255 av. J.-C.), le nouveau roi Yên-Dương-vương commença les travaux d'une grande capitale.

On l'appela d'abord Phong-Khê 封溪, c'est-à-dire le *Ruisseau du fief*, à cause d'un petit cours d'eau qui prend sa source non loin de là, dans les champs qui avoisinent Gio-nhon, et que l'on put utiliser pour les fossés de la nouvelle ville; puis, à cause du tracé elliptique de ses murs d'enceinte, qui rappelait au dire des habitants la forme de la coquille Loa, on la surnomma plus tard Cổ-Loa-thành 古螺城, c'est-à-dire la *Vieille cité du coquillage*.

On la trouve aussi désignée, dans certains endroits, sous le nom de Thành-Kha-Lu 城可樓, ce qui nous paraît être une prononciation étrangère de Cổ-Loa, Tư-Long-thành 思龍城, ou la ville du Dragon pensif, et Côn-Lôn 崑崙, à cause de la hauteur excessive de ses remparts de terre qui la faisaient ressembler de loin à la chaîne montagneuse des Côn-Lôn, qui va du mont Tam-Dao 三島 vers Thái-Nguyên.

L'histoire de l'édification et de la ruine de cette ville, qui fut en réalité la première cité vraiment historique du Tonkin, a donné lieu à une légende fort curieuse, qui s'est perpétuée à travers les âges, et qui a plus contribué à sa célébrité dans les temps modernes, que les faits historiques dont elle fut le théâtre et qui sont toujours, même par les lettrés, sacrifiés à la légende, dont voici le résumé.

Le roi Yên-Dương-Vương, ayant voulu construire une splendide capitale, jeta, dans le Việt-Thương 越裳, les fonde-

ments d'une ville immense qui avait la forme de la coquille Loa; mais au fur et à mesure que les murs s'élevaient, le roi les voyait s'écrouler et chaque jour il fallait recommencer le travail de la veille.

Désolé et ne sachant comment faire, Yên-Dương fit construire un autel et se mit en prières. C'était le 7e jour du 3e mois, l'autel se trouvait en dehors de la porte est de la ville, tout à coup il aperçut un vieillard qui se dirigeait de son côté, et, ayant fait quelques pas à sa rencontre, il reconnut un Génie. Il se prosterna alors et lui demanda ce qu'il devait faire pour avoir raison du mauvais sort qui s'opposait à l'achèvement de sa ville; le Génie lui répondit : « Assurez-vous le concours de l'envoyé de la rivière Claire » (Thanh-giang-sứ 清江使), et il disparut.

Le lendemain, le roi se trouvant au même lieu vit venir de la région du fleuve et s'avancer vers lui une tortue d or. Elle parlait le langage des hommes et paraissait très au courant des choses du ciel, de la terre, des diables et des génies; le roi fut émerveillé de tout ce qu'elle lui dit et il s'écria : « Qui donc vous envoie? » — « C'est, lui dit-elle, le Génie de la rivière Claire ». Yên-Dương reconnut l'envoyé dont lui avait parlé le vieillard de la veille. Il fit transporter la tortue dans la ville, sur un char magnifiquement doré, et quand ils furent arrivés au palais, le roi lui demanda pourquoi les murs s'écroulaient sans cesse avant d'être terminés.

La tortue d'or lui répondit : « Ce territoire autrefois était habité par de paisibles et laborieux habitants qui, sous le gouvernement d'un excellent roi, vivaient heureux du produit des terres et des rivières. Le fils de ce roi voulut spolier les habitants et les réunir à un royaume ennemi, ils refusèrent et s'enfuirent tous; ils vivent depuis ce temps sur la montagne Thât-Diệu 七曜.

Dans cette montagne se trouvent deux démons: l'un est l'esprit d'une chanteuse dont le corps a été enterré à l'emplacement même de cette ville il y a des siècles; l'autre est un coq blanc qui se livre à toutes sortes de maléfices. Près de là est une auberge tenue par un nommé Ngô-Công, dont la fille a secrè-

tement épousé le coq blanc; ces diables sont coalisés, ils tuent pendant la nuit les voyageurs qui se reposent à l'auberge, et s'opposent à la construction de la ville sur l'emplacement de la sépulture de la chanteuse. C'est le coq blanc qui se met en communication avec les diables; il emprunte pour cela la figure de l'oiseau Chi-hiêu[1], et porte le grimoire jusqu'à la cime de l'arbre Chiên-dan[2].

« Il faut vaincre ces démons, poursuivit la tortue, je vous y aiderai; nous lui ravirons son grimoire, et alors seulement vous pourrez achever votre ville. »

Ensuite la tortue donna au roi le conseil de se faire passer pour voyageur et d'aller demander un gîte dans l'auberge pendant qu'elle se tiendrait cachée près de la porte. Le roi accepta, mais quand il se présenta, l'aubergiste, qui était un honnête homme, lui dit : « Cette maison est hantée par des diables qui tuent les voyageurs; il n'est pas encore très tard, allez vous reposer dans une autre auberge et ne restez pas ici. »

Le roi répondit en riant : « Le Ciel seul est maître de nos destinées et les diables n'y peuvent rien, si le ciel a décidé que je vive, je n'ai pas à craindre vos diables, et je reste. »

Quand la nuit vint, les démons accoururent et voulurent ouvrir la porte, mais la tortue qui s'était placée derrière les en empêcha et s'écria : « Allons, essayez donc vos maléfices contre moi, je vous défie. »

Les diables, en effet, allumèrent du feu et mirent tout en œuvre pour avoir raison du charme qui les maîtrisait, ils ne purent y parvenir et au chant du coq ils s'enfuirent tous. Le roi et la tortue les poursuivirent jusqu'à la montagne Thât-Diệu 七耀 où ils disparurent. Le roi revint seul à l'auberge.

Lorsqu'il fit jour, l'aubergiste, croyant son voyageur mort, envoya ses domestiques pour l'enterrer, ainsi qu'il avait coutume de faire pour les autres victimes. Quand les domes-

1. C'est un hibou à six pattes, sorte d'oiseau fantastique dont il est souvent question dans les livres de sorcellerie annamite.

2. C'est l'arbre auquel doivent monter tous ceux qui veulent se mettre en communication avec les diables.

tiques pénétrèrent dans la chambre du roi et qu'ils le virent très vivant et souriant, ils se prosternèrent devant lui et lui dirent : « Nous reconnaissons que vous êtes un Génie supérieur, donnez-nous un philtre pour sauvegarder les autres voyageurs. » Le roi leur dit : « Persuadez votre maître de tuer son coq blanc. » L'aubergiste accéda au désir du roi et tua son coq: aussitôt sa fille mourut.

Débarrassé de ces démons, le roi commanda de fouiller la montagne et de rechercher les ossements de la chanteuse qu'il fit brûler et dont il jeta les cendres au fleuve. Vers la fin de ce même jour, le roi et la tortue d'or gravissant la colline de Việt thường 越裳 aperçurent le hibou à six pattes dans les branches de l'arbre magique, il se dirigeait vers la cime en tenant le grimoire dans son bec; c'était l'esprit du coq blanc qui avait repris la forme du hibou, et qui recommençait ses manœuvres.

La tortue d'or prit aussitôt la forme d'un rat blanc, poursuivit et atteignit l'oiseau qu'elle mordit à la patte; la douleur qu'il en éprouva lui fit lâcher le grimoire qui tomba à terre, le roi s'en empara. Ce dernier maléfice étant vaincu, la ville fut terminée en moins d'un mois.

C'était une cité splendide; elle mesurait plus de mille « trương » d'étendue (près de 5 kilomètres), et avait la figure de la coquille Loa, d'où son nom de Loa-thành. Le roi et la tortue d'or y vécurent pendant trois ans; au bout de ce temps la tortue demanda à s'en retourner, le roi, tout en la remerciant de ses services, lui dit : « La ville n'existe que par votre protection, qui la défendra quand vous ne serez plus là? » La tortue répondit : « Le bonheur et le malheur dépendent uniquement de la volonté du Ciel, soyez bon et vertueux, le Ciel vous aidera. Cependant, puisque vous manifestez une si grande confiance en moi, je veux vous faire un présent. » S'arrachant alors un ongle, elle le donna au roi en ajoutant : « Ajustez cet ongle à votre arc, et lorsque vous irez au combat, vous serez invincible. » Après ces mots, elle disparut dans la direction du fleuve.

Le roi fit ajuster par un habile artisan, nommé Cao-Lỗ 皋

魯, l'ongle précieux à son arc, qui fut depuis lors connu sous le nom de : « l'arc enchanté de l'ongle de la tortue d'or[1]. »

Les documents historiques annamites et chinois, que nous avons pu rassembler sur l'existence du royaume de Âu-Lạc et de sa capitale Cổ-Loa, font tous allusion à cette fable de la tortue d'or; elle n'est donc pas apocryphe et donne réellement la mesure de l'esprit superstitieux des Annamites de cette époque, et du rôle prépondérant des sorciers d'alors dans les affaires publiques. Nous avons trouvé cette même légende, gravée sur un monument de pierre, dans les ruines de Cổ-Loa.

Le royaume de Âu-Lạc paraît avoir joui, pendant les quarante premières années de sa fondation, d'une paix absolue; la Chine était alors occupée à résister aux attaques incessantes des Huns (Hioung-Nou 匈奴), qui la tinrent pendant des siècles dans de continuelles alarmes. Le désir effréné de Tsin-Chi-Hoang d'étendre ses frontières ne pouvant se satisfaire au nord, il se rejeta vers le sud et une expédition contre Cổ-Loa fut décidée.

L'an 213 avant notre ère, qui était l'année cyclique đinh-hợi, 丁亥, 44e du règne de Yên-Dương-vương, et 33e de Chi-Hoang, ce dernier convoitant, disent les Annales annamites, « les perles que l'on trouvait en grand nombre sur les bords de la mer de l'est », décida d'envahir le pays; à cet effet, il fit appel à tous les vagabonds et à tous les gens sans aveu, et en forma une armée formidable qu'il mit sous les ordres d'un nommé Đồ-Thuỵ 屠雎, et qu'il lança sur les frontières du sud.

Cette première invasion du territoire annamite par les Chinois paraît avoir été soigneusement préparée : l'empereur chargea un nommé Sử-Lộc 史祿, d'origine annamite, d'organiser le service des transports et des ravitaillements. Ce ne

1. Sur les arcs des montagnards du Tonkin, on peut encore voir parfois la figure d'une sorte de griffe qui rappelle la légende.

fut pas chose facile : il eut à tracer des chemins au travers de pays qui, jusqu'alors, en avaient été totalement dépourvus, et étaient recouverts de broussailles et de forêts. Il emprunta le plus possible les voies fluviales, et notamment le cours de la rivière qui passe au pied du mont Dương 陽山, au nord de la rivière Tương-Thùy 湘水, et qui se jette dans le Sở-Dung 楚溶; il traversa ensuite le pays de Tương-Kha 牂牁, descendit vers le sud et prit la mer.

C'était une voie très longue et pleine de difficultés; ces cours d'eau ne sont navigables qu'en une certaine saison et leurs eaux sans profondeur se répandent sur une trop large surface; Sử-Lộc y remédia en fabriquant, au moyen de pieux et de fascines, des berges artificielles assez rapprochées, entre lesquelles il contraignit le fleuve de passer, ce qui augmenta et la profondeur et la rapidité du courant; on compléta ce travail par l'établissement de trente-six écluses qui permirent, dans les plus mauvais endroits, de faire flotter des jonques pesamment chargées. Tout le matériel fut ainsi transporté à Lĩnh-Nam.

On s'empara d'abord du pays de Lục-Lương 陸梁 qui fut administrativement divisé en trois fractions : Qué-Lâm 桂林, Nam-Hài 南海, et Tượng-Quận 象郡. Mais on ne put aller plus loin; les habitants n'acceptèrent pas les Chinois, ils s'enfuirent dans les montagnes, et commencèrent contre les envahisseurs une guerre de partisans qui se termina à leur avantage et au cours de laquelle le général en chef, Dố-Thuy, fut tué. Les Chinois durent évacuer tout le territoire, Cổ-Loa ne fut même pas menacé cette fois.

Le pays de Lục-Lương 陸梁, dont il est question ici, s'étendait de la partie méridionale de la Chine comprise entre le Kiang-Nan 江南 et les massifs montagneux du Kouang-Tong et du Kouang-Si; il était peuplé de montagnards robustes, rebelles à toute domination, parmi lesquels on comptait les Miao-tse 猫子, qui ne sont pas encore entièrement soumis à l'heure actuelle.

Les trois subdivisions qui furent tentées comprenaient :

1° Quê-Lâm ; c'était le nord de l'ancien royaume de Ba-Thục, le territoire actuel de Cao-Bằng et la province chinoise du Kouang-Si ; la capitale du Kouang-Si s'appelle encore aujourd'hui Kouéi-Lin 桂林 (forêt de canneliers), Quê-Lâm en prononciation annamite.

2° Nam-Hải ; comprenait la province entière du Kouang-Tong, une partie du Fou-Kien, et dans le Tonkin actuel, une partie du Quảng-Yên et du Lục-Ngạn.

3° Tượng-Quận ; c'était le pays des Giao-Chì proprement dit, c'est-à-dire tout le delta du Tonkin, plus le Thanh-Hóa.

Cette tentative de division des territoires du sud par les Chinois, bien qu'elle n'ait eu d'abord aucun effet, n'en est pas moins très intéressante à retenir, en ce qu'elle fut le point de départ de la constitution définitive des provinces tant chinoises qu'annamites, et qu'elle marque l'aurore des temps annamites proprement dits. Lorsque soixante-treize ans plus tard, l'empereur Han-Vou-Ti s'empara définitivement du pays, il reprit ces premières divisions administratives, et fit du Quê-Lâm deux districts, Uât-Lâm et Xương-Ngô 鬱林, 蒼梧. Le Tượng-Quận étant très étendu, il le divisa en trois parties : Giao-Chì, qui comprit toutes les plaines du delta, Cửu-chân qui s'étendit des limites extérieures de la province actuelle de Nam-Dinh jusque de l'autre côté du Thanh-Hóa, et Nhưt-Nam 日南, c'est-à-dire le pays situé au sud du soleil, qui forme aujourd'hui les provinces annamites du Quảng-Bình et du Quảng-Trị.

Tous les territoires déserts de ces provinces furent appelés Hợp-Phô 合浦. On annexa aussi Chu-Nhại et Thiềm-Nhĩ, et on les fit administrer par des Tứ-Sử 刺史 ; ces deux pays furent réunis sous la même dénomination de Giao-Châu.

Sous la dynastie Ngô 吳, le territoire fut de nouveau séparé en deux gouvernements, Giao-Châu 交州 et Quảng-Châu 廣州 ; le chef-lieu de Giao-Châu fut alors placé à Long-Biên,

où l'on construisit une forteresse; huit cents ans plus tard on construisit sur l'emplacement de cette forteresse la capitale Dại-La-thành 大羅城, dont les vestiges se voient encore dans les environs immédiats de Hà-Nội. Quant au chef-lieu de Quảng-Châu, il fut placé à Phiên-Ngung 番禺, qu'on appelait autrefois la ville du mouton (Yang-tcheng 羊城). La ville prit le nom de la nouvelle division administrative. Quảng-Châu, ce qui, en chinois, se prononce Kouang-Tchéou; on l'appelle encore aujourd'hui Kouang-Tchéou-fou 廣州府: c'est la ville de Canton.

Quê-Lâm (Kouéi-Lin) fut également érigé en gouvernement spécial sous l'administration d'un An-phủ-Kinh-lược 安撫經略.

Ce fut pendant cette même année de l'attaque infructueuse de Âu-Lạc par les Chinois, 273 avant notre ère, que l'empereur Chi-Hoang-Ti fit commencer la construction de la grande muraille de Chine : il était dans la trente-quatrième année de son règne quand il en jeta les premiers fondements; il y employa plusieurs millions d'hommes. On ne cessa d'y travailler que dix ans après; Chi-Hoang était mort depuis sept ans. Ce travail colossal, monument éternel de la puissance des Chinois, s'étend de Lin-Tao 臨洮, dans les extrémités occidentales du Chen-Si 陝西, aux montagnes du Léao-Tong, ce qui fait en tout un itinéraire de plus de dix mille li, ou mille lieues terrestres, à cause des accidents du sol qu'il fallut ou franchir, ou contourner par des détours et des circuits.

Chi-Hoang-Ti avait éprouvé un certain dépit de la non-réussite de son expédition, aussi résolut-il trois ans après de la recommencer; il avait confié le gouvernement des deux provinces méridionales, Nam-Hãi et Long-Xuyên 龍川, à deux généraux de grande valeur que l'on appelait Nhâm-Ngao 壬囂 et Triệu-Đà 趙陀. Il leur commanda de lever

une armée de cinq cent mille hommes et de la jeter sur Âu-Lạc.

Ceci se passait en l'année cyclique Tân-mão 辛卯, la quarante-huitième du règne de Yen-Dương-vương, la trente-septième de Chi-Hoang-Ti (209 av. J.-C.). L'armée des Chinois était formée de tous ceux qui n'avaient pas de profession fixe, de tous les marchands qui n'avaient pour commercer que les objets de luxe, et de tous ceux qui, parmi les ouvriers et les gens de la campagne, étaient doués d'une grande force de corps.

Cette multitude, sans être autrement exercée, fut jetée sur la frontière et, ne rencontrant aucune résistance, arriva rapidement en vue de la capitale. Les deux généraux s'arrêtèrent à la montagne Tiên-Du 仙遊山 où ils se retranchèrent[1].

Le roi Yên-Dương sortit de Cổ-Loa à la tête de ses troupes et leur fit prendre position autour de la ville menacée. Les ennemis avaient pris les dispositions suivantes : Nhâm-Ngao, qui avait le commandement d'un corps d'armée, avait placé ses soldats sur des jonques et développait une ligne considérable d'investissement par une rivière qui ne pouvait être autre que le moderne sông Cà-Lồ. Triệu-Đà, à la tête du second corps d'armée, avait fortifié de remparts de terre la montagne Tiên-Du; quand il vit Yên-Dương disposer ses troupes en vue de lui offrir le combat, il sortit de ses retranchements, se porta à sa rencontre, et l'action s'engagea des deux côtés. La bataille ne dura que quelques minutes.

Ici, même avec les documents historiques, nous rentrons

1. Tiên-Du-So'n; c'est la montagne de Lan-Kha 爛柯, ou de la *hache rouillée*, dans le huyên actuel de Tiên-Du. Sur cette montagne on remarque une table de pierre au sujet de laquelle on raconte la légende suivante, qui explique le nom de la montagne :

« Un pauvre bûcheron, cherchant sur cette montagne des arbres à couper, se trouva tout à coup en présence de deux génies qui jouaient aux échecs sur cette table de pierre. Intéressé par la partie, il leur demanda la permission de les regarder, ils l'autorisèrent à rester une heure : mais une heure du temps des génies c'est cent ans du temps des mortels, et quand le pauvre homme put s'en aller, il était mourant de vieillesse et le fer de la hache qu'il tenait à la main avait complètement disparu, mangé par la rouille. »

dans le merveilleux. On a vu, dans la légende de la tortue d'or, que celle-ci, en quittant le roi, lui avait remis comme un talisman un de ses ongles et que le roi l'avait fait adapter à la gâchette de son arc. Or, une flèche de cet arc enchanté tuait dix mille hommes à la fois; lors donc que le roi vit le combat engagé, il saisit son arc et tira trois flèches, et trente mille cadavres chinois jonchèrent le sol.

Quand les soldats ennemis virent cela, ils se débandèrent et s'enfuirent dans toutes les directions, refusant de se battre contre des sortilèges; Triệu eut beaucoup de peine à les réunir dans le camp retranché, à l'abri des épaulements de terre de Tiên-Du ; pour surcroît de malheur, Nhâm-Ngao tomba subitement malade et dut rentrer en Chine.

Mais avant de quitter son collègue, il voulut l'entretenir secrètement, et il lui dit : « L'empire chinois est désormais trop vaste; il ne saurait ni continuer la guerre hors de ses frontières, ni assurer l'administration dans des possessions aussi éloignées de la capitale que les provinces dont le gouvernement nous est confié.

« Phiên-Ngung est entouré de montagnes et de fleuves qui s'étendent de l'est à l'ouest sur plusieurs mille li; les habitants vous assisteront dans la fondation d'un nouveau royaume, vous êtes le seul à qui je puisse confier ce projet auquel je songe depuis longtemps, je sens que je vais mourir, à peine pourrais-je revoir mon pays. Profitez de cette circonstance, vous avez une grande armée sous vos ordres, reprenez l'offensive, emparez-vous du royaume de Âu-Lạc et de sa capitale, réunissez-les à Nam-Hải, et soyez le maître d'un grand royaume. »

Il lui remit en même temps son brevet de gouverneur de Nam-Hải.

Ces paroles flattaient trop les aspirations ambitieuses de Triệu-Đà pour que celui-ci ne les accueillît pas avec plaisir; mais, songeant à l'arc enchanté, il comprit qu'il ne viendrait jamais à bout du roi Yên-Dương par la force, et il résolut d'employer la ruse. Il se contenta donc de compléter et d'étendre ses fortifications, et il établit, en avant des montagnes de

Tiên-Du et de Vũ-Ninh, en face de Cổ-Loa, comme une immense ville militaire. Ces retranchements, qui abritèrent un demi-million d'hommes il y a deux mille ans, se voient encore presque en entier sur la route de Bắc-Ninh à Hà-Nội, entre le canal des Rapides et la montagne de Vũ-Ninh, qui est derrière le phủ de Từ-Sơn, et que nous appelons la montagne des *Pins parasols*.

Les troupes de Yên-Dương rentrèrent dans Cổ-Loa, et les belligérants entamèrent des négociations qui aboutirent à la paix. Elle se conclut sur des bases singulières, qui font naître des doutes sur les prouesses du roi et sur la vertu de l'arc enchanté, car, bien que vainqueur et invincible, il abandonna à Triệu-Đà toute la partie de son royaume située au nord du Bình-Giang 平江.

La cession qu'il consentait était considérable, car la rivière Bình-Giang, choisie pour nouvelle frontière, et qu'on appelle encore sông Thiên-Dức 天德江 dans certains textes, paraît être le sông Cà-Lồ, qui passe près de Bắc-Ninh. Cette rivière, disent les géographies annamites, s'amorce au sông Lô-Giang 瀘江 (c'est-à-dire au fleuve Rouge), traverse le huyện de Dông-Ngàn et se divise en deux branches pour se jeter dans le sông Bình-Nan 平難; on l'appelle encore rivière de Đông-Ngàn 東岸.

De retour dans son gouvernement, Triệu-Đà, songeant toujours à la réalisation du projet que lui avait suggéré Nhâm-Ngao, feignit de vouloir vivre sur un pied de relations très amicales avec son voisin; il envoya même son fils Trọng-Thủy 仲始 à la cour de Cổ-Loa, et quelque temps après demanda et obtint pour lui la main de la princesse Mị-Châu 媚珠, fille du roi Yên-Dương.

Le gendre, confident des menées politiques de son père, sut capter la confiance de tout le monde, et surtout de la princesse sa femme; un jour, il se fit remettre par elle l'arc enchanté, et n'eut rien de plus pressé que d'en changer la gâchette; il

déroba l'ongle de la tortue d'or et le remplaça habilement par un autre.

Quand il fut en possession du précieux talisman, il prétexta un désir ardent de revoir son père et partit pour la Chine. Avant de quitter Mị-Châu il lui dit : « Si l'affection que je porte à mon père me force à entreprendre aujourd'hui un voyage aussi long, soyez sûre que mon amour pour vous n'en est pas diminué; je me hâterai de revenir près de vous dès que j'aurai pu me prosterner devant mes parents. Mais, hélas! si l'affection que je vous porte est éternelle, la paix des nations est bien éphémère, comment ferais-je pour vous rejoindre à mon retour si, pendant mon absence, la guerre vous contraignait à fuir et à vous cacher? »

Mị-Châu répondit : « Je suis une femme bien faible et mes ressources personnelles sont restreintes, cependant je porte toujours en hiver un vêtement doublé de duvet d'oie; si j'étais contrainte de m'enfuir, je jetterais derrière moi ce duvet à tous les carrefours et vous pourriez ainsi retrouver mes traces. »

Quand Triệu-Đà se vit en possession de l'ongle enchanté, il ne se contint plus de joie, et ne voulut pas attendre plus longtemps pour la mise à exécution de son coup d'État. Les circonstances ne pouvaient être plus favorables; Tsin Chi Hoang-Ti venait de mourir, et l'empire était en proie à toutes les menées des partis ambitieux qui se disputaient le trône, et des anciens vassaux ou princes feudataires qui revendiquaient la reconstitution de leurs fiefs, et le retour à la féodalité. Nhâm-Ngao aussi était mort; Triệu-Đà commença donc par se proclamer roi de Nam-Hài et, afin de prévenir l'intervention de la Chine dans cette affaire, il envoya des émissaires dans les pays de Hoành-Phô, 横浦, de Dương-Sơn, 陽山, de Nát-Khê, 湟溪, et sur toutes les frontières, avec mission de persuader aux habitants qu'ils étaient menacés de l'invasion de hordes innombrables de brigands qui, après avoir ravagé les provinces du nord, allaient se rabattre vers leur territoire. Il réussit pleinement dans son stratagème : le nouvel empereur de Chine, à la première nouvelle de la rébellion de

son gouverneur, envoya des troupes contre lui, mais ils trouvèrent tous les chemins obstrués, les ponts coupés et des paysans en armes embusqués partout pour les recevoir. Ils durent battre en retraite. Alors Triệu-Đà remplaça tous les anciens fonctionnaires nommés par la cour de Chine par des hommes à lui; il réorganisa l'armée et marcha sans plus tarder contre Yên-Dương-vương.

Ce dernier accueillit par un éclat de rire la reprise des hostilités et ne voulut prendre aucune mesure pour mettre sa capitale en état de défense. Quand du haut des remparts de Cổ-Loa, les vigies lui signalèrent les masses profondes de l'armée de Triệu qui s'avançaient dans la plaine, il ne voulut même pas interrompre sa partie d'échecs, et se contenta de dire : « Mon voisin Triệu a-t-il donc déjà oublié la puissance de mon arc? » Quand les Chinois arrivèrent aux portes de la ville, le roi demanda son arc enchanté, mais à la première flèche qu'il tira dans la direction des ennemis, il s'aperçut de la trahison dont il avait été victime et, désespéré, voyant tout perdu, s'enfuit à cheval vers la mer, emportant sa fille en croupe, et abandonnant sa capitale et son royaume.

Il arriva ainsi au port de Bích 碧, dans le huyện de Đông-Thành 東城, et vit soudain sortir des flots la tortue d'or qui lui dit : « Comment peux-tu songer à te soustraire à ton ennemi par la fuite quand tu le portes en croupe? » Le roi se retourne et poignarde sa fille; Mị-Châu tombe et dit en mourant : « Je suis victime de mon amour et de ma confiance, que mon sang se change en perles pour rappeler cette faute. »

Le sang de Mị-Châu fut en effet absorbé par les huîtres du rivage qui, depuis cette époque, contiennent des perles.

Quant au roi Yên-Dương, tenant à la main une corne de rhinocéros, il pénétra dans la mer, la tortue d'or le précédant et séparant les eaux devant lui; elle le conduisit ainsi jusqu'au fond de son royaume.

L'endroit où disparut le roi s'appelle aujourd'hui le port de Bích 碧, il est près du cap Đồ-Sơn 塗山, du village de Cao-Du 高遊, et appartient au phủ de Biên-Châu 邊州 dans le

Nghệ-An 乂安. Tout auprès de là sur une petite montagne appelée Mộ-Dạ, 暮夜, qui appartient au village de Hương-Hải 香海, on a élevé un temple pour perpétuer le souvenir de la mort extraordinaire, à cet endroit, de Yên-Dương-Vương. Ce temple existe encore.

Trọng-Thủy, l'époux de Mị-Châu, et la cause de tous ces malheurs, accompagnait son père dans son expédition contre Cổ-Loa; après la prise de la ville, ne trouvant pas sa femme dans la demeure royale, il s'élança sur ses traces qu'il reconnut au duvet d'oie qu'elle avait semé et qui s'était accroché aux buissons des carrefours; il put ainsi la suivre jusqu'à la mer où il ne trouva que son cadavre. Il le fit ensevelir et le rapporta à Cổ-Loa où il l'inhuma.

Trọng-Thủy aimait sa femme; sa mort lui causa un chagrin très violent; il vécut dès lors retiré de la société des hommes, se complaisant à rêver dans les endroits de la ville qu'affectionnait jadis l'infortunée Mị-Châu, et où il lui semblait retrouver son image. En face du palais se trouvait un bassin circulaire dans lequel la princesse avait coutume de faire prendre l'eau pour ses ablutions, Trọng-Thủy passait là des journées entières à pleurer; il finit, dans un moment de désespoir, par se précipiter dans cette pièce d'eau où il se noya. Il laissait un enfant en bas âge, qui fut élevé par son grand-père Triệu-Đà[1], mais qui dut attendre longtemps sa succession : il lui succéda à l'âge de soixante-dix ans.

La prise de Cổ-Loa eut lieu en l'année cyclique Qúi-tị 癸巳 (207 av. J.-C.), la cinquantième du règne de Yên-Dương-

1. Triệu-Đà était un Chinois du nord; il était né à Tchin-Ting 眞定, chef-lieu d'un département de la province actuelle de Pé-Tchi-Li 比直隸; il régna soixante-onze ans et mourut à l'âge de cent vingt ans, en l'année Giap-thân 甲申, 136 avant J.-C. Il fut inhumé sur une colline nommée Ngung 禺山, qui est située à un kilomètre au nord de la ville du troisième ordre Nan-Hai-shien 南海縣, qui n'est aujourd'hui qu'une division administrative de la ville de Canton.

vương, qui fut le seul roi de ce royaume éphémère de Âu-Lạc. Le grand empereur Tsin-Chi-Hoang-Ti que les historiens ont surnommé le Napoléon de la Chine, était mort depuis deux ans; il avait eu pour successeur Eul-Che-Houang-Ti, qui devait lui-même l'année suivante tomber sous un soulèvement populaire, laissant le trône à un autre qui fut le dernier de la dynastie, et ne régna que quarante-six jours. La ruine de Cổ-Loa coïncida donc avec la fin de la dynastie chinoise des Tsin, qui compta quatre empereurs, dura quarante-trois ans, et fit la Chine ce que nous la voyons aujourd'hui.

Triệu-Dà, nous l'avons vu, se proclama roi de Nam-Hải; il prit le nom de Triệu-Võ-Đế (en chinois, Tchao-Vou-Ti 趙武帝), établit le siège de son gouvernement à Phiên-Ngung, c'est-à-dire Canton, dont il fut le véritable fondateur, et qu'il entoura le premier d'une ceinture de murailles. Il plaça des gouverneurs généraux à Giao-Chỉ-châu (Hà-Nội), et à Cửu-Chân (Thanh-Hóa).

L'empereur de Chine ne tenta rien pour reprendre les provinces que lui avait prises Triệu-Đà; il lui envoya même, en l'année ât-tị 乙巳, 196 ans avant J.-C., une ambassade chargée de lui remettre les cachets et les insignes de roi, et lui demander de ne pas être un ennemi.

A l'histoire de Cổ-Loa se rattache intimement un épisode historique important dont le pays a conservé le souvenir : c'est celui de l'intervention d'un sujet de Yên-Dương dans la guerre des Chinois contre les Hiong-Nou, voici dans quelles circonstances.

Dans le pays de Thi-Khiêm 施謙 (aujourd'hui village de Kẻ-Trèm 几占, dans le huyện de Từ-Liêm 慈廉, près de Hà-Nội), vivait sous Yên-Dương-vương, un homme d'une taille extraordinaire qu'on appelait Lý-Ông-Trọng 李翁仲; il mesurait 2 trượng et 3 thước de hauteur, soit 23 pieds chinois. Bien que d'un caractère très doux, il était un sujet perpétuel de gêne et d'appréhension pour le pays, car sa force était terrible et inconsciente, et il tuait les gens sans le vouloir, rien que de les toucher.

Lorsque Triệu envahit pour la première fois Âu-Lạc, le roi Yên-Dương ayant fait la paix ainsi que nous l'avons vu, fit présent du géant au général chinois. Celui-ci l'envoya à l'empereur qui se montra fort satisfait; il fit instruire le phénomène dans l'art militaire et lui confia un commandement à Lin-Tao [1], place forte incessamment attaquée par les Hung-Nô. Il y réussit à merveille et devint la terreur des barbares; l'empereur le récompensa, le nomma marquis (hầu) de Phu-Tin 孚信侯 et lui fit épouser une de ses filles.

Quand il fut vieux, Lý-Ông-Trọng revint dans son pays, mais aussitôt après son départ, les Hung-Nô reprirent l'offensive et on ne put les contenir. L'empereur, effrayé, envoya en toute hâte un messager à son gendre le géant pour le faire revenir, mais celui-ci, ayant respiré l'air natal, ne voulut plus retourner en Chine et se cacha dans les environs de son village. A cette nouvelle, l'empereur entra dans une violente colère, et il fit demander, au roi de Cổ-Loa, de lui livrer le transfuge pieds et poings liés. Yên-Dương, très ennuyé de cette aventure et ne trouvant personne qui voulût se risquer contre le géant, imagina de dire qu'il était mort. L'empereur, soupçonnant la ruse, envoya des gens pour s'assurer du fait; le roi ordonna alors à ses gens de faire cuire du riz, et de le répandre dans la maison abandonnée de Lý-Ông-Trọng (on sait que les déjections des pestiférés ressemblent à du riz cuit); il espérait ainsi donner une preuve suffisante de ce qu'il avait avancé, mais les envoyés exigèrent que le cadavre leur fut représenté. Alors Lý-Ông-Trọng, au courant de toutes ces manœuvres, ne voulant à aucun prix retourner en Chine, et craignant d'attirer sur son pays les malheurs de la guerre, se donna volontairement la mort.

L'empereur de Chine en ressentit un violent chagrin; il rendit à son gendre des honneurs posthumes, fit fondre en bronze sa statue et la plaça à la porte des écuries impériales

1. Lin-T'ao 臨洮 se trouvait près de Koung-Tch'ang 鞏昌, dans la préfecture actuelle de Kan-Sou 甘肅.

de Hàm-Dương 咸陽. Cette statue avait des proportions colossales, elle était creuse et l'on pouvait à l'intérieur facilement loger trente hommes. On y entretint par la suite une petite garnison de soldats chargés d'entrechoquer leurs armes et de pousser des clameurs; les Hung-Nô, croyant la statue vivante, se tinrent toujours, disent les chroniques, à une distance respectueuse.

Sept ou huit cents ans plus tard, un gouverneur chinois de la province de Giao-Chỉ, nommé Triệu-Xương 趙昌, fit rechercher l'emplacement de la maison de Lý-Ông-Trọng et commanda d'y élever un temple, qui existe encore sur la rive droite du fleuve Rouge, et qui est connu dans les environs de Hà-Nội sous le nom de « Pagode des quatre colonnes ».

Kao-P'ien 高駢 (Cao-Biên), le fameux général qui régna au IXe siècle sur l'Annam, fit sculpter en bois la statue du héros, et la plaça dans le temple. Cette statue fut détruite par les Tây-Sơn à la fin du siècle dernier; on l'a remplacée en 1888 par une autre statue de dimensions énormes, et on a placé à côté celle de la femme du géant, la fille de l'empereur de Chine.

Qu'il nous soit permis d'ouvrir ici une parenthèse. Les Hung-Nô (en prononciation chinoise Hiong-Nou), c'est-à-dire les « esclaves révoltés », sont les Huns dont les migrations dans l'ouest amenèrent plus tard la défaite de l'empire gothique d'Hermanric, l'émigration des Pélages, et l'amoindrissement de la puissance de Rome, déjà si faible sous Valence.

Ces peuplades qui ont laissé, aussi bien dans l'histoire de l'Occident que dans celle de l'Asie, d'ineffaçables souvenirs, occupaient à l'époque où se déroulèrent les faits historiques que nous étudions, une aire géographique assez étendue entre le nord de la Chine et l'ouest de la Mandchourie. Elles étaient en partie nomades, et très habiles dans tous les exercices de guerre. Les Huns, disent les historiens, étaient insensibles à la honte, pillards dans la victoire, humbles dans la défaite, respectueux des forts, pleins de mépris pour les faibles, même quand il s'agissait de malades ou de vieillards. Ils

devaient, à la mort de leur père, épouser ses femmes, à l'exception de leur propre mère, et, à la mort de leur frère, épouser leur belle-sœur.

Leur type se rapprochait de celui des Osbecks et des races turcomanes que nous a fait connaître, le premier, Arminius Vambéry, le faux derviche. Voici ce qu'en dit Jornandes, l'historien goth de la guerre d'Attila : « Species pavenda nigredine quaedam de formis offa non facies, habensque magis puncta quam lumina. » Gibbon voit dans cette description la caricature des Mongols.

L'historien chinois Sse-Ma-Tsien 司馬遷 dit, dans son Ethnographie des peuples étrangers à la Chine, au chapitre consacré aux Hiong-Nou (匈奴), que le Chan-Jung 山戎, les Hien-Yun 玁狁 et les Chiun-Yu 葷粥, sont les noms d'une même race à différentes époques.

Au temps fabuleux de Yao, on les appelait Hiun-Yu; sous les Tchéou, 1122-255 avant J.-C., Hien-Yun; sous les Tsin, 246-202 avant J.-C., Hiong-Nou.

A l'époque où l'Annamite Lý-Ông-Trọng eut à les combattre pour le compte de la Chine, deux princes Hiong-Nou, nommés Téou-Man 頭曼 et Chan-Yu 單于, imposèrent un semblant de législation à ces peuplades incohérentes; Téou-Man fut assassiné par son fils Mo-Te 冒頓 qui reprit aux Chinois une grande partie du territoire dont un de leurs généraux s'était emparé sur les Hiong-Nou. Ce Mo-Te était alors si redoutable que l'empereur Cao-Tò 高祖, n'ayant plus son géant à lui opposer, lui donna en mariage une princesse du sang, et lui paya une rente sur le trésor de l'empire. L'armée de ce barbare comptait trois cent mille hommes; les Annales chinoises de cette époque sont remplies de ses prouesses.

Vers 140 avant notre ère, sous le règne de Vou-Ti, la guerre reprit avec acharnement entre les Chinois et les Hiong-Nou; les Chinois eurent l'avantage et, sous le règne de Han-Tsiuan-Ti 漢宣帝, l'an 73 avant J.-C., annexèrent à l'empire une

partie du territoire des Hiong-Nou. Ceux qui n'avaient pas voulu se soumettre s'étaient réfugiés entre le fleuve Amour et l'Altaï; les Chinois les y poursuivirent et les pourchassèrent au nord et à l'ouest de l'Altaï, c'est alors que ces peuplades débordèrent sur l'Europe, refoulant les Ostrogoths, les précipitant sur les Visigoths, et ceux-ci sur l'empire d'Orient [1].

Les Huns ont laissé des desendants en Europe, car un certain nombre de leurs hordes s'y sont fixées. Au IIe siècle de notre ère, parmi les populations slavonnes des rives du Dniéper, les auteurs grecs citent les « Xonnoi » que les Latins appelaient « Hunni »; il est à croire, en outre, que les mots *Ugri*, *Ungri*, *Hongrie* (*Hun-gary*), ne sont que des dérivés du même nom.

Nous n'irons pas plus loin dans la partie historique de cette monographie : nous avons pris Cổ-Loa à sa fondation, nous la laisserons au moment de sa chute. A dater de ce jour elle disparaît totalement de l'histoire, et depuis vingt siècles elle n'est plus qu'un souvenir, qu'une expression, voire même, a-t-on pu dire jusqu'à ces derniers temps, un problème archéologique.

Nulle part l'histoire de Cổ-Loa, qui fut en quelque sorte l'*Ilios* du Tonkin, n'a été donnée avec les développements qu'elle comporte; elle se résume, la plupart du temps, dans les livres européens, par la légende de la tortue d'or. C'est le P. Legrand de la Lyraye qui, dans ses remarquables *Notes historiques sur la nation annamite*, a donné la relation la plus étendue des principaux faits se rapportant à la période que nous venons d'étudier, et elle tient dans quatre pages. Parlant de Cổ-Loa, il dit que *les restes de cette immense forteresse se voient encore sur la lisière des forêts des provinces nord du Tonkin, et qu'il en est fait mention chaque année sur la carte de l'empire chinois imprimée dans l'Almanach officiel.*

Il est manifeste que le P. Legrand de la Lyraye, le seul

1. M. E. H. Parker publie en ce moment, dans la *China Review* de Hong-Kong, sous le titre de *The Turco-Scythian tribes*, une très intéressante monographie des Huns ; on peut y suivre le développement des faits que nous venons d'esquisser rapidement.

écrivain qui fasse mention de l'emplacement de Cổ-Loa, n'a jamais vu les vestiges dont il parle, et qu'il n'a donné à ce sujet qu'une appréciation d'emprunt; Cổ-Loa se trouve dans le huyện de Dong-An, de la province de Bắc-Ninh, à quelques kilomètres seulement de la jonction du canal des Rapides et du fleuve Rouge, dans la direction des monts Tam-Đảo. Sa situation en dehors de toutes les routes fréquentées par les Européens, dans un milieu qui, bien qu'à proximité de Hà-Nội, est assez souvent visité par les bandes de pirates qui rayonnent, aux approches des montagnes, de la rivière Claire aux solitudes boisées du Yên-Thế, est seule la cause de l'oubli dans lequel cette importante place forte, la plus ancienne du pays, est restée pour nous au point de vue archéologique.

Les vestiges de Cổ-Loa sont restés à peu près intacts depuis la prise de la ville, ils recouvrent une vaste étendue de terrain, plus que la surface actuelle de Hà-Nội. Ils se composent de trois enceintes concentriques de terrassements énormes séparés les uns des autres par des fossés de 200 mètres de large par endroits; ce sont les remparts de la ville. Les fossés sont aujourd'hui convertis en rizières; les remparts, auxquels on a fait, assurent les habitants, d'importants emprunts de terre, ont encore par endroits de 8 à 12 mètres de hauteur; à leur partie supérieure, de distance en distance, se trouvent des tumulus, sortes de terrasses plus élevées encore de quelques mètres, sur lesquelles, probablement étaient installées des tours en bois pour dominer et surveiller les environs.

Ces murs de terre, aux approches des portes, étaient renforcés d'ouvrages avancés, qui ont été en partie conservés, tandis que les portes ont disparu pour laisser place à de petites poternes de briques et de bambous. A part les endroits occupés par les temples et par les paillottes du village actuel de Cổ-Loa, qui peut contenir, d'après les renseignements que nous avons recueillis sur place, cinq ou six mille âmes, le tout est envahi par les arbres et les broussailles.

Au centre de la troisième enceinte, couronnant le sommet et le versant d'un petit monticule, s'élève le palais du roi. Il se compose d'un corps de logis principal flanqué de deux bâtiments latéraux; on y accède par un portique monumental à

étage, et en traversant deux cours par une voie large de 3 mètres, grossièrement pavée de dalles informes de marbre noir.

Le portique, de style annamite moderne, a été récemment reconstruit ; il est à trois entrées et à étage, couvert d'un toit aux angles retroussés et garnis de chimères ; il surmonte un large escalier de pierre d'une dizaine de marches dont les rampes latérales, très remarquables, sont formées chacune d'un énorme dragon monolithe, à mains humaines, qui se tient la barbe à poignée.

Le bâtiment principal a la forme de toutes les constructions annamites ; c'est une charpente massive et surbaissée, couverte en tuiles, supportée par d'énormes colonnes de bois de fer. L'édifice présente deux nefs successives en profondeur ; au centre de celle du fond, se trouve un sanctuaire complètement fermé de tous côtés par des panneaux de menuiserie et des draperies, il contient la tablette funéraire du roi ; elle est, dit-on, en bois de santal. Au fond de la pièce et à droite, sur une table autel adossée au mur, se trouve la tablette de son père ; celle de sa femme est placée sur un autel latéral, à gauche de la même pièce.

La nef d'entrée est tout entière remplie par les autels du culte, au nombre de deux ; le premier porte la tablette honorifique du roi, voici l'inscription de cette tablette, qui repose sur un riche trône sculpté et laqué : « Yên-Dương-Vương Hoàng-Đế-Vị 安陽王皇帝位 ». Le second, qui se compose d'une haute table à sacrifices, remarquablement sculptée, laquée et dorée, supporte un coffre où sont enfermées des chartes royales conférant à l'esprit du roi des dignités posthumes, et aux habitants du pays certaines immunités au sujet de l'impôt ; nous donnons plus loin la traduction des principales pièces de cette précieuse collection épigraphique.

De chaque côté de l'autel sont suspendues deux planches laquées portant une inscription glorificatoire ; c'est, ainsi que l'indique la signature, un présent de Thuyết 宗室說, le ministre annamite rebelle, notre irréconciliable ennemi.

Les bâtiments latéraux n'ont d'autre rôle que de servir à remiser les accessoires de procession, et à loger les gardiens ;

ils servent aussi, les jours de fête, d'abri aux pèlerins. Ce sont de simples hangars ouverts sur la cour.

Deux stèles de pierre, scellées dans le mur du temple, donnent les noms des familles auxquelles le soin de l'entretien du temple fut officiellement confié.

En avant du portique d'entrée, de l'autre côté de la route, se trouve une vaste pièce d'eau quadrangulaire, au milieu de laquelle est inscrit un autre bassin circulaire, auquel on accède par une petite chaussée, et dont on peut faire le tour par une autre chaussée de 3 mètres de largeur environ, sur 125 mètres de circonférence. C'est le bassin historique dans lequel le malheureux Trọng-Thủy se noya de chagrin il y a vingt siècles.

L'eau de ce bassin passait, après le suicide de Trọng-Thủy, pour avoir la propriété d'augmenter l'éclat des perles et des pierres précieuses, et c'est en raison de cette réputation que pendant mille ans, les empereurs chinois exigèrent qu'au tribut annuel que leur devait l'Annam, on joignît un vase de l'eau de ce bassin. Ce fut la dynastie de Lý qui s'exonéra de cette singulière redevance, en donnant pour motif que l'eau du bassin venait d'être souillée par le cadavre d'un paysan qui s'y était noyé, et qu'elle avait perdu toute sa vertu miraculeuse.

Le palais a été identifié par les géomanciens annamites avec la tête du dragon impérial dont les remparts de la ville sont les replis. A l'intérieur du portique, de chaque côté de la voie pavée, on remarque dans le sol deux excavations assez profondes en forme de cuvettes, ce sont les yeux du dragon ; la pièce d'eau est sa gueule, et dans une partie du bassin rectangulaire, on remarque une île minuscule et boisée qui n'est autre que la perle de la sagesse et de l'immortalité que le dragon tient dans sa gueule.

Un tumulus d'une certaine hauteur et de forme oblongue s'élève sur la droite du palais, c'est le Tich-Điền 籍田, l'autel en plein air où le roi Yên-Dương venait offrir le sacrifice au Ciel, et célébrer, en l'honneur de l'agriculture, les fêtes solsticiales. On a élevé à son sommet un petit monument de

marbre sur les quatre faces duquel l'histoire de Cổ-Loa est gravée en langue chinoise, ainsi que certains autres documents dont nous donnerons les textes originaux aux Pièces justificatives et la traduction ci-après.

A quelques centaines de mètres au nord du palais se trouve le tombeau de l'infortunée Mị-Châu ; l'emplacement même de sa sépulture ne porte aucune marque extérieure, mais le petit temple funéraire, très humble d'aspect, est toujours là ; il est précédé d'un véritable phénomène de végétation, c'est un banian, peut-être millénaire, qui a englobé de son tronc et de ses racines la porte d'accès voûtée et les deux murs latéraux, de sorte qu'il faut passer au travers du tronc du colosse pour pénétrer dans la cour antérieure de l'édicule.

Comme on le pourra voir par les pièces qui suivent, les habitants de Cổ-Loa ont, à plusieurs reprises, été déchargés de tout impôt, de toute corvée, sous l'obligation pour eux d'entretenir et de garder à perpétuité les lieux historiques, et d'assurer les dépenses du culte rendu au vieux roi de Âu-Lạc.

Voici deux mille ans passés que, sans interruption, ils s'acquittent de ce pieux devoir, et que la petite lampe funéraire brûle devant la tablette du roi. On peut dire hardiment qu'une telle persistance dans le culte du souvenir est sans précédent et sans analogue au monde entier.

---

# DEUXIÈME PARTIE

**Documents épigraphiques. — Pièces justificatives. — Originaux et traductions.**

## N° 1.

*Charte accordant aux habitants de Cô-Loa toutes les franchises et toutes les exemptions fiscales, à charge par eux d'entretenir les monuments historiques.*

(1606 de notre ère).

« Dô-Nguyên-Súy, prince de Bình-An, surintendant général du royaume, grand tuteur,

« Fait savoir aux notables, aux habitants et aux soldats de Cô-Loa, du huyện de Đông-An, que dorénavant le village sera totalement dégrevé des impôts et charges de toute nature affectant les rizières communales et particulières, les mares, les étangs, les marchés, les terrains, les ponts, les canaux, et en général de toute redevance mentionnée au registre fiscal.

« Les habitants sont également exonérés de l'obligation de fournir des porteurs aux ambassadeurs envoyés en Chine, des corvées pour l'entretien des digues, routes, canaux et aqueducs. Mais ils devront par contre fournir à perpétuité des soldats pour la garde du temple royal et des serviteurs pour l'entretien de tous les objets du culte. Ils devront en outre pourvoir à tous les frais occasionnés par les fêtes votives et les sacrifices anniversaires.

« Il est interdit aux fonctionnaires provinciaux de réclamer un impôt ou une redevance quelconque aux habitants de Cô-Loa, en un mot de les troubler par des revendications fiscales quelles qu'elles soient.

« Fait le 6e jour du 10e mois de la 50e année du règne de Hoàng-Định [1]. »

Quatorze ans plus tard, sous le règne de Vĩnh-Thô (1620), le 5e jour du 8e mois de la 2e année du règne [2], il fallut de nouveau notifier ce décret d'exemption aux autorités fiscales, le texte même du décret fut à cette époque gravé sur une stèle de pierre qui existe encore, nous le reproduisons aux Pièces justificatives sous le n° 2.

## N° 3.

Cette charte n° 3 reproduit le même texte que les deux précédentes; elle date du 24e jour du 8e mois de la 6e année de Phúc-Thái (1649), et fut écrite par le « comte de Tây-Quốc, délégué impérial, maréchal de gauche, commandant en chef les forces de terre et de mer, administrateur général des affaires de l'empire, et grande majesté [3]. »

## N° 4.

Nouvelle notification de la même charte, en date de 1672, le 4e jour du 2e mois de la 9e année de Cảnh-Trị 景治 [4].

1. Kinh-Tông 敬宗, 15e roi de la dynastie de Lê 黎 (postérieure), règna de 1599 à 1619, sous les chiffres de Thân-Du'c 慎德 et de Hoàng-Dinh 弘定.

2. Lê-Thân-Tông 黎神宗 (Lê-Duy-Kì 黎維祺), règna sous le chiffre de Vinh-Tô 永祚, de 1618 à 1628; sous le chiffre de Du'c-Long 德隆, de 1628 à 1635; et sous celui de Du'o'ng-Hòa 陽和, de 1635 à 1643. Ce fut sous son règne que le vice-roi Trinh-Tông 鄭宗 fonda la seigneurie du Tonkin, et que les premiers missionnaires pénétrèrent dans le pays.

3. Lê-Chon-Tông 黎眞宗 (Lê-Duy-Hu'u 黎維祐), 17e roi de la dynastie, règna de 1643 à 1648, sous le chiffre de Phúc-Thái 福泰 ou Phu'o'c Tho'i.

4. Lê-Huyên-Tông 黎玄宗 (Lê-Duy-Vu 黎維禑), 19e roi de la dynastie, règna de 1663 à 1673 sous le chiffre de Canh-Tri 景治.

## N° 5.

*Stèle commémorative des titres honorifiques posthumes conférés par les rois à Yên-Du'o'ng-Vu'o'ng.*

« Nous, notables, vieillards, fonctionnaires et gens du peuple du huyện de Đông-An, du phừ dẹ Từ-Sơn, rassemblés pour ériger ce monument en mémoire de l'antique cité de Loa, avons d'un commun accord rédigé cette inscription.

« Le village de Cổ-Loa est bâti sur les ruines de Loa-Thành. Parmi les ruines de Loa on remarque le palais de Yên-Dương-Vương. Ce palais, qui est aujourd'hui le temple funéraire du grand roi, est l'objet du respect universel et d'un culte national.

« Notre roi, suivant une pieuse tradition, a ajouté un nouveau titre à tous ceux qu'avaient conférés au saint ancêtre les rois précédents. Il a donné des rizières pour augmenter le domaine du culte et a exempté le village de corvées et d'impôts. »

« Cette inscription, gravée sur la pierre, témoignera à perpétuité de notre reconnaissance. »

Suit la nomenclature des titres conférés par les rois, dont nous croyons sans intérêt de donner ici la fastidieuse traduction ; ils comprennent au total 146 caractères que l'on trouvera aux Pièces justificatives.

La stèle a été érigée en 1685, le 24e jour du 6e mois de la 4e année du règne de Chính-Hòa [1].

Les mandarins de la province de Bác-Ninh ne nous paraissent pas avoir été, pendant tout le cours du XVIIe siècle, animés de bien grands sentiments de respect et de déférence envers les décisions du pouvoir, même quand le pouvoir

1. Lê-Hi-Tông 黎熙宗 (Lê-Duy-Hiệp 黎維祫), 21e roi de la dynastie, règna d'abord sous le nom de Vĩnh-Trị 永治, puis sous celui de Chính-Hòa 正和, de 1675 à 1705.

prenait le soin d'en faire graver le texte sur des tables de pierre, car nous avons encore trouvé deux autres chartes (les nos 6 et 7) rédigées dans les mêmes termes que les précédentes, pour notifier à nouveau aux mandarins d'avoir à ne percevoir aucun impôt à Cổ-Loa.

L'une, le no 6, est datée du 20e jour du 12e mois de la 5e année de Chính-Hòa (1686).

L'autre (7e charte, no 10 des Pièces justificatives), est datée du 2e jour du 6e mois de la 7e année de Vĩnh-Thịnh (1713) [1].

En 1708, on fit de nouveau graver l'édit royal sur une stèle de calcaire qui fut érigée sur le côté du palais, et on y ajouta le texte suivant :

« Depuis longtemps ces exemptions avaient fait l'objet de décrets royaux, et les décrets avaient été promulgués, mais sans souci pour les ordonnances royales, les sbires des bureaux et les soldats continuaient chaque année à exiger des familles dégrevées, l'impôt et la corvée. Ces familles, troublées ainsi dans l'exercice des pieuses obligations qui leur sont imposées, réclamaient auprès du trône, et il fallait incessamment recourir à de nouvelles ordonnances pour le même objet.

« Comme il importe au plus haut point à la longévité de la dynastie et à la tranquillité du royaume de perpétuer le culte de Yên-Dương-Vương, le roi a décidé que chaque année cette charte, dont le texte est à nouveau gravé sur la pierre, serait proclamée à haute voix par les fonctionnaires publics.

« Celui qui, malgré ces instructions, continuerait à percevoir l'impôt, ou bien affecterait à son propre usage le produit des rizières affectées au culte, serait sévèrement puni. Ceci est un ordre formel.

« Le 24e jour du 12e mois de la 2e année du règne de Vĩnh-Tịnh. »

Ce monument existe encore (no 8 des Pièces justificatives); il est situé auprès de la stèle commémorative des bienfaiteurs

1. Lê-Dụ-Tông 黎裕宗, 22e roi de la dynastie, règna vingt-six ans.

du temple, qui donne les noms de tous ceux qui, de leurs deniers, ont coopéré à l'entretien ou à la réfection des bâtiments (n° 7 des Pièces justificatives).

Nous recommandons cette stèle comme un petit chef-d'œuvre de vanité annamite ; après la nomenclature interminable des donateurs, que nous n'avons pas eu le courage de copier, on lit que :

« Le mandarin Đặng, reçu licencié en l'année canhtuất, faisant fonctions de ministre de l'Intérieur, chargé du commandement des troupes de mer, natif du village de Lương-Sa, de la sous-préfecture de Chương-Dức, préfecture de Ứng-Thiên et province de Sơn-Nam, a rédigé l'inscription de la stèle.

« Nguyễn-Nộn, natif de Cổ-Loa, reçu quatre fois aux examens, promu en l'année đinh-mão à la dignité de Nho-Sinh, en a écrit la première minute.

« Đaò-Văn-Tuất, médecin et écrivain public du village, chef de l'association des lettrés, reçu le premier au concours du village, en a écrit la deuxième minute.

« Lê-Dăng, reçu « Thư-Toán » à l'examen de calligraphie, nommé par décision royale Đè-Lại de la préfecture de Thuận-An, chargé de l'entretien de l'encens dans le temple, en a établi la première copie au net.

« Nguyễn-Hoàng, lauréat du concours de calligraphie de l'année bính-dần, Lại-mục de la sous-préfecture de Hoa-Khê, employé de la municipalité de Văn-Sơn-Nam, en a fait la copie définitive. »

Ce n'est pas tout ; ont encore fait graver leurs noms sur la pierre :

« Nguyễn-Văn-Thu, lettré du village.
« Lê-Chí-Bình, lettré du village. »

et enfin « Hoàng-Trung-Tài, » qui est le graveur lui-même. Ce dernier tient, en outre, à faire connaître à la prospérité, qu'il est « né au village de Thủy-Dương, de la préfecture de Kinh-Môn dans la province de Hải-Dương. »

## N° 9.

*Inscription de l'une des faces du monument érigé sur le Tịch-Diên.*

« Le village de Cổ-Loa, du huyện de Đông-An, aujourd'hui Đong-Khê du phủ de Từ-Sơn, a érigé cette pierre commémorative et gravé cette inscription.

« Parmi les quatre temples renommés du royaume de Việt, celui de Cổ-Loa est le premier. Il est situé dans la ville de Loa, et est consacré au saint ancêtre et empereur Yên-Dương-vương.

« L'homme est le produit de la combinaison des cinq éléments; parmi les hommes qui ont atteint la dignité suprême, Yên-Dương-Vương est le plus illustre.

« Obéissant aux ordres du Ciel, il a exterminé la dynastie des rois Hùng, s'est emparé du royaume de Văn-Lang, a construit une capitale à Phong-Khê, et a fondé le royaume de Âu-Lạc.

« Il fut aidé dans sa vaste entreprise par un mandarin nommé Cao-Lỗ, et réussit, grâce surtout à la puissance surnaturelle de la tortue d'or, envoyée par le Génie de la rivière Claire. Elle lui fit brûler les plumes du coq blanc, ce qui lui donna la possibilité d'élever les murs de la ville aussi hauts que la montagne Côn-Lôn, et elle lui laissa à son départ, comme talisman, un ongle de son pied.

« Triệu envoya son fils à la cour du roi. Pendant son règne, les grands États le craignirent, les petits l'aimèrent. A l'intérieur, les mœurs furent bonnes, et les populations vécurent en paix.

« Il avait la majesté d'un empereur, la valeur guerrière d'un Génie du Ciel; son esprit resplendissait d'un éclat comparable à celui du soleil et de la lune. Sa vertu était divine, son mérite immense. Personne, jusqu'à ce jour, n'a encore pu l'égaler; les générations de l'avenir ressentiront à jamais les bienfaits de ses antiques vertus. Tous les rois lui ont conféré des titres honorifiques, et les marques de saint respect

dont il fut l'objet continuent à se manifester comme aux premiers jours.

« Que le Ciel récompense, à notre prière, notre empereur régnant, en répandant sur sa famille le trésor de ses grâces.

« Nous conservons dans notre village, les vestiges des temps passés, mais dans la crainte que, par la suite des siècles, les traditions et les écrits ne s'altèrent, et que les faits relatifs à cette histoire ne soient dénaturés, les notables et les habitants de notre village se sont réunis, et ont décidé de fixer et de perpétuer, par cette inscription gravée dans la pierre, le souvenir du héros. »

Suivent les séries interminables de titres et de dignités posthumes que nous avons déjà signalées au document n° 5, plus un nouveau titre honorifique composé de six caractères, soit en tout 152 caractères.

L'inscription porte la date du « 10e jour du 8e mois de la 6e année de Vĩnh-Thịnh » (1712).

Une autre inscription (document n° 11), sur une autre face du même monument, donne des renseignements sur la fabrication de certains accessoires dans le temple. Il s'agit des libéralités du roi Vĩnh-Thịnh.....

« ..... Il fit en outre sculpter une tablette funéraire en bois de santal, avec six caractères respectueux, et la fit recouvrir de laque.

« Il fit aussi confectionner deux chevaux en bois, dont l'un fut recouvert de laque rouge, et l'autre de laque blanche, et il les revêtit de riches harnachements; puis on les plaça à droite et à gauche du temple.

« 27e jour du 11e mois de la 11e année de Vĩnh-Thịnh » (1717).

En 1736, les biens affectés au culte par ordonnance royale avaient fini par passer peu à peu entre les mains de certains notables ou mandarins peu scrupuleux : il fallut de nouveau procéder à une enquête à la suite de laquelle on grava l'inscription suivante sur une stèle.

(N° 12).

« Dại-Nguyễn-Súy, surintendant général du royaume prince de Thanh, aux habitants du village de Cổ-Loa.

« Le temple funéraire de Yên-Dương-vương, qui se trouve dans ce village, est entouré de trois enceintes fortifiées; il possède des biens inaliénables, rizières, étangs et cultures diverses d'une superficie de 50 mẫu, dont les bornes et limites sont consignées dans le registre d'impôts du village.

« Il convient de respecter ces biens et il est formellement interdit de se les approprier ou d'en affecter le produit à un autre usage que celui de l'entretien du temple, afin de perpétuer dans les siècles le respect dû à la mémoire du saint ancêtre, et d'attirer ainsi le bonheur sur la dynastie régnante.

« Les notables et les particuliers du village, ou étrangers au village, qui transgresseront cette ordre seront punis.

« Le 12e jour du 7e mois de la 4e année du règne de Đức-Long (1735)[1].

Enfin le dernier document relatif à Cổ-Loa dont nous avons recueilli le texte (Pièces justificatives, n° 13), est une charte de 1743, du vice-roi Nguyễn-Súy, prince de Thanh-Đô, destinée à remettre encore une fois en vigueur les ordonnances royales concernant les exemptions d'impôt, de nouveau tombées en désuétude.

Elle porte la date du 24e jour du 6e mois de la 7e année de Vĩnh-Hựu[2].

1. Du'c-Long 德龍 est le nom de règne de Lê-Thuân-Tông 黎順宗, 24e roi de la dynastie.
Cette stèle fut érigée le mois même de sa mort.

2. Lê-y-Tông 黎懿宗 (Lê-Duy-Thìn 黎維祥), 25e roi de la dynastie, règna sous le nom de Vinh-Hu'u 永祐 de 1735 à 1740.

# TROISIÈME PARTIE

**Légendes historiques et contes populaires recueillis au Tonkin et se rapportant à la période des rois de Thuc et de Van-Lang.**

## *Le Génie du mont Tan-Viên.*

Le mont Tàn-Viên, dans la province de Sơn-Tây, est situé à droite des monts Côn-Lôn et à une distance de cent li de Hà-Nội.

La montagne a trois sommets : celui du milieu est le plus haut: les deux autres s'abaissent un peu et se replient comme deux bras qui tiendraient un parasol; c'est pourquoi on a donné à la montagne le surnom de Tàn-Viên, qui veut dire « parasol ».

Le Tàn-Viên est la demeure d'un très puissant Génie dont voici l'histoire : Un roi de l'antiquité, nommé Lạc-Long-Quân, ayant séduit une des femmes de l'empereur de Chine, eut d'elle cent œufs, qui produisirent cent garçons. Plus tard il fit deux groupes de ces cent enfants; cinquante d'entre eux régnèrent sur les eaux, c'est-à-dire s'établirent sur les terres basses et à l'embouchure des cours d'eau, ce fut l'origine des tribus de la plaine. Les cinquante autres se dirigèrent vers les parties hautes du pays et fondèrent les tribus de la montagne.

Un de ces enfants, nommé Sơn-Tinh, remontant le fleuve Nhị[1], suivi d'un certain nombre d'individus qui s'étaient attachés à lui, arriva à la colline de Long-Biên[2] et trouva

1. Nhi-Ha 珥河, fleuve de la boucle d'oreille; c'est le nom poétique de la partie du fleuve Rouge qui arrose la région de Hà-Nôi.

2. La colline de Long-Biên était un simple tumulus situé dans les environs immédiats de Hà-Nôi, la première forteresse que l'on éleva pour tenir cette partie du delta fut placée, disent les Annales, au lieu dit « Long-Biên », on lui donna le nom de « fort de Giao-Châu », c'est-à-dire fort du fief des « Pieds fourchus ». Les

l'endroit si beau qu'il eut un instant l'intention de s'y fixer, mais il réfléchit que l'endroit n'était pas suffisamment accidenté, et il continua de remonter le fleuve jusqu'au territoire de Phươc-Lộc. Arrivé là, il vit devant lui se dresser les trois, sommets du Tàn-Viên, et il reconnut que cette montagne autour de laquelle rayonnent de nombreux cours d'eau, était une situation des plus favorables; il s'établit au pied avec les gens qui le suivaient et dont il était le chef, ils s'organisèrent en clan, sous le nom de Châu-Diên (éperviers rouges), commencèrent à abattre des arbres pour construire des maisons, tracèrent des chemins, et se mirent à exploiter la forêt pour se procurer, par le moyen d'échanges avec les gens de la plaine, des aliments pour subsister.

Sur le versant sud de la montagne, on remarquait un arbre gigantesque dont les branches atteignaient les étoiles et projetaient leur ombrage sur trois mẫu de terrain. Le chef du clan commanda à ses hommes de couper cet arbre; ils arrivèrent avec des haches et le soir même le colosse était par terre. Mais quelle ne fut pas leur stupéfaction lorsque, le lendemain, ils revinrent pour le diviser en tronçons, de le voir debout et plein de vigueur, sans même une cicatrice sur l'écorce pour témoigner des coups de hache qu'il avait reçus la veille. Ils reprirent le travail, abattirent l'arbre de nouveau et, comme la veille, se retirèrent; mais lorsque, comme la veille, ils revinrent, ils virent de nouveau l'arbre sur pied, et ainsi trois fois de suite.

Comme à la troisième fois ils se regardaient pleins d'anxiété, n'osant plus frapper l'arbre de leurs haches, Sơn-Tinh leur commanda de l'abattre encore une fois, ce qu'ils firent, et il se cacha près de là pour observer ce qui se passerait pendant la nuit. Il ne vit rien jusqu'au matin, mais lorsque le premier chant du coq annonça l'apparition du soleil, il aperçut un vieillard à la barbe et aux cheveux tout blancs, vêtu d'une

terrassements considérables qui furent excutés à cet endroit pendant des siècles ne permettent plus de retrouver le moindre vestige de cet antique oppidum, mais on sait qu'il a fait place à la ville de Dai-La, dont nous avons étudié les vestiges.

longue robe blanche et tenant un bâton à la main s'approcher de l'arbre et dire d'une voix forte : « O grand arbre! les hommes encore une fois t'ont couché sur la terre; ton sort me remplit de compassion, de nouveau je t'autorise à reprendre la vie. Que tes racines, tes branches et tes feuilles reprennent leur sève et deviennent plus fraîches qu'auparavant. » Puis il frappa l'arbre du bâton qu'il tenait à la main : l'arbre se leva, reprenant racine, développant ses branches, et étendant ses feuilles plus vertes, plus gonflées de sève encore qu'auparavant.

A ce spectacle, Sơn-Tinh sortit brusquement de sa cachette, et interpella avec colère le vieillard, lui reprochant d'avoir détruit, par ses artifices, le bénéfice de trois jours de labeur de sa tribu tout entière; le vieillard répondit : « Je suis la grande étoile blanche du ciel (白星神), je connais cet arbre depuis bien des années, c'est l'arbre le plus vieux des forêts de cette montagne. Je vous connais aussi depuis longtemps, vous êtes un des fils du roi Lạc-Long; pauvre aujourd'hui, vous n'en êtes pas moins de la race des Génies, et fort au-dessus du commun des hommes. Comment le premier des hommes peut-il détruire le premier des arbres? » Touché par ce raisonnement, le fils de Lạc-Long dit : « C'est fort juste, et je ne saurais désormais attenter à l'existence des vétérans de la montagne; mais, si je me prive ainsi des seules ressources que m'offre ce pays, comment vivrai-je avec les miens? »

« Ne craignez rien, dit le vieillard, et prenez ce bâton magique; par sa puissance, les malades recouvrent la santé, les morts ressuscitent, la durée de la vie humaine est augmentée, les plus mauvaises choses s'améliorent, et à celui qui le possède tout devient désormais possible. » Ayant dit ses mots, il disparut, laissant à son interlocuteur le bâton qu'il tenait à la main.

Au moyen de ce talisman, Sơn-Tinh entreprit de faire autour de lui le plus de bien qu'il put; il guérissait les malades et soulageait les malheureux. Un jour, se promenant sur le bord de la rivière, il vit une troupe de gardeurs de buffles portant sur leurs épaules, comme un cercueil, une sorte de long

tube; il s'informa près d'eux de ce qu'ils portaient ainsi, ils lui dirent : « C'est un serpent mort dont nous avons mis le corps dans ce gros bambou, et que nous allons enterrer. Voulez-vous, reprit-il, me laisser ce serpent pour en faire des médecines? » Ils consentirent et le cercueil du serpent fut ouvert; l'animal apparut alors inanimé; il portait écrit sur le front le caractère chinois qui signifie *roi*. Le fils de Lạc-Long le considéra un instant, puis il le toucha de son bâton magique, et soudain le serpent, revenant à la vie, disparut dans les eaux de la rivière.

A quelque temps de là, Sơn-Tinh, se reposant dans une chaumière, vit entrer un fort joli jeune homme qui s'avança vers lui et lui dit : « Je suis le fils du Dragon de la mer du Sud, et je me nomme le prince des petits Dragons; comme je me promenais l'autre jour sur le bord de la rivière, j'ai été mortellement frappé par des enfants, mais vous m'avez rencontré et vous m'avez rendu la vie. Je vous en garderai une éternelle reconnaissance; acceptez, je vous prie, cette perle précieuse, je n'ai rien de plus beau à vous offrir. » Sơn-Tinh accepta le présent, et depuis lors le prince et lui se réunirent souvent et entretinrent ensemble de bonnes relations d'amitié.

Un jour qu'ils devisaient l'un et l'autre, le Génie dit au prince : « J'ai entendu dire qu'il y a, dans la profondeur des eaux, des palais comme sur la terre, je voudrais bien voir ces choses merveilleuses. » Le prince s'offrit aussitôt à le conduire dans son domaine; ils se dirigèrent vers la rivière à l'endroit où les embarcations accostent et descendirent dans l'eau qui se séparait devant eux; ils pénétrèrent jusqu'au fond du royaume aquatique et arrivèrent aux portes d'une grande ville où Sơn-Tinh fut surpris de voir de larges rues parcourues par des chevaux, des voitures et des passants, tout comme dans les villes de la surface de la terre. Dans la partie est de cette ville, se trouvait le palais du roi des Dragons, Sơn-Tinh y pénétra, conduit par le prince qui lui en faisait les honneurs et tint à présenta son sauveur au roi son père.

Le roi voulut lui faire accepter des cadeaux magnifiques, mais Sơn-Tinh refusa, ce qui attrista le jeune prince qui lui dit : « Pourquoi refusez-vous les présents de mon père, vou-

lez-vous donc le priver du plaisir de reconnaître le service que vous m'avez rendu? » Mais le Génie fut inflexible; cependant, le prince lui ayant dit que son père possédait un livre dont la connaissance conférait des pouvoirs surnaturels, il consentit à l'accepter et le roi le lui donna.

De retour au mont Tàn-Viên, Sơn-Tinh étudia le livre, et devint tout-puissant dans les sciences magiques; il prit alors, à la tête des *Éperviers rouges*, une importance très grande dans le pays, et fut dès lors considéré comme le Génie du mont Tàn-Viên.

Vers cette époque, le roi Hùng, qui régnait à Bặc-Hặc, ayant refusé de donner sa fille au roi de Thục,son puissant voisin, Sơn-Tinh se présenta pour la demander en mariage, mais il se trouva avec un concurrent, Thủy-Tinh, qui était considéré comme le Génie des fleuves et des plaines.

Le roi Hùng, fort embarrassé de choisir entre ces deux prétendants, leur dit : « Je n'ai qu'une fille et ne puis par conséquent vous satisfaire l'un et l'autre, je la donnerai donc à celui d'entre vous qui fera les choses les plus extraordinaires. » Sơn-Tinh fit un signe, et soudain, on vit les montagnes changer de place, les rochers s'entr'ouvrir, et les arbres se transporter à de grandes distances. Thủy-Tinh à son tour, prit un peu d'eau dans sa bouche et souffla vers le ciel ; aussitôt des nuages se formèrent, la foudre gronda, les vents se déchaînèrent, et un ouragan formidable dévasta la contrée.

Le roi Hùng, ne pouvant choisir entre ces deux puissances également extraordinaires, promit sa fille à celui qui apporterait le premier les cadeaux des fiançailles. Le lendemain, Sơn-Tinh arrivait le premier avec de l'or et des pierres précieuses de ses montagnes; le roi, fidèle à sa promesse, lui accorda sa fille, qu'il emmena sur l'heure vers les sommets du Tàn-Viên où il avait sa résidence. Quand Thủy-Tinh, arrivé trop tard avec les perles et le corail de son domaine, se trouva en face du fait accompli, il ressentit un dépit profond et déclara la guerre à son heureux rival. A cet effet, il ameuta les monstres de la mer et des fleuves, déchaîna les typhons, et se rua à leur tête à l'assaut du Tàn-Viên.

Pour se défendre, Sơn-Tinh barra le fleuve, à Tư-Liêm, au

moyen d'un filet à mailles de fer, ce qui arrêta un instant son ennemi, mais Thủy-Tinh contraignit les eaux à se frayer un nouveau lit, depuis Phư-Lý-Nhôn jusqu'au sông Dà, et ouvrit un canal, nommé Tiên-Hoàng, qui arrivait sur le front du Tàn-Viên. Par ces voies nouvelles, l'armée de Thủy-Tinh arriva jusqu'au pied de la montagne, détruisant les villages de Cam-Giá, Đông-Lau, Cổ-Ngạc, Mai-Xá, et les engloutissant sous les eaux.

Les *Éperviers rouges*, retranchés dans les hauts villages, épouvantés par les grondements de l'inondation, et par les ténèbres qui s'étaient répandues sur la contrée, élevèrent des retranchements avec des bambous, et résistèrent si bien que les monstres aquatiques durent se retirer. Ils revinrent l'année suivante et, depuis cette époque, chaque année, pendant les 7e et 8e mois, les fleuves sortent de leur lit, et le même combat se renouvelle, du Génie des eaux contre le Génie de la montagne.

Le Génie du Tàn-Viên n'a qu'un seul œil au milieu du front; et il est généralement chaussé de sandales de bois. Il habite la partie supérieure du mont et, pendant les orages, lance sur la plaine des traits de foudre sous la forme de haches de bronze ou de pierre. Ces traits, disent les paysans, s'enfoncent dans le sol, mais chaque coup de tonnerre les fait ensuite remonter jusqu'à la surface où on les recueille avec soin, car ils constituent des talismans propres à guérir les maladies.

Trois temples sont consacrés, dans la montagne, au Génie du Tàn-Viên, et pendant longtemps les paysans firent, dans le plus élevé de ces temples, des offrandes annuelles de haches de bronze et de pierre, pour remplacer la provision du Génie. Le huyện de Bât-Bạt donnait des haches de pierre, et le huyện de Thông-Thiên donnait des haches de bronze.

Tous ces usages ont aujourd'hui disparu, mais le souvenir en est resté très vivace dans l'esprit des gens de la contrée.

L'histoire suivante est relative à l'invasion du territoire de Văn-Lang par les soldats de Yên-Vương ou An-Vương (en chinois, Ngan-Ouang), qui régnait en Chine 401 ans avant notre ère. Certains faits de cette guerre, dont finit par sortir

vainqueur le roi Hùng, ont laissé dans la province de Bắc-Ninh, qui en fût le théâtre, de très vifs souvenirs, grâce au merveilleux dont les populations les ont entourés.

*L'Enfant miraculeux, libérateur du royaume* (légende écrite).

Le roi Hùng, ayant appris par des émissaires qu'une armée du nord s'avançait pour envahir ses États, rassembla ses soldats à la hâte, et les envoya, sous le commandement d'un homme de grande valeur, nommé Lý-Công-Đát, au devant des envahisseurs.

L'armée des Chinois était commandée par le fils du roi en personne; elle avait déjà passé la frontière et, quand les Annamites aperçurent l'ennemi, il avait pris position sur la montagne de Tam-Từng, où l'on peut voir encore des traces de ses retranchements.

Le premier engagement ne fut pas heureux; Lý-Công-Đát, vaincu, dut battre en retraite jusque dans la plaine de Long-Đỗ, où, désespéré, il se suicida.

Le roi se trouva, par suite de ces circonstances, dans un grand embarras, car les troupes, démoralisées, avaient perdu toute confiance en leurs chefs et ne voulaient plus obéir. Il fit appel dans tout le royaume au patriotisme des hommes de guerre, promettant les plus hautes récompenses à qui sauverait la situation.

A cette époque, dans le village de Phù-Đổng, qui fait aujourd'hui partie du huyện de Tiên-du, vivait avec sa femme un pauvre homme de plus de soixante ans. Trois ans auparavant il leur était né un enfant qui, depuis cette époque, n'avait jamais parlé, et se tenait toujours couché sur le dos sans pouvoir ni remuer ni s'asseoir. La naissance de cet enfant était due à une intervention miraculeuse; sa mère, en traversant le village de Bình-Tau (aujourd'hui Chích-Cầu près de Bắc-Ninh), avait remarqué sur la terre l'empreinte d'un pied d'une taille extraordinaire; inconsciemment elle avait mis le pied dans cette empreinte et elle avait conçu.

Lorsque le héraut chargé de lire la proclamation du roi arriva dans ce village, la mère du jeune enfant l'entendit et s'écria : « Malheur à moi qui ai enfanté un être inutile qui ne sait que boire et manger; ce n'est pas lui qui sera jamais capable de se mesurer avec les ennemis du royaume. Le roi peut garder sa récompense, elle n'est pas pour nous; nous, nous nous contentons de téter et de nous gaver de bouillie. »

Mais il se produisit alors une chose extraordinaire : l'enfant, entendant ainsi parler sa mère, se leva sur son séant et lui dit : « Je vous prie de faire venir ici le héraut. » La mère, devant ce prodige, fut saisie d'une grande frayeur; elle appela sa voisine, la voisine aussi fut épouvantée, et conseilla de faire entrer le héraut.

Dès qu'il l'aperçut, l'enfant se leva et lui dit : « Retourne dire au roi qu'il fasse forger un cheval de fer haut de huit pieds, une massue de fer et un casque de fer; l'enfant qui te parle montera sur le cheval, se coiffera du casque, s'armera de la massue, et dispersera les ennemis. »

« De quel poids voulez-vous la massue ? » demanda l'envoyé du roi.

« De cent livres, répondit l'enfant, et le cheval de mille livres. »

Le héraut s'empressa de retourner vers le roi à qui il rendit compte de ces faits extraordinaires: « Le Ciel, dit le roi, manifeste son intention de nous sauver de la ruine. » Il commanda à son surintendant général de faire forger le cheval, la massue et l'armure de fer et de les remettre à l'enfant.

Quand la mère vit arriver tout cela, elle eut peur pour son fils et le lui dit. Celui-ci répondit en riant : « Ne prenez pour l'instant d'autre souci que de me faire préparer à boire et à manger, il me faut prendre beaucoup de force pour commencer la campagne. »

Quand l'enfant commença à manger, il prit à vue d'œil un développement extraordinaire; sa mère, ne parvenant pas à le rassasier, on dut avoir recours aux voisins, et tout le village apporta du riz et du vin pour ce repas extraordinaire qui dura deux jours. Après ce temps l'enfant, devenu un géant, revêtit l'armure, monta le cheval de fer et se mit en marche.

Le roi avait ordonné à son neuvième fils nommé Long-Sơn, et à son dixième fils, nommé Uy-Sơn, de l'accompagner. L'armée formait trois divisions de chacune trente mille hommes; le guerrier miraculeux était en tête, et son cheval de fer fendait l'espace comme s'il eût eu des ailes. Tout le monde était enthousiasmé de ce prodige et les volontaires accouraient de tous côtés; on vit deux frères de Nguyễn, les nommés Tai et Lai, du hameau de Nhiêm-Xá, abandonner leurs buffles dans la rizière et, armés de leur charrues, suivre les soldats.

On atteignit l'ennemi à la montagne Trâu (entre Bắc-Ninh et Đắp-Cầu), où il s'était fortement retranché, et le combat s'engagea immédiatement. Le choc fut terrible mais décisif; quatre généraux chinois furent tués, et leurs soldats, dispersés, furent poursuivis à une grande distance. Au fort de la mêlée, le guerrier miraculeux, ayant brisé sa massue de fer, arracha une touffe de bambous et s'en servit pour achever la déroute des ennemis. Ceux d'entre les Chinois qui ne furent pas tués, affolés par la peur, rendirent leurs armes; vingt-quatre des principaux officiers, s'étant engagés à ne plus servir contre le Văn-Lang, furent remis en liberté.

Le fils du roi An-Vương, tué dans la mêlée, fut inhumé au pied de la montagne; son tombeau existe encore.

Après la victoire, le guerrier miraculeux, remontant sur son cheval de fer, prit la route Kim-Anh et la suivit jusqu'à la montagne de Vũ-Ninh; arrivé là, il jeta la touffe de bambous dont il s'était servi dans la bataille, quitta ses vêtements de fer, gravit la montagne et s'éleva au ciel. Le cheval de fer se rendit tout seul au village de Dung-Vi.

Aujourd'hui encore, on trouve sur la montagne la marque d'un pied imprimé dans la pierre, c'est le pied du guerrier qui laissa ce vestige lorsqu'il quitta la terre. A l'endroit où le cheval s'arrêta, qui est aujourd'hui le village de Phù-Ninh, on construisit un temple qui fut doté par le roi d'un domaine de dix mẫu de rizières. On construisit également un temple dans le village natal du libérateur du royaume, et on érigea, sur l'emplacement de sa maison, une stèle de pierre portant ces mots écrits en chinois : *Ici, autrefois, était la maison de*

*la mère du roi céleste Dông.* Le roi affecta le revenu de cent mẫu de rizières à l'entretien de ces deux monuments.

Enfin, quinze cents ans plus tard, l'an 1020, le roi Lý, qui était originaire de cet endroit, voulut aussi honorer le grand Génie local : il lui éleva deux temples, l'un dans son village natal de Phù-Đổng (Phù-Ninh), c'est celui qui est auprès de la maison commune, et l'autre sur le versant de la montagne Vũ-Ninh ou Vé-Linh, près Phù-Từ-Sơn. On plaça, dans ce dernier, la statue du héros, elle y est encore.

En commémoration de tous ces événements, qui sont presque contemporains de la guerre de Troie, on célèbre chaque année, dans les différents temples du Génie, des fêtes auxquelles on donne le plus d'éclat possible ; elles ont lieu pendant le deuxième mois. Les habitans de Vũ-Ninh confectionnent quatre têtes humaines en papier, et vont en faire offrande à la statue du guerrier miraculeux, en souvenir des quatre généraux chinois qui furent tués à la bataille de la montagne Trâu. Vingt-quatre hommes, vêtus à l'antique, et portant des couronnes sur la tête, suivent le cortège : ils rappellent la soumission des vingt-quatre officiers à qui l'on fit grâce de la vie.

Les Annamites sont divisés d'opinion quant à l'identité de la montagne du haut de laquelle le guerrier miraculeux s'éleva au ciel : d'aucuns veulent que ce soit la montagne de Sóc, qui se trouve dans le huyện de Kim-Anh, près Phủ-Đa-Phúc. Cette montagne, qui possède aussi l'empreinte d'un pied, a également bénéficié de l'érection d'une pagode.

Nous avons recueilli, parmi les populations de la province de Bắc-Ninh, une légende relative à une sorte de gouffre ou puits naturel, qui se trouve sur une assez haute colline des environs, qu'on appelle Việt-Sơn. D'après cette légende, le roi Yên-Dương-vương ne se serait pas suicidé au port de Bích, sur la côte d'Annam, après la perte de son royaume et le sac de Cổ-Loa, ce qui est la version adoptée par l'histoire, mais aurait succombé les armes à la main dans un combat au pied du mont Trâu ou Triệu, près de Đập-Cầu. Il est manifeste que le sentiment populaire, trompé par une similitude de noms, a opéré une confusion entre Yên-Dương-Vương, roi

de Âu-Lac, et le fils de Yên-Vương (Ngan-Ouang) l'empereur chinois, qui fut tué, cent cinquante ans auparavant, près de Bắc-Ninh [1].

Nous donnons cette légende *in extenso*, sans rectifier la confusion ni l'anachronisme, que nous nous contentons de signaler dans cette note. On trouvera, dans la légende du précipice de Việt, des réminiscences de sacrifices humains à un Génie anthropophage [2]; nous avons déjà, à une autre époque, trouvé dans les souvenirs populaires et signalé des vestiges de cette antique et barbare coutume, sur les bords de la rivière Noire.

### *Le précipice de Việt.*

Yên-Dương-Vương, fondateur de Cổ-Loa, ayant été tué dans un combat au pied de la montagne de Triệu, une pagode lui fut élevée sur cet emplacement par la piété des habitants, et son esprit fut placé au rang des plus puissantes divinités.

Cette pagode eut beaucoup à souffrir des invasions chinoises; il vint un temps où elle n'offrait plus qu'un monceau de ruines. Un mandarin chinois, nommé Ngô-Sư, la fit entièrement reconstruire de ses propres deniers.

Yên-Dương, du haut du ciel, fut touché de ce pieux sentiment; il envoya en Chine la fée Ma-Cô à l'effet de s'enquérir de la demeure de Ngô-Sư qu'il voulait récompenser magnifiquement. Lorsque Ma-Cô arriva dans le pays de Ngô-Sư, celui-ci était mort. Ne pouvant accomplir la mission dont elle était chargée, Ma-Cô prit le parti de s'en retourner quand elle aurait fait ses dévotions aux divinités du pays.

C'était à l'époque des fêtes de l'année nouvelle ; on se rassemblait dans les temples pour prier, la fée s'y rendit comme tout le monde. Dans le temple où elle entra, elle remarqua un vase de verre qu'un jeune homme venait d'offrir au Génie ;

1. Voir la légende de l'*Enfant miraculeux*.

2. *Souvenirs de sacrifices humains à Mốc-Tinh, rivière Noire*, par G. Dumoutier. (*Revue de l'Histoire des Religions*.)

n'ayant jamais vu de matière semblable, elle prit le vase pour le considérer plus à loisir, mais il lui échappa des mains et se brisa sur le sol. On s'empara de Ma-Cô qui était vêtue de pauvres habits et qu'on prit pour une mendiante, et on la frappa. Soudain, un jeune homme sortit de la foule, écarta ceux qui la brutalisaient et offrit de donner tout ce qu'il avait et même ses vêtements pour apaiser la fureur des gardiens du temple. On laissa partir la pauvre femme, et le jeune homme la suivit, attiré par un sentiment dont il ne se rendait pas compte.

Lorsqu'ils se trouvèrent seuls hors de la ville, Ma-Cô interrogea le jeune homme qui lui raconta son histoire, et il se trouva qu'elle avait justement rencontré le fils de celui qu'elle était venue chercher de si loin. Il s'appelait Vĩ, il lui parla de son père et de la gêne à laquelle sa mort avait réduit les siens.

Ma-Cô lui dit : « J'ai personnellement contracté envers vous une dette de reconnaissance, je ne puis mieux m'acquitter qu'en vous faisant ce cadeau. » En même temps elle lui remettait un paquet de feuilles d'armoise. « Ne vous en séparez jamais, ajouta-t-elle, c'est un talisman infaillible pour la guérison des loupes. Si vous rencontrez une créature atteinte de cette difformité, coupez-la sans crainte et pansez la plaie avec ces feuilles, la guérison est infaillible, votre réputation s'étendra ainsi partout et vous deviendrez riche. »

Vĩ remercia, prit congé de la fée et se rendit chez un de ses amis qui se nommait Ứng-Huyên; chemin faisant, il rencontra un homme avec une loupe énorme sur la tête ; il s'approcha de lui, la coupa, recouvrit la plaie d'une feuille d'armoise, et l'homme fut instantanément guéri. Ứng-Huyên, à qui cette guérison miraculeuse fut contée dit à Vĩ : « Vous possédez là un remède céleste, il fera votre fortune ; un de mes amis, qui est un haut fonctionnaire, est affligé d'une loupe qui le défigure ; il dit à tout propos qu'il donnerait volontiers la moitié de ses biens à qui pouvait le guérir de cette difformité ; allez le voir et guérissez-le. » Vĩ se rendit chez le mandarin qui s'appelait Ngao et le guérit; celui-ci l'adopta, l'installa chez lui, et lui donna les meilleurs professeurs du royaume.

Ngao avait une fille ravissante du nom de Phương-Đông. Vĩ s'éprit d'elle, le lui dit, parvint à lui faire partager son amour et chaque nuit les amants se réunissaient en cachette. Or, il advint que le frère de la belle Phương-Đông, le farouche Nhân-Phu, pénétra leur secret ; voulant venger l'honneur des siens, il médita une chose horrible, celle de faire dévorer le malheureux jeune homme par un Génie anthropophage nommé Rô, et à qui l'on faisait chaque année des sacrifices humains.

A cet effet, il lui persuada de se laisser enfermer dans sa chambre de crainte que Rô, à qui on n'avait encore abandonné aucune victime depuis le commencement de l'année, ne l'aperçût et n'en fît sa proie. Vĩ, ne soupçonnant pas le piège, se laissa enfermer, mais son amie veillait ; elle fit passer sous la porte de la chambre dans laquelle était enfermé Vĩ, quelques lignes pour l'avertir du danger qu'il courait, et un couteau dont le prisonnier se servit pour faire un trou dans la muraille et s'évader.

Il marcha droit devant lui pendant longtemps, et arriva ainsi dans le pays de Vũ-Ninh, à la montagne de Việt. Sur cette montagne, se trouve une fosse profonde, dont l'orifice, étant dissimulé sous des herbes, est un danger permanent sous les pieds des voyageurs ; on l'appelle le précipice de Việt. Vĩ, qui ne marchait que la nuit, dans la crainte qu'il avait de Rô, tomba dans le précipice, fut blessé et resta, pendant longtemps, évanoui. Quand il reprit ses sens, le soleil était déjà haut sur l'horizon ; un rayon, pénétrant par l'orifice, lui permit de se rendre compte de la situation critique dans laquelle il se trouvait.

De tous côtés, l'abîme offrait des parois verticales sans aspérités ; par des fissures, s'échappaient des sources glacées, et, au-dessus de sa tête, enroulé autour d'un rocher, dont la pointe s'avançait au milieu de l'espace libre, il aperçut, avec horreur, un serpent d'une longueur démesurée. Ce serpent était extraordinaire : il avait la gueule rouge, les cornes jaunes, la barbe verte, les écailles blanches ; son cou était déformé par une énorme loupe ; on lisait sur son front trois lettres d'or : « Vương-Kinh-Tư ». L'animal sortait chaque jour pour cher-

cher sa nourriture et rapportait toujours une petite provision de champignons. Vĩ, qui ne pouvait bouger, sous peine de trahir sa présence, n'osait toucher à la provision du serpent; cependant, après trois jours de diète, mourant de faim, il s'enhardit et mangea. Quand le serpent rentra, il vit sa provision entamée, avança la tête et aperçut Vĩ; il ouvrit alors une gueule formidable pour le dévorer. Vĩ, terrifié, s'agenouilla et lui dit : « Ayez pitié de moi, je suis un pauvre voyageur tombé au fond du précipice; mourant de faim, j'ai osé dérober un peu de vos champignons. Je puis réparer le dommage que je vous ai causé, laissez-moi vous guérir cette grosseur que vous avez au cou, j'ai, pour cela, un procédé infaillible. » Le serpent consentit et Vĩ l'opéra.

Dès que la guérison fut complète, une boule de feu descendit jusqu'au fond du puits; le serpent déroula ses anneaux, prit avec précaution le malheureux Vĩ à moitié mort de peur, le déposa sur l'herbe, à une certaine distance du gouffre, et disparut.

Notre voyageur, ainsi sauvé de ce péril, poursuivit sa route et arriva, vers le soir, à la porte d'une grande ville; c'était la ville de Cổ-Loa, depuis des siècles abandonnée. Sur le pavillon qui surmontait qui surmontait la porte, on lisait : *Ville du roi Yên-Du'o'ng.*

Vĩ se souvint alors que la pagode, que son père avait jadis fait reconstruire à ses frais, était dédiée à Yên-Dương; il entra dans la ville. La première chose qui s'offrit à ses yeux fut un bassin dans lequel s'épanouissaient des fleurs de lotus de cinq couleurs, sur le bord du bassin croissaient les arbres Hoé et Liêu; une large chaussée, pavée de briques, conduisait du bassin à un magnifique palais, dans lequel Vĩ pénétra. Il fut ébloui de la magnificence de l'ameublement : partout de riches étoffes pendaient aux murs, un lit d'or massif, de la forme d'une tortue, était recouvert d'une fine natte, de riches instruments de musique étaient épars çà et là. Comme il n'y avait personne en ce moment, Vĩ, qui adorait la musique, prit un de ces instruments et commença à en jouer; aussitôt, des portes qu'il n'avait pas vues, s'ouvrirent de tous côtés et une femme, merveilleusement belle et somptueusement vêtue,

entra, suivie d'un grand nombre de seigneurs et d'une foule de gardes et de domestiques. Vĩ pensa qu'il allait mourir, il se prosterna, mais la belle dame le releva, le fit asseoir près d'elle, sur un superbe trône, et lui dit : « Le fils de Thoi ne me reconnaît-il pas? » Ébloui, Vĩ n'osait lever les yeux sur son interlocutrice; elle continua : « Je suis la fée Ma-Cô; autrefois les habitants de la montagne Trâu élevèrent un temple au grand roi Yên-Dương, mon maître, dans le palais de qui vous êtes; à la suite des guerres, le temple du roi était ruiné et son culte allait disparaître de la contrée, lorsqu'un pieux Chinois, nommé Ngô-Sư, le fit reconstruire. Le Chinois Ngô-Sư s'appelait aussi Thoi : c'était votre père. »

Ma-Cô fit préparer un splendide festin et Vĩ mangea des mets dont, jusqu'alors, il n'avait eu aucune idée. Après le repas, survint un homme à longue barbe et obèse, qui portait une missive; il s'agenouilla et dit : « Le treizième jour du premier mois, Nhân-Phu, le fils de Ngao, a été tué et dévoré par le Génie anthropophage. » Vĩ ne put s'empêcher de s'apitoyer sur le sort de ce malheureux, bien qu'il eût essayé de le faire dévorer lui-même. Il demanda à revoir la belle Đương-Quân. « Le temps qu'elle doit passer sur la terre est désormais compté, dit Ma-Cô; elle va venir vous faire ses adieux. »

Đương-Quân apparut alors, commanda à Vĩ de monter sur son épaule et de fermer les yeux; elle le transporta au sommet de la montagne Trâu, près de Đắp-Cầu, fit de touchants adieux à son amant, et monta sur la cime d'un rocher où elle fut métamorphosée en une chèvre de pierre.

On peut la voir encore aujourd'hui, derrière la pagode du roi Triệu-Việt.

De retour chez son ami Ứng-Huyền, Vĩ lui raconta les aventures extraordinaires qui lui étaient survenues; ils vécurent désormais ensemble. Cependant, Vĩ ne pouvait s'empêcher souvent d'être fort triste en pensant à Dương-Quân; aussi, un jour, comme il se promenait seul et mélancolique, il rencontra la fée Ma-Cô, accompagnée d'une jeune fille. « Voici, dit-elle, la compagne que je vous destinais, épousez-la, vous serez heureux. » Et elle disparut, en laissant, aux jeunes gens,

comme présents de noces, de jolis diamants. Jadis, il y avait des diamants mâles et des diamants femelles, les uns comme les autres avaient la propriété de préserver des blessures pendant le combat; mais depuis la bataille de la montagne Trâu, où le roi Yên-Dương fut tué, ils ont perdu leur pouvoir. Cependant, le corps du roi ayant été inhumé sur le champ de bataille, le lieu où il se trouvait projeta jusqu'au ciel une lumière éclatante.

Les jeunes époux devinrent riches et vécurent jusqu'à la plus extrême vieillesse. Ma-Cô, un jour, vint les chercher et les emmena tous deux; jamais on ne les revit; on pense qu'ils furent transportés au ciel.

Le précipice de Việt existe toujours.

*Le Bandit au cheval de pierre.*

Ceci se passait sous le règne du dix-huitième et dernier roi de la dynastie Hùng. A cette époque, le pays de Văn-Lang était en butte aux déprédations d'un bandit chinois qui avait réuni autour de lui une petite armée de partisans, tous gens de sac et de corde; la terreur qu'il inspirait aux populations était grande, et il en obtenait à peu près tout ce qu'il voulait; on l'avait surnommé le roi Ân.

Ce roi Ân avait pour monture un cheval de pierre avec lequel il faisait les courses les plus extraordinaires; quand il pénétrait dans un village, son premier soin était toujours de désigner un habitant pour nourrir son cheval de pierre, et si l'animal refusait l'herbe qui lui était offerte, le roi Ân tuait l'habitant.

Après avoir ravagé le pays dans tous les sens, en dépit des soldats du roi impuissants à l'arrêter, il s'établit définitivement dans un camp retranché qu'il établit sur la montagne Cưu-Tư, qui se trouve près du village du même nom, lequel appartient aujourd'hui au huyện de Quê-Dương, du phu de Thuận-Thành, dans la province de Bắc-Ninh.

Dans ce village de Cưu-Tư, vivait une famille composée

seulement du père et de son fils; ce fut cette famille que désigna le roi Ân, pour fournir quotidiennement l'herbe nécessaire à la nourriture de son cheval de pierre.

Quand le père apprit cela, il rentra chez lui et dit à son fils : « Le malheur s'est appesanti sur notre maison; jusqu'alors tous ceux qui ont été chargés de nourrir le cheval de pierre sont morts, et c'est nous que le roi Ân vient de désigner pour remplir désormais cet office; reste à la maison, je veux m'exposer seul, peu importe que je meure, n'ai-je pas assez vécu déjà? »

Mais le fils lui répondit : « Je n'accepterai jamais ce sacrifice, vous pouvez prendre une autre femme et me donner des frères, votre existence est plus précieuse que la mienne, c'est à moi d'aller chercher l'herbe. » Le père résista, le fils insista, et tous deux passèrent ainsi une partie de la nuit. Quand le jour parut, le fils prit la faucille et sortit dans la campagne, le père le suivit, ils sanglotaient en marchant. Lorsqu'ils furent au milieu des champs, ils rencontrèrent un vieillard qui s'appuyait sur un bâton ; ce vieillard, en les voyant, s'arrêta et leur demanda la cause de leur chagrin. « C'est, lui répondirent-ils, que le roi Ân nous a chargés d'aller couper de l'herbe pour son cheval. » — « Est-il donc aussi difficile, reprit le vieillard, de couper de l'herbe pour répandre autant de larmes? » Le père répondit : « Vous ignorez que ce cheval est un cheval de pierre, et que le roi Ân tue impitoyablement tous ceux qui apportent de l'herbe dont le cheval ne veut pas manger; or, mon fils refuse de me laisser seul courir ce danger, et comme il fait preuve ainsi de piété filiale, je ne veux pas, de mon côté, accepter son sacrifice, et tiens à partager son sort, voilà pourquoi vous nous voyez si malheureux! »

Le vieillard leur dit alors : « Prenez mon bâton, et si le cheval paraît ne pas vouloir prendre l'herbe que vous lui donnerez, vous le frapperez de trois coups sur la tête, il ouvrira alors la bouche, et vous vous hâterez d'y mettre de l'herbe, puis vous le frapperez encore de trois autres coups sur la bouche, et vous le verrez avaler la nourriture. »

Le père et le fils remercièrent le vieillard, et, après avoir coupé une charge d'herbe, la portèrent devant le cheval de

pierre qui refusa de la manger; le père alors saisit le bâton et lui en asséna trois coups sur la tête, mais le cheval se mit à hennir et le roi Ân survint aussitôt. Apprenant qu'ils avaient osé frapper son cheval, Ân fit attacher les deux hommes et s'apprêtait à les faire périr quand on entendit tout à coup une grande rumeur et un cliquetis d'armes au dehors, c'était Thanh-Đông qui venait attaquer le camp du bandit. Ce dernier, devant ce danger imminent, ne songea plus à la vengeance qu'il avait préparée, il sauta sur son cheval de pierre qui l'emporta, mais Thanh-Đông le rejoignit, et donnant au cheval de pierre un seul coup d'une baguette de rotin qu'il tenait à la main, il le cassa en deux morceaux; la partie antérieure du cheval y compris la tête resta sur la montagne Cưu-Tư, et la partie postérieure y compris la queue fut projetée sur la montagne voisine Đao-Ân.

On peut les y voir encore.

### *Le lac de la Nuit.*

Le roi Hùng, troisième du nom, eut une fille à laquelle il donna le nom de Tiên-Đung.

Lorsque cette jeune princesse eut dix-huit ans, elle devint d'une beauté incomparable. Son père, alors, voulut la marier, mais elle s'y refusa. D'une humeur vagabonde, elle répugnait à la vie sédentaire et n'avait pas de plus grand plaisir que de voyager de tous côtés.

Le roi ne voulut pas contrarier ses goûts et, chaque année, il faisait préparer et richement orner quelques jonques royales qu'il mettait à la disposition de sa fille bien-aimée; celle-ci s'en allait alors, accompagnée d'une suite brillante de serviteurs, de dames d'honneurs et de musiciens, parcourir les fleuves du royaume; elle s'aventurait même parfois jusque dans la mer.

A la même époque, dans un village nommé Chu-Xa, situé sur le bord du fleuve Rouge, vivait un homme du nom de Chử-Vi-Văn, lequel avait un enfant que l'on appelait Chử-

Đồng-Tử. Le père et l'enfant s'aimaient beaucoup et ils vivaient heureux, mais, un jour, leur maison vint à brûler et tout ce qu'ils possédaient fut anéanti; il ne leur resta, pour tout vêtement, qu'une unique ceinture de coton qu'ils durent revêtir tour à tour.

Le père ne put surmonter le chagrin qu'il éprouva de ce malheur, il prit une maladie grave et, se sentant mourir, il fit venir près de lui son enfant et lui dit : « Quand je serai mort, tu m'enterreras nu, je veux que tu gardes pour toi la ceinture. »

L'enfant promit, mais quand il vit son père mort, il ne put se décider à l'enterrer nu, il l'ensevelit dans la ceinture et demeura sans vêtements.

Misérable et abandonné de tous, il vécut ainsi, ne pouvant se défendre contre les intempéries des saisons, souffrant de la faim. Il passait ses journées sur le bord du fleuve, cherchant à prendre des poissons et, lorsqu'il voyait passer, pesamment chargées, les barques des marchands, il les suivait et les accompagnait de la rive, implorant des convoyeurs si peu que ce fût pour manger; bien souvent il n'obtenait rien, alors il revenait sur ses pas et s'asseyait dans l'herbe pour pleurer et se désespérer.

Un jour le bateau de la princesse Tiên-Đung vint à passer; elle était accompagnée d'une suite nombreuse qui faisait un grand bruit de flûtes, de tambours et de divers autres instruments.

A cette apparition, le jeune Đồng-Tử eut grand peur, il courut se cacher au milieu d'une touffe de cannes sauvages qui s'élevait près de là, sur le bord de l'eau, et creusa dans le sable un trou dans lequel il se dissimula de son mieux.

Un instant après la princesse Tiên-Đung vint aborder à cet endroit même ; elle descendit sur le sable et signifia à ses serviteurs qu'elle voulait passer les heures chaudes de la journée à l'abri de la haute touffe de cannes sauvages ; elle y pénétra, fit apporter de l'eau dans des vases, se dépouilla de ses vêtements et commença des ablutions.

L'eau qu'elle répandait sur son corps, tombant à terre, entraînait le sable, la cachette de Đồng-Tử fut ainsi découverte et le jeune homme apparut.

La princesse fut saisie d'étonnement, elle crut d'abord que c'était un Génie qui sortait de la terre, mais lorsqu'elle vit que ce n'était qu'un mortel tremblant de peur elle s'écria : « La volonté du Ciel se manifeste, jusqu'alors j'ai refusé de prendre un époux ; lève-toi, jeune homme, et ne crains rien, tu seras prince. »

Elle fit laver et parfumer son corps, lui fit revêtir de riches vêtements et le conduisit à bord de sa jonque pour partager la somptueuse collation qui y était servie. Les gens de sa suite, ne s'attendant pas à l'apparition de ce beau jeune homme, s'émerveillèrent et crièrent au prodige.

Lorsqu'ils furent en tête-à-tête dans la riche pirogue, Đông-Tử raconta à la princesse les malheurs des siens et sa triste condition ; la princesse sentit se fondre son cœur au récit d'une si cruelle infortune ; elle lui dit que tous ses maux étaient finis et qu'il serait son époux. Le jeune Đông-Tử, effrayé autant qu'ébloui refusait, mais Tiên-Đung lui dit : « Comment pouvez-vous hésiter à accomplir les volontés du Ciel ? » Ils s'épousèrent le jour même.

Lorsque le roi Hùng apprit cette nouvelle, il entra dans une violente colère : « Ma fille, dit-il, a ramassé un vagabond dans la poussière du chemin, elle en a fait son époux, c'est une injure à nos aïeux, elle ne reparaîtra jamais devant ma face. » Il lui fit en outre signifier qu'il la dépossédait de tous ses biens et la condamnait à vivre misérablement.

Đông-Tử et la princesse résolurent alors de faire du commerce pour gagner leur vie : ils commencèrent par ouvrir une petite boutique qui ne tarda pas à s'agrandir ; par leur affabilité, leur douceur, les jeunes gens attirèrent un grand nombre d'acheteurs ; d'autres marchands vinrent se grouper autour d'eux et le petit village, qui n'avait jamais eu aucune importance, devint un centre d'affaires très considérable ; c'est le marché de Tham, qu'on appelle encore le marché de Hà-Lương ; il est fréquenté par des marchands qui viennent de fort loin et vendent toutes sortes de produits. Aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, la princesse Tiên-Đung et son mari Đông-Tử y sont encore vénérés comme les patrons du marché.

A quelque temps de là, un homme vint trouver Tiên-Đung et lui dit : « Je connais un moyen de gagner beaucoup d'or, donnez-moi un lingot, j'irai dans les îles de la mer, j'achèterai des objets que je revendrai, et l'an prochain j'aurai dix lingots. » La princesse dit à son mari : « Nous sommes unis par la volonté du Ciel, notre nourriture et notre vêtement sont des dons du Ciel, nous ne pouvons refuser d'aider cet homme ; commandez qu'on lui remette l'or qu'il demande, et accompagnez-le dans son voyage aux îles de la mer. »

Il y a, dans la mer, une haute montagne que l'on nomme Quinh-Viên, une petite pagode en couronne le sommet, les navigateurs et les marchands qui passent dans ces parages ne manquent jamais d'aborder dans l'île et de monter à la pagode pour y boire du thé.

Đồng-Tử gravit la montagne et pénétra dans la pagode, il y vit un bonze qu'on appelait Ngương-Quang, lequel lui persuada de discontinuer son voyage et de rester près de lui pour apprendre la magie. Đồng-Tử y consentit et remit tout son or au marchand qui s'en alla seul faire du commerce. Lorsque à son retour, le marchand revint dans la pagode, il y retrouva Đồng-Tử. Cette fois le bonze le laissa partir et lui remit un chapeau et un bâton en lui disant : « Conservez avec soin ces objets, ce sont des talismans précieux. »

Rentré chez lui, Đồng-Tử raconta à la princesse comment le bonze l'avait initié aux arts cabalistiques; Tiên-Đung dit alors : « Aujourd'hui nos dures épreuves sont terminées, allons à la recherche d'un royaume, il n'est rien que nous ne puissions faire. »

Ils abandonnèrent leur maison et leurs biens et se mirent en route, sans rien emporter avec eux que le bâton et le chapeau que leur avait donnés le bonze. Les villages étaient bien espacés : un jour ils ne purent, bien qu'ils eussent marché depuis le matin, atteindre le village suivant avant la nuit; force fut de coucher sur le chemin, ils se contentèrent de planter en terre le fameux bâton, d'y accrocher le chapeau et de s'étendre à côté.

A minuit, le bâton et le chapeau se métamorphosèrent en un vaste palais luxueusement meublé, rempli de vases d'or,

d'argent, d'étoffes précieuses, et où se tenaient, attendant respectueusement le réveil des maîtres, des légions de valets, et tout un monde d'officiers, de seigneurs ou d'assistants. Les portes étaient gardées par des détachements de soldats de différentes armes, constituant une véritable garde royale.

Le lendemain, toute la contrée environnante fut en émoi, ne comprenant rien à ce prodige; tous les villages envoyèrent des délégués aux portes du palais enchanté, pour offrir à ses habitants les présents les plus précieux.

Le roi Hùng, apprenant que les maîtres de ce palais étaient son gendre et sa fille, crut qu'ils venaient avec l'intention de lui ravir son royaume, et il envoya des troupes pour les attaquer. Les officiers du palais enchanté prirent alors leurs dispositions pour repousser l'attaque. Les délégués des pays voisins et les courtisans accourus pour saluer les nouveaux maîtres, apprenant que les soldats du roi s'avançaient, s'enfuirent, craignant des représailles; il ne resta que la garde du palais.

En considérant le petit nombre de ses soldats, Tiên-Đung sourit et dit : « Ceci ne résulte pas de ma propre volonté, j'agis par la volonté du Ciel ; mais que je vive ou que je meure, je ne puis combattre mon père et nous ne livrerons pas la bataille. »

Quand les troupes royales arrivèrent, elles s'établirent sur le territoire de Từ-Nhiên; elles n'étaient séparées des gens de Tiên-Đung que par la largeur du fleuve. A peine avait-on pris des dispositions pour l'attaque que le jour baissa, force fut donc d'interrompre les préparatifs de combat et de passer la nuit à cet endroit.

Vers minuit, un vent épouvantable se déchaîna ; en un clin d'œil le camp royal fut bouleversé, les soldats dispersés et, lorsqu'au matin le soleil parut, à la place du palais enchanté on aperçut un grand lac. Le roi, frappé de ce prodige, rentra en lui-même, reconnut qu'il avait été injuste envers ses enfants, et il envoya des gens pour construire un temple à cet endroit et y fonder un sacrifice perpétuel.

On appela ce lac le *lac de la Nuit* (dạ-trạch) et les environs prirent le nom de territoire de Mau-Trư. Le marché fondé

par Tiên-Đung s'appela le Marché du joyau (chợ-tham) : tout cela existe encore.

Plus tard, l'empereur chinois Lương, surnommé Diên, envoya des troupes pour s'emparer de l'Annam, gouverné alors par Lý-Nam-Đế (547 ap. J.-C.). Celui-ci confia le commandement de ses troupes au général Triệu-Quang-Phục, et l'envoya au combat. Quang-Phục conduisit ses soldats jusque sur les bords du lac de la Nuit, mais ce lac étant très étendu et très profond, il éprouva de grandes difficultés pour le leur faire franchir. Alors il s'établit définitivement à cet endroit, il fit creuser des troncs d'arbres en forme de bateau et s'en servit pour tenir non seulement tous les points du lac mais encore tous les cours d'eau environnants. Pendant trois ou quatre ans, il put, grâce à ses bateaux, s'emparer nuitamment de toutes les récoltes et, sans livrer de combat, il affama le pays et réduisit l'ennemi.

Le général chinois, qui s'appelait Cuc-Tiên, s'écriait désespéré : « Les anciens disent que pendant la nuit le palais du lac s'est enlevé au ciel, on peut dire aujourd'hui que pendant la nuit l'enfer peuple ce lac de tous ses voleurs. »

Mais Hâu-Canh ayant aussi déclaré la guerre, l'empereur Lương rappela Cuc-Tiên et envoya un lieutenant nommé Dương-Sau pour prendre le commandement à sa place. Lorsque Quang-Phục fut à son tour affamé, il éleva un autel au milieu du lac et y fit brûler de l'encens; aussitôt apparut sur l'autel un Génie assis sur un dragon. S'adressant à Quang-Phục, le Génie lui dit : « C'est ici le siège de ma puissance, votre sacrifice m'est agréable, j'ai résolu de vous aider à vaincre vos ennemis. » En disant cela, il arracha une griffe au pied du dragon et la remit à Quang-Phục en lui disant : « Si vous fixez cette griffe au sommet de votre lance, vous serez sûr de la victoire », puis, il disparut.

A partir de ce jour Quang-Phục conquit une renommée immense ; il vainquit les Chinois, il s'empara de leur chef et lui coupa la tête ; tous les ennemis se dispersèrent. Plus tard, il succéda au roi d'Annam sous le nom de Triệu-Việt; il construisit une place forte près la montagne Trâu, dans le pays de Vũ-Ninh, c'est aujourd'hui la ville de Bắc-Ninh.

*Histoire des deux sœurs cái Tâm et cái Câm.*

Sous le règne du dernier roi de la dynastie Hùng, vivait un homme appelé Đao-Chi-Pham, il était originaire du village de Lam-Sơn, de la sous-préfecture actuelle de Quê-Dương, près Bắc-Ninh.

Cet homme, un jour, perdit sa femme; elle lui laissait une fille en bâs âge qui s'appelait *cái Tâm*, ce qui signifie en annamite, pellicule de riz. Ne pouvant à lui seul pourvoir aux soins qu'exigeait cette enfant, il reprit une autre femme, nommée Thi-Cao, dont il ne tarda pas à avoir également une autre fille à qui on donna le nom de *cái Câm*, ce qui veut dire balle de paddy. Les deux enfants grandirent ensemble côte à côte, partageant les mêmes plaisirs et, en apparence tout au moins, l'affection de leurs parents. Cependant, la seconde femme de Đao-Chi-Pham ne pouvait se défendre d'une certaine aversion pour la première fille de son mari, et ce sentiment provenait du dépit qu'elle éprouvait à constater, chez cette enfant, une supériorité de dispositions physiques et morales sur sa propre fille.

Quand le père vint à mourir, l'aversion de Thi-Cao se donna libre cours, et, à partir de ce moment, elle chargea la pauvre cái Tâm des travaux les plus pénibles et les plus rebutants, s'oubliant parfois jusqu'à la rudoyer, la frappant même, si l'enfant montrait quelque répugnance ou quelque fatigue.

Chaque année, dans ce village comme dans les autres, on procédait à la fête du Génie local, et afin de réunir le poisson nécessaire aux offrandes usitées dans la circonstance, le chef du village faisait mettre à sec une des mares communales et capturer le poisson; ce qui en restait, dans les trous et dans la vase, était ensuite abandonné aux habitants qui envoyaient les enfants recueillir ces miettes de la pêche. Un jour, cái Tâm, ayant été ainsi envoyée à la mare par sa belle-mère, n'en rapporta qu'un poisson « bông », et fut à ce sujet violemment maltraitée.

La pauvre enfant, afin de pleurer à l'aise, s'était enfuie au fond du jardin, emportant le poisson dont on n'avait pas voulu, et elle se lamentait de toutes ses forces, quand un Génie lui apparut et lui dit : « Cesse de pleurer ainsi, et va porter ce poisson bông dans la pièce d'eau du jardin, où tu auras soin de le nourrir chaque jour, il te récompensera plus tard.

Cái Tâm obéit; elle porta le poisson dans la petite pièce d'eau qui se trouvait au fond du jardin, et, chaque jour, quand elle sortait de la maison pour laver les bols et les bâtonnets du repas, elle accourait vers l'eau et frappait ses mains l'une contre l'autre en disant : « Bông ! bông ! viens manger le riz d'or et d'argent de notre maison et garde-toi de manger les malpropres débris de la cuisine des autres. » Aussitôt le poisson apparaissait et cái Tâm lui donnait de bon riz, soigneusement préparé en cachette pour lui. Le poisson ainsi nourri devint magnifique.

Un jour, sa sœur cái Câm l'ayant accompagnée, la vit jeter du riz dans l'eau et courut bien vite le dire à sa mère ; celle-ci voulut savoir à quoi servait ce manège : elle se cacha derrière les arbres du jardin et vit le poisson recevoir sa nourriture quotidienne.

Le lendemain, elle envoya cái Tâm à un grand marché situé à une journée de marche du village, sous le prétexte d'y acheter un cochon, mais en réalité pour l'éloigner, et en son absence elle fit capturer le poisson par ses domestiques et le mangea.

Lorsque cái Tâm revint du marché, elle courut à la pièce d'eau et appela le poisson, mais il ne vint pas et la pauvre fille se mit à pleurer. Alors le Génie lui apparut encore et lui dit : « Va ramasser près de la porte les débris du poisson, place-les dans quatre vases que tu enterreras sous les quatre pieds de ton lit, le poisson te récompensera plus tard. » Elle obéit et enfouit les arêtes du poisson sous les pieds de son lit.

Trois ans après, un village voisin donnant une grande fête à laquelle des populations entières devaient se rendre de fort loin, cái Tâm, qui était devenue une très belle fille, prépara les plus beaux de ses pauvres habits, comptant y aller avec sa

sœur et sa belle-mère, mais celle-ci, ne songeant qu'à lui jouer de vilains tours, s'avisa de mélanger sur une même natte toute la récolte de haricots et lui dit : « Je te permets de venir à la fête, mais seulement quand tu auras séparé les uns des autres ces haricots de différentes couleurs. » Cái Tàm, restée seule, vit bien qu'elle ne pourrait pas aller à la fête, elle se laissa tomber dans un coin et sanglota. Soudain elle entendit un bruit près d'elle et, levant les yeux, elle aperçut le Génie, son protecteur, qui lui souriait. « Eh quoi, pleureras-tu toujours ? » lui dit-il. « Hélas ! répondit la pauvre fille, ma sœur et ma mère sont allées à la fête, et je ne pourrai les rejoindre que quand j'aurai séparé les uns des autres ces haricots de différentes couleurs... je vois bien que je n'y parviendrai jamais ! » — « Verse ces haricots, reprit le Génie, dans deux grands chapeaux que tu placeras dans la cour, je ferai venir des gens pour t'aider. » Elle le fit, et soudain une nuée de moineaux s'abattit sur les chapeaux qui contenaient les haricots, et chacun des oiseaux se mit, des pattes et du bec, à trier les haricots, si vite, si vite qu'en une minute toute la besogne se trouva faite. Mais cái Tàm, au lieu de se réjouir, continuait à se lamenter et le Génie lui demanda : « Pourquoi pleures-tu toujours ? » C'est, lui dit-elle, que je songe à mes compagnes qui vont paraître à la fête vêtues de beaux habits, tandis que je n'ai, moi, que de misérables vêtements. » — « N'est-ce que celà ? reprit le Génie, va chercher dans ta chambre, sous les pieds de ton lit, les quatre vases que tu as enfouis, tu y trouveras ce qu'il te faut. »

Elle rentra dans sa chambre et creusa la terre sous les pieds de son lit ; elle découvrit, dans le premier des quatre vases qui contenaient jadis les arêtes du poisson, de riches vêtements à sa taille ; dans le deuxième, des bijoux d'or ; dans le troisième une jolie fille qui se mit de suite à la servir, et dan le quatrième un cheval richement harnaché.

Au comble de la joie, elle s'empressa, aidée de la jeune servante, de revêtir ses habits somptueux et de parer de bijoux ses bras et son cou, puis, voyant le soleil baisser sur l'horizon, craignant d'arriver trop tard à la fête, elle monta sur le cheval qui l'emporta rapidement.

Pendant le trajet, une de ses petites chaussures brodées se détacha de son pied sans qu'elle s'en aperçût et tomba sur le chemin. Le fils du roi, qui se rendait aussi à la fête, accompagné d'un groupe de jeunes seigneurs, ayant trouvé cette chaussure, fut émerveillé de sa beauté et jura d'épouser celle à qui elle appartenait. Arrivé au village, il fit rechercher la jolie fille qui avait perdu sa chaussure, et on lui amena cái Tâm dont la fraîcheur et la beauté achevèrent de le séduire. Il lui dit le serment qu'il avait fait et la jeune fille, rougissante de plaisir, lui répondit : « Je ne puis ainsi disposer de moi, il convient de me demander à ma famille. » Le prince envoya le lendemain un de ses officiers présenter sa demande à Thi-Cao, la belle-mère de cái Tâm, mais cette mauvaise femme, voyant tout le parti qu'elle pourrait tirer de la situation, entreprit de tromper le prince au profit de sa propre fille cái Cam.

A cet effet, ayant répondu qu'elle consentait avec reconnaissance à donner sa fille au fils du roi, lequel ignorait qu'elle en eut deux, elle éloigna sous un prétexte la pauvre cái Tâm et présenta le jour des noces, l'autre jeune fille au prince qui, trompé par les riches vêtements et les bijoux qu'il reconnut pour les avoir vus sur le corps de cái Tâm, crut ainsi épouser la jolie fille de la fête.

Mais quand la pauvre cái Tâm, après dix jours d'absence, revint à son village, elle apprit ce qui s'était passé et, désespérée, se tua en se précipitant dans un puits. Son esprit fut transporté dans le séjour des Génies, et obtint la faculté de reprendre sur la terre telle forme qui lui plairait, d'apparaître et de disparaître à son gré.

Un jour que cái Câm, l'heureuse épousée, ayant lavé dans l'eau de l'étang l'habit du prince son mari, l'avait placé sur une haie pour le faire sécher, l'esprit de cái Tâm prit la forme d'un loriot qui, se perchant sur le toit d'une maison voisine, se mit à chanter : « Loriot.... Loriot.... tu laves l'habit de ton mari, du mari que tu as volé à ta sœur, mets au moins cet habit sécher sur la perche et non sur la haie, afin de ne pas le déchirer. » Le prince qui entendait eut comme une révélation qu'il avait été trompé par la mère de cái Câm, et qu'il

avait épousé une personne pour une autre; il se mit à chanter de son côté : « Loriot.... Loriot.... si tu es vraiment la jeune fille à la pantoufle, ma bien-aimée, viens te réfugier dans la manche de mon habit. » L'oiseau quitta le bord du toit et vint se réfugier dans la manche du prince.

Cái Câm, qui assistait à cette scène, découvrit ainsi à son tour la supercherie de sa mère, qu'elle avait toujours ignorée, et voyant combien elle avait fait tort à sa sœur, honteuse du rôle qu'elle avait joué à son insu, elle se précipita aussi dans le puits où elle mourut. Elle devint également un esprit très puissant dont l'action bienfaisante se manifesta souvent.

Les habitants du pays réunirent dans un culte commun le souvenir des deux sœurs, et leur élevèrent un temple au pied de la montagne Lam-So.

Quand le pays souffre de la sécheresse, et qu'on fait des sacrifices au temple des deux sœurs, la pluie ne manque jamais de tomber avec abondance, mais elle arrose seulement le territoire du village.

### *Le Bétel et la Noix d'arec.*

Il y a bien longtemps de cela, sous les rois de la dynastie Hùng, vivait un haut fonctionnaire que le roi avait surnommé Cau, et qui avait fait de ce surnom son nom de famille. Il eut deux fils, Tân et Lang, beaux à voir et se ressemblant tellement qu'il était presque impossible de les distinguer l'un de l'autre; lorsqu'ils eurent l'âge d'homme ils perdirent leur père et leur mère ; orphelins et n'ayant aucune fortune, ils entrèrent comme domestiques chez un nommé Đào-Lý, que l'on appelait aussi Lưu-Huyền.

La fille de Đào-Lý était une fort jolie personne de dix-sept ans, on l'appelait Liên.

Les deux jeunes gens en furent de suite amoureux et voulurent l'un et l'autre la prendre pour femme. Liên, fort embarrassée de choisir entre ces deux êtres si parfaitement semblables, résolut d'épouser l'aîné.

Afin de le reconnaître, car aucun d'eux ne voulait le désigner, elle fit apporter une table chargée de mets et les leur offrit; le cadet, sans réfléchir, prit instinctivement les baguettes et les présenta à son aîné qui fut ainsi découvert.

Elle obtint le consentement de ses parents et les deux jeunes gens s'unirent.

Après ce mariage, le cadet se vit délaissé par son frère, non point que celui-ci ne l'aimât plus, mais l'affection qui autrefois lui appartenait tout entière était désormais partagée, et au sentiment pénible qu'il en éprouvait se mêlait encore le regret de ne pas posséder la jeune fille et peut-être à son insu un peu de jalousie envers son frère. Il les quitta et s'en alla droit devant lui.

En traversant une forêt, il rencontra un ruisseau large et profond; ne pouvant le franchir, il se laissa tomber sur le bord en pleurant et se désespéra tellement de son triste sort qu'il mourut.

Son corps se changea en un arbre à la tige élancée, qui se couvrit tout au sommet d'un panache de feuilles et de régimes de fruits: c'était l'aréquier.

L'aîné, ne voyant plus son frère, se mit à sa recherche; il suivit le même chemin, arriva au ruisseau, vit l'arbre extraordinaire et voulut s'asseoir au pied, il fut métamorphosé en pierres de chaux.

Quand la femme vit que son mari tardait à revenir, elle alla également à la forêt et parvint jusqu'au ruisseau; lorsqu'elle aperçut l'aréquier et les pierres qui étaient au pied, une révélation céleste lui apprit ce qui s'était passé; folle de douleur, elle se précipita au pied de l'arbre, étreignant les pierres, criant qu'elle voulait mourir. Elle mourut, en effet, et son joli corps fut changé en une liane flexible à la feuille aromatique, dont les rameaux enlacèrent les pierres et le tronc de l'aréquier.

Les parents de la jeune femme rassemblèrent toute la famille des Luru, et ils élevèrent près de là une pagode où une foule de gens vinrent, des contrées les plus éloignées, rendre un pieux hommage à ces victimes de l'amour conjugal et fraternel.

Pendant les chaleurs accablantes des 7e et 8e mois, le roi Hùng se reposait souvent dans cette pagode; un jour, considérant l'arbre et la liane, il se fit raconter la légende. Afin de se rafraîchir, il fit prendre des feuilles de la liane et des fruits de l'arbre dont il composa un masticatoire qui lui fit le plus grand bien en lui parfumant la bouche, la salive qu'il cracha avait la couleur du sang vermeil; il imagina de faire cuire les pierres qui étaient autour de l'arbre et il en ajouta un peu an mélange qu'il prit dès lors l'habitude de mâcher. Il fit planter des graines de l'arbre et de la liane, elles poussèrent à merveille et tout le monde en voulut avoir.

C'est en mémoire de cette histoire que, dans le royaume d'Annam, le premier présent des fiançailles consiste depuis lors en bétel et noix d'arec.

*Les gâteaux Chu'ng et Giây (bánh chu'ng, bánh giây).*

La légende suivante est relative à une sorte de pâtisserie populaire dont les Annamites sont très friands et que les marchands ambulants colportent dans les rues, surtout le soir après le coucher du soleil, en l'annonçant par des cris qui rappellent beaucoup ceux de nos marchands des rues à Paris.

Elle fait également allusion à l'établissement de fiefs dans la partie montagneuse du pays. Il existe encore aujourd'hui des restes de ces anciennes marches frontières des États de Văn-Lang et de Thục; certains descendants même, de ces marquis d'il y a vingt-cinq siècles, sont restés à la tête de leur fief, et n'ont cessé, en dépit des invasions chinoises, et des gouvernements de Hà-Nội et de Huê, d'exercer une véritable autorité seigneuriale sur leurs territoires. Retranchés dans des châteaux fortifiés comme des citadelles, au centre du pays dont les meilleures terres leur appartiennent en toute propriété, ils sont les maîtres politiques de la montagne. Quelques-uns d'entre eux ont été amenés par divers incidents à

prendre les armes contre nous ; d'autres, au contraire, ont accepté des fonctions officielles dans les circonscriptions administratives annamites dont leurs fiefs dépendent, et nous ont fidèlement servis.

Nous avons visité un de ces fiefs, celui de Cam-Nang ; il appartient à Vi-Văn-Lý et est situé au dessus de Lục-Ngạn, entre le massif du Huyên-Đinh et celui du Bảo-Đày. Ce Vi-Văn-Lý qui était, quand nous l'avons vu, un vieillard de soixante-dix-huit ans, conservait la filiation généalogique de sa famille depuis l'époque dite de la guerre des trois royaumes, c'est-à-dire les v^e^ et vi^e^ siècles avant notre ère.

Cam-Nang, la demeure seigneuriale de Vi-Văn-Lý, présente l'aspect d'un vaste quadrilatère, couronnant le sommet d'un mamelon. L'habitation du maître est au centre, vaste et soigneusement construite en matériaux de premier choix, bois durs, pierres et briques. Autour et un peu à l'écart, sont les maisons de ses fils et de leurs familles ; puis, toujours en s'éloignant vers la périphérie, viennent les granges, les greniers, les magasins, les écuries, enfin les étables à buffles et les porcheries, séparées du reste par des palissades continues. Le tout est entouré d'une fortification des plus sérieuses, composé d'un mur de terre élevé de 4 mètres, surmonté de bambous épineux, flanqué aux angles de bastions avec miradors, renforcé tout autour d'une estacade de pieux, et protégé par un large fossé, rempli de pointes de bambous fichées dans le sol. Les portes sont à pont-levis, protégées par des redans ; des pièges à tigre sont disposés à l'extérieur.

Cam-Nang, à notre avis, présente le type parfait de ce que devait être, aux temps quasi préhistoriques que nous étudions, la demeure seigneuriale des fiefs de la monagne.

Voici la légende :

Après la défaite des soldats de An-Vương par le roi Hùng, le royaume jouit d'une paix profonde. Un jour le roi se sentant près de mourir, rassembla ses fils au nombre de vingt-deux et leur dit : « Je veux me choisir parmi vous un successeur, mais auparavant je désire offrir à nos ancêtres, à l'occasion des fêtes du nouvel an, les mets les plus savoureux et les plus rares ; je vous charge du soin de les rechercher et de les

préparer; après les cérémonies, je remettrai ma couronne au plus digne d'entre vous.

Les fils du roi se séparèrent et chacun s'en fut de son côté en quête des mets les plus savoureux et les plus rares, chacun s'ingéniant à ne pas se laisser dépasser en cela par ses frères, afin d'attirer sur lui la faveur royale. Un seul prince, nommé Thiêt-Lưu, âgé de dix-huit ans, ne s'occupa de rien.

Sa mère était morte en disgrâce et lui-même, s'étant fort ressenti de la mauvaise humeur paternelle, savait d'avance que le choix ne tomberait pas sur lui, et, d'ailleurs, comme il était fort pauvre, il n'aurait pu acheter quoi que ce fût. Cependant il avait bon cœur et comme il ne mettait rien au-dessus du culte des ancêtres, il souffrait de ne pouvoir apporter son offrande qu'il aurait voulue plus belle que toutes celles de ses frères. Comme cette idée l'obsédait et qu'il ne pouvait dormir, un Génie lui apparut et lui dit : « Il n'est pas sur la terre de trésor plus précieux que le riz. Le riz suffit seul à la nourriture du peuple, il entretient la santé et la vie, et il ne rebute jamais; rien n'est donc comparable à cet aliment. Prenez du riz glutineux, faites-en deux gâteaux, l'un rond comme le ciel, l'autre carré comme la terre; enveloppez-les de feuilles, après avoir placé, au centre, de la chair hachée, en mémoire de votre naissance, vous aurez obtenu le mets le plus précieux qui soit au monde. »

Comprenant toute l'importance de cette révélation, le jeune homme se leva sur l'heure et commença la préparation des gâteaux. Il fit cuire du riz glutineux, en fit un pain rond en mémoire de la forme du ciel, et un autre pain carré en mémoire de la forme de la terre; il mit au centre de la viande hachée, pour rappeler que la chair naît de la combinaison du ciel et de la terre, et que le ciel et la terre contiennent et enveloppent toutes choses; il plaça le tout dans des feuilles de bananier, et donna au gâtau rond le nom de bánh-giầy, et au gâteau carré le nom de bánh-chưng.

Lorsque le jour du sacrifice fut arrivé, le roi demanda à ses enfants de lui présenter les offrandes destinées à l'autel des ancêtres et chacun d'eux se mit en devoir d'étaler les mets le plus rares et les plus extraordinaires; quand ce fut le tour de

Thiêt-Lưu, il développa les feuilles de bananiers sous le regard moqueur de ses frères et présenta ses modestes gâteaux.

Le roi, fort surpris de leur forme et de leur apparence, voulut y goûter; il les trouva tellement savoureux qu'il les mangea tous deux, en protestant qu'il n'avait jamais rien mangé de semblable. Il déclara le présent de Thiêt-Lưu le plus précieux de tous, voulut en avoir encore et commanda qu'à l'avenir, ces gâteaux fissent partie des offrandes rituelles aux ancêtres.

Depuis ce temps, dans les familles royales, les enfants prirent l'habitude d'offrir à leurs parents des gâteaux semblables, comme présent du premier jour de l'année. Plus tard, cet usage s'étendit jusqu'au peuple et, aujourd'hui, le bánh-chưng et le bánh-giày sont les présents obligés de toutes les fêtes.

Ainsi qu'il l'avait dit, le roi transmit sa couronne à Thiêt-Lưu. Ses vingt et un autres enfants se séparèrent et s'en furent administrer chacun une partie du territoire frontière; ils formèrent ainsi, autour du royaume, une ceinture défensive, composée de vingt et un fiefs, que l'on a appelés les Chư-Hâu.

Lorsque la bonne harmonie cessa de régner entre eux, chaque fief installa, de ci de là, des postes et des camps pour sa propre défense contre son voisin; ces postes sont l'origine des villages de la montagne.

### *Origine de la Pastèque.*

Le roi Hùng acheta un jour, à bord d'une barque de marchands, un jeune enfant nommé Ma-Hiên et l'emmena au palais pour servir de domestique.

Cet enfant était d'une beauté et d'une intelligence extraordinaires, il grandit et devint fort instruit. Le roi le prit en vive affection, il lui donna le surnom de An-Tiêm, puis il le maria, fit élever ses enfants au palais et leur conféra des dignités.

An-Tiêm, devenu riche et puissant, oublia son origine, se

gonfla d'orgueil et en vint à renier les bienfaits du roi en disant : « Qu'il ne devait qu'à lui-même ce qu'il possédait et la haute situation que sa famille occupait. » Le roi, d'abord surpris, lui fit des observations, elles ne furent pas écoutées; An-Tiêm s'oublia même un jour jusqu'à manquer de respect à son bienfaiteur; ce que voyant, le roi envoya son ingrat serviteur en exil au huyện de Nga-Sơn.

Cet endroit était inculte et désolé; il se composait, au pied d'un roc aride, d'une plage de sable qui s'étendait, au bord de la mer, par delà l'horizon. Les hommes et les animaux évitaient de la traverser.

La femme de An-Tiêm se désolait et disait :

« Que ferons-nous dans ce désert? A peine avons-nous emporté du riz de quoi manger pendant quatre ou cinq mois; quand il sera épuisé, nous faudra-t-il mourir de faim? »

An-Tiêm, plus philosophe, répondait par des rires aux pleurs de sa femme.

« Ai-je demandé à naître? disait-il, et, cependant, j'existe; puisque le Ciel s'est occupé sans moi du soin de ma naissance, peut-être se chargera-t-il du soin de ma nourriture. Dans tous les cas, que je vive ou que je meure, je n'y puis rien, pourquoi nous affliger? »

Un jour que les provisions étant épuisées, ils étaient tous deux malades et que les récriminations de la femme et la confiance philosophique du mari avaient pris, de part et d'autre, plus de force, on aperçut, venant de l'ouest, l'oiseau blanc nommé Trĩ qui venait à tire-d'aile; arrivé près d'eux, il laissa tomber de son bec six ou sept graines longues et plates, puis il se percha sur la cime d'un rocher et poussa trois cris.

An-Tiêm, joyeux, s'écria : « Voilà la nourriture du ciel! » Il prit le plus grand soin des graines, les recouvrit de sable et les arrosa.

Au bout de quelque temps, elles produisirent des fruits délicieux, qui rendirent la force et la santé aux deux affamés. Ils recueillirent les graines de ces fruits, les plantèrent de nouveau et ils en récoltèrent en si grande quantité qu'ils ne purent tout manger. Les gens des environs, ayant vent de la chose, vinrent visiter les exilés; ils leur proposèrent d'échan-

ger du riz contre leurs fruits précieux dont ils demandèrent le nom; comme personne ne le savait et que l'oiseau qui en avait apporté les graines venait de l'ouest, on leur donna le nom de Tây-Qua : c'était la pastèque.

Ce fruit acquit, en peu de temps, une renommée immense, tout le monde en voulut avoir, les marchands et les paysans vinrent de très loin pour en acheter des graines. Le roi, entendant parler de cela, se souvint de son serviteur; il envoya un émissaire pour s'assurer de la vérité de ce que l'on disait, et lorsqu'il eut la preuve de ces faits extraordinaires, il rappela l'exilé, lui rendit son emploi et ses biens en disant :

« Votre confiance dans le Ciel vous a valu votre pardon. Mais vous ne pouvez encore dire, sans ingratitude, que vous ne devez qu'à vous-même les biens que vous possédez, vous les devez au Ciel. »

La plage, jadis déserte, s'était couverte de jardins où l'on cultivait le fruit précieux; à l'endroit même où demeurait An-Tiêm, qui donna son nom au territoire, se fonda un village qui devint très prospère, grâce à la culture des pastèques. C'est le village de Mai, du châu de An-Tiêm, dans la province de Thanh-Hóa.

---

# DOCUMENTS

DOCUMENT N° 1

Charte de 1606

搜作諸祠廟并祭器、及應用各祭禮如
户分搜差各役並奉饒爲户皂皂隸、應
擡遞使臣、培築築立堤路開巷貢口、及
租陂池市土橋溪及諸税額等項田、并
古螺社將臣社村長并兵民、逐項官田
都元帥總國政尚父平安王令旨、東岸縣

皇朝弘定五年十月初六日

門宜奉遵不得勾擾茲令、

儀、以便奉事重祀典、其該官徵及等衙

DOCUMENT N° 2

**Charte de 1620**

讓、黎文品、張有財、阮廣福、黃時登、阮倫、
壽、朱登明、阮文禮、黃金榜、阮公蓋、黎仁
融、阮文衛、杜富彊、阮宰富、黎文偕、阮德
官員將臣社村長朱廷進、阮德連、阮竇
元帥掌國政安定王令貢、東岸縣古螺社
祀奉事正碑、

安陽王顯有靈應爲户皂隸、係遞年季
準給前代帝君
兵民逐項及社內官員田租諸稅額、仍
榜、朱文質、朱莅、仝社等、係所啟謂奉令
千載、阮公仕、黃海內、陶曰貴、阮文館、阮
黃公殿、黃文宜、阮宜家、阮俊德、黎玉、杜

永壽二年八月初五日　令旨、

除不得勾擾、茲令、

重祀典、其該徵官及所該等衙門宜奉

旨準等因、應仍許如原前、有以便奉事

廟并祭器及應用各祭禮如儀、恭乞

稅錢并搜差各役並準饒、應構作諸祠

DOCUMENT N° 3

Charte de 1649

共五十畝祀奉令準爲祭田已經查寔
各處所、東西四至如田簿內、東邊城內
帝君安陽王古跡、一二重城官田租池土
等、係所啟謂前代
相大尉西國公嘉貢、東岸縣古螺仝社
欽差節制各處水步諸營掌國權柄左

皇朝福泰六年八月二十四日、

茲嘉旨

典壽國脉、其別員人不爭阻、違者有罪、

因應準依如令內許監守奉事以重祀

DOCUMENT N° 4

Charte de 1672

大

有帳阮寘巨小等係奉仍給古螺城前
廷道陶曰進朱有用阮正德朱廷制杜
石崇阮宰富黎公琁張得福阮文守朱
村長朱廷進阮可使阮光輝王富家杜
西王令旨東岸縣户皃古螺社官員社
元帥掌國政尚師大父德功仁威明聖

路、開港貢口及户分搜差各役並準饒
稅額等項田、并擔遞使臣培築築立堤
項并社內官田租陂池市土橋溪及諸
疆之福、已奉令旨準給本社兵軍民逐
護佑國王長治久安衍宗社億萬年無
代
帝君安陽王顯有靈應多能

景治九年二月初四日　　令旨

茲令

年應奉準除各役不得勾擾違者有罪

前有以恭奉事壽國脉其奉差衙門遞

爲户皂皂隸香火奉事等因仍給如原

DOCUMENT N° 5

**Inscription de stèle (1685)**

因立石碑以誌、

勅尊封可加封

國朝遵歷朝勅令尊封準給祭田饒役、

代　帝君安陽王殿累有恭奉

鄉老社村長上下等爲原古跡螺城前

慈山府東岸縣户皃皂隷古螺社官員

恭奉勅令尊封準給碑

德博化廣、義立厚澤博施濟衆顯休扶
功揚武扶祚垂佑、盛德至仁、彰信翊聖
扶運濟世武貞、雄畧英威普濟贊治、豐
肇業宏大佑民護國　啟基造夏、壽休
應助國、昭義顯仁宏文盛德、偉績峻功、
安陽王顯烈開基、順應孚惠、普康威勇天

皇朝正和四年閏六月二十四日

溫柔寬裕齋莊中正文理皇帝

毅慈理宣和順治佐辟衍福靖邊安社

耀靈贊謀佐治聰明睿智有臨發彊剛

運、綏祿剛明、果斷護國隆恩篤弼、揚威

DOCUMENT N° 6

Charte de 1686

港貢口、及户分搜差各役並除爲户兒
等項田、并樓遞使臣、培築築立堤路、開
項并官田租陂池市土橋溪及諸税額
長同社等、係社內已奉令準給軍民逐
定王令旨、東岸縣户兒古螺社官員社
大元帥統國政上聖文師盛功仁明威德

國法在、茲令、
奉差等衙門當奉除、不得勾擾、違者有
前項各役並準饒、以供奉事壽國脉、係
億萬年無疆之福、等因、應許如舊令、其
安陽王顯有靈應、護國長治久安、衍宗社
皂隸、香火奉事古螺城前代帝君

正和五年十二月二十日令旨、

DOCUMENT N° 7

**Inscription de stèle**

鈍草藁

丁卯科鄉試中四場儒生中式本社阮

山南應天彰德良舍鄧拙夫撰、

賜庚戌科進士吏科都給事中知水師

皇朝正和十年四月二十穀日、

修造廟宇姓名碑、

本社文山男阮宏實寫

丙寅科試中書算奉填克花溪縣吏目

本社元香男黎登書寫

乙卯科試中書算奉填克順安府題吏

試男陶曰述草創

醫院良醫內社長書記長斯文本社歷

海陽荆門水棠德号匠黄中才刋

書記本社文全男黎致平

書記本社擇才男阮文書

DOCUMENT N° 8

**Inscription de stèle**

準給本社軍民逐項并官田祖陂池市
安、衍宗社億萬年無疆之福、已奉令旨
安陽王顯有靈應、多能護佑國王長治久
有古螺城、前代帝君
令諭、東岸縣、古螺社、係所啟謂原本社
大元帥統國政上主師父功高仁聖清王

有以恭奉壽國脉、其奉差官等衙門遞
於奉事、恭乞　旨準應仍準給如原前、
令已經久、所被各等衙門勾擾、本社難
各役并除爲户皃皂隸、香火奉事、至茲
培築築立堤路、開港貢口、及户分搜差
土橋溪、及諸税額等項田、并擡遞使臣、

永盛二年十二月二十四日、

告、查得有罪、茲令諭

本社某人猶狃舊俗倚勢爭衡、及妄奸

年宜奉準除前項各役、不得勾擾、茲後、

DOCUMENT N° 9

**Inscription de stèle**

人、一初顯聖、奉天誅雄氏革文郎、得地
代帝君　聖祖安陽王皇帝、五運真
祠、第一古螺祠也、祠乃螺城正法殿、前
奉事正法殿石碑叙我　大越四僊
慈山府、東岸縣、今改爲東英、又改爲東溪　户皃皐隷古螺
造立石碑、

之規勑賜襲封令數奉事茲本社仰
罕見后世賴無窮之德　歷朝弘以祝
其神武其盛德其大功日月並明古今
質子稱臣大畏小懷俗熙民泰其皇威
崇燎毛城與崑崙對峙龜機禦侮趙來
都封溪號甌貉皐魯輔治江使助靈鷄

以著寔跡爲永鑒焉所有各條開陳于后
其傳須勒于石乃宣工造石誌事銘憑
本社官員鄉上下巨小等共論以爲久
以藉之口而訛傳抄之藁而訛字平時
張固宜標表刻社內憑跡件件條條可
皇朝之洪福沐　聖祖之遺恩不盡鋪

功、肇業宏休、弘定十年佑民護國永祚二年至永祚六年添聰明德隆元年

天應助國、昭義顯仁、宏文盛德、偉績駿

勑安陽王、顯烈開基、順應孚惠、普康威勇

造廟宇姓名

勑封、造聖位、造紅馬、令諭令旨

計

謀佐治聰明睿智有臨發彊剛毅慈理、
剛明、果斷護國、隆恩篤弼、揚武威靈、贊
廣、義立厚澤、博施濟衆、顯休扶運、綏祿
無佑、盛德（陽和五年）至仁（無休毅德）彰信翊聖、德博化
略、英威、普濟（德隆五年）贊治、豐功揚武、扶祚（陽和三年）
佑國護民、篤休綏斐、啟基造夏、無佑扶運、濟世武貞、雄

嗣王進封　主位臨居正府、尊扶宗社、肇
光今日、褒崇盍舉、舊章、爲
其盛、患是除災是捍、濯濯厥靈、顯相有
兼正直、性稟聰明、德之盛功之高、巍巍
温柔寬裕、陽德三年齋莊中正文理正和四年皇帝資
永壽三年宣和順治永壽三年佐辟衍福、靖邊景治八年安社

揚武、扶祚垂佑、盛德至仁、彰信翊聖、德運、濟世武貞、雄略英威、普濟贊治、豐功肇業、宏休、佑民護國、啟基造夏、垂佑扶應助國、昭義顯仁、宏文盛德、偉績駿功、安陽王、顯烈開基、順應孚惠、普康威勇、天固鴻圖、禮有登秩、應加封、可加封

皇帝、故勑、　　永盛六年八月初十日、

柔寬裕、齋莊中正文理、發祥廸慶、雄偉慈理、宣和順治、佐辟衍福、靖邊安社、溫靈贊謀、佐治、聰明睿智有臨、發彊剛毅綏祿剛明、果斷護國、隆恩篤弼、揚武威博化廣、義立厚澤、博施濟衆、顯休扶運、

DOCUMENT N° 10

Charte de 1713

役、並除爲户皃皂隸、香火奉事、古螺城
培築築堤路、開港貢口、及户分搜差各
土橋溪、及諸税額等項田、并擡遞使臣
令諭準給軍民逐項并官田租陂池市
螺社官員仝社等、係所本社累奉令旨
元帥總國政安都王令旨、東岸縣户皃古

當遵不得擾捉違者有國法在茲令
饒以供奉事壽國脉係奉差及各衙門
許爲皂隸遵如舊令其前項各役並準
億萬年無疆之福等因已經查寔應仍
安陽王顯有靈應護國長治久安衍宗社
前代帝君

永盛七年六月初二日

令旨、

DOCUMENT N° 11

**Inscription de stèle**

永盛十一年十一月二十七日

一造紅馬二隻裝飾完好侍立左右

六字以該其意壽國脉

一造聖位的白檀木金朱完好寫至尊

DOCUMENT N° 12

**Inscription de stèle**

田租池土各處所在東邊城內東西四
安陽王古跡一二重城已經查寔準給官
螺社仝社等係所謂前代帝君
大元帥統國政師父清王令旨東岸縣古
諭令旨累有準給饒役
奉令勑祭田　奉嘉旨給祭田茶奉令

皇朝德隆四年七月十二日、

別員人不得爭阻、違者有罪、茲令、

祭田、許監守奉事、以重祀典壽國脉、係

至如、田簿內、各所共五拾畝應隼供爲

DOCUMENT N° 13

Charte de 1743

事古螺城前代帝君
户分搜差各役並準饒爲户皂隸及奉
撫遞使臣培築築立堤路開港貢口及
租陂池市土橋溪及諸税額等項田并
將臣社村長并兵民逐項及社內官田
元帥統國政清都王令旨東岸縣古螺社

皇朝永佑七年六月二十四日

得勾擾違者有國法在茲令旨

饒以便奉事壽國脉等衙門當奉遵不

福等因應許如舊令其前項各役并準

安陽王顯有靈應護國張治億萬年無之

# L'UNIVERSITY EXTENSION MOVEMENT

OU

# UNIVERSITÉ ITINÉRANTE D'ANGLETERRE

## MÉMOIRE

PRÉSENTÉ PAR M. H. DE VARIGNY
Docteur ès sciences.

---

L'Université itinérante, dans le royaume de la Grande-Bretagne, est une institution dont l'origine remonte à une vingtaine d'années. mais qui s'est développée surtout depuis cinq ou six ans. C'est l'Université qui se déplace en la personne de ses professeurs et va porter, hors de sa résidence, à un public qui la sollicite, la littérature, ou l'art, ou la science : c'est le cours universitaire transporté dans la salle de conférences de la petite ville ou dans l'école du village, plus ou moins modifié, selon les cas, et fait par un universitaire compétent, un professeur, un *fellow*, ou un assistant. L'institution a pour but de disséminer les connaissances littéraires ou scientifiques, qui s'enseignent à l'Universié.

L'Université itinérante a un comité central dans chacune des villes dotées d'une Université. Ce comité se compose de quelques personnages haut placés, le plus souvent des principaux professeurs de l'Université et des directeurs des principaux collèges : il a un secrétaire, qui est presque toujours un jeune homme, et qui est le membre le plus actif et le plus occupé : sa besogne est telle qu'on lui adjoint généralement plusieurs employés pour l'aider dans la correspondance. Chaque année, ce comité fait appel aux professeurs des différents collèges et même aux personnes qui, sans remplir de fonctions universitaires, sont disposées à collaborer avec lui ; il demande des maîtres qui accepteraient soit de répéter leur cours universitaire, soit de traiter d'autres sujets, dans des villes non universitaires plus

ou moins éloignées ; il les invite à présenter les programmes sommaires des cours qu'ils offrent, en spécifiant qu'un cours doit comprendre au minimum six leçons, de préférence dix à douze leçons ; que la leçon est d'une heure, mais doit être complétée par une sorte de classe où, pendant une autre heure, le professeur discutera avec ses auditeurs les points controversés ou expliquera avec plus de détails les questions insuffisamment élucidées ; qu'il y aura enfin à corriger des rédactions ou compositions remises par les auditeurs ; il invite aussi chaque professeur à préciser les jours de la semaine où il peut librement disposer de son temps. Certains professeurs refusent d'emblée leur coopération, estimant qu'on rabaisse l'Université en la vulgarisant ainsi et en transformant ses maîtres en commis voyageurs. Certains autres, sans être hostiles à l'institution, ne se sentent plus assez jeunes pour ajouter à leur fardeau habituel un travail supplémentaire que les déplacements rendent assez pénible ; leur situation d'ailleurs est faite : ils s'abstiennent. Mais à côté d'eux il y a des hommes jeunes, leurs assistants, leurs préparateurs, des *lecturers*, des *tutors* de collège, qui n'ont point encore de chaire dans l'Université et veulent se faire connaître, des *fellows*, qui ne sont chargés d'aucun enseignement, bien qu'attachés à un collège. Tout ce monde, jeune, actif, ardent, ambitieux de réputation, répond avec plaisir à l'appel du Comité et s'offre à professer un ou deux jours par semaine, pendant trois, quatre ou cinq mois, dans des villes même éloignées, si on lui assure une rétribution décente : les programmes qu'il présente sont très variés (les programmes donnés au Comité central d'Édimbourg, la première année de son existence, traitaient de quarante sujets différents sur les sciences, la littérature, l'histoire, la géographie, l'économie politique, etc.). Le Comité central résume en un tableau méthodique toutes les propositions qu'il a reçues et indique le nom du professeur, le ou les sujets qu'il offre de traiter, le nombre de leçons que comporte chaque cours, enfin l'époque où le professeur est libre de son temps. Ce tableau se modifie chaque année : le personnel, en effet, et les cours ne sont pas toujours les mêmes. Lorsque, dans une ville non universitaire, s'est formé un comité local pour l'organisation de cours, le secrétaire du Comité central, auquel s'adresse le secrétaire du comité local, envoie un exemplaire du tableau le plus récent, en indiquant les professeurs qui ont déjà accepté les engagements pour l'année courante. Le comité local fait son choix et s'arrête généralement aux enseignements qu'il croit pouvoir attirer le plus grand nombre possible d'auditeurs.

Les honoraires des professeurs, dans chaque université, sont fixés

d'une façon uniforme au prorata du nombre des leçons; mais on admet généralement deux catégories de professeurs, l'une comprenant les jeunes, les débutants, l'autre les maîtres dont la réputation est faite : ceux-ci sont un peu mieux rétribués que ceux-là. Cette uniformité des honoraires ôte aux professeurs la tentation de se faire concurrence et d'offrir des rabais qui compromettraient leur dignité. Les sommes payées ne sont pas identiques dans tous les centres universitaires. Ainsi, Oxford et Cambridge les ont fixées à 1,000 francs ou 1,200 francs pour un cours de douze leçons, tandis qu'à Londres ou en Écosse, elles montent seulement à 750 francs environ. Outre les honoraires, les professeurs reçoivent une somme égale aux frais de leur voyage aller et retour, en 2e classe. Actuellement à Oxford, il y a trois catégories d'honoraires. Selon leur titre, leur âge, leurs succès, leur expérience, les professeurs reçoivent, pour six et douze leçons, ou 540 francs et 915 francs, ou 615 francs et 1,063 francs, ou 765 francs et 1,365 francs, sans compter les frais de voyage et les indemnités qu'on leur alloue pour frais d'expériences. Ces prix sont réduits quand une même localité demande le même cours deux fois dans la même journée, ou quand deux localités voisines le demandent le même jour. Par exemple, si un cours est tarifé 45 livres, la répétition du même cours le même jour coûtera seulement 22 livres de plus, de sorte que le maître recevra 67 livres pour faire deux fois le même cours.

Le comité local, lorsqu'il a fait venir un professeur de l'Université, est responsable, vis-à-vis du Comité central, des honoraires dus à ce professeur, des frais de voyage et de toutes les indemnités supplémentaires convenues. Il doit pourvoir aussi aux dépenses qu'entraîne l'organisation du cours (location et éclairage d'une salle, correspondance et publicité, honoraires d'un secrétaire, achat de matériel et d'appareils scientifiques, jetons de présence de l'examinateur à la fin du cours, impression des programmes). Aussi les organisateurs, avant de s'engager, essayent-ils, par leurs démarches personnelles, par la publicité des journaux locaux, par des réunions publiques, de recruter des adhérents parmi les diverses classes de la population, commerçants, bourgeois, ouvriers, industriels, propriétaires, instituteurs, ecclésiastiques, qui, par goût ou par profession, ne dédaignent pas la culture intellectuelle et s'intéressent aux découvertes de la science, aux questions d'éducation, à l'économie politique, à l'histoire, à la géographie, etc. Ces premiers adhérents élisent un comité local, qui alors se constitue en comité de garantie : chacun de ses membres s'engage pour une certaine somme. Ce n'est généralement qu'une avance; car

on vend ensuite des cartes d'admission, qui, presque toujours, permettent le remboursement des souscriptions. Les comités locaux ont des origines très diverses. Tantôt des particuliers, qui ne remplissent aucune fonction officielle, tantôt un homme riche qui groupe autour de lui des amis, tantôt un syndicat industriel, ou une société d'agriculteurs, ou un collège local, ou une municipalité prennent l'initiative du mouvement. L'organisation financière est également variable. Ici, c'est une association où les sociétaires, en nombre illimité, souscrivent une même somme (25 francs) qui leur donne voix délibérative et accès à tous les cours. Là, c'est une société où le souscripteur donne ce qu'il veut et reçoit des cartes d'adhésion en proportion de sa souscription. Ailleurs, le public, par souscription, ou même un riche particulier, par donation, procure un capital dont le revenu entretient l'institution. Des associations ou syndicats peuvent subventionner les cours. Le prix des cartes d'admission varie : on fait des réductions aux personnes qui se rattachent à l'enseignement scolaire, aux familles nombreuses, aux employés d'administration, etc. Les prix extrêmes, pour chaque cours de douze leçons, ont été jusqu'à présent de 26fr,50 (une guinée) et 1fr,25. Plus il y a d'auditeurs et de donateurs, plus les prix sont abaissés. Dans beaucoup de localités, un même cours se fait l'après-midi pour le public aisé et dans la soirée pour les ouvriers : la carte d'admission est de 15 francs pour l'après-midi et de 5 francs, parfois même de 2fr,50 ou 1fr,25 seulement, pour le soir. Certaines personnes riches prennent une dizaine de cartes, qu'elles offrent à des jeunes gens studieux ou à des syndicats industriels qui les donnent à des ouvriers.

Il y a généralement un cours, quelquefois deux cours par semaine, plus rarement un cours par quinzaine. Le professeur a rédigé d'avance un programme ou *syllabus* que l'on a fait imprimer et que l'on vend pour quelques sous. Le syllabus contient, pour chaque séance, un sommaire d'une, deux ou trois pages in-8 ou in-18, qui trace les grandes lignes de la leçon, donne les citations importantes, délimite nettement les divisions et subdivisions du sujet, indique les sources; le plus souvent, les pages ne sont imprimées qu'au verso, de sorte que le recto blanc de la page suivante peut servir à noter les points dont l'auditeur a été le plus frappé; parfois le syllabus est illustré de fort bons dessins de monuments. Son utilité est incontestable : tous les auditeurs l'achètent : aussi peuvent-ils aisément suivre le plan de la leçon. Après la séance, qui a duré une heure, les personnes pour qui le cours n'est qu'une distraction instructive se retirent; la proportion de ces déserteurs varie suivant les localités : elle est souvent

de la moitié. Les fidèles sont des jeunes filles, des femmes de la classe aisée, des institutrices et des instituteurs, des commis, des comptables, parfois même des ouvriers d'usine. Le professeur alors commence la classe; il cause familièrement avec ses auditeurs; il revient sur les points trop rapidement effleurés dans la précédente leçon, il écoute les questions qu'on lui pose, les objections qu'on lui fait et donne des explications, développant sa pensée et faisant, si besoin est, quelques excursions en dehors du domaine restreint de son thème. Cette classe, à laquelle tous prennent une part active, est fort instructive, et complète véritablement l'enseignement dogmatique de la leçon. A la fin de la classe, le professeur indique aux auditeurs disposés à faire des travaux personnels un certain nombre de sujets qui se rapportent au cours; les rédactions lui seront remises à la leçon suivante ou envoyées par la poste; il les lira chez lui et les rendra annotées. Chacun choisit à sa guise parmi les sujets proposés; le professeur indique à tous les auteurs à consulter pour leur travail. Un bon nombre rédigent deux ou trois de ces études, puis abandonnent la tâche, mais plusieurs persévèrent jusqu'au bout. Ainsi, l'enseignement n'est pas seulement didactique, comme à l'Université : il est surtout suggestif.

Lorsque le cours est achevé, le comité local, pour donner une sanction à son œuvre et stimuler le zèle des auditeurs, organise des examens et délivre un certificat à ceux qui y ont satisfait. On ne peut se présenter à l'examen sans l'agrément du professeur et celui-ci n'accorde cette admissibilité qu'à ceux qui ont fait régulièrement des rédactions et ont obtenu de bonnes notes pour leurs travaux. Un délégué du Comité central vient présider à cet examen quinze jours après la clôture du cours, et il interroge sur les matières des leçons d'après le *syllabus* qu'il a sous les yeux. L'examen se fait par écrit : la valeur des compositions écrites et les notes hebdomadaires données par le professeur déterminent le jugement de l'examinateur. Parmi les admis, on fait deux catégories : 1° ceux qui passent avec distinction; 2° ceux qui ont un *satisfecit* simple. Le premier de la liste reçoit généralement un prix, tous reçoivent un certificat. La valeur de ces certificats est variable. Oxford, en 1891, a accordé des certificats à la suite de cours de six leçons. Cambridge n'en a jamais donné qu'aux auditeurs d'au moins douze leçons. Pour ne point voir ses certificats dépréciés, Oxford suit aujourd'hui l'exemple de Cambridge.

Généralement, les comités locaux, à leur première année d'existence, lorsqu'ils tentent une expérience qu'ils veulent faire réussir, se bornent à un cours et choisissent des sujets qui intéressent le plus

de monde possible, par exemple des études sur l'histoire de l'art ou sur l'histoire d'Angleterre. Mais quand le succès les a encouragés et leur a assuré des adhérents plus nombreux, ils organisent plusieurs cours et varient les sujets de leçons, répondant aux désirs des uns, par un cours d'histoire d'Angleterre, des autres par un cours de littérature, d'autres encore par un cours d'économie politique, d'autres enfin par un cours de botanique. Comptant sur un plus grand nombre d'auditeurs, ils abaissent le prix des cartes. Lorsqu'ils sont sûrs de leur public, ils suivent les indications du Comité central et tendent à établir un ensemble de cours qui se complètent, comme cela a lieu à l'Université même ; ils assurent ainsi aux auditeurs un enseignement suivi, cohérent, ordonné. C'est seulement par cette méthode que l'Université itinérante pourra remplacer partiellement le séjour et les études de l'étudiant dans la ville universitaire. C'est à cette organisation que s'attachent surtout les comités de Londres et de Cambridge, dont le travail moins bruyant que celui d'Oxford, est plus sérieux et plus solide, moins élémentaire et moins superficiel.

Le Comité central, pour aider les comités locaux à recruter des auditeurs sérieux et à faire réussir les cours pouvant donner un enseignement d'Université, vient, par une innovation récente sur le succès de laquelle il compte, mais qui est encore trop nouvelle pour être jugée, d'accorder aux centres de quelque importance l'*affiliation*, prérogative qu'un règlement de 1879 avait déjà permis d'attribuer à différents collèges de villes non universitaires. Voici en quoi consiste l'affiliation : les étudiants qui, dans les collèges affiliés, ont suivi pendant trois années un certain *curriculum* prescrit par l'Université, peuvent subir devant un jury, où entrent des délégués de l'Université, un examen spécial, qui, en cas de succès, leur permet de ne passer que deux ans (au lieu de trois) à Cambridge pour achever leurs études. Les examinateurs exigent des candidats à cette dispense des notes excellentes : ils les soumettent à un examen à peu près semblable à celui que subit l'étudiant pour être admis à l'Université et ils se montrent difficiles. Le Comité central n'accorde l'affiliation qu'à bon escient, lorsque le comité local qui la sollicite a prouvé, par des documents positifs, qu'il dispose des ressources indispensables et qu'il peut réunir un nombre suffisant d'auditeurs studieux, prêts à suivre pendant trois ans un ensemble de cours tenant lieu de la première année d'études à l'Université. Le *curriculum* peut varier. L'étudiant est tenu, en effet, de choisir, pour en faire une étude approfondie, une science spéciale (littérature, histoire moderne, économie politique, sciences naturelles, etc.) et en même temps, dans une

science différente, un sujet qu'il devra étudier avec quelque soin également. L'Université ne semble pas attendre de grands résultats de l'*affiliation*. En effet, l'auditeur bien décidé à faire des études universitaires a-t-il réellement avantage, pour le plaisir de résider chez lui, à s'attarder pendant trois ans dans des études qu'il peut faire en une année à Cambridge? Mais l'Université itinérante tient à ce privilège et croit à son efficacité, parce qu'elle y voit une attestation officielle de la valeur de l'enseignement qu'elle donne. L'affiliation du reste n'a pas diminué l'assiduité du public, qui a suivi avec autant d'intérêt le *curriculum* universitaire que les cours choisis selon le caprice du comité local. ANewcastle, par exemple, l'auditoire a augmenté de 12 pour 100 et la proportion des élèves travailleurs s'est accrue de 50 pour 100.

Mais l'Université n'est pas seulement un corps de professeurs, c'est aussi un ensemble de laboratoires, de collections, de musées, de bibliothèques; c'est une tradition, un tour d'esprit particulier. Les centres locaux ne disposent pas de ces ressources. En 1884, deux mineurs, qui avaient adhéré à l'Université itinérante de leur région, étant venus rendre visite à un de leurs maîtres, traversaient l'admirable bibliothèque de *Trinity College*. Les bâtiments anciens, les beaux jardins, le charme pénétrant de l'ensemble les impressionnaient. L'un d'eux s'écria : « Si seulement quelques-uns de nos camarades pouvaient venir passer quelques jours ici et voir tout ceci de leurs yeux ! » Plusieurs personnes, qui les accompagnaient, recueillirent ce vœu, et, le soir même, réunies chez un ami, elles examinaient les moyens de le réaliser. Le coût d'un séjour d'un mois à Cambridge ne leur parut pas très onéreux : pour le rendre profitable, elles le conçurent aussi instructif que possible et voulurent que les visiteurs pussent user des ressources spéciales à Cambridge, de ses laboratoires, de ses musées, de ses collections. Ainsi naquit l'idée des *Réunions d'été* (*Summer Gatherings*). Au début, quelques donateurs offrirent des bourses de 250 francs que l'on donna aux auditeurs les plus méritants de certains centres. Ceux-ci vinrent passer un mois à Cambridge, et on organisa pour eux des cours pratiques de physiologie et de géologie. Aujourd'hui, l'institution s'est considérablement développée : les bourses sont attribuées à la suite d'un concours. Outre les boursiers, on reçoit des auditeurs qui paient une somme déterminée. Les Réunions ont lieu au mois d'août. Le Comité central s'assure à l'avance le concours des professeurs nécessaires et choisit de préférence ceux qui ont offert des cours accompagnés d'exercices ou de démonstrations pratiques ou ont proposé des sujets pour lesquels les musées et les col-

lections sont utiles. Le plus souvent, c'est le personnel des laboratoires et des musées qui fait les leçons. On évite de mettre à la même heure plusieurs cours qui peuvent intéresser le même public. A l'élément sérieux on joint des distractions, des réceptions, des concerts, des conférences attrayantes, des excursions, des visites aux monuments. Le programme des *Réunions d'été* est envoyé à l'avance aux divers comités locaux. Le prix d'admission à la réunion entière est de 40 francs; un rabais est fait aux personnes qui trois mois à l'avance demandent des cartes d'admission. Le mois de travail est divisé en deux séries, l'une de huit jours, où il y a prépondérance de conférences variées et de distractions intéressantes, l'autre de trois semaines où l'on ne fait plus que des cours sérieux comprenant dix ou douze leçons ou davantage. Le public, à son choix, suit la totalité des cours ou la première série seule, ou uniquement la deuxième série. Oxford attire surtout le nombre au moyen de conférences et de distractions. Cambridge n'offre que des cours suivis; il n'admet que les auditeurs, dont le zèle s'est signalé dans les centres locaux et qui ont obtenu des certificats; la qualité est supérieure; leur nombre s'élève à soixante ou quatre-vingts; ils passent leur mois entier dans les laboratoires, dans les musées, dans les bibliothèques. A Oxford, le prix de la carte d'admission pour la première série est de 25 francs, celui de la deuxième série n'est que 12fr,50. Néanmoins, l'auditoire que réunit la première série est de beaucoup le plus nombreux. Ainsi, en 1889, les cours de la première semaine ont été suivis par un millier d'auditeurs; il n'en est resté que cent cinquante pour la deuxième série. En 1891, à Oxford, on a compté soixante-huit leçons sur la littérature et les beaux-arts et cinquante-neuf sur les sciences. Le programme des *Réunions d'été* renferme tous les renseignements dont peut avoir besoin le visiteur. Ainsi, à la suite des sujets de cours et des excursions projetées, on trouve le prix des bateaux en location (pour les amateurs de canotage), le prix des leçons de natation, le tarif des locations de jeux de tennis, de bicycles ou de tricycles, le prix des leçons de chant ou de photographie, etc., les adresses des hôtels et maisons meublées, le prix des pensions de famille, et enfin un plan de la ville.

Des associations se sont formées aussi pour le travail à domicile (*Home reading circles*). Les adhérents travaillent sous la direction lointaine d'un maître qui conseille des lectures, indique des sujets de rédaction, corrige et annote les travaux qui lui sont envoyés. Ils disposent de bibliothèques de voyage composées de vingt à trente volumes. Chaque adhérent, moyennant un prix modéré, reçoit un *syllabus* de cet enseignement à distance et a le droit de faire corriger un

nombre fixé de rédactions (12fr,50 pour la correction de six rédactions).

On trouve enfin des associations d'étudiants et des associations d'ouvriers pour le travail en commun. Les réunions ont lieu à des époques régulières, chaque semaine ou chaque mois. Les membres payent une faible cotisation annuelle, 2fr,50 ou 5 francs.

Voici l'état actuel de l'Université itinérante. En Angleterre, il y a quatre comités centraux siégeant à Londres, à Cambridge, à Oxford et à la Victoria University (Liverpool-Manchester). A Londres, le Comité s'appelle « The London Society for the Extension of University Teaching » ; il a pour président M. Goschen, le ministre, et pour secrétaire M. R. D. Roberts. A Cambridge il porte le nom de « Local Examinations and Lectures Syndicate »; il est élu par le sénat de l'Université. A Oxford et à la Victoria University, il est formé à peu près dans les mêmes conditions. Dans une partie de l'Angleterre, l'Université de Durham coopère avec celle de Cambridge. — En Écosse, on trouve des comités centraux à Saint-Andrews, à Glasgow et à Édimbourg. On en trouve aussi en Irlande. Il y a rivalité entre les diverses Universités, mais rivalité courtoise et bienfaisante. Un jour peut-être on verra la fusion des divers comités centraux en un comité unique : mais ce n'est pas désirable, l'émulation y perdrait.

Le corps enseignant est composé de professeurs, d'agrégés et de préparateurs de l'Université, de professeurs des collèges, enfin de quelques savants qui ont une réputation acquise et qui ont pu, grâce à leur succès, faire leur carrière exclusive dans l'Université itinérante. Le Comité central d'Oxford n'admet ces derniers qu'après une sorte d'examen; il leur impose l'épreuve d'une leçon publique devant un auditoire qui juge de leurs aptitudes; il les envoie ensuite visiter des centres locaux pour y suivre les leçons de professeurs itinérants, dont l'expérience est connue. Ces maîtres sont presque tous des jeunes, qui s'essayent au professorat en attendant une position fixe, et qui, celle-ci une fois obtenue, délaissent l'Université itinérante ou s'y consacrent avec moins d'ardeur, mais qui toutefois prennent une part très active aux *Réunions d'été*. Il faut dire, à leur décharge, que la vie des professeurs itinérants est dure. Ils sont obligés de faire des voyages fréquents, par tous les temps, souvent au loin, de donner six ou huit leçons par semaine en autant de localités différentes, de faire après chaque leçon une classe d'une heure et de corriger chaque semaine de cent cinquante à deux cents rédactions; cette

vie dure six mois de l'année en deux trimestres : leurs gains, en mettant les choses au mieux, peuvent atteindre 12,000 ou 15,000 francs[1] par an, et ce sont les cas exceptionnels. Certains professeurs mettent des conditions particulières à leur collaboration : ils ne veulent pas s'éloigner, au delà d'une limite fixée, du centre auquel ils appartiennent ; ou bien, ne pouvant faire leur cours qu'avec des expériences ou des projections lumineuses, ils demandent une indemnité pour ces frais supplémentaires. Le nombre des professeurs varie selon les centres. En 1889, à Saint-Andrews, quarante professeurs s'offraient à faire des cours. En 1890, à Cambridge, quarante-six professeurs donnaient le choix entre une centaine de sujets de leçons. En 1891, à Oxford, trente-quatre maîtres, parmi lesquels quelques femmes, présentaient une centaine de programmes divers. Les professeurs qui ne veulent se charger que d'un cours sont l'exception : presque tous donnent le choix entre deux ou cinq ou six sujets de leçons suivies sur des matières assez voisines.

L'auditoire n'est pas généralement composé comme le voudraient les promoteurs les plus intelligents de l'Université itinérante. On y voit surtout un public féminin, particulièrement aux cours qui relèvent d'Oxford. Aux leçons de l'après-midi, les neuf dixièmes des auditeurs sont des femmes de la société et des jeunes filles qui veulent compléter leur instruction. Les cours du soir, il est vrai, réunissent des ouvriers, des commis de magasins, des instituteurs et des institutrices, des modistes, des mineurs même. Dans plusieurs localités les ouvriers ont été enchantés de pouvoir s'instruire ; ils ont fait des trajets longs et fatigants, en dépit du mauvais temps, pour ne pas manquer les leçons. On a vu un professeur attirer quatre cent cinquante, cinq cents et même six cents ouvriers. Ailleurs les maîtres d'école forment à peu près le quart de l'auditoire. Mais on ne peut toutefois se dissimuler que l'Université itinérante a une clientèle en majorité féminine. Cette situation, qui a fait dévier du but visé primitivement, inquiète certains esprits. M. Roberts signale avec sincérité ce point noir et constate avec tristesse la difficulté d'amener au cours les jeunes gens de la classe moyenne âgés de dix-huit à vingt-cinq ans. La cause de cette abstention, selon lui, tient à l'absence de but pratique, et il engage l'Université à offrir à l'ambition des auditeurs quelque diplôme dont la conquête ne soit pas trop difficile.

En 1889, le nombre des auditeurs des centres locaux a été de trente-huit mille, dont onze mille dans les centres dépendant de

1. On cite ceux qui atteignent ces chiffres.

Cambridge et dix mille dans les centres rattachés à Londres. — Trois mille neuf cents certificats ont été délivrés, dont dix-sept cents par Cambridge, treize cents par Londres et neuf cents par Oxford, ces derniers pour la plupart à la suite de cours de six leçons. Le tableau qui suit résume les données principales pour 1889-90 :

| Université | Nombre de cours | | Total | Nombre total des leçons | Nombre moyen de leçons par cours | Auditoire | Certificats accordés |
|---|---|---|---|---|---|---|---|
| Cambridge... | de 6 leçons | 4 | 119 | 1 404 | 11,7 | 11 301 | 1 585 |
| | de 7 ou 8 leçons | 0 | | | | | |
| | de 11 ou 12 leçons | 115 | | | | | |
| Londres..... | de 6 leçons | 3 | 102 | 1 028 | 10 | 12 667 | 1 384 |
| | de 10 à 12 leçons | 99 | | | | | |
| Oxford..... | de 6 leçons | 113 | 148 | 979 | 6,6 | 17 904 | 927 |
| | de 7 à 8 leçons | 24 | | | | | |
| | de 10 à 12 leçons | 11 | | | | | |
| Victoria ..... | de 8 leçons | 8 | 8 | 64 | 8 | 1 040 | 31 |
| Totaux... | | | 377 | 3 475 | | 42 912 | 3 927 |

Le coût total de l'organisation itinérante est actuellement d'environ 475,000 francs pour les quatre centres anglais et les centres locaux qui en dépendent. C'est une dépense moyenne de 1fr,25 par auditeur, de 12fr,50 par cours de dix leçons. C'est peu sans doute ; mais ce peu est encore difficile à obtenir, puisque, sans les donateurs amis de l'œuvre, celle-ci ferait banqueroute. L'Université itinérante a besoin d'argent pour vivre.

Une institution qui, en une seule année, réunit 42,912 élèves, a quelque raison d'exister. Elle a un but en effet. L'expression de *University Extension* date de 1850, époque de la grande discussion sur la réforme universitaire. L'éducation universitaire n'était alors et ne pouvait être que l'apanage d'une élite : la vie coûteuse des collèges dans lesquels les élèves étaient tenus de résider, excluait la classe pauvre, et certains articles de foi religieuse imposés aux étudiants éloignaient en principe beaucoup de jeunes gens. Un mouve-

ment démocratique se fit alors et les classes élevées en prirent l'initiative. On autorisa les élèves à résider en dehors des colléges; par suite, des cours universitaires s'ouvrirent hors de l'Université et des collèges, à des prix modiques. Ainsi commença l'Université itinérante. Dans les vingt dernières années, diverses causes ont favorisé son développement : 1° une cause politique : le public sait que les collèges ont été fondés par des personnes charitables pour recevoir les étudiants pauvres et qu'aujourd'hui ils ne servent qu'aux riches; la prudence conseillait d'offrir au public, qui murmurait, une compensation qu'il pourrait exiger plus radicale; 2° une cause sociale : multiplier les moyens d'instruction, c'est faciliter l'éclosion des talents; 3° une raison d'intérêt : l'organisation itinérante fournit une carrière à un certain nombre d'universitaires; 4° enfin, une pensée généreuse, au moins chez quelques promoteurs de l'œuvre, qui veulent faire le bien en répandant l'instruction, en mettant l'éducation supérieure à la portée du plus grand nombre.

Assurément, la diffusion de la culture scientifique et littéraire, même parmi les classes les moins préparées à la recevoir, ne peut qu'être profitable. Mais l'Université itinérante peut-elle remplacer l'Université et cette révolution est-elle désirable? Bien des sciences ne peuvent s'enseigner que dans le laboratoire : la géologie, la zoologie, l'art, exigent des collections et des musées : les centres locaux en sont dépourvus. L'opinion des gens sensés et expérimentés est que l'on popularisera et vulgarisera les leçons de l'Université, mais qu'on ne remplacera point l'Université fixe par l'Université itinérante. L'affiliation attirera peut-être quelques élèves à l'Université. Mais il est à supposer qu'en se développant elle arrivera à dispenser les jeunes gens, non plus d'une année, mais de deux et enfin de trois ans de présence à l'Université, si bien que l'élève pourra acquérir le diplôme universitaire sans avoir mis les pieds au centre universitaire. Ce résultat n'est pas à souhaiter : la vie universitaire avec ses traditions et les liens qui s'y forment vaut qu'on la sauvegarde. Heureusement le prestige encore grand des vieux centres contiuera à attirer l'élite des étudiants, ceux pour qui l'éducation est une fin en soi.

En prenant l'initiative du mouvement, l'Université a gagné en autorité : son attitude lui concilie la faveur publique. Mais de divers côtés surgissent encore des plaintes : on réclame des collèges une participation plus grande et on leur demande de l'argent. Ils répondent qu'avec leurs charges, ils suffisent à peine à leurs dépenses. On réplique qu'ils n'ont qu'à réduire leurs frais en supprimant certaines chaires et qu'ils auront, sur leurs revenus qui sont considérables, de

l'argent disponible. Les réclamations vont jusqu'au gouvernement; on l'invite à rétablir la justice en réformant les collèges et à transformer l'Université itinérante en Université d'État, qu'il subventionnerait.

Quoi qu'il en soit, l'Université itinérante a de l'avenir. Sa prospérité future a un point de départ curieux. En 1890, une loi a frappé d'un impôt permanent toute transaction sur les spiritueux et le produit en a été attribué aux conseils de comté, qui ont eu l'autorisation de l'employer, en tout ou en partie, au développement de l'éducation technique. Or, cet impôt donne environ 20 millions par an. L'Université itinérante réclame sa part de ce revenu. Si elle obtient ce qu'elle demande, elle sera une organisation officielle, puissante et riche. En portant partout l'enseignement technique, elle peut faire beaucoup de bien, sans faire délaisser l'enseignement de l'Université. Elle aura une clientèle, qui visera des occupations industrielles et des fonctions pratiques; la science et les lettres conservant leurs foyers de haute culture. On n'a pas reproché aux Universités de ne plus jouer leur rôle, on les accuse seulement de ne plus suffire aux besoins pratiques. Que l'on donne donc à d'autres institutions la tâche de suffire à ces derniers et que l'on conserve, en le fortifiant, l'enseignement des Universités, pour le petit nombre de ceux qui recherchent la science pure et l'éducation supérieure. C'est la solution la plus désirable et peut-être la plus probable.

Il ne faut pas croire que l'Université itinérante n'a que des prôneurs. Elle n'est pas bien vue dans le parti politique conservateur. Les critiques ne lui ont pas été ménagées. Une revue politique très répandue, le *National Observer* (n° du 23 janvier 1892), lui adresse d'assez vifs reproches. « La culture et l'éducation, y est-il dit, ne sauraient être atteintes par des raccourcis, et si sa mission amuse le conférencier et procure un divertissement à cinquante jeunes filles de la classe moyenne, l'University Extension a obtenu le triomphe le plus élevé auquel elle peut prétendre. » — « L'University Extension, est-il dit encore, loin d'être une mission à haute visées, n'est qu'une organisation commerciale pour mettre à la portée des classes moyennes et inférieures un dilettantisme à bon marché. »

Il est assez difficile à un étranger, qui ne connaît pas bien toutes les rivalités et les petits motifs d'animosité, de formuler une conclusion précise et sans réserves. Si l'University Extension correspond réellement, comme il semble, à un besoin, nous devons souhaiter qu'elle réussisse; mais nous devons souhaiter avant tout que ses succès ne soient pas obtenus au détriment de la culture supérieure. Or

les Universités seules donnent et peuvent donner cette éducation élevée, parce qu'elles s'adressent à des auditeurs déjà préparés à la recevoir et parce qu'elles disposent des moyens variés d'instruction, accumulés depuis longtemps, parfois depuis des siècles.

---

# TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Rapport sur une mission scientifique en Arménie russe, par M. Ernest Chantre . . . . . 1

Rapport sur les monuments mégalithiques de la Corse, par M. Adrien de Mortillet. . . . . 49

Rapport sur la station quaternaire du Schweizersbild, près de Schaffouse (Suisse) et les fouilles du Dr Nüesch, par M. Marcellin Boule, agrégé de l'Université, docteur ès sciences. . . . . 87

Rapport sur une mission archéologique en Espagne (1891), par M. Arthur Engel . . . . . 111

Étude historique et archéologique sur Cô-Loa, capitale de l'ancien royaume de Au-Lac (réunion de Thuc et de Van-Lang), 255-207 av. J.-C., par M. G. Dumoutier. . . . . 221

L'« University extension movement », ou Université itinérante d'Angleterre. Mémoire présenté par M. H. de Varigny, docteur ès sciences . . 335

# TABLE DES PLANCHES

## MISSION CHANTRE


Pages.

I-II. — Arméniennes d'Akhaltzikh . . . . . 38
III-IV — Tatars aderbeidjani d'Erivan . . . . . 40
V-VI. — Kurdes bourouki de l'Ak-dagh . . . . . 43
VII-VIII. — Aissores de Salmast . . . . . 46
Tableaux de la Récapitulation de la mise en séries : . . . . . 49
N° 1. de la couleur des cheveux et des yeux
N° 2. de l'indice céphalométrique.
N° 3. de l'indice facial.
N° 4. de l'indice nasal.
N° 5. de la taille debout.
N° 6. de la grande envergure


## MISSION ENGEL


IX-X. — Cerro de los Santos et Montealegre province d'Albacete . . . . 220


## MISSION A. DE MORTILLET


XI. — 1. Dolmen de Fontanaccia . . . . . 86
2. Dolmen de Vaccil-Vecchio . . . . . 86
XII. — 1-2. Dolmens de Condutto. . . . . 86
XIII — 1. Dolmen du mont Rivinco . . . . . 86
2. Blocs de la Bocca-della-Stazzona . . . . . 86
XIV. — 1. Menhir de Vaccil-Vecchio . . . . . 86
2. Menhirs de la Bocca-della-Pila . . . . . 86
XV. — 1. Menhir de Capo-di-Luozho . . . . . 86
2. Menhirs du Rizzanese . . . . . 86


## MISSION BOULE


XVI. — 1. Vue générale du Schweizersbild . . . . . 110
2. Vue de l'abri pendant les fouilles de M. Nüesch . . . . . 110
XVII. — 1. Foyers de l'époque du Renne . . . . . 110
2. Sépulture dans les couches de l'époque du Renne . . . . . 110
XVIII. — 1. Coupe des terrains le long de la partie orientale de l'abri du Schweizersbild . . . . . 110
2. Gravure sur os représentant un Renne . . . . . 110
XIX. — Plaquette de calcaire avec gravures, représentée sur les deux faces. 110



ANGERS, IMP. BURDIN ET Cie, RUE GARNIER, 4.